

JOURNAL
LITTÉRAIRE

DE LAUSANNE.

OUVRAGE PÉRIODIQUE.

Il emprunte d'ailleurs ce qui fait son éclat

MOIS DE JANVIER.

N^o. I.

T O M E VII.



A LAUSANNE;

De l'Imprimerie d'HENRI VINCENT)

1797.



JOURNAL LITTÉRAIRE

DE LAUSANNE.

ERMENGILDE ET BOZON,

O U

Les mystères du donjon de Wufflens. Suite.

LIVRÉE aux réflexions les plus cruelles, Ermengilde étoit demeurée à Wufflens avec le vertueux Eléard, dont les sages conseils & les pieuses consolations lui aidoient à supporter les ennuis de la solitude. Elle ne pouvoit se défendre de comparer son volage époux au héros à qui sa main avoit été destinée : & pendant que Bozon étoit aux genoux de Marosie, le souvenir de Rainfroi coûtoit à sa vertueuse compagne des soupirs dont ce rapprochement involontaire augmentoit encore l'amertume. Loin d'être une ressource dans ce desert, le malheureux fils d'Azzon ajoutoit des teintes ben sombres à la monotonie d'une situation aussi triste. Il avoit d'abord inspiré cette sorte d'intéret qui tient à l'espérance qu'on peut concevoir d'après quelques lueurs de raison :

mais un delire continuel l'ayant fait évanouir presqu'aussitôt ; la société du pauvre insensé perdit dès-lors son unique attrait, & n'offrit plus que des inconvéniens à celle qu'un devoir enchaînoit auprès de lui. Toutefois l'ennui ni l'indifférence ne flétriront pas long-tems l'ame d'Ermengilde ; elle fera bientôt mere : bientôt le premier baiser donné à son fils ranimera puissamment des facultés qu'elle croit éteintes.

Cependant la mission de Bozon est remplie, & son maître l'a rappelé près de lui : mais de vains prétextes ont retardé son retour depuis deux mois. L'époux d'Ermengilde n'a pû se résoudre à quitter Pavie que pour suivre Marosie à Rome, où cette beauté coupable trame des intrigues dont le succès doit tourner contr'elle-même. (a) Pendant

(a) Marosie ayant réussi à placer sur le trône pontifical Jean, son fils naturel, que ses vices, sa jeunesse & la tache de sa naissance devoient exclure de cette place, Albéric, fils de cette femme scandaleuse & d'Adalbert, le riche marquis de Toscane, son premier époux, après avoir chassé de Rome le roi Hugues, troisième mari de sa mere, la fit enfermer elle-meme avec l'anti-pape Jean, dans une prison où elle perit miserable-

que son génie infernal attise dans cette ville le trouble dévastateur des factions, Hugues, qui s'en est vu chasser, après s'être flatté d'y parler en maître, ayant regagné honteusement la frontière de ses États, cherche à troubler ceux de ses voisins : non content d'avoir enlevé le sceptre de l'Italie à Rodolphe, il semble menacer d'une prochaine invasion les possessions héréditaires de ce monarque. Mais tandis que cet orage se prépare, l'humeur guerrière du roi de Bourgogne ne lui permet pas de rester oisif au palais de Chavornai. Brûlant de rencontrer enfin son rival, de le combattre au champ de l'honneur, c'est à Saint Maurice qu'il va l'attendre. Cette prestesse héroïque pouvoit seule éloigner le fléau de la guerre des provinces trans-juranes : & le monarque Lombard, qui n'avoit médité qu'un coup de main, perd toute envie de passer les monts,

ment. Fin digne des desordres de sa vie. Il paroît que Bozon l'avoit suivie à Rome, pour seconder les soins qu'elle prenoit, dans l'intention d'élever son bâtard sur la chaire de Saint Pierre; & la fin de cette chronique fait voir qu'il ne quitta cette ville qu'après la catastrophe de ce détestable événement.

en apprenant de quelle maniere on se dispose à le recevoir.

Aborbé par les soins qu'exigent les circonstances, le roi de Bourgogne se prépare à repousser les efforts de son ennemi, lorsqu'on voit arriver dans le camp de Saint Maurice le Nestor des guerriers Lombards, le comte Sanfon. Regardant Rodolphe comme le Souverain légitime de l'Italie, il avoit passé les monts, malgré son âge avancé, pour venir se ranger sous ses drapeaux. Moins fameux peut-être par soixante & dix ans de gloire que par l'amitié dont l'avoit honoré l'empereur Basile, (a) ce fidele serviteur fût reçu comme un pere par le monarque, auquel il donnoit une preuve si touchante de fidélité. „ Seigneur, lui dit-il en présence de son armée, “ ce n'est point le bras inutile
 „ d'un octogénaire que je viens offrir à mon
 „ roi; mais dans cette même plaine, illustre
 „ trée jadis par le martyre de Saint Maurice & de ses bienheureux compagnons,
 „ je remets entre vos mains la lance mira-

(a) Basile le Macédonien, ce prince dont l'histoire offre l'exemple d'une de ces fortunes subites, faites pour étonner l'Univers, comptait la prise de Césaree parmi les événemens les plus heureux de sa vie.

L I T T E R A I R E. 7

„ cultuse qui passa des siennès dans celles
 „ de Constantin. Lorsqu'après la prise de
 „ Césarée, Basile m'honora d'un don si pré-
 „ cieux, loin d'osèt l'employer à mon usage,
 „ je craignis de le prbfaner; & comme chré-
 „ tien & comme guerrier, j'en fis l'objèè
 „ d'un (a) culte chèt à mon cœur. Vous
 „ seul, ô mon roi, êtes digne de vous ser-
 „ vir de ce fer sacré; puisse-t-il pour vous,
 „ ainsi que pour le grand Constantin, être
 „ un gage assuté de la victoire! Puissé-je,
 „ avant d'exhâler mon dernier soupir, revoir

(a) Cette lance, d'un travail exquis, étoit
 bien plus précieuse encore par la persuasion où
 l'on étoit qu'il entroit dans sa composition des
 cloux qui avoient servi à la passion de notre Sei-
 gneur. Elle avoit, disoit on, appartenu à Saint
 Maurice, chef de la légion Thébaine, & passé
 de ses mains dans celles du grand Constantin.
 L'empereur Henri, desirant en faire le signe de
 l'empire & le gage visible de la protection cé-
 leste sur sa personne & sur ses Etats, la demanda
 au roi de Bourgogue avec tant d'instance, que ce
 prince la lui envoya solennellement par une am-
 bassade. Cette deference fut tellement agréable
 à l'empereur, qu'il ne crût pas trop la payer
 en donnant à Rodolphe l'investiture du Duché
 d'Allemagne, situe entre le Rhin & la Rheufs.

» dans Pavie mon auguste maître, & l'usur-
 » pateur chassé des fertiles contrées où j'ai
 » vû le jour!"

En parlant ainsi, le vieux chevalier remet au roi de Bourgogne cette lance, objet de l'ambition des plus grands princes de la chrétienté : & toute l'armée se croyant invincible désormais, applaudit à ce don par des cris de joye.

Cependant Berthe, sensible aux ennuis de la fille d'Ittisburge, avoit choisi le moment de l'absence du roi pour les adoucir ou les partager. Elle étoit arrivée à Wufflens vers la mi-juillet, peu de jours avant la naissance du fils de Bozon, dont le prince Conrad voulût être le parrain. La subite métamorphose que la maternité venoit d'opérer chez une épouse délaissée, charmoit Berthe sans l'étonner : modele des meres, elle avoit du la prévoir, mais elle en jouissoit avec délices. C'est ainsi que deux femmes charmantes, réduites à la société de quelques enfans & d'un vieillard, se trouvoient heureuses au fond d'un desert. Remplis par l'enchantement des soins maternels, leurs jours s'écouloient dans le calme de l'innocence, sans que l'ennui vint en mesurer la longueur. Et malheur à la mere qui peut en douter. Elle n'éprouva jamais le doux sourire du réveil au-

près du berceau de son enfant ; elle ne fût jamais l'objet de ses caresses ravissantes, de ses préférences passionnées..... elle mourra sans avoir vécu.

Lors que la fille d'Ittisburge , tenant entre ses bras le petit Conrad , reparût au Donjon, après une absence de plus d'un mois, Adalbert, dont l'imagination n'étoit occupée que d'un seul objet, crût voir sur le sein de sa mere le jeune prince qu'il avoit sauvé dans la forêt de Wufflens. „ O reine , s'écria-t-il en fléchissant un genoux devant Ermen-gilde , “ voilà donc cet enfant chéri dont j'ai „ conservé les jours ! Voilà aussi le ruban „ de votre quenouille, là sur mon cœur.... „ se peut-il que le sort vous ait réduite à „ fuir avec ce précieux fardeau ? Le roi „ d'Italie est donc maître de la plaine , & „ vous cherchez un asile dans ces murs ? „ Adalbert ne fauroit payer une semblable „ faveur ; depuis qu'il a pu se connoître il „ vous appartient , n'appartient qu'à vous.... „ son sang, sa vie, mille vies... Toute la „ force de son bras, toutes ses facultés vont „ être employées à vous defendre.... ne cr i- „ gnez rien... ! Soyez tranquille tant qu'il „ respire. Avant d'arriver jusqu'à vous, vo- „ tre ennemi percera ce sein que votre pré- „ sence fait palpiter.... avant que l'usurpa-

„ teur parvienne en ce lieu , ces lèvres au-
„ ront exhâlé leur dernier soufle..... Adal-
„ bert mourant à vos pieds , vous feroit
„ encore un rempart.”

Un tel excès de zele étoit fait pour tou-
cher la reine. Elle ne se permettoit pas de
voir son malheureux page ; mais Ermengilde,
Eléard l'entretenoient sans cesse des marques
qu'il donnoit de cet attachement passionné
qui avoit troublé sa raison ; & plus d'une
fois , en écoutant leurs récits , ses larmes tra-
hèrent l'émotion qu'elle éprouvoit. Cepen-
dant Adalbert n'étoit pas dans le Donjon la
seule victime de l'amour : on n'a point ou-
blié Gutta , cette jeune fille dont il avoit
poignardé la chèvre dans un accès de dé-
mence , & qu'une dangereuse compassion
avoit disposé au sentiment le plus tendre.
Seule au monde après la mort de sa mere ,
toutes ses pensées se tournerent vers le pau-
vre insensé qu'elle avoit apprivoisé en filant :
& se rappelant qu'Eléard lui avoit servi de
guide , lorsqu'un ordre de la reine l'enleva
au désert qu'il habitoit , elle conjura le saint
homme de lui découvrir sa retraite , ou plu-
tôt de la réunir à lui. Bornant tous ses vœux
à voir Adalbert , à le servir , à lui dévouer
son existence , Gutta ne fût point effrayée
d'apprendre à quel prix il lui seroit permis

de s'en rapprocher ; & l'image d'une prison perpétuelle eut de quoi lui plaire , puisqu'elle devoit la partager avec lui. Cette étrange faveur , sollicitée avec instance par la bergere de Wuffens , lui fût d'autant plus volontiers accordée , qu'il ne falloit rien moins qu'un dévouement aussi volontaire pour assurer à l'intéressant prisonnier des soins dont le zele d'Eléard & de la fille d'Ittisburge ne pouvoit toujours leur alléger le fardeau C'est ainsi que Gutta , mystérieusement introduite dans un appartement voisin de celui d'Ermengilde , s'étoit pour jamais renfermée en ces murs inaccessibles , où respiroit l'objet de toutes ses affections. Adalbert témoigna d'abord quelque plaisir à la voir ; mais reprenant bientôt avec elle le ton impérieux dont il avoit contracté l'habitude , il affectoit avec elle un silence froid , & la tenoit à cette distance qui sépare le serviteur de son maître. Cependant la tendre Gutta , qui n'abordoit jamais le page de Berthe sans trembler de lui déplaire , préféroit toutes ses rigueurs aux rustiques hommages des pâtres de la contrée ; & se mettoit à filer dès qu'elle le voyoit fâché. Toujours sure de l'appaiser au moyen de sa quenouille , elle avoit recours à ce talisman lorsqu'elle le voyoit irrité : & quand elle chantoit à demi-voix ,

Au soleil levant

Berthe va filant, &c.

tous les nuages s'éclaircissoient. Un regard ferein, le plus doux sourire annonçoient à l'instant même le retour du calme; & le fils d'Azzon prêtoit aux timides accens de Gutta, une attention qui la dédommageoit de tous les sacrifices qu'elle avoit faits pour se rapprocher de lui. La belle Ermengilde, qui plus d'une fois avoit été le témoin de ce changement subit, se plaisoit à faire avouer à Berthe, que le pouvoir de l'amour est au-dessus de tous les pouvoirs; & que celui des rois n'a jamais produit de pareils effets. Ces entretiens, dont la gaité égaloit l'innocence, furent interrompus par le départ de la reine, qui devoit passer quelques jours à Chavornai. Un site d'une singuliere beauté, ayant frappé cette princesse dans les environs de la cité d'Orbe, [a] elle résolut d'y faire bâtir un château; & ce monument, qui existe encore, rappelle de bien tragiques amours. [b] Ce fut pour en tracer le plan, & pour

(a) C'est dans le château d'Orbe, que la trop célèbre Brunehant succomba, l'an 613, sous les efforts du roi Clotaire, fils de son ennemie Frédégonde.

(b) Le château de Champvent, dont il est ici

diriger les premiers travaux des ouvriers, que Berthe dût quitter Wufflens; mais à l'exception du prince Conrad, que le sage Eberhard avoit conduit au camp de Saint Maurice, toute la famille royale demeura sous la garde d'Ermengilde.

Ce ne fût pas sans effroi que la fille d'Itisburge reçut cette marque de confiance de sa souveraine. Elle n'avoit point oublié l'aventure du petit Rodolphe, échappant d'entre ses bras pour tomber sur la route des sangliers; mais la reine, pénétrant l'ob-

question, est un de ces monumens que la tradition, d'accord avec la chronique où nous puifons les faits épars dans cette anecdote, attribue à la reine Berthe. Ce château, qui appartient actuellement à Mr. d'Oxat, gentilhomme du Pays-de-Vaud, appartient pendant plusieurs siècles, à la maison de Vergi; & fût probablement le berceau de cette infortunée Gabrielle, dont le nom seul semble rappeler tous les malheurs de l'amour. Nulle contrée n'offrira aux ames sensibles un monument aussi remarquable: c'est là qu'il faut lire les anecdotes de la cour de Philippe-Auguste, c'est-là que d'Arnaud & du Belloy ont écrit leur Drame. Quel spectacle ne s'embelliroit pas encore par ce souvenir? & quel plaisir peut mieux s'en passer

jet de ses craintes, promet de n'être absente que peu de jours; & le vénérable Fleard, dont le zele ne connoissoit point de bornes, s'offrit à partager les soins qu'exigeoit ce précieux dépôt. Toutes les objections étant ainsi refutées, il ne restoit aucun motif pour se soustraire à cette redoutable responsabilité; & la belle Ermengilde consentit à s'en charger.

Berthe étoit absente depuis huit jours; sa famille jouissoit de la santé la plus florissante, & rien n'avoit fait événement depuis son départ, lorsque la voix de la sentinelle placée à la porte extérieure du château, se fit entendre vers les dix heures du soir. Un noble étranger, le comte Sanson, venoit offrir ses hommages à la reine, & demandoit, au nom du roi, à être admis dans la place avec sa suite. A peine ce nom respectable a-t-il frappé les oreilles d'Ermengilde, qu'elle se rend à la porte du château pour y recevoir elle-même le comte Lombard: tous les ponts s'abaissent, toutes les portes s'ouvrent devant celui à qui le roi doit la lance fameuse du grand Constantin; & sa présence ajoute encore au respect que son nom inspire. Il entre avec sa suite, dans l'enceinte du château; mais cette suite ne répond point à l'idée qu'on s'en étoit faite: un officier de

la maison du roi, qui sert de guide au noble étranger, un seul écuyer & deux femmes la composent. Si l'une de ces femmes est à vénérer pour son âge, l'autre enchante par les graces répandues sur sa figure & dans toute sa personne. Sous le plus simple des costumes, elle disputeroit à Berthe elle-même le prix de la beauté, & commande ce respect qu'on n'accorde qu'au rang suprême : tous les yeux sont fixés sur ce ravissant objet ; l'on présume que ce doit être la fille du comte Sanfon. Mais il défabuse Ermengilde, en lui présentant cette jeune dame comme une illustre étrangere qu'il n'a pas la permission de nommer ; & le mystere double l'intérêt qu'avoit inspiré la beauté. L'inconnue alors s'inclinant avec grace, fixe sur la fille d'Ittisburge un regard charmant, comme pour lui faire des excuses de la réticence qu'elle impose à son protecteur, & la suit en silence dans le château.

— Mon pere, dit la belle Ermengilde, dès qu'elle se voit seule avec Eléard, depuis l'attentat dont je fus l'objet, vous avez conservé quelques defiances sur l'Italie.... mais cette noble inconnue est bien faite pour triompher de ce prejuge.

— Une Italienne qui tait son nom doit être suspecte, répond Eléard ; & si cette

femme se fût présentée seule à la porte du château, vous ne l'eussiez pas fait ouvrir d'après mes conseils. Elle est charmante, mais qu'importe? Marosie est charmante aussi.

A l'âge d'Ermengilde on ignore le soupçon, & son cœur est plus fait que tout autre pour le repousser. „ Je n'ai garde, replique-t-elle au vénérable aumônier, de contester à Marosie cette beauté dont elle fait un usage si coupable : mais altière sans noblesse, & passionnée sans être sensible; malgré tous les ménagemens qu'elle observoit, malgré le déguisement qu'elle avoit choisi, elle ne pût vous dissimuler sa perversité. Pourriez vous la comparer à ce digne objet, qui du premier instant dispose à l'estime, dont chaque geste, chaque regard inspire la confiance, & commande je ne fais quel respect qu'il est impossible de lui refuser.”

— L'inconnue & Marosie sont loin de se ressembler; j'en conviens, dit Eléard; mais tout inconnu doit inspirer quelque défiance; & sans le comte Sanfon, ce mystère seroit fait pour inquiéter....

En prononçant ce peu de mots d'un ton qui approche de celui de l'humeur, Eléard s'éloigne de la fille d'Ittisburge, & va chercher le repos que l'heure invite à goûter.

Le lendemain, la reine est attendue avec
impatience :

impatience : toujours au guet, Adalbert est le premier à l'apercevoir de son Donjon ; & prenant l'escorte qui l'accompagne pour l'avant-garde de l'ennemi, il donne cette heureuse nouvelle en guise d'allarme. Mais Ermengilde, imaginant sans peine la cause des cris redoublés qu'elle est seule à portée d'entendre, vole avec la jeune princesse & ses freres, au-devant de la Reine qui s'approche. Les trois enfans sont rayonnans de santé; Berthe les reçoit dans ses bras. Pendant que cette tendre mere comble ces objets chéris de caresses, le vieux Comte suit les pas d'Eléard autant que ses forces le lui permettent; mais la belle inconnue cherche à se perdre dans la foule, & paroît éprouver un embarras auquel son maintien, aussi noble que gracieux, n'avoit pas dû préparer. Toutefois une figure telle que la sienne n'est point aisée à cacher; Berthe l'a remarquée au premier instant; & toute l'attention qu'elle donne à la harangue du guerrier Lombard ne peut l'en distraire. „ Madame, dit alors ce noble étranger, il me reste à vous présenter une illustre fugitive que la fortune réduit à chercher un asile loin des lieux qui l'ont vû naître; & qui ne veut se nommer qu'à vous. ”

Ici, la belle inconnue eut l'air de se re-

trouver; & surmontant un reste de timidité, elle s'avança avec une fierté modeste, qui confirmoit tout ce que Sanson venoit de dire ou d'insinuer en sa faveur. „ Quelque grand que soit le nom que vous nous cachez, lui dit la Reine, avec cette grace qu'elle faisoit mettre à tout, il ne sauroit m'étonner; & le premier regard qu'on jette sur vous, dispose à tous les égards qu'il peut vous donner droit d'attendre.”

Après ce peu de mots, Berthe, conduite par le comte Lombard, gagne son appartement où chacun, à l'exception de la charmante inconnue, s'empresse à la suivre: mais elle s'aperçoit de cette réserve, & l'engage à ne point s'éloigner d'elle. „ M'inviter à vous suivre, répond l'étrangère, c'est m'ordonner de me nommer; j'obéirai..... mais si mon nom rappelle de fâcheux souvenirs, s'il réveille quelque sensation pénible, daignez ne point oublier qu'il est du devoir d'une reine de ne pas me juger sans m'entendre; & veuillez m'écouter jusqu'au bout.”

A cet étrange préambule, Eléard jeta sur la fille d'Ittibur un regard qui devoit lui rappeler leur entretien de la veille: mais la curiosité, l'intérêt, une foule de soupçons, d'autant plus tourmentans qu'ils étoient plus vagues, absorbant toutes ses facultés en cet

instant, elle étoit incapable de voir ou d'entendre autre chose que le signe qui lui preseroit de sortir de l'appartement de la reine, ou la permission d'y rester. Berthe, qui devine toutes les impressions d'Ermengilde, s'adresse à la belle inconnue d'un air qui peint à la fois la réserve & la bonté.

— Quoique vous puissiez me dire, madame, quel que soit le nom que vous allez révéler, il est juste de vous écouter jusqu'au bout; & je vous en donne ma parole. J'ai trop d'impatience de vous connoître pour remettre à un autre instant ces aveux dont vous flattez ma juste curiosité; & je vais éloigner mes enfans. Je consens, si vous l'exigez, à renvoyer de même ce vertueux ecclésiastique, & l'amie que vous voyez près de moi. L'un & l'autre sont depositaires de tous mes secrets; mais les vôtres....

— Non, madame, interrompt l'étrangere, non : si vous les honorez l'un & l'autre de votre confiance, ils peuvent rester; je desire même qu'ils veuillent m'entendre. Coupable aux yeux du monde entier, que dis-je? coupable aux yeux même de la postérité abusée, il me sera doux de paroître innocente aux yeux de Berthe & de ses amis. Leur estime est faite pour me consoler des vains jugemens des hommes; ce Donjon sera pour

moi l'univers, & ce n'est qu'auprès de l'épouse de Rodolphe qu'Hermengarde daignera se justifier.

— Hermengarde ! répète Eléard dans la stupefaction de l'étonnement.

— Quoi, la sœur de Hugues..... ? s'écrie Ermengilde, la marquise d'Ivrée en ces lieux ?

A ce nom fatal, la reine de Bourgogne a rougi, elle a pâli..... les plus cruelles, les plus violentes secousses ont agité sa grande ame ; mais fidele à la parole qui vient d'enchaîner ses ressentimens, elle maîtrise cet orage ; ses sens offrent l'apparence d'un calme qui est bien loin de son cœur ; & s'adressant à la sœur du roi d'Italie, [a] poursuivez, madame, lui dit-elle, j'ai promis de vous entendre."

Alors Hermengarde, levant au ciel des yeux pleins de larmes, tendit sa belle main au vieux chevalier : „ Mon protecteur, lui

(a) Hermengilde, fille d'Adalbert *le riche*, marquis de Toscane, veuve du marquis d'Ivrée, avoit pour mere Berthe, fille du roi Lotlaie ; & par conséquent étoit sœur uterine du roi Hugues, de qui elle eut beaucoup à se plaindre, puisqu'il s'en para du marquis de Toscane, au prejudice de Lambert & d'Arbert, & fit crever les yeux au premier.

„ dit-elle , il est doux pour la vertu soup-
 „ çonnée que l'honneur veuille être son ga-
 „ rant. Le destin ennemi me force a plaider
 „ ma cause devant une rivale irritée.....
 „ Berthe croit pouvoir m'accuser , non-seu-
 „ lement des erreurs de son époux , mais
 „ me demander compte de la mort d'un
 „ père & de la perte d'une couronne. At-
 „ terrée par le poids de cette humiliation ,
 „ j'éprouve que l'innocence peut ne pas suf-
 „ fire ; & si votre présence ne soutenoit
 „ mon courage , je ne tenterois pas même
 „ de justifier une conduite dont vous seul
 „ avez connu les motifs. Daignez donc at-
 „ tester à Berthe la vérité de mes paroles ,
 „ soyez auprès d'elle mon garant & mon
 „ appui... c'est la fille d'un ami , d'un frère
 „ d'armes qui vous implore ; & si j'invo-
 „ que votre témoignage , c'est parce qu'il
 „ est impossible de le récuser. ”

— Princesse , répond le comte Lombard ,
 en se levant avec peine de son siège , ma
 jeunesse fut consacrée à secourir l'innocence ,
 ou à servir la beauté : & les derniers ins-
 tans de ma vie me seront précieux si je
 puis en faire le même emploi. Mais en vous
 assurant de tout mon zèle , je prévois qu'il
 vous suffira moins de sçavoir que vous ne pen-
 sez ; & tel est l'ascendant de la vérité , qu'elle

a déjà subjugué ceux que vous allez convaincre. Déjà leur cœur vous absout en dépit de leur raison ; & sans imaginer comment votre justification est possible , un secret pressentiment les assure que vous n'êtes point coupable. [a] Pour moi , initié dès

(a) Hugues, comte d'Arles, ayant enlevé l'Italie à Rodolphe, après la mort de Berenger, par ses ruses & ses intrigues, le roi de Bourgogne vint mettre le siege devant l'avie ; & cette ville étoit au moment de se rendre, lorsque Hermengarde, veuve du marquis d'Yvrée, & sœur utérine du nouveau roi, qui s'y trouvoit alors renfermée, fit savoir à Rodolphe que les seigneurs Lombards qu'il avoit auprès de lui conspiroient contre sa personne, & devoient l'assassiner la nuit même dans sa tente. Elle ajouta que, b'en loin de vouloir la mort d'un prince qu'elle aimoit, elle desiroit l'en sauver, & l'invitoit à se rendre auprès d'elle dans Pavie, cette même nuit, pour dejouer le complot des conspirateurs. L'extrême beauté de la marquise d'Yvrée avoit frappé le roi de Bourgogne, qui, perdant la tête à cette perfide proposition, ne manqua point de se rendre secrètement dans la ville, dès que la nuit pût couvrir sa marche. Dès le lendemain il envoya l'ordre à son armée de lever le siege, & soit que cet ordre fût libre ou forcé, il couta la Lombardie à Rodolphe, qui se vit réduit à comp-

vosre enfance à tous vos secrets, moi le frere d'armes de votre pere, votre parrain, votre tuteur, moi qui fûs votre hôte à Pavie, & suivis dans cette occasion funeste, tous les motifs de votre conduite; je puis répondre d'une vie irreprochable que la fatalité des circonstances devoit noircir... Et le prix de quatre vingts ans de gloire, c'est le droit qu'ils me donnent d'être ici votre garant.

Le bon chevalier ayant repris sa place

ter pour beaucoup la liberté de regner ses Etats. L'année suivante, il méditoit pour la seconde fois, le siege de Pavie, & rassembla son armee à ce dessein; mais le duc de Suabe son beau-pere, qui étoit allé en avant pour sonder les dispositions du pays, & regagner tous les serviteurs du roi de Bourgogne, fût assassiné à Milan. Voilà ce que rapporte Luitprand, auteur contemporain, en avouant que le fait est peu croyable. Le recit de la marquise d'Yvree expliquera le nœud de l'enigme, mais on conçoit combien Elithe, qui voyoit en elle la plus dangereuse des rivales, & qui croyoit avoir à lui reprocher la mort du duc de Suabe son pere, ainsi que la perte de l'Italie, devoit avoir de pejus contre cette princesse, dont la justification est véritablement un des mysteres du Donjon de Wufflen.

après ce discours, le silence de la reine fit juger qu'elle attendoit le récit de la marquise d'Yvrée; & cette dernière ayant fait observer qu'elle se verroit obligée à rendre compte de sa vie entière, pour mieux éclairer l'instant qui la devoit au soupçon, entreprit, en ces termes, l'histoire qui devoit, disoit-elle, la justifier.

La suite au prochain Numéro.

LITTÉRATURE ALLEMANDE.

ZUM EWIGE FRIED. *Ein philosophischer Entwurf von Immanuel Kant, bey Frantz Nicolovius 1795, 104 seiten, 8°. C'est-à-dire:*
 SUA LA PAIX PERPÉTUELLE. *Essai philosophique, par Emanuel Kant, chez François Nicolovius.*

L'IDÉE d'une paix perpétuelle, regardée comme le rêve d'un bon enthousiaste, fit plus d'honneur au cœur de l'abbé de St. Pierre qu'à son raisonnement. Le célèbre Kant, persuadé que cette idée, vu les progrès étonnans de la raison, annoncés par les opinions, ainsi que par les événemens de la fin du dix-huitième siècle, peut se réaliser, la rappelle aujourd'hui, dans le traité que nous avons sous les yeux.

Les articles préliminaires & les articles dé-

finitifs d'une paix perpétuelle, sont les objets de deux sections séparées, suivies d'un supplément sur la garantie de cette paix, & d'un appendix pour conclusion, qui traite de l'opposition qui se trouve entre la morale & la politique, au sujet d'une paix perpétuelle, & de l'accord qu'établit entre l'une & l'autre, le principe transcendant du droit public.

ARTICLES PRÉLIMINAIRES.

ART. 1. On ne regardera pas comme valide, tout traité de paix, où l'on se réserveroit la matière d'une nouvelle guerre.

ART. 2. Tout Etat existant par lui-même, ne doit passer au pouvoir d'un autre Etat, ni par héritage, ni par échange, achat ou donation.

ART. 3. Un Etat ne doit point se permettre de contracter des dettes pour soutenir ses intérêts au-déhors.

ART. 4. Aucun Etat ne doit s'ingérer de force, ni dans la constitution, ni dans le gouvernement d'un autre Etat.

ART. 5. On ne doit pas se permettre dans une guerre, des hostilités qui rendroient la confiance réciproque impossible, lorsqu'il s'agiroit de paix; tels seroient les assassi-

nats, la prison, la violation d'une capitulation, les instigations secrètes à la révolte dans les Etats ennemis.

Articles définitifs d'une paix perpétuelle.

Le principe sur lequel l'Auteur établit ces articles est :

Que tous les hommes, qui influent les uns sur les autres, doivent avoir une constitution civile; or, toute constitution légitime, relativement aux personnes qui en sont les objets est :

1°. Ou conforme au droit civil.

2°. Ou au droit des gens.

3°. Ou enfin au droit cosmopolitique.

D'après cette introduction, Mr. Kant admet comme premier article définitif :

Que la constitution de chaque Etat doit être républicaine.

L'Auteur entend, par une constitution républicaine, celle qui est établie sur les principes de liberté, de dépendance, d'égalité.

La liberté légale, dit Mr. Kant (bien différente de la définition donnée de la liberté) ne consiste pas dans la faculté de faire tout ce qu'on veut, pourvu qu'on ne nuise point à autrui; elle consiste à n'obéir qu'à des loix auxquelles on a donné son assentiment. Par

la dépendance légale , les membres d'un Etat, en tant que sujets, sont soumis à une législation commune; & en vertu de l'égalité légale, les membres d'un Etat, en tant que citoyens, ont des rapports entr'eux, suivant lesquels l'un ne sauroit obliger l'autre juridiquement, sans que celui-ci ne se soumette aussi à la loi de pouvoir être obligé à son tour de la même manière. Selon Mr. Kant, cette constitution publicaine est la base de chaque constitution civile, & elle est la seule qui puisse conduire à une paix perpétuelle; parce que dans une constitution qui exige l'assentiment de tous les citoyens pour la guerre, ceux-ci se garderont bien de se résoudre à une entreprise dont ils devroient soutenir toutes les charges & tous les maux.

II. ARTICLE DÉFINITIF.

Il faut que le droit des gens soit fondé sur une fédération d'Etats libres.

Le résultat de l'idée développée dans cet article, est que les peuples, en tant qu'Etats dans leurs rapports entr'eux, n'ont, ainsi que les individus, aucune autre manière de sortir de l'état de nature (qui est un état de guerre) que de se soumettre à des loix

qui garantissent à tous leurs droits, & qu'ils forment ainsi une fédération qui, tous les jours plus étendue, devienne enfin universelle à tous les peuples de la terre ; mais comme, d'après leur idée du droit des gens, ils pourroient ne pas vouloir cette fédération, Mr. Kant, propose de substituer à l'idée positive d'une république universelle, celle d'une alliance d'une espece particuliere négative perpétuelle, qui ne tendroit à aucune domination sur les Etats, mais uniquement à arrêter le torrent des dispositions ennemies & des penchans guerriers.

III. ARTICLE DÉFINITIF.

Le droit cosmopolitique doit se borner aux conditions d'une hospitalité universelle.

Le mot hospitalité n'a d'autre acception ici que celle du droit qu'a chaque étranger de ne pas être traité en ennemi dans le pays où il arrive, la surface de la terre appartenant en commun à tous les hommes ; & si la mer & les déserts de l'Arabie interrompent cette communication, les vaisseaux & les chameaux la rétablissent. Ainsi l'inhospitalité Barbaresque, & la conduite peu hospitaliere des nations civilisées & commerçan-

tes de l'Europe , qui changent leur visite en conquêtes , font contre le droit de la nature.

Comme les liaisons plus ou moins étroites , qui se sont établies entre les peuples , ont été portées au point qu'une violation de droit , commise dans un lieu , est ressentie par-tout , l'idée d'un droit cosmopolitique ne pourra plus passer pour une exagération fantastique du droit ; elle est le dernier degré de perfection nécessaire au code tacite de droit civil & public des hommes en général , & de la paix perpétuelle en particulier , à laquelle on ne peut se flatter de s'avancer sans cesse que sous cette condition.

S U P P L É M E N T.

De la garantie de la paix perpétuelle.

Mr. Kant trouve cette garantie dans la nature même , dont la marche mécanique annonce clairement , dit-il , le grand but de faire naître parmi les hommes , contre leur intention , l'harmonie , du sein même de leur discorde. Il développe cette idée , en considérant les opérations de la nature , qui a soigné pour que l'homme trouve sa subsistance dans chaque contrée de la terre , pour que la guerre les pousse dans les contrées

les moins fertiles, afin qu'elles fussent aussi peuplées; & qui enfin, par le même moyen, les a forcés d'entrer dans plus ou moins de liaisons legales.

Nous renvoyons à l'ouvrage même pour le développement de ces idées, que nous ne faisons qu'indiquer, en observant que tant qu'on ne cherchera la solution des problèmes moraux & politiques que dans la marche mécanique de la nature, on parviendra difficilement à une paix perpétuelle.

A P P E N D I X

Sur l'opposition qui se trouve entre la morale & la politique, au sujet de la paix perpetuelle.

Lors qu'on admet qu'il est absolument nécessaire de lier l'idée du droit à la politique, d'en faire même la condition restrictive, il ne peut y avoir d'opposition entre ces deux choses; mais leur accord est impossible aussi long-tems qu'on fera de la politique la condition restrictive du droit; & dans ce cas, la politique & la morale seront toujours opposées; car, dit Mr. Kant, on peut se former l'idée d'un moraliste politique qui cherche à accommoder les principes de celle-ci avec la morale, mais non pas celle d'un po-

litique moraliste qui se crée une morale telle que la demande les intérêts de l'homme d'Etat. Mr. Kant fait contraster ces deux êtres, il donne des exemples des sophismes employés par les politiques moralistes, & les poursuit dans leurs derniers retranchemens.

20. *De l'accord établi par l'idée transcendante du droit public entre la politique & la morale.*

Selon Mr. Kant, la formule transcendante du droit public est... „ Toutes les actions relatives au droit d'autrui, dont la maxime n'est pas susceptible de publicité, sont injustes.”

Ce principe, purement négatif, quelque beau qu'il soit en morale, nous paroît prouver plutôt son opposition que son accord avec la politique. Nous observerons d'ailleurs, qu'une action juste dans son principe ne peut devenir injuste, parce que la publicité de la maxime sur laquelle elle se fonde, nuiroit à son effet, qu'il ne s'ensuit point de ce que son but est anéanti, que sa maxime est injuste, ou en opposition avec la justice & la raison universelle, & qu'enfin on ne peut non plus du principe établi par Mr. Kant que, *toute maxime qui n'est pas susceptible de publicité est injuste*, conclure que

celle qui *supporte la publicité sans que son effet soit détruit, soit nécessairement juste*. On pourroit alléguer multitude d'exemples comme preuve de cette observation. Quoi qu'il en soit, après avoir donné cette formule transcendante négative du droit public, Mr. Kant cherche à montrer qu'il n'y a qu'une fédération d'États libres qui puisse rendre possible l'accord de la morale & de la politique ; & pour ôter à celle ci tous ses sophismes moraux, il donne pour formule transcendante positive du droit public, que toutes maximes qui, pour atteindre leur but, ont besoin de publicité, s'accordent avec la justice & la politique combinée. Car, dit-il, si elles ne peuvent produire leur effet qu'autant qu'elles sont notoires, il faut qu'elles s'accordent avec le but général du public, avec le bonheur ; par conséquent elles conviennent à la politique, qui s'occupe à imaginer un état de choses dont chacun puisse être content : & si ce but ne peut l'attirer que par la publicité des maximes qu'on propose, c'est-à dire, qu'en écartant d'elles tout sujet de défiance, il faut encore qu'elles soient conformes aux droits du public, seul point de réunion où puissent se rassembler les fins particulières de tous.

L'ouvrage de Mr. Kant, traduit en Français,

çois, nos lecteurs pourront juger, si son projet est une belle chimere ou un problème à résoudre pour les générations futures. Ce qui nous paroît incontestable, c'est que les bases sur lesquelles le philosophe de Königsberg établit les articles définitifs de la paix perpétuelle, sont de nature à causer encore bien des guerres, malgré les prétendus progrès de l'esprit humain.

*Almanach de la révolution, pour l'année 1797.
Göttingen, chez Jean Christian Dieterich.*

CET almanach, qui a commencé l'année 1790, honore autant son Auteur, (Mr. Reichard, conseiller de la sérénissime cour de Saxe-Gotha,) qu'il l'a mis en butte aux attaques des démocrates Allemands, irrités de voir paroître une production dont le but est de reveiller l'esprit public en Allemagne, & d'en éloigner l'ouragan destructeur dont la menaçoit les opinions révolutionnaires. L'Auteur a jugé avec raison, qu'un des meilleurs moyens d'atteindre ce but, est de retracer les faits qu'on a occasionnés les principes, base de la révolution, & qu'on ne pouvoit l'accuser de partialité, en extrayant les articles qui concernent la France, des

feuilles Françaises même , avec les dates exactement conservées.

L'article intitulé *Strasbourg sous le gouvernement révolutionnaire*, est d'autant plus curieux , qu'il est extrait d'un recueil de pièces authentiques , telles que *l'Appel de la Commune de Strasbourg à la République & à la Convention Nationale*, accompagné de documents , consistants en lettres originales, protocoles , comptes , registres des représentans de la municipalité , des sociétés révolutionnaires, & d'autres employés du nouveau régime. L'imprimeur Ulich de Strasbourg, a fait vidimer & imprimer ces pièces ; & l'Auteur de l'almanach „ croit rendre „ un service à l'Allemagne, en tirant ce re- „ cueil de l'incognito où le condamnoient „ certaines factions , parce qu'il répand le „ plus grand jour sur les rapports cachés „ de la révolution , & que les explications „ qu'on y trouve sont si claires, si éviden- „ tes, que tous ceux auxquels la fièvre ré- „ volutionnaire a encore laissé assez de force „ & de bon sens , pour comparer & rap- „ procher les choses & les principes, s'eloi- „ gneront avec horreur de ce despotisme „ arbitraire , pour s'unir plus étroitement à „ leur patrie & à leur Souverain.

Nous ne fatiguerons pas nos lecteurs de

la répétition des déprédations, vexations, pillages, brigandages, cruautés en tout genre, dont les Strasbourgeois furent victimes sous le gouvernement révolutionnaire, qui commença le 10 Août 1792, & dont les fragmens, extraits du recueil des pièces, nous présentent l'effrayant tableau; mais aux atrocités se joignoient quelquefois des traits d'un despotisme aussi puérile que risible; telle est, par exemple, la proclamation des représentans *Baudot & Lemane*, la seconde année de la révolution.

„ La conduite, les manières, le style, tout
 „ doit, dans une république, porter le ca-
 „ chet de la liberté; les longues phrases
 „ appartiennent au système monarchique;
 „ le laconisme est l'attribut des républiques;
 „ dix lignes sont plus qu'il n'en faut pour
 „ chaque objet de pétition; ceux qui en
 „ écrivent davantage doivent être suspectés
 „ de vouloir mettre des longueurs dans la révo-
 „ lution.”

Pour l'accélérer, les listes d'arrestation, de proscriptions, de mort, que présente le recueil, sont énormes; & les motifs aussi puériles que risibles, si l'on pouvoit rire en voyant des hommes se jouer de la vie de leur semblable; ainsi, par exemple, on voit sur une de ces listes en cinq colonnes....

» *Kuhn*, marchand, riche, égoïste, a deux
 » associés étrangers. . . . *Dubeste*, professeur
 » en mathématiques, allarmiste, aristocrate,
 » refuse de donner des leçons le ci devant
 » dimanche. . . . *Frichelt*, femme du ci-devant
 » receveur du chapitre, née étrangere, an-
 » tocrate, fanatique. . . . *Rhinauer*, mere de
 » six enfans, dont quatre à l'armée, a vendu
 » cinquante poires quatorze sols, &c." Tels
 étoient les pretextes qui conduisoient aux
 cachots ou à la guillotine tant d'innocentes
 victimes.

On a beaucoup parlé, pour & contre l'exis-
 tence de la propagande. Ce recueil, qui
 contient le protocole, les actes, les régis-
 tres de celle de Strasbourg, met hors de
 doute l'existence, les horribles principes, les
 abominables moyens de cette infernale so-
 ciete. On y voit ses envoyés, dès leur pre-
 miere seance, dans le Munster de Strasbourg,
 où ils furent installés par le maire *Mennet*,
 abolir la religion, refoudre l'anéantissement
 des prêtres, & consacrer ce temple au culte
 de la raison. Leurs noms, consignés dans ces
 actes, sont ceux des individus les plus dis-
 tingués par leur scélératesse, dignes agents
 de Robespierre, leurs lettres aux divers Com-
 mite, au tribunal revolutionnaire, & a di-
 vers individus de la société mere, devoi-

lent des mystères d'iniquité qui font frémir d'horreur, & justifient les craintes qu'inspireroit à toute ame honnête cette abominable institution.

On trouve entre les actes un ordre du représentant *Baudot* au receveur de l'emprunt qu'on devoit sur les riches égoïstes de Strasbourg, de payer deux cents quarante-cinq livres à un certain *Rouffeu* des Voges, chargé par la société, de propager les principes de la révolution.

Quatre membres, *Massé*, *Yung*, *Wolf*, *Woigt*, écrivirent une histoire de la propagande & des conversions miraculeuses qu'elle opéroit. C'est à cette imprudence, qui causa leur chûte & leur arrestation, qu'on doit la connoissance de cette société & celle de ses individus. Pour inspirer plus de terreur, ils s'étoient costumés en longues robes, de grands sabres en bandoulières, d'énormes moustaches, & des bonnets rouges de peau d'ours. C'étoit ainsi qu'ils alloient dans les rues, où ils haranguoient les troupes & les passans, se nommant eux mêmes la quintessence des patriotes; ils logeoient au collège; le général *Dche* leur avoit donné une garde d'honneur de douze hommes, & une ordonnance à pied & à cheval; leur appointement montoit à quarante mille livres, leur table étoit

somptueusement fournie par requisition. Voici quelques exemples de la manière dont ils pourvoyoient à leur cuisine, fidelement copiés des pièces originales contenues dans ce recueil.

„ La Propagande a besoin de légumes
 „ secs, tels que des [poids] pour pois, des
 „ lentilles, des fèves, des châtaignes : le
 „ Maire est prié de livrer ces objets.

J. B. MULLER, *boursier*.

.... „ La Propagande a besoin qu'on mette
 „ quelqu'un en requisition pour qu'elle ait
 „ du lait, du beurre, des œufs, qu'elle ne
 „ peut se procurer autrement. Le Maire est
 „ prié de donner ses ordres à cet effet.

J. B. MULLER.

„ Citoyen Maire, notre tonneau de vin
 „ est sur son déclin, ordonne qu'on le rem-
 „ plisse. Salut & fraternité.

GARNIER, *Secrétaire*.

.... „ Nous n'avons point de vin de des-
 „ sert, cependant il paroît que nous aurons
 „ beaucoup de visites. Veux-tu donner tes
 „ ordres pour nous en fournir? . . .

GARNIER.

„ Beaucoup de vin de chiffre [pour Cy-
 „ pre.] On voit, dit notre Auteur, que
 ces sans-culottes savoient mieux boire qu'é-
 crire.

En terminant ici notre extrait, nous nous proposons de revenir sur cet almanach, rempli de traits piquants & dignes d'être connus; il est en outre décoré de gravures intéressantes par leur objet, telles sont entr'autres celle de l'auguste princesse royale de France, fille de Louis XVI, & celle du prince l'Archiduc; ce héros qui, dans le moment actuel, en causant l'étonnement de toute l'Europe, arrache même à ses ennemis l'hommage que lui mérite son caractère & ses hauts faits.

B E A U X A R T S.

Continuation de la lettre au Rédacteur du Journal Littéraire de Lausanne, insérée en Novembre.

S C U L P T E U R S.

Canova, Vénitien, sculpteur distingué, fit connoître ses talens par le tombeau du Pape Ganganelli, qui est dans l'Eglise des Saints Apôtres à Rome; il est bien supérieur à celui que cet artiste a fait après, du Pape Clément XIII, Resonico, placé à St. Pierre du Vatican; la plupart des parties de ce dernier sont belles & traitées sagement;

mais il n'y a pas cet ensemble qui fait le mérite principal d'un monument de cette espèce.

La figure du Pape est à genoux, en prière, au-dessus d'un grand sarcophage; elle a beaucoup de vie; au dessous du sarcophage à gauche, est un Génie assis, éteignant son flambeau: c'est une figure d'une grande beauté, mais un peu froide: du côté droit est une grande figure de la Religion peu noble & plus froide que le marbre dont elle est faite, elle est debout, & embrasse une tour de croix avec son bras droit. L'artiste semble avoir épuisé son génie dans deux livres admirables, qui sont au-dessus du caveau sepulchral.

Ces tombeaux, comme ceux de tous les princes, sont des morceaux de fastes qu'il faut distinguer de ceux de sentiment, ou de génie, dont il n'y a que deux ou trois en Europe, & peu à Rome & en Italie que l'on puisse citer.

Mr. Toppel, notre compatriote, natif de Schiffouse, avec des talens distingués, étoit encore un grand travailleur, ayant l'avantage d'être d'une constitution robuste; néanmoins la première maladie dont ce sculpteur fut atteint l'enleva aux arts, & il mourut à Rome en 1793, à la fleur de son âge.

On prétend que, se fiant trop a la force de son temperament, il negligeoit les secours de la médecine. Il avoit une grande facilité à rendre ses idées, qui étoient pleines d'expressions & de génie. J'ai vu dans son atelier, des bas-reliefs d'une composition chaude & savante Il travailloit a deux grands mausolees de faste, l'un pour la Ruffie, l'autre pour un prince Allemand. Il me montra deux masques en platre, l'un de Frédéric Le Grand, l'autre de Gefsner, qui avoient été moulés, l'un & l'autre d'après nature, après leur mort; & sur ces deux empreintes il avoit exécuté deux bustes admirables. La majeure partie des autres morceaux, parmi lesquels se trouvoient plusieurs bustes, étoit destiné pour l'Allemagne. En mourant, il chargea un de ses compatriotes, son ami, nommé Smith, de finir ses ouviages. Cet artiste plein de feu, de génie, me montra, avant mon depart de Rome, le buste de Trippel, qu'il venoit de finir. On ne pouvoit rien ajouter à la vérité, à la vie & à la parfaite exécution de ce morceau.

Michalon, Lionnois, sculpteur habile, se fit connoître avantageusement à Rome, par le bas-relief du tombeau de Drouois, placé dans cette capitale. La mort prématurée de ce jeune artiste fut pleurée de tous les ama-

teurs & connoisseurs de l'art, & leurs regrets se trouvent consignés dans la plupart des journaux qui parurent à cette époque. Ce bas-relief, où il n'y a pas de faïte, mais du sentiment, & le goût de l'antique, est du meilleur genre, de la plus belle execution; il eut le suffrage des connoisseurs, & Michalon reçut plusieurs commissions de l'Angleterre & d'ailleurs, pour des tombeaux en bas-relief & de ronde bosse, & pour des copies des belles statues Grecques qui estoient alors à Rome. J'en ai vu chez lui de la proportion d'environ deux à trois pieds de hauteur en marbre blanc, dans lesquelles on retrouvoit le charme des originaux. Les craintes qu'occasionnèrent aux François la mort de Mr. de Basseville, firent Michalon au point qu'il abandonna tout pour retourner dans sa patrie : à cette époque, tous les pensionnaires de l'Académie de France à Rome, furent dispersés; la populace, animée contre la nation, ayant commencé à mettre le feu au palais, les uns allerent à Naples & à Florence, d'autres retournerent en France.

ARCHITECTURE.

On peut dire de l'architecture Italienne, que ce qui est neuf n'est pas bon. En effet,

L'architecture moderne est de mauvais goût ; en cherchant des formes nouvelles , on tombe insensiblement dans un genre contourné & barbare ; on croiroit que ceux qui font bâtir ont abandonné la décoration extérieure à leur *stucatori* , ce que nous appellons gisfeurs. Je ne parle pas de la distribution intérieure , e le est des plus mauvaises ; il n'y a que les François qui y excellent , comme dans les autres parties , & l'ensemble de la bonne architecture. Le Pape actuellement régnant a un architecte qui a fait ses études à Paris ; aussi tous les edifices qu'il a construits feront honneur au règne de Pie VI. Les batimens que l'on voit dans les marais Pontins sont d'un genre pur , simple & noble ; le grand palais qu'il a construit à Terracino est aussi du meilleur genre.

Parmi les pensionnaires de l'académie de France , j'ai connu un jeune architecte Parisien , nommé le Fevre , doué de talens supérieurs ; on ne pouvoit rien ajouter à la beauté de ses dessins ; tout ce qu'il faisoit avoit un caractère pittoresque , un charme tout particulier. Un rien sous ses crayons , devenoit quelque chose de piquant ; sa facilité , son goût étoit unique. Il avoit assidument étudié les restes d'antiquités , & tout ce qui pouvoit servir non seulement à l'agré-

ment de la décoration , mais encore à la construction. Il avoit , pendant son séjour à Rome, fait un nombre considérable de dessins soignés & d'une propreté charmante, que les connoisseurs alloient voir avec empressement. Il envoya par mer, peu de tems avant son départ pour la France, une malle qui les renfermoit. Le vaisseau fut pris par un bâtiment Sarde ; je n'ai pu savoir si les dessins ont été perdus. Il avoit conservé quelque espérance de les recouvrer, puisqu'ils n'étoient pas tombés entre les mains des Africains. Ce sont de ces pertes dont on ne se console point. Il est cruel d'être privé dans un moment, du fruit d'un travail de plusieurs années.

J'ai connu encore un jeune architecte Espagnol, pensionné de sa cour, qui, après avoir fait ses études à Paris, étoit venu à Rome étudier les beaux restes antiques qui s'y trouvent, car pour le moderne, on l'estime peu lorsqu'on vient de Paris. Ce jeune architecte s'étoit formé un genre noble & simple, seules qualités essentielles de l'architecture. Lorsqu'on y prodigue les ornemens, on ressemble à ce peintre qui, n'ayant pu produire une belle femme dans un tableau, s'imagina l'embellir en la chargeant de parures.

Un autre jeune architecte Anglois, travailleur infatigable, que j'ai beaucoup connu, avoit été envoyé exprès d'Angleterre pour débrouiller les restes immenses du temple de la Fortune à Palestrina. Ces restes occupent une grande partie de cette ville; on en trouve dans l'extérieur & l'intérieur de beaucoup de maisons & de couvents; mais les plus considérables sont dans le palais Barbarini, à l'extrémité supérieure de cette ville. On y voit la fameuse Mosaïque antique, connue sous le nom de Mosaïque de Palestrina. L'artiste Anglois a eu le courage de chercher toutes ces ruines, de les suivre, & d'en composer non-seulement des plans, mais une élévation la plus gigantesque & la plus imposante. Je crois bien que son imagination a beaucoup aidé à la chose, & que même dans ce qui a servi à ses plans, il aura trouvé bien des lacunes: j'espère qu'un jour il nous donnera les gravures de cet immense édifice.

G R A V U R E.

La gravure, qui, du tems de Raphael, fut pratiquée avec succès par Marc Antoine Raymond, dont on prétend que Raphael

lui-même traçoit les contours sur les planches du graveur, & qui sont aujourd'hui fort chères, n'ont pour elles que la pureté des contours & la précision du dessein. Beaucoup de peintres après lui, ont gravé leurs ouvrages avec une négligence & une dureté affectée; ce ne sont que des espèces de des fins.

On chercheroit en vain parmi les Italiens cette variété de travaux, cette beauté de burin dont les François nous ont donné de si beaux modèles. Les Italiens n'ont pas de patience pour suivre un art qui en demande autant que cette gravure; & s'ils commencent, depuis peu de tems à se perfectionner, c'est à des étrangers qu'ils le doivent.

Jean Morghen, graveur allemand, qui travailloit ci-devant à Rome avec Volpato, & de qui nous avons les gravures des grands morceaux à fresque de Raphaël, est actuellement à Florence, où il forme des élèves en s'occupant de son art avec le même succès. Il grave à présent la belle scène en fresque de Léonard de Vinci, que l'on voit à Milan, dans le refectoire du couvent de notre Dame des Graces.

Voilà, M., le résultat de mes observations. J'ajouterois, que de ce nombre d'artistes dont

je vous ai parlé, la plupart ne vivent qu'aux dépends des étrangers, & qu'il est fort rare qu'un Italien les employe, à moins qu'il ne soit Prince ou Prelat, à l'exception de quelque tableau d'église ou de quelque Madone.

Recevez l'affurance du parfait dévouement avec lequel j'ai l'honneur d'être,

M.

V. T. & T. O. S.

DE H.

Yverdon ce 1 Novembre 1796.

P.S. En vous parlant de Mr. Ducros, je devois faire mention d'un de ses élèves, nommé Keisermann, originaire de la partie allemande du canton de Berne, & né au Pays-de-Vaud; il a, comme son maître, un grand dévouement au travail, & consulte avidement la nature. Son genre est le paysage à l'aquarella & au bistre; il est à Rome depuis une dizaine d'années, où il paroît s'être fixé. Né avec du talent & un goût décidé pour la peinture, on peut espérer qu'il fera un jour honneur à son maître.

*Lettre sur un tableau exposé au Louvre le 22
Brumaire.*

DANS le nombre étonnant où , si l'on pouvoit parler ainsi , dans la cohue d'ouvrages en tout genre que très peu de talens , beaucoup de médiocrité , infiniment plus de mauvais goût , l'amour du bon , l'indulgence , la vanité , le commérage ont réunis cette année au salon , il est un petit tableau qui mérite une attention particulière. On ne l'y porta que hier , & dans trois jours il n'y sera plus. Pendant combien de décades y a-t-on étalé des preuves notoires de notre retour à la barbarie ? Je reviens au petit tableau du Citoyen Martin de Douay. Le sujet seul le rendroit digne de la curiosité publique , de celle des François & des E rangers , quand même l'exécution ne fixeroit pas l'œil du véritable amateur. C'est l'institution des sourds-muets dans les plus intéressans exercices ; c'est l'illustre & vertueux Sicard , expliquant en action , & par lui-même , & par les progrès de ses élèves , sur tout par les merveilleuses réponses de son élève chéri le célèbre Massieu , tous les élémens fondamentaux de sa méthode , dans laquelle le génie se fit
des

des principes neufs & substitua l'analyse raisonnée à la routine seduisante mais machinale.

Un espace d'environ 18 pouces de long & quinze pouces de haut a suffi au peintre pour y mettre en scène quinze personnes ; des groupes d'enfans qui répètent entr'eux les premières leçons de l'art prodigieux qui leur donna l'intelligence des deux modes, la pensée, dont la nature sembla vouloir les déshériter ; & de plus âgés qui s'occupent de procédés analogues mais supérieurs aux premiers. On y voit la marche si profondément méditée & si évidemment simple que l'instituteur a suivie pour conduire pas à pas les sourds-muets de l'unique faculté de voir à celle d'écrire ce que l'homme qui entend & parle le mieux seroit charmé de pouvoir exprimer avec autant de justesse qu'eux, au moyen de signes & d'un morceau de craie ; le fond du tableau représente l'abbé Sicard & MARIU ; celui-ci saisissant, expliquant par le jeu de sa physionomie, & se disposant à tracer sur la planche noire ce que lui disent les doigts, les regards, les traits du plus éloquent des maîtres ; & l'œil avide d'ivoire aux deux côtes de la planche, des solutions de problèmes dont toutes les facultés intellectuelles & morales frémissent d'une admiration délicieuse. Esquissée au charbon,

une pareille scene feroit l'objet de la curiosité de l'Europe , & par tout l'heureuse opulence l'acqueroit en la couvrant d'or: ici chaque figure est un portrait animé, vivant; & la vérité de ceux des sourds muets est telle qu'on voit qu'il leur manque l'ouïe & la parole.

C'est le premier essai d'un artiste qui n'avoit encore fait que des miniatures pour des dessus de boîtes ou des médaillons. Peu de peintres de ce genre entreprirent un tableau à l'huile, un tableau d'histoire; aucun ne passa, sans de longs travaux intermédiaires & avec autant de succès, du minois chiffonné de têtes isolées, à une réunion de personnages, formant un tout harmonieux, l'ensemble le plus un & le plus dramatique; car dans ce tableau, l'institution entière, sa méthode, tout ce qu'elle a d'intéressant & de sublime, est aussi parfaitement ressemblant que le visage & l'action des instituteurs & des élèves. L'ouvrage n'est pas fini, mais les parties achevées répondent de la beauté du reste; tel groupe d'ei sans y feroit pi's pour du Teniers. Un habile graveur multipliera les copies de ce chef-d'œuvre auquel je reviendrai incessamment, quant aux secrets de l'art trop peu connu qu'il manifeste.

Combien me paroitroit précieux, dans les déplorables circonstances où nous sommes,

un tableau de la même main, où le vertueux Sicard enseigneroit... nos philosophes vont sourire de pitié... son Catéchisme à ses élèves; où ce bienfaiteur de l'espèce humaine (que tant de charlatans ont dénaturée & font massacrer) apprendroit la religion, en expliqueroit les préceptes & les dogmes, en communiqueroit les augustes & consolans mystères, dévoileroit les bases antiques & sacrées de toute morale, ouvrirait les ineffables trésors de la foi, de la charité, de l'espérance chrétienne à des enfans qui n'entendirent & ne proférèrent jamais un seul mot, & qui sans lui demeureroient au niveau de la brute, ce que j'appellerois presque leur donner les deux mondes!

A l'époque où la plupart de ceux qu'une curiosité corrompue rassasia des abus de l'ouïe, de la parole & de l'esprit, s'en laissent éni vrer au point d'ignorer Dieu, de le méconnoître ou de l'outrager, & de ne mesurer leurs prétendues lumières qu'à la facile & lâche au lace de leurs stupides sacrilèges; à l'époque horrible où l'impïeté, fille du sot orgueil & du vice, devient la féconde mère de toutes les sortes de bassesses & de crimes, avec quel plaisir les âmes à la fois éclairées & pieuses contemploient l'immortel & modeste Sicard, prouvant à des sourds-muets

l'immortalité de l'ame & le prix des vertus, comme un pauvre voyageur déploye, sous les yeux de pauvres amis, les plans de l'héritage qui ne peut lui manquer au retour, & dont son excellent cœur jouit d'avance en leur en assurant le partage. Il ne se trouveroit alors plus de pere de famille capable de dire à l'imprimeur le Clerc, a la vue du titre, *Ca ecclie ou instruction chretienne à l'usage des sourds muets...* mes enfans n'en ont que faire, ils ne sont ni muets, ni sourds. Tous se le procureroient, pénétrés de ces trois grandes verités que, si la raison nous mène à la foi, c'est au génie à mener le sourds muets de naissance à la raison; que tout enfant est sourd & muet a beaucoup de arts, & qu'ici les bêtises & les fécules sont essentiellement analogues; qu'en ces choses profanes impubères doivent être traités & considérés comme des sourds-muets pour la foi qui seule peut en faire des hommes vertueux. De pareils talents aux merites ont, equivoquent la destination de propriété, & leur fruit, & leur execution n'auroit l'est ne utile, si ce n'est s'ils loués même par nos philosophes. Salut en tous les siècles de mon temps, & de votre ami.

Soyez, BENOIT LE FRANÇOIS.

Extrait de l'Alphabet des sourds muets.

Journ. l. qu'on lit avec le sentiment de

jouissance, que procure le bon esprit & les vraies lumières. On peut, pour la Suisse, s'abonner à cette feuille, au bureau du Journal Littéraire de Lausanne.

N O T I C E

Sur Carl Hachert, Lettre.

Lausanne ce 25 Novembre 1796.

CARL HACHERT, qui vient de terminer ses jours à Morges, étoit né en Prusse, d'une famille honnête. Le goût du dessin, auquel il se livra de bonne heure, le conduisit en Italie: ce voyage qui paroît indispensable aux jeunes artistes est toujours l'objet de leur vœux. Après avoir essayé divers genres, Hachert se voua au paysage, & vint se fixer dans notre beau Pays, où il pouvoit en travaillant d'après nature, réaliser les tableaux riants ou pittoresques que son imagination seule auroit pu lui faire concevoir. Il laissa son frère jouir à la cour de Naples, des biens que lui refusoit la fortune; peu jaloux de ses avançes, & leur préférant l'indépendance qui n'est vraiment nécessaire qu'au génie. Il trouvoit en Suisse des succès aussi vains qu'un creffans, avec la faiblesse dont le bruit commat de l'Italie prive ses campagnes dessinées.

Les talens d'Hachert ne se bornoient pas à

faire des vues, mais admirant trop les beautés de la nature pour en mépriser le détail, il pouvoit s'astreindre à les lever avec une exactitude minucieuse, tandis qu'il n'auroit pas eu le courage de copier un tableau. Malgré le mérite de ses jolies gouaches, elles lui fournissoient à peine de quoi subsister, son insolence naturelle augmentant la difficulté de les faire passer dans l'Etranger.

A le voir, il paroissoit incapable de tenir un pinceau, tant ses mains étoient lourdes & gauches; cependant la touche légère & sûre de ses aibres, la pureté de ses Ciels, la douceur de ses lointains détrompoient bientôt. On est fatigué du choix de ses sujets, & du gout avec lequel ils sont traités; ses eaux sont quelquefois d'une teinte trop bleuâtre, mais celle de ses montagnes, & l'harmonie du tout en dédommage le plus souvent: dans quelques morceaux on seroit tenté de trouver la grace de Gesner.

Excellent maître, Hachert enseignoit avec plus d'esprit que de pédanterie & avoit le talent d'encourager, sans applanir les difficultés qu'il laissoit vaincre à ses élèves, pour leur apprendre à les surmonter en son absence; quoique ses leçons fussent chères, il n'imaginoit pas de retarder leurs progrès; l'honnêteté de son caractère lui interdisoit

tout moyen de gain, qui ne s'accordoit pas avec la plus exacte probité. Heureux si les jouïssances que peuvent donner la nature & les arts avoient diminués la mélancolie qui a fini par lui rendre la vie odieuse ; la pauvreté & les attaques d'une maladie redoutée en font la cause sans en être l'excuse.

Par un caprice injuste autant que bizarre, sa mort qui n'a certainement pas augmenté la valeur intrinsèque de ses ouvrages, va les faire monter à un prix qui lui auroit assuré l'aïssance si on le lui eut accordé pendant sa vie.

*LETTRE au Rédacteur du Journal littéraire de
Lausanne.*

M.

J'AIME à penser que vous vous ferez un plaisir de m'aider à remplir un devoir (heureusement encore sacré dans nos contrées) celui de la piété filiale, & qu'en insérant ma lettre dans votre Journal, vous accélerez les démarches que m'imposent l'obligation de défendre la mémoire de mon pere, aussi lâchement qu'injustement attaquée après sa mort, par un article que je viens de lire, & qui est contenu dans un nouveau Dictionnaire historique, ou *histoire abrégée de tous les hommes qui se sont fait un nom par des talens, des*

vertus ou des erreurs, par une société de gens de lettres, imprimé en 1789, à Caën, chez G. le Roi, seul imprimeur du Roi; à Lyon, chez Buisset, freres, Imp. Libraires.

L'article dont feu mon pere & ses ouvrages font l'objet, est conçu dans le style le plus offensant; le voici tel qu'il se trouve tome 9, page 441.

“ De Vattel, natif de Neufchatel, auteur
 „ de quelques traités de physique & de ju-
 „ rispudence. Son principal ouvrage est le
 „ *Droit des gens, ou principes de la loi naturelle,*
 „ *appliqués à la conduite & aux affaires des nations*
 „ *& d.s Souverains*, ouvrage superficiel & dan-
 „ gereux, où la religion est traitée comme une
 „ affaire de politique. Fier des applaudisse-
 „ mens que cette production lui attira, il se
 „ rendit à Bruxelles vers 1765 & s'y offrit à
 „ quelques gens en place pour y changer la
 „ législation & les notices nationales; mais
 „ Marie Thérèse le renvoya quelque tems
 „ après. Nous ignorons le tems de sa mort. „

Comparez à cet article mensonger et per-
 fide, celui de l'édition faite de ce même Dic-
 tionnaire, chez Mr. Fauche, à Neufchatel
 [je crois en 1788] & rédigé par un homme
 de lettres estimable, dans la ville même où
 étoit mon père, & où vivent encore beau-
 coup de ses contemporains; vous verrez,

M., que le *Droit des gens* fut imprimé à Neufchatel, sous ses yeux en 1758, que la même année il fut rappelé à Dresde & fait conseiller privé de l'Electeur, charge qu'il conserva jusqu'à sa mort. J'ajouterai qu'il mourut à Neufchâtel en 1767 quelque tems après y être revenu malade. Il ne peut donc pas avoir été à Bruxelles vers 1765, puisqu'il fonctionnoit alors à Dresde, ce que je m'offre à prouver juridiquement s'il le faut. Et voilà cependant comment dans un ouvrage répandu, on a osé attaquer par une insinuation astucieuse la mémoire d'un homme qui emporta au tombeau l'âme de tous ceux qui le connoissent.

En attachant peu d'importance aux sottises lâchées contre le *Droit des gens*, je me contente d'en appeler à l'ouvrage devenu classique. Mais il n'en est pas de même de l'affertion hasardee que mon pere est allé à Bruxelles vers 1765, pour offrir de changer la législation & les notions nationales; cette imputation est trop grave pour que je ne démente pas formellement l'anonyme qui a rédigé cet article, en le sommant de se nommer, de prouver son assertion, ou s'il ne veut encourir le risque de passer pour un calomniateur, de la retracter en avouant noblement son erreur.

Pour que cette démarche de ma part soit plus promptement connue, je vous supplie, M. de donner à ma lettre une place dans votre prochain N^o. Dans cette espérance, j'ai l'honneur d'être avec considération,

M.

V. T. & O. S.

DE VATTEL, *Cap.*

Neufchâtel en Suisse, ce 1 Decembre 1796.

ETABLISSEMENTS UTILES,
SAVANS ET LITTÉRAIRES.

IL s'étoit formé depuis quelques années une Société à Neufchâtel en Suisse, composée de savans, d'hommes d'état les plus distingués, de Citoyens éclairés, qui tous, animés du desir d'être utiles à leur patrie, réunissent dans ce but leurs lumières & leurs travaux.

Peu après la fondation de cette Société, elle publia quelques essais importans & qui méritoient d'être plus généralement connus qu'ils ne le sont; tel est par exemple celui intitulé, *Mémoire sur l'Etat de Neufchâtel & de Valengin*, qui parut en Janvier 1790, en 6 feuilles in-8^o. Il contient 3 discussions importantes, 1^o. sur les relations de Neufchâtel avec la ville impériale de Besançon; l'on y trouve

la circonstance remarquable que dans le 13^{me}. siècle, le Burgrave Frédéric de Hohenzollern, dont descend la maison royale de Prusse (Souveraine actuelle de Neufchatel) s'allia déjà à cette Principauté par son mariage avec Elizabeth de Meranie, comtesse de Bourgogne, & propriétaire de plusieurs fiefs à Neufchatel.

2°. *Sur la législation du pays.* Cet article présente un tableau historique de ce qu'elle étoit dans les tems les plus anciens jusqu'à nos jours.

3°. Et enfin *sur le commerce de cette Principauté.* L'auteur de ce traité dépeint l'état du commerce avant 1707, époque où Neufchatel appartient au roi de Prusse, les fabriques ainsi que le commerce étoient alors très insignifiants, les revenus du pays ne montoient pas à 40,000 livres, mais depuis cette époque, l'industrie, & avec elle la population s'est infiniment augmentée.

Les branches principales d'industrie sont, les fabriques de dentelles, d'horlogerie, de coton, & la commission. Dans l'année 1788, on comptoit sur environ 40,000 habitans.

Ouvriers en dentelles.	3807
Horlogers.	3634
Imprimeurs d'indiennes.	2028
Marchands.	48

L'année 1792, la population augmentée à 43,856 habitans.

On comptoit.

Ouvriers en dentelles. 3832

Horlogers. 3458

Imprimeurs d'indiennes. 1845

Marchands. 435

Sans cette activité de travail & d'industrie, ce pays ne pourroit subsister, car il ne s'exporte des produits indigènes que du vin, du bétail d'engrais & du fromage, & il tire de l'étranger du blé, de la laine, du lin, de la soie, du coton, de l'huile, du café, du thé, du sucre, du tabac, des épices, du sel & du cuir. Le seul objet du blé fait fortir annuellement du pays 710,000 livres, tandis que l'exportation du vin ne produit que 470 000 liv.

Un autre membre de la Société [1] publia la même année la traduction d'un écrit remarquable & bien digne d'attention, intitulé, *de l'Incrétion ique de la Suisse, relativement à la Principauté de Neuchâtel & Valengin*, 1790, 10 feuilles in-8., dédiées au roi de Prusse. D'ailleurs heureux commencemens stimulant dans cette Société le desir d'étendre le cercle de leurs opérations & de les rendre plus générales, Mr. le baron de Chambrin, envoyé du roi de Prusse à Turin,

(1) M. de Sinner de Trauers, Conseiller d'Etat & Châtelain de Thierce.

membre de la Société, qui paroît en avoir été le fondateur, & s'employe en ore avec autant d'activité que de zele a accélérer ses progrès, s'adressa à Mr. le comte de Hertzberg, pour demander au Roi d'honorer cet établissement de sa sanction royale, sous le titre de *Société d'émulation pour le bien public*. Ses vœux furent remplis, S. M., en accordant cette faveur à la Société, le 6 Juin 1791, y joignit celle du don annuel de deux médailles d'or, l'une de la valeur de 20 ducats, l'autre de 12, comme prix à décerner aux meilleures productions; il y ajouta une somme destinée aux frais d'impressions des pièces couronnées ou autres déboursés.

Dès la même année, la Société proposa les deux questions suivantes.

1°. Quelles sont les causes morales & surtout physiques, qui empêchent la culture du blé dans la principauté de Neuchâtel & de Valengin, & par quel moyen pourroit-on, en consultant la nature des divers terrains, accélérer les progrès de l'agriculture?

2°. Quels sont les moyens les plus simples & les plus sûrs de fertiliser les terres marécageuses, qui constituent une partie de la vallée de la Sagne?

La Société continua chaque année de proposer des prix; elle a eu la satisfaction de recevoir de nombreux succès au dessus de son

attente. Les mémoires couronnés ont été imprimés & composent déjà une collection très-instructive, non seulement pour les habitans de Neufchatel, mais en général pour tous les Suisses, comme le prouvent les titres suivans.

Année 1792, mémoire pour encourager la culture des pommes de terre, par un membre de la Société.

1792. Extrait d'un mémoire pour le desséchement des marais des Ponts, par Frédéric Matthey, Horloger au Locle.

1794. Mémoires sur les causes de la disette du bois &c., par Henrioud, Justicier à Couvet.

Description topographique de la Vallée de Vallengin, par le baron Samuel de Chambrier.

1795. Mémoire sur le desséchement de la Reufe.

Description topographique de la Brevine

Composée de 17 Membres, la Société d'émulation pour le bien public recrute elle même les places vacantes, par voie d'élection secrète.

La place de Secrétaire & quelques autres se renouvellent annuellement; celle du Président est seule perpétuelle: elle est remplie depuis la fin de l'année 1791, par Mr. de Pury, Conseiller d'Etat. Les 16 autres Membres de la Société étoient à cette époque:

M E S S I E U R S

1. De Montmollin, Conseiller d'Etat & Maire de Vallengin.

2. Le Baron de Chambrier, Chambellan.
3. De Marval, Conseiller d'État, Chatelain de Landeron.
4. De Sandoz de Travers, Conseiller d'État & Chatelain de Thiel.
5. Le Colonel de Chambrier.
6. De Sandoz de Travers, Ecclésiastique.
7. De Rougemont, Conseiller d'État & Commissaire général.
8. De Tribolet, Conseiller d'État & Chancelier.
9. De Chaillet, Ecclésiastique.
10. De Chaillet, Capitaine.
11. De Meuron, ancien Bourguemaître.
12. Borel, Ecclésiastique.
13. De Meuron, Professeur.
14. De Pierre, membre du petit Conseil.
15. Vaucher, Marchand.
16. De Meuron, Ecclésiastique, Secrétaire de la Société.

ANNONCES DE NOUVEAUTES LITTÉRAIRES.

Anecdotes tirées de l'histoire & d'écritures Suisses,
par Madame de P. H. avec cette épi graphe :

A tous les cœurs bien nés que la Patrie est chère !
 VOLT. Tr g. de *Tancrede*,
 deux volumes in-12, avec figures. Lausanne,
 chez Henri Vincent, 1796.

Prix 4 livres de Suisse.

IL est glorieux sans doute, pour l'Auteur de cette production, d'avoir introduit un

genre neuf dans la littérature Suisse Française. Les essais de ce genre, insérés dans notre Journal, ont eu un tel succès, qu'ils ont inspiré le désir de voir une collection. Impatiemment attendue, nous l'annonçons aujourd'hui avec des corrections & des changemens qui en font un ouvrage neuf. Les anecdotes, pure de l'histoire, permettent sans doute, à ceux qui s'en occupent, d'embellir leur objet. L'Auteur, en usant de ce droit, a apporté néanmoins une critique infiniment plus sévère dans la recherche de ses matériaux, que ne l'est d'ordinaire celle de la plupart des Romanciers Historiques. Il y a joint la plus grande attention à citer les auteurs qui lui ont servi de guide, & développe, dans ses notes, une édition aussi rare chez une femme, que possible à acquérir. Outre l'intérêt patriotique & local qu'inspire à des âmes sensibles le souvenir de noms chers à nos heureux citoyens, cette production, même pour les étrangers, a le rare mérite de conserver avec fidélité le cachet du siècle ou de l'époque où elle a été produite, & de lui retracer avec fidélité la noblesse, la respectabilité, la simplicité, la naïveté de ces tems heureux où la reconnaissance, le vrai esprit chevaleresque, l'estime, l'amour de l'honneur, produisoient des vertus plus

reçues

réelles , plus sublimes que celle qu'enfante l'égoïsme phil sophique du dix-huitième siècle. En général , la plume de M^{lle}. de P. W. exercée dans tous les genres , paroît n'en avoir qu'un , celui que demande tour-à-tour le sujet qui l'occupe. Ainsi ces anecdotes (pour nous servir des expressions d'un de nos compatriotes dont les productions honorent la Suisse) (1) „ font un miroir dans lequel la nature & l'histoire se trouvent également reproduites avec autant de vérité que de fraîcheur & de graces. ” On ne peut que desirer la continuation de cet ouvrage national. Nous espérons aussi , qu'encouragée par les succès , Madame de P. W. auteur de plusieurs autres productions distinguées , nous mettra bientôt à même d'en annoncer le recueil au public.

E P I T R E A M O N A N E .

*Par le Citoyen M... , employé dans les Bureaux
du Directoire executif.*

B I E N mieux nourri qu'aucun âne de France ,
Dans une molle & honteuse indolence ,

(1) Voyez No. de Mars 1796 , lettre sur le Guillaume Tell de Sedaine.

Monieur *Martin*, vous perdez vos beaux jours
 Ma' le tems f'it, l's gr'cs de l'enfance
 S'envolront sur les pas des am'urs :
 Et ce pendant fa's honneur en partage,
 M'nce Baudet d'un t'e petit vilage,
 Ont us've a un p'tard. & ent,
 Ainsi u'n sot, a ri'er au neant.
 A ! c'oe'c'noi, *Martin*, changez de vie,
 Je v'uc'noi, vous avez du talent,
 De la science & de la modestie ;
 C'est la, *Martin*, e'c'chet du génie.

Or, écoutez, sachez vous faire un nom ;
 Pre'ez la plume, e'crivez des sonnettes
 Vid' se, de rime, de raison,
 Et vous ferez le premier des poetes.
 Je veux d'is peu, qu'au-devant d'un recueil,
Mreau vous g'ave au defaut de *Nanteuil*,
 Et que p'rtut en bonne compagnie,
 On vous c'uroine en depot de l'envie.

Vous souriez à ce discours flatteur,
 La o're e'fin c'atouil'e votre cœur.
 Tant n'ieux, *Martin*, j'en conçois bonne augur'e.
 Vous le c'ez, maints rimeurs a Paris,
 Fa'eurs de vers, grands, moyens ou petits,
 (Soit d'it, *Martin*, sans leur faire une injure),
 Ne p'uvent point vous disputer le prix,

Si r'eux p'ourtant, gardez-vous de med're
 Et d'exerc'r jamais votre atyre,
 Car, e'tre nous, vous etes leur patent,
 Et s'ils n'ont p's vos deux lon'ue' o'elles,
 C'est que l'on est au sec'e des n'erveilles.

„ Ma s, d'e'-vou, qui, moi ? c'mn'e un p'édant,
 „ Sur de bou'tins, nuit & urpa'nt,
 „ On me ven't ra'n'er, lire, e'rre,
 „ Ou trans'p'ed'un g'ot e'd're,
 „ r'pper du ped'les cordes d'u'e'l're. „

Et our'ci non ? c'est un fort bel etat,
 Qu'n'e'e'tre p'avec'ec't ;
 Plus d'un savant descend en droite ligne,

Comme on le fait , de ce baudet insigne ,
 Courrier disert du sieur de Balaam ,
 Homme de bien , natif de Canaam ;
 Et votre vo'x flexib e , enchanteresse ,
 Digne en eff t des echos du Permesse ,
 Et dont tou'ours je fi beau coup de cas ,
 Combien d auteurs ne la possèdent pas .

Allons , *Martin* , ayez plus d assurance ,
 J'aime , il est v'ai , votre aimable pudeur ,
 Elle sied bien sur le front d'un a teur ,
 Mais vous pouvez , par trop d'insouciance ,
 Vous écarter du chemin de l'honneur :
 Je dois pour vous , songer à votre gloire ;
Martin , *Martin* , plus de temerite ;
 Et nous irons , si vous voulez m'en croire ,
 L'un portant l'autre , à l'immoita ité .

Extrait du Bulletin des arts & des sciences.

*Couplet sur l'hotel àe Richelieu , qui comme on
 fait , est le rendez-vous de nos Suzons Phrinés
 & de nos parvenus.*

AIR : du Vaudeville de la *R van* che forcée.

RICHELIEU , grace à ton absence ,
 On vient chez toi de toutes parts :
 A minuit , la mag ificence
 Occupe , enchante l s regards .
 Seulement mon ame est troublee
 D'un g and defaut dans ta maison ;
 J'y che che le lieu d'assen blee...
 L'anticham re est dans le salon .

Extrait d un Journal Français.

L O G O G R I P H E.

VEUT-ON m'avoir sans queue ? on me présente
aux grands.

Veut-on m'avoir sans tête ? on s'adresse aux mar-
chands.

C H A R A D E E N I G M E.

Mon second sans mari n'est jamais mon premier
Quand il est dans le cas d'appeller mon entier.

Le mot du *Logogriphe* du N^o. passé est *Briquet*,
ou se trouve *Brique*.

ERRATA pour Décembre 1796.

Page 400, ligne 6, une pauvre fi'le, lisez une
jeune fille.

— 402, ligne 1, le Tertre, lisez, Du Tertre.
ligne 3, l'estampe, lisez, l'estompe.
lg. 24, Raphaelesen, lisez, *Raphae-*
lesque ou *Raphaelesca*.

S U I T E

DES MYSTERES DU DONJON.

Histoire de la marquise d'Yorée, racontée par elle-même.

IL paroîtra peut-être inutile de rappeler ici les vertus & l'illustre origine de mes parens. Mais mon pere, ce fameux marquis de Toscane, [a] que sa puissance & ses trésors égaloient aux Rois, eut-il pu prévoir sans indignation, que son successeur s'uniroit un jour à la fille de Théodora? Et quel ne fût pas le desespoir de ma mere, en apprenant cette atterrante nouvelle! Digne de tous les éloges par sa conduite, objet de la publique vén'ration, Berthe, dont la naissance étoit royale, [b] Berthe, qui comptoit un

(a) Adalbert le riche, duc ou marquis de Toscane, étoit si puissant, que lorsque l'empereur Louis fut le voir à Lucques, il dit à l'un de ses confidens: "cet Adalbert n'est à-dessous de moi que par le nom, & devrait porter le titre de roi plut' que celui de marquis. ,,

(b) Berthe, fille de Lothaire, roi de Lorraine & de Valrade, étoit par conséquent petite fille

en pereur pour ayeul, se voyoit remplacer par Marofe; & je ne puis exprimer la douleur qu'elle en reffentit. Se luit par la dangerufe beauté de cette femme, dans l'age où les paffions ont le plus d'empire, mon frere n'avoit pas attendu qu'elle fut libre pour fuivre fon char: tour à tour favorifé & trahi, il adoroit l'attrayante Marofie depuis qu'il étoit capable d'aimer. A peine la mort d'Albéric (c) a-t-elle rompu les liens de fon

de l'empereur Lothaire: elle eut deux fils de fon premier mariage avec Thiébaud, comte d'Arles, favoir, Hugues, roi d'Italie, & Bozon; mais ayant époufé en fécondes noces Alalbert le riche, marquis de Tofcane, elle eut de ce prince trois enfans, favoir, Gui, fucceffeur immédiat de fon père Adalbert qui mourut fans laiffer d'enfans de fa femme Marofie, veuve d'Alberic, marquis de Spolette; Lambert, prince de grande efpérance, qui ayant fuccédé à fon frère Gui, fut aveuglé & dépoiffédé par le roi Hugues, fon frère uterin; & enfin une fill, cette belle Hermengarde qui fut mariée au marquis d'Yvrée.

(c) Mar fe, fille de la celebre Th'odora, étant veuve d'Alberic, marqui de Spole e, époufa Gui, marquis de Tofcane, & n'eut point d'enfant de ce fécond mariage. Elle avoit eu du premier Alberic. qui de, us, chaffa de Rome le roi Hugues, troifiem. mari de fa mere; quelques au-

amante, que croyant trouver dans la politique une sorte de prétexte aux indignes nœuds qu'il voudroit former, (d) le malheureux Gui vôle sur ses pas à Rome, & lui engage publiquement sa foi au pied des autels.

Ce que je pourrois dire des défordres de Marosie n'est que trop connu : tous les vices entrèrent à sa suite dans le palais de Toscane ; & parmi la foule de ceux à qui ses faveurs étoient prodiguées, son inconstance laissoit à bien peu l'honneur ou la honte d'être nommés. Trop épris pour ne pas être foible ou crédule, mon fiere étoit loin de soupçonner ces scandaleuses amours, mais il

teurs prétendent même, non sans apparence de fondement, que le Pape Jean XI étoit également fils du marquis de Spollette & de Marosie ; & que la prétendue batardise de ce prince, n'a pour base que des pasquinades, & la vie dereglee de sa mère.

(d) Ces pretextes politiques dont Gui colora son mariage avec Marosie, ne peuvent être autre chose que le crédit & les moyens de cette femme perverse pour favoriser à Rome les pretentions qu'il avoit au titre d'empereur ; pretentions qui tenoient fort au cœur à sa mere Berthe, & qu'Adalbert le riche, avoit deja manifestees pour son propre compte.

étoit le seul qu'on dai na tromper. Combien de fois le brave Sanson n'a-t-il pas vû gémir ma mere sur ces défordres ! Quels efforts n'employoit il point pour contenir l'indignation qui tra sportoit mon frere Lambert ? Pour moi , je ne pouvois que rougir, mais il étoit a fé d'interpréter mon silence ; & l'horreur que je déd i_ nois de diffimuler, me rendit b entôt importune à Marosie. Cependant elle me traînoit par-tout à sa suite ; & malgré l'humiliation de me montrer avec une telle femme, c'est ainsi que je dûs paroître à la cour de Bérenger , où la fatalité de mon destin me fit rencontrer le marquis d'Yvrée. Tandis que mon indignation , mes dédains repouffoient la cri ninelle passion que j'eus le malheur d'ii spirer à ce prince, Marosie s'occupoit à l'attifer. „ Soyez libre, lui disoit-elle, & je vous répons d'Hermengarde. ”

— Libre ! repliquoit le marquis d'Yvrée, en fremissant de rage & d'amour, libre..... ! ô ciel , comment puis je l'être ? J'adore la princesse de Toscane, mais je suis le gendre de l'Empereur. (a)

[a] Le marquis d'Yvrée avoit épousé en premières nôces Gisele , fille de l'empereur Berenger , & le fils qu'il eut de cette princesse porta le nom

Marosie avoit résolu de m'éloigner à tout prix : elle osa donner le conseil le plus atroce , & (comment le délire d'une passion peut-il entraîner à ce point?) ce conseil ne fût que trop bien suivi..... un forfait clandestin rend t la liberté au marquis d'Yvrée : & l'empereur, en pleurant sa fille, jura, dit-on, de la venger.

Ayant surmonté de cette manière le seul obstacle qui pût s'opposer à ses projets, Marosie employa l'autorité d'un frère & d'un Souverain pour seconder les instances du marquis d'Yvrée ; je me vis réduite à suivre aux autels un forcené dont l'amour venoit de faire le plus détestable des assassins, & ce fût avec tant de répugnance qu'il dut me croire plus instruite que je ne l'étois en effet. Mais je ne pouvois conserver longtemps une si précieuse ignorance : le courroux, les menaces de Berengier vinrent m'éclairer,

de son ayeul maternel. L'histoire très-obscur de ce siècle se tait sur le genre de mort de Gisele, mais la chronique qui nous se t de texte, explique en la dévoilant, la cause de la rébellion du marquis d'Yvrée contre un Souverain qui était l'ayeul de son fils, & l'on trouvera dans les mystères du Donjon de Wuffens, le mot de plus d'une énigme.

j'appris dans quel abîme j'étois tombée ; & ce digne chevalier, en qui je croyois voir un pere, fût témoin de mon désespoir. Pour comble de maux, ma mere ne pût résister à ce dernier coup, elle mourût en gémissant sur ma destinée ; & Gui la suivit de près au tombeau. Le ciel fait si les soupçons que ce triste événement fit naître avoient quelque fondement ; mais pendant que j'étois occupée, avec mon frere Lambert, à recueillir le dernier soupir de l'infortuné marquis de Toscane, sa coupable épouse, bravant tous les préjugés humains, s'abandonnoit, sans aucun mystere, à sa passion effrenée pour un jeune étranger, nommé Bozon, qui l'avoit accompagnée à Lucques, & qui la suivit à Rome lorsque les intérêts qui la rappelloient dans cette ville, nous délivrèrent de son importune présence.

En cet endroit, les yeux de la fille d'Itisburge, ayant rencontre ceux d'Eléard, exprimèrent tout ce qu'elle éprouvoit de pénible ; mais l'intérêt qu'elle prenoit à l'amant de Marosie, ne pouvant être soupçonné de la marquise d'Yvree, cette dernière poursuivit en ces termes, son histoire.

Cependant, comme si tous les genres de forfaits se fussent réunis au our de moi, mon malheureux époux, entraîné par le dest n

des grands criminels, s'engageoit toujours plus avant dans ce funeste sentier qui ne laisse aucun espoir de retour. Pour éviter la juste vengeance d'un souverain qui voyoit en lui le meurtrier de sa fille, il ne vit de partis à prendre que la trahison ou la révolte; & ce fût à ce dernier qu'il s'arrêta. Les grandes qualités de Bérenger n'étoient pas exemptes de taches : son caractère altier, ses emportemens donnerent des prétextes au marquis d'Yvrée ; & l'étendard de la rébellion fut levé. Gagné par ses artifices, enflammé par ses discours féditieux, l'archevêque de Milan entra dans cette ligue coupable, dont il s'étoit déclaré le chef ; cet exemple fut suivi par les plus grands seigneurs de la Lombardie : mais il falloit opposer au Prince que leur haine cherchoit à proscrire, un rival fait pour lui disputer la couronne ; & tous les yeux se tournèrent vers le héros qui régnoit au-delà des monts. Ce fut à la tête d'une députatio solennelle que le marquis d'Yvrée & l'archevêque de Milan allèrent au roi de Bourgogne un serptie qu'il falloit arracher à Bérenger. La vertu de Rodolphe le fit hésiter un instant, à ce qu'on assure ; mais c'est rare que celui qui se sent digne d'un empire ait le courage de le refuser ! Offerte par l'élite d'une nation qui se donoit oppri-

méc, la couronne d'Italie étoit l'hommage de l'enthousiasme de tout un peuple; pour se l'assurer, il falloit combattre, que dis-je, ce n'étoit qu'à force de vertus & de gloire qu'elle pouvoit être disputée à l'Empereur, & quel rival fût jamais plus digne d'un héros? Que de motifs pour un prince généreux, eut-il même été inaccessible à tous les prestiges de l'ambition! Sans s'aveugler sur les obstacles qu'il auroit à vaincre, sans se dissimuler qu'il falloit délivrer ou conquérir le peuple qui le couronnoit, & fixer sa faveur toujours incertaine, Rodolphe accepta les offres des ambassadeurs Lombards, en jurant de maintenir ces privilèges que l'Empereur n'avoit point assez respectés. Fût-il ébloui par la gloire, ou séduit par l'ambition? L'une & l'autre ont toujours de l'ascendant sur les grandes ames. Quoiqu'il en soit, Rodolphe ayant suivi dans Pavie nos ambassadeurs, y fût sacré solennellement aux acclamations d'un peuple immense.

Le marquis d'Yvrée avoit trop contribué à ce grand événement, pour n'avoir pas des droits aux égards du nouveau monarque, & je devois, au même titre, en être l'objet..... C'est ici, madame, que mon sort déjà si funeste, va sans doute exciter votre pitié. Mais à l'instant d'avouer une

foiblesse dont je fû la seule victime, & dont je dois trouver l'excuse dans votre cœur, je crains de lire dans vos regards la sévérité d'une inflexible vertu plutôt qu'une généreuse indulgence..... Toutefois, ce n'est point à l'heureuse épouse de Rodolphe qu'il appartient de juger la déplorable compagne du marquis d'Yvrée. He ! quel droit ceux qui n'ont jamais connu l'infortune, auroient-ils de condamner les infortunes ?

Succombant alors à la honte du pénible aveu qui lui reste à faire, Hermengarde cherche en vain à dissimuler ses larmes, elles inondent son sein ; & sa tête charmante s'incline sur ce sein d'albâtre. On la croiroit vaincue par tout ce que sa situation peut avoir d'humiliant, mais sa fierté la soutient encore : & par un secret qui n'est connu que des grandes ames, loin de s'avilir par l'aveu d'une foiblesse, elle va gagner l'estime de cette rivale qu'elle est condamnée à persuader. Sûre de triompher de la plus cruelle des préventions, la marquise d'Yvrée, après quelques instans de silence, a repris en ces termes le récit qu'elle avoit interrompu.

Pardonnez, Madame, si le soin de ma justification m'oblige à ne rien dissimuler. Lorsque nos ambassadeurs arrivèrent à Saint Mau-

rice pour offrir à votre époux le sceptre de l'Italie, aucun d'eux ne pût vous y voir; & la naissance d'un nouveau prince vous ayant retenue à Chavornai, votre présence ne pût prévenir une erreur bien fatale à mon repos, mais qui peut-être a sauvé les jours de Rodolphe. En publiant les exploits de ce monarque, vous le dirai-je, la renommée se ta'isoit sur son bonheur; & par une fatalité inconcevable, j'étois assez mal informée pour le croire victime d'un de ces calculs qui disposent si souvent de la main des Rois. Une guerre avoit précédé votre mariage; le bruit public étoit que la raison d'Etat avoit seule ferré vos liens, & qu'après la perte de la bataille de Winterthur, (a) le vaincu s'étoit

[a] Rodolphe entra à main armée dans le duché de Suabe, dont il prétendoit réunir à ses Etats la partie située entre le Rhin & la Ruff: ce duché étoit alors tenu par Burcard, que Luitprand appelle un prince très-puissant, & qui se mit en défense à la première nouvelle de la marche du roi de Bourgogne. La rencontre se fit près de Winterthur, & la victoire se déclara pour Burcard. Mais ayant réfléchi que l'empereur pourroit profiter de leurs divisions, ces deux Princes firent la paix pour garantir leur Etat de ce danger; Berthe, fille unique du duc en fut le gendre, Rodolphe l'épousa l'an 919. Du d., Hist. du 2d. royaume de Bourgogne, Tome II.

vû contraint de recevoir la fille du vainqueur avec la paix. Pouvois je imaginer qu'en envahissant les Etats du duc de Suabe, le roi de Bourgogne ne vouloit conquerir que vous? Mais sans cette erreur dont je rougis, dont je gémirai peut-être long-tems, que de larmes eussent coulé...! A ce prix je dois chérir l'illusion dont la perte a défectué ma vie; & j'oserai vous avouer qu'elle a fait quelques instans mon bonheur. Hélas, tout sembloit concourir à m'abuser; cette galanterie respectueuse qu'autorisent nos usages, les soins flatteurs, la pitié générale d'un héros.... jeune, malheureuse & sensible, je m'y trompai..... Jamais erreur ne fût plus cruellement expiée.

Au milieu des fêtes & de la joye de Pavie, j'étois l'objet d'un intérêt général dont je n'appercevois point la cause, & qu'une préoccupation profonde me permettoit à peine d'appercevoir. On se rappelloit la fin tragique de la fille de Bérenger; le passé paroissoit d'un sinistre augure pour l'avenir; & le sort de Gisèle faisoit presager celui d'Hermengarde. Quel respect humain retiendroit celui qui n'avoit pas craint d'immoler une victime innocente, de verser le sang de son Souverain? Chacun frémissoit en secret pour moi; & sans doute l'ame généreuse du roi

de Bourgogne, étoit atteinte des mêmes alarmes, puisque ce prince prit occasion du tournois qui suivit la cérémonie de son sacre, pour se déclarer mon chevalier. Déjà tous les gradins étoient remplis, & la foule attendoit avec impatience qu'on ouvrit la lice, lorsque le marquis d'Yvrée entra d'un air sombre dans le balcon que j'occupois. " Je
 „ viens, dit il, vous prévenir de la faveur
 „ qu'on vous destine.. Le roi va rompre la
 „ première lance en votre honneur; c'est là,
 „ sans doute, le prix de mon zèle.... mais
 „ puisqu'il se déclare votre chevalier, c'est
 „ à vous à lui ceindre l'épée en cette occa-
 „ sion, aussi bien qu'à faire des vœux pour
 „ le succès de ses armes.... Les rois étran-
 „ gers ne sauroient avoir trop d'amis. „

Je ne dirai point avec quelle émotion j'entendis cet ordre : avec quel trouble je l'exécutai... m'arrêtant peu au sens caché que renfermoit le discours du marquis d'Yvrée, les regards farouches qu'il avoit lancé sur moi en le prononçant, ne me causoient nul effroi. L'ordre de ceindre le baudrier de Rodolphe étoit la seule chose que j'eusse entendue ; & je ne sentoie que le bonheur de l'avoir pour chevalier. Voir à mes genoux le héros à qui j'aurois voulu donner toutes les couronnes de l'univers, l'entendre pronon-

cer le ferment de se devouer à mes intérêts , c'étoit épuiser dans un seul instant de ma vie , toute la gloire & le bonheur que m'avoit réservé le sort. Il n'est point d'expressions pour ce que ce moment me fit éprouver.

Cependant les hérauts d'armes publioient autour de la lice que, *Rodolphe, roi d'Italie & de Bourgogne, ayant choisi pour sa dame Hermengarde de Toscane, juroit foi de chevalier, de défendre cette princesse envers & contre tous, lorsqu'elle daigneroit l'en requérir; dût-il exposer pour le service de si noble dame, sa vie & jusqu'à ses Etats* Le motif qui déterminoit le roi à donner une telle publicité au ferment qui le lioit à mes intérêts, n'échappa point au marquis d'Yvrée; & ne pouvant m'y tromper moi-même, je ne dissimulerai pas que mon ame, ouverte à la plus juste reconnoissance, se trouva sans armes contre l'amour. Combien je chérissis ces périls qui m'avoient tenu lieu de charmes! c'est à eux que je devois la pitié & les sermens d'un héros.... En se déclarant mon chevalier à la face de l'Italie, il me sembloit que Rodolphe avoit volontairement uni sa destinée à la mienne; & la solennité de ce lien prévenant jusqu'aux scrupules de la vertu, je n'en sentois que mieux ce qu'il avoit de charmant pour moi.

Pendant que je me livrois à de si douces

penfées la l'ce s'ouvrit; & le monarque monté fur un superbe alezan, y parut avec mes couleurs. Sur fon bouclier on voyoit un aigle plânant dans les nues, tandis qu'un milan effrayé à l'afpect du roi des airs, laissoit échapper de ses ferres une colombe. Autour de l'écu, on lifoit cette devife. *Tant que l'aigle des Alpes protégera la blanche colombe, la serre du Milan ne l'altérera point.* L'emblème comme la devife, faisoit allufion à la puissance royale, recours du foible contre l'opprefleur. Mais appercevant dans cette ingénieufe allégorie l'image de notre fiteuation refpective, le marquis d'Yvrée trouva le roi auffi clairement défigné par l'Aigle des Alpes, que je l'étois par la Colombe, & lui-même par le Milan. Il crut voir une forte de défi dans la devife: mais en jurant *mort & vengeance*, tant à l'aigle qu'à la colombe, il ne laiffa pas d'applaudir avec la foule aux emblèmes & à la devife du roi.

Le tournois finit bientôt; & le court enchantement de ma vie s'évanouit avec les fetes du couronnement. En rentrant dans le palais de mon époux, je trouvai les chevaux préparés pour le départ. Lui-même me fignifia l'ordre de prendre à l'inftant le chemin d'un de fes châteaux, bati fur la cime d'un rocher au milieu des montagnes de

Reggio ; & ce fut sous la garde du vieux Taltin , l'un des officiers de sa maison , que j'arrivai dans ce lieu sauvage , après une route d'autant plus fatigante que , dans la crainte d'être reconnu , il avoit fallu voyager de nuit , & passer le jour au fond de quelque caverne. Le mystère & la précipitation de ce départ , le silence que mon conducteur avoit observé pendant la route , l'horreur de cette habitation solitaire , tout sembloit d'accord pour me faire pressentir ce qui m'étoit destiné. De quelle terreur le sort de la fille de Bérenger auroit pénétré mon ame , si l'effroi d'une mort prochaine y eut trouvé place en ce moment ! Mais un trouble plus dangereux l'agitoit ; & ce départ subit venoit de rompre les seuls liens qui m'attachoient à la vie. J'en avois senti tout le prix , épuisé tout le charme à l'instant où j'avois vu Rodolphe à mes pieds : les ennemis de la prison ne pouvoient être pour moi que ceux de l'absence ; mon barbare époux pouvoit maintenant frapper sa victime , & elle ne tenteroit pas de lui échapper ; la vie , la mort , tout m'étoit égal.

Cette disposition étoit nécessaire pour soutenir l'appareil fiévreux de l'appartement que je devois habiter : il étoit tendu de noir , une lampe suspendue au plafond y repandoit

une lueur sépulchrale plus effrayante que les ténèbres. Dans un panneau placé en face du lit, on voyoit un bouclier sur lequel on avoit peint une contrée montagneuse. Là, sur la pointe d'un rocher, un milan dévoroit une colombe, tandis qu'un aigle planoit au loin dans les airs. Autour de l'écu, on lisoit ces mots terribles. *Implore maintenant la protection de l'aigle des Alpes.* J'errois seule dans cette prison menaçante, lorsque j'aperçus dans le fond un rideau que je tirai machinalement : il cachoit une porte sur laquelle je lus ces mots, tracés en grands caractères. *Appartement où Gisele exhala son dernier soupir.* A cette vue, un frisson rapide parcourt mes veines. L'effroi, la pitié, l'affreuse certitude que c'est à moi que l'intéressante victime fut immolée... Je demeure comme immobile ; & je ne puis me résoudre à pénétrer dans ce sanctuaire du malheur, dont la clef semble n'avoir été laissée à la ferrure que pour exciter ma curiosité. Je m'éloigne enfin ; mais après avoir parcouru vingt fois dans toutes ses dimensions l'espace qui sépare mon lit de cette porte fatale, je m'y retrouve toujours ; & tout-à-coup entraînée par une invincible curiosité, je porte la main sur la clef. Tremblante, indécise, j'hésite un instant ; à la fin l'impulsion qui me domine l'emporte ; j'ouvre...

j'ouvre... un catafalque frappe ma vue (a); & je recule avec effroi. Cependant ayant surmonté ce premier mouvement de terreur, je prends un flambeau; & franchissant le seuil de la porte, j'examine cet appartement, où la fille de Bérenger expirante me dévoua peut-être au malheur. Près du lit funèbre, on voyoit un cercueil qui sembloit s'entr'ouvrir pour me recevoir; & sur lequel je lûs ces mots, qui ne pouvoient s'adresser qu'à moi. *Tremble, malheureuse; si ton cœur trahit nos liens, c'est ici que tu dois périr. Celui qui pour te posséder osa tout... saura tout oser. Gisele étoit innocente, Gisele étoit mere... Et cependant!... en levant les yeux, je vis sur le pan du mur, une main armée d'un poignard, esquissée avec un charbon; plus bas, on avoit tracé ces mots: mort Et vengeance!*

Après avoir parcouru ces terribles inscriptions, ces épouvantables emblèmes, je fer-

[a] Quoique un catafalque se place d'ordinaire dans une église, on conçoit que le terrible époux d'Hermengarde a pu, par un raffinement de vengeance, ne pas s'arrêter à cette destination ordinaire, & placer celui de Gisele, dans l'appartement où la curiosité devoit entraîner celle qu'il avoit dévouée au même sort.

mai la porte avec une sorte de calme ; & désormais assurée du sort qu'on me réservoir , je ne songeai plus qu'à m'y préparer. Cependant le tems s'écouloit sans que rien m'annonçât le terme de ma vie ou de mes malheurs ; j'avois passé l'hiver entier enseveli dans ce tombeau sans voir aucun être vivant, si ce n'est la fille du concierge & le vieux Talfin. Ce dernier , qui me traitoit avec tous les égards qu'il devoit à l'épouse de son maître , assistoit régulièrement à mes repas ; & j'apprenois par lui les divers succès de la guerre. Bérenger défendoit en héros le sceptre qu'on lui disputoit : souvent vaincu , mais plus redoutable dans ses revers que d'autres après les plus brillantes victoires , il balançoit la fortune de son rival ; & les Hongrois , devenus ses alliés , portoient le ravage & la terreur dans les fertiles campagnes de la Lombardie. Forcé de combattre pour Rodolphe qu'il abhorroit , contre l'empereur qu'il ne pouvoit espérer de fléchir , le marquis d'Yvrée avoit médité de nouvelles trahisons. Déjà il avoit attiré en Italie le prince ambitieux & dénaturé qui n'y règne maintenant que pour renier son sang (a), ce Hu-

(a) Hugues , comte d'Arles , pi's roi d'Italie , étoit ainsi que son frere Boson issu du premier

gues que je rougis d'appeller mon frère; & que des forfaits pouvoient seuls y couronner. C'étoit un allié digne du marquis d'Yvrée; il accourut dans son camp pour combattre Bérenger, & pour conspirer contre Rodolphe: le comte Bozon suivit la fortune de son aîné. Mais ces deux frères, ainsi que mon malheureux époux, enveloppés au pas-

mariage de Berthe, fille de Lothaire, avec le comte Thiebaut. Cette princesse ayant épousé en secondes noces Adalbert le riche, marquis de Toscane, en eut trois enfans, savoir, les princes Gui & Lambert, & leur sœur Hermengarde. Hugues étoit frère utérin de ces trois enfans de Berthe, mais il nia depuis cette consanguinité, prétendant que Berthe n'ayant point eu d'enfans de son second mariage, avoit supposé ces deux princes & leur sœur Hermengarde. Lambert qui régnoit alors sur la Toscane, & qui étoit un prince accompli, demanda à prouver par le jugement de Dieu, sa naissance qui étoit véritablement incontestable; il tua le champion de Hugues, & fut reconnu fils de Berthe & d'Adalbert par l'événement du combat, comme il l'étoit de notoriété publique; mais Hugues ayant trouvé le moyen de s'emparer de sa personne, l'aveugla, le retint prisonnier & le dépouilla pour donner ses Etats à Bozon d'Arles son propre frère.

sage des Alpes par l'empereur, venaient d'être vaincus & faits prisonniers. Les comtes d'Arles après ce désastre, implorant la clémence de Bérenger, lui avoient prêté serment de fidélité; le marquis d'Yvrée s'étoit échappé à la faveur d'un déguisement, mais sa tête étoit mise à prix, & l'on ignoroit l'azyle qu'il avoit choisi.

Peu de jours après m'avoir instruite de ces grands événemens, Tallin fut frappé de mort subite, & je recouvrai ma liberté; mais je crus devoir respecter les intentions d'un époux errant & proscrit. Ses revers me faisoient oublier sa barbarie, ses ordres devenoient sacrés pour moi depuis qu'il étoit malheureux; & je songeai d'autant moins à sortir de ma prison, que la porte m'en étoit ouverte.

Une nuit, la foible lueur d'une lampe m'aidoit à distinguer autour de moi les objets; & le souvenir pénible d'un songe qui avoit interrompu mon premier sommeil, me tenoit encore éveillée, lorsque je crus entendre distinctement, quoique très bas, répéter mon nom dans l'appartement de G'sèle.

-- Hermengarde....! Hermengarde....! disoit on.

Je sentis mon sang se glacer : & ne douant

point que la fille de Bérenger ne vint m'avertir de ma dernière heure, j'étois prête à m'évanouir. L'instant d'après, j'entendis une clef tourner dans la serrure, & la porte s'ouvrant tout-à-coup avec effort, un moine s'élança impétueusement au pied de mon lit. Que devins-je en reconnoissant alors le marquis d'Yvree? Ce n'étoit que changer d'effroi.

“ Un proscrit t'apporte sa tête, me dit-il avec l'air de l'égarement, j'abandonne le soin d'une vie insupportable; & tu peux me livrer à Bérenger. Ce n'est pas ici que je puis trouver un refuge; en fuyant le pere, j'y trouverois l'ombre de la fille. N'est ce pas ici que Gisèle a succombé.....? qu'Hermengarde s'est vue dévouer au même sort? „

--- Infortuné! m'écriai-je, il vous est permis, je l'avoue, de vous méfier des liens les plus sacrés, & de douter de tous les cœurs: mais la mort seule peut me séparer de vous. Faut il fuir sur vos pas dans les cavernes des Alpes? Faut-il habiter avec vous ce séjour terrible & funèbre? C'est à vous, à fixer le sort d'Hermengarde; elle est résolue à partager votre exil.

Passant alors du désespoir à la joie, & de l'horreur à l'amour, le fugitif éclate en transports, & me donne les noms les plus tendres. La mort de Talin avoit mis le comble

au danger de sa position, parce què n'étant pas assez sur de la fidelite du Concierge, il ne vouloit point lui confier son secret. Dans cette extrêmité le malheureux entrevoyant une dernière ressource dans ma pitié, pénétra jusqu'à moi par une fenêtrite issue, au moyen de laquelle la tour où j'étois renfermée communiquoit au fond d'un ravin. Mais quelle horreur ne dût-il pas surmonter pour traverser dans l'obscurité des lieux où chaque pas lui rappelant son forfait, devoit présenter à son imagination l'ombre de la fille de Bérenger ! C'est là que la vengeance céleste l'avoit condamné à chercher un azyle dans ses revers ; c'est dans ce séjour terrible & funèbre qu'il passa deux mois caché par mes soins. Ce fut la journée de Fiorenzola, où la fortune longtemps indécise entre Bérenger & Rodolphe se decida enfin en faveur de ce dernier, qui rendit au marquis d'Yvrée le courage de sortir de cet azile : & ce fut avec le même mystère dont il s'étoit enveloppé pour y pénétrer. J'ordonnai au concierge de préparer des chevaux, & d'être prêt dès le point du jour à me conduire dans une bourgade voisine, où je le prévins que je comptois trouver un moine, qui devoit m'escorter jusques à Yvrée. Mon époux étant parti de la tour pendant la nuit, m'attendit en effet dans le lieu designé

sous ce travestissement; & c'est ainsi qu'il gagna la frontière de ses États.

Cependant l'empereur qui avoit gagné Vérone après la bataille de Fiorenzola, y fut assassiné avant la fin de l'année par le traître Flambert, qu'il avoit comblé de bienfaits. J'ignore quels furent les auteurs d'un crime si détestable; mais la voix publique en accusa ceux qui devoient y gagner le plus. A peine avoit on rendu à Bérenger les derniers devoirs, que, Hugues enhardi par l'absence du roi de Bourgoigne, s'empara de Pavie à main armée, & s'y fit couronner par ses soldats. Toujours prêt à trahir ses sermens, le marquis d'Yvrée ayant à se venger de Rodolphe, courut se ranger sous les drapeaux de mon frère. Ce titre, que Hugues a défavoué depuis, étoit alors utile à ses intérêts: pourquoi ne puis-je renier à mon tour un frère si peu digne de ce nom? Pendant que les intrigues des factieux le plaçoient sur le trône d'Italie, un fils à qui je venois de donner le jour faisoit diversion à mes peines, & sembloit avoir changé mon sort. Mais je ne pus jouir en paix des douceurs de la maternité; le marquis d'Yvrée mourut dans le camp de Hugues; & les événemens dont cette mort fut suivie, m'obligeant à me mon-

trer dans une occasion d'éclat, il fallut bientôt me rendre à Pavie, où se préparoit un de ces combats qu'on a nommé *jugement de Dieu*.

Heureux usurpateur de la couronne d'Italie, Hugues voyoit chaque jour sa puissance s'affermir dans ces belles régions; le titre d'empereur manquoit seul à son étonnante fortune; & Marosie ayant sçu lui persuader qu'elle en disposeroit avec sa main, il avoit conçu le projet de l'épouser. Mais s'unir publiquement à la veuve de son frère, étoit un scandale qui pouvoit détacher le peuple de ses intérêts: Hugues pour éviter l'inconvénient de son projet, prit un parti qui exigeoit une audace inconcevable; il osa nier formellement la légitimité de notre naissance. A l'en croire, Berthe, notre mère commune, ayant masqué la stérilité de son union avec le marquis Adalbert, par la supposition de deux princes & d'une princesse, Gui, Lambert, ainsi qu'Hermengarde lui étoient parfaitement étrangers; & la veuve de Gui n'étant point sa belle sœur, il pouvoit l'épouser sans violer aucune loi. En conséquence un hérault-d'armes du roi d'Italie va déclarer en son nom à Lambert, *soi-disant marquis de Toscane, que la princesse Berthe, fille de Lothaire, n'ayant jamais eu d'autres enfans que Hugues & Bozon, il étoit*

notoire à chacun que Gui, Lambert, ainsi qu'Hermengarde, avoient été supposés par cette princesse, d'accord avec le marquis Adalbert son époux. Jeune & brave, Lambert n'étoit pas fait pour endurer un affront; le hérault-d'armes du roi d'Italie fut congédié; & pour toute réponse rapporta à son maître un défi de Lambert, qui lui proposoit l'alternative de se dédire publiquement dans le terme de quarante jours, ou d'accepter le combat, en s'en remettant au *jugement de Dieu*. Hugues, ni Bozon ne s'étoient préparés à soutenir la fable absurde qu'ils avoient avancée avec tant d'audace: mais il falloit une farce pour le peuple, un champion étoit nécessaire; & le roi d'Italie le trouva, en prodigant l'or & les promesses.

La loi m'obligeant d'assister à ce combat comme intéressée à l'événement, Lambert se reposa sur le généreux Sanson du soin de me conduire à Pavie; & c'est avec ce digne chevalier que je traversai l'arène en habit de deuil pour aller prendre place dans le balcon qui m'avoit été réservé. Au même instant, Lambert, couvert d'une armure éblouissante, se presenta au bout de la lice; son coursier blanc comme neige, sembloit par son impatience lui présager la victoire; & l'on voyoit sur son écu un soleil perçant un nuage;

l'attitude *du tenant*, son cheval, ses armes, contraſtoient en tout point avec le tableau que je viens de tracer de l'afſaillant : on croyoit voir un malheureux qui ayant mis ſa vie à prix dans un inſtant de délire, trembloit à l'approche du moment fatal ſans avoir la force d'agir ou de fuir. En effet, ſa deſaite fut ſi prompte, elle couta ſi peu à Lambert, que je n'eus pas même un inſtant d'effroi : & le juge du camp ayant déclaré, d'après le jugement de Dieu, *Gui en ſon vivant, marquis de Toſcane, ſon très-illuſtre frère & ſucceſſeur Lambert, & la princeſſe Hermengarde ſœur de l'un & de l'autre, véritablement iſſus de l'union du marquis Adalbert, avec Berthe, fille de Lothaire*, le peuple nous reconduiſit avec de bruyantes acclamations au palais royal, où nous fumes comblés des plus perfides careſſes par ceux que l'événement du combat nous donnoit pour frères, en dépit d'eux. Le reſte du jour s'écoula dans la joie & dans les fêtes. La nuit, le ſommeil vint me retracer confuſément la gloire que Lambert s'étoit acquiſe, & le triomphe de la cauſe la plus juſte : mais grand Dieu, quel réveil..... & quel lendemain ! je dormois encore ; tout-à coup mon repos eſt interrompu, je reconnois ce noble ami de mon pere, dont l'air conſterné m'annonce un malheur ; & les plus noirs preſſentimens enchainant toutes

mes facultés, je demeure comme anéantie, je tremble de l'interroger.

“ Princesse, me dit il d'une voix éteinte, il faut rassembler toutes vos forces, ce jour est un jour de douleur... Hier, nous avons vu le brave Lambert rayonnant de gloire, partager avec vous le succès du combat qu'il a livré. Aujourd'hui... „

Sanfon ne peut achever : les larmes, les sanglots le suffoquent, & portant la main sur son cœur, il semble m'indiquer que c'est là qu'il est blessé sans retour.

“ Ah! m'écrié-je, Lambert n'est plus....? pourquoi ces ménagemens, lorsque je connois mon malheur? Lambert n'est plus, je le vois; vous pleurez le dernier fils d'Adalbert. „

--- Plut au ciel! dit le chevalier, mais j'ai à vous apprendre un malheur plus affreux que sa mort même. Cette nuit a prêté son ombre au plus atroce, au plus inoui des forfaits. Violant toutes les loix à la fois, Hugues n'a pas craint d'aveugler son hôte, son frere.... La vie du brave Lambert ne sera plus qu'une longue nuit, & doit s'écouler dans une éternelle prison! Hâtez-vous d'accourir près de cet infortuné: les pleurs, les caresses de sa sœur, & le désespoir de son vieil ami, voilà les seuls biens qui lui restent maintenant. Hélas! prince malheureux, ma carrière

est trop avancée pour me laisser l'espoir de te consacrer bien des jours ; mais tous mes instans t'appartiennent désormais ; & tandis que pour prévenir l'indignation du peuple , & pour amortir sa pitié , les carefours de Pavie rétentissent d'une conspiration fabuleuse , je vais recueillir tes douleurs , arroser tes blessures de mes larmes... je veux que ta main égarée rencontre du moins la main d'un ami.

Il n'est point d'expression pour ce que cet affreux récit me fit éprouver : je volai chez l'infortuné Lambert ; & je crus sentir que l'excès de ma douleur étoit une sorte de soulagement pour la sienne : Mais devenus inaccessibles pour moi , Hugues & Bozon se déroberent aux reproches dont j'avois besoin de les accabler. Il leur restoit à dépouiller la victime qu'ils venoient d'immoler : l'un & l'autre quittèrent Pavie la nuit suivante pour envahir les Etats de Lambert. Aveugle & prisonnier , ce prince étoit hors d'état de défendre son patrimoine ; & Bozon ayant reçu l'investiture de la Toscane , régna paisiblement dans cette riante contrée , qui naguères obéissoit au fils d'Adalbert. Nos soins , prodigués à l'infortuné , ne pouvoient qu'adoucir son existence , mais ne devoient pas la prolonger : la douleur le consumoit entre nos bras ; & bientôt il nous fut possible de

calculer l'instant où son dernier soupir devoit s'exhâler.

Au milieu de mon désespoir, le bruit des armes se fait entendre ; & l'armée de Rodolphe, après avoir passé les monts, menace une ville rebelle, qui l'ayant trahi après l'avoir couronné, mérite le plus juste châtimant (a). Déjà le roi de Bourgogne est au moment de s'en rendre maître, les plus grands seigneurs de la Lombardie se sont réunis à ses drapeaux ; la terreur s'empare des habitans de Pavie, & la fortune des armes va faire justice du plus odieux des usurpateurs. Nous espérions déjà voir Rodolphe dans Pavie, déjà je promettois à Lambert un vengeur, à mon fils un appui, & je croyois voir toute l'Italie rendue à son légitime souverain, lorsque le zèle de Sanfon découvrit qu'une conspiration détestable devoit terminer la nuit même, le sort du héros à qui je n'avois pu cesser de m'intéresser. Je n'avois point oublié ce qu'il avoit voulu faire pour moi en se déclarant mon chevalier, je me flattois en secret peut-être que la pitié ne l'avoit pas seule entraîné ...

[a] Ce prince vint avec une puissante armée, l'an 925, camper à cinq milles de Pavie, au confluent du Tessin & du Pô. Luitprand, Liv. III, ch. 12.

Mais quand il ne m'eut pas été cher à tant de titres, quand je n'aurois pas vu en lui le vengeur de mon frere infortuné, j'ose en attester le ciel, il m'eut suffi de voir un grand homme dévoué aux poignards de perfides conjurés, pour voler à sa défense. Cependant je n'avois qu'un moyen de le sauver; & ce moyen exigeoit le sacrifice le plus douloureux à faire; pour sauver Rodolphe, il falloit sacrifier ma réputation, je le sentis: Sanson peut vous dire si je balançai.

En se déclarant mon chevalier, le roi de Bourgogne avoit pris l'engagement *d'exposer pour mon service sa vie & jusqu'à ses Etats*: c'étoit là le ferment que je devois reclamer pour l'arracher à ce camp où la trahison l'environtoit, où la mort l'attendoit dans quelques heures.

Le plus profond mystère étoit indispensable pour remplir mon but, car aucun des chevaliers qui composoient le conseil du roi de Bourgogne n'eut souffert qu'il se jettât dans Pavie au milieu de ses ennemis. C'étoit toutefois l'unique refuge pour lui, puisque les conjurés qui le cherchoient en vain sous sa tente, devoient naturellement le croire à Milan, plutôt que dans l'espace d'une cité rebelle qu'il étoit au moment d'abandonner. Et plut au ciel que le duc de Suabe lui-même,

connoissant mieux ses amis & ses ennemis, eut accepté par la fuite l'hospitalité que je lui offris à Yvrée, plutôt que de se livrer aux empressements trompeurs des perfides Milannois (a).

Ici, Berthe ayant levé vers le ciel ses yeux humides de pleurs, parut implorer sa vengeance contre les assassins du héros à qui elle devoit le jour, & la belle marquise d'Yvrée poursuivit en ces termes son récit.

S'il falloit la vigilance du fidèle Sanfon pour découvrir le complot formé contre les jours de Rodolphe, son zèle ne fut pas moins nécessaire pour en prévenir l'effet. Attirer le héros dans Pavie sous prétexte des dangers qui le menacent dans son camp, est chose impossible; & ce n'est qu'en me supposant moi-même dans un péril éminent, ce n'est qu'en réclamant ses secours, que je pourrai l'éloigner de son armée. Mais où trouver un messager aussi sur qu'intelligent pour faire

[a] Burcard, pere de Berthe, & duc de Suabe, étant parti d'Yvrée l'année d'après l'événement que raconte Hermengarde, c'est à-dire, l'an 926, fut assassiné à Milan: il parut d'après le récit de cette princesse, qu'elle fit des instances pour le retenir, mais qu'il avoit contr'elle des préventions qui l'empêcherent de s'y rendre.

passer jusqu'à lui l'avis de ma feinte détresse ? Sanson a prévu la difficulté, l'obstacle est levé; c'est son filleul Olderic qu'il me propose pour remplir cette epineuse mission. Né à Constantinople d'un ami intime du chevalier, ce jeune homme réunit tous les moyens nécessaires pour me servir : un coup mortel ayant atteint son pere à l'assaut de Césarée, il en a retrouvé un dans cet illustre vieillard dont il partage toutes les impressions; & son zèle pour les intérêts de Rodolphe est égal au nôtre. Olderic enfin, est fait pour remplir la tâche importante qu'on lui confie. Il joint à toute la dextérité qu'on attribue à sa nation une beauté rare, une voix charmante: chargé de son luit, c'est sous le costume d'un Troubadour qu'il s'achemine vers le camp des Bourguignons. Arrivé à leurs postes avancés, le jeune Grec s'assied sous un chêne; accorde son instrument, & cherche à captiver l'attention par un prelude léger. Sa beauté, ses graces, son luit, sont d'abord l'objet de l'admiration : il met bientôt le comble à l'enthousiasme en chantant la gloire de Charles-Magne, & les exploits du fameux Roland. Le Troubadour adresse sa chanson à tous les guerriers du roi de Bourgogne, elle a pour objet la conquête de l'Italie; & voici comment il rappelle cet événement.

Chant d'Oldéric.

Braves guerriers , vous qu'un héros com-
mande ,

Je fais chanter l'amour & la beauté.

Mais les seuls chants qu'ici l'on me demande

Sont pour la gloire. Adieu la volupté!

D'un roi fameux , ornement de ce monde ;

Je vais redire aujourd'hui les exploits ,

Et célébrer la sagesse profonde ;

Il sçut regner , vaincre & donner des loix :

A son nom seul la valeur se réveille.

C'est Charle enfin , que va chanter ma voix ,

Braves guerriers , qui me prêtez l'oreille ,

Le sang de Charle est transmis à vos rois.

L'Europe entiere admira sa puissance :

En conquérant il protégea les arts ,

A la valeur joignit la bienfaisance ,

Unit les lys à l'aigle des Césars.

Des acclamations tumultueuses interrompent en cet endroit la chanson du Troubadour. Un cercle se forme autour de lui ; les chevaliers , les hommes-d'armes , pêle-mêle , entourent l'arbre qu'il a choisi pour abri ; & tous veulent entendre la chanson de Charlemagne. Animé par ce succès , le Grec continue a chanter.

Deja la Saxe altère & belliqueuse

H

A vu briser ses barbares autels ; (a)
 Et le héros de ces peuples cruels ,
 Fier d'abjurer sa haine généreuse ,
 Devient l'ami du plus grand des mortels (b).
 Au même tems régnoient en Italie
 Un Saint Pontife, (c) un tyran sans remords (d).
 De ce dernier le sacrilège effort
 Mena à Rome, en opprimant Pavie :
 Mais Charle vole, attaque ses remparts ;
 Et vient briser le sceptre des Lombards.
 Ses Peuples ont franchi la muraille

(a) On se rappelle que Charlemagne abolit en Saxe les sacrifices humains, & le culte des idoles.

[b] Witik'nd, chef des Saxons, & le plus grand ennemi de l'Empire après Charlemagne, devint son ami & le plus fidèle de ses sujets, après avoir été son plus redoutable ennemi.

[c] Adrien, voyant la campagne de Rome sacrifiée, & ses murs menacés par Didier, roi des Lombards, implora le secours de Charlemagne qui le délivra de ce voisin dangereux.

[d] Didier, dernier roi des Lombards, après avoir envahi l'exarchat de Ravenne, & saccagé les environs de Rome, menaçoit encore cette ville & étoit rendu odieux à ses sujets par ce projet sacrilège, lorsque Charlemagne par ses troupes, le vainquit, l'assiégea dans Pavie; & s'en étant rendu maître de ses Etats, alla se faire couronner à Rome, comme empereur d'Occident & roi d'Italie.

En renversant les soldats éperdus.
 Charle vainqueur, sur le champ de bataille
 Veut rassurer, consoler les vaincus.

“ Enfin, dit-il, le saint Pontife est libre,
 „ Il a fléchi l'arbitre des combats.
 „ Je joints Pavie à mes vastes Etats;
 „ Marchons à Rome, & régions sur le Tibre:
 „ Mais qu'en tous lieux la paix suive mes
 pas. „

Ainsi parla le héros de la France
 Aux paladins rangés sous ses drapeaux :
 Roland alors, faisant brandir sa lance,
 Paroit leur guide en ces climats nouveaux.
 Preux magnanime, ah! je frémis d'avance;
 Et j'entrevois le jour de Roncevaux... (a)

Braves guerriers, vous, qu'un héros com-
 mande

Je fais chanter l'amour & la beauté.
 Mais les seuls chants qu'ici l'on me demande

[a] Roland, comme on fait, fut défait & tué dans cette même plaine de Roncevaux ou, si l'on en croit une chanson patriotique, il voloit à la victoire. C'est un fait qu'il est impossible de dissimuler, car quand on mettoit l'histoire en chansons, les Espagnols en ont une plus ancienne & plus ancienne que qui commence ainsi :

Vous y fi e v orges
 Fran o' , a R ngevauz &c.

Surtout pour la gloire. Adieu la volupté!
 J'eu x c lui qui, chantant votre gloire
 A vos exploits fauroit s'associer!
 C'est dans les champs où plâne la victoire
 Ou'qn Troubadour moissonne le laurier.
 Le fils de Charle en ces climats vous guide
 Braves gu rriers, vous ferez tous Roland ,
 J'ose en r'pondre ; & ce drapeau flottant
 A f it pâ ir l'usurpateur perhde.
 Hymne à la gloire & non point à l'amour!
 C'est aujourd'hui le chant qu'on me demande :
 Bellone & Mars exigent une offrande.
 Mais beaux guerriers, l'an aura plus d'un jour ;
 Je peux demain tresser une guilande ,
 Soyez vainqueurs... & Cypris à son tour.
 Si j'ai cha té le plus noble délire ,
 Si le laurier do't couronner ma lyre ,
 Le mirthe aussi doit plaire au Troubadour.

Old' ic avoit cesse de chanter , & l'enthousiasme gaignoit de proche en proche toute l'armée. Il accorda de nouveau son luth pour amuser le pages du roi, dans l'espérance cu'ils le conduiroient auprès de sa tente ; & c'tte esp'rance ne tar la pas à se réaliser. Rodolphe ayant observé le mouvement qu'occasionoit le beau Trouba lour d ns le quartier o' e al, fut bien t't instruit de ses talens, & voulut entendre ce nouvel Orphee. Il tro-

duit dans la tente royale, c'est la que le desir d'intéresser doublant les moyens d'Olderic, il ravit en extase tous ses auditeurs en répétant la chanson de Charlemagne. Le monarque, après l'avoir entendu, lui fait présent d'un riche manteau, & le convie à souper. Mais le Troubadour prétextait une mission importante qui l'appelle ailleurs, n'accepte cet honneur que sous la condition expresse qu'il lui sera permis de sortir du camp avec un guide, deux heures avant minuit. Rodolphe fournit; & donne des ordres pour que le jeune Grec puisse traverser tous les postes avec son guide, sans être inquiété, ni visité par personne. Alors s'approchant du roi, Olléric demande la permission de lui faire voir un bouclier magique, dont la vertu est de rappeler subitement à la mémoire, les amis malheureux auxquels on ne songe plus: & sans attendre de réponse, il sort de dessous son manteau, un écu fait d'un bois léger, mais absolument semblable à celui que portoit Rodolphe au tournois de Pavie. On y voit l'aigle, la colombe, le milan: on lit autour la même devise. *Tant que l'aigle des Aïes protègera la bannière colombe, la serpe du Milan n'atteindra point.* Seulement ces mots y ont été ajoutés. *Mais le Milan descendra jamais, même avant minuit, le coup de la mort à la co-*

lombe, si le roi des airs, infidelle à ses sermens, refuse de la secourir.

A peine cette peinture mystérieuse a frappé les yeux du monarque, que devinant la mission secrète du soi-disant Troubadour, il demande à rester seul avec lui ; & chacun s'étant retiré, le jeune Grec observe qu'il paroît rêveur, agité. Sans doute, ce serment qui le lioit à mes intérêts, se présentoit à sa pensée avec les devoirs presque impraticables qu'il lui imposoit. Quel tems en effet j'avois pris pour réclamer ce serment, pour implorer les secours de mon chevalier ! “ Quoi ! c'est à l'instant où la fortune incertaine fait douter à qui de Rodolphe ou de son rival elle a réservé la couronne d'Italie, c'est à l'instant où son camp menace une ville rebelle, qu'Hermengar le l'invite à se rendre dans ses murs..... ! Il a sans doute mal saisi le sens de l'allégorie que le Troubadour vient d'offrir à ses regards. „ Telles doivent être les secrètes pensées du monarque pendant qu'il hésite à interroger Oldéric. Il brûle d'apprendre, & craint de savoir quel intérêt mystérieux a pu l'amener dans son camp : mais la curiosité l'emportant enfin, “ Troubadour, lui dit- „ il, c'est à vous à m'expliquer les secours „ que la colombe peut attendre en ce moment de l'agle des Alpes. ,

— Si les sermens du roi des airs ne sont pas frivoles , répond Oldéric, il suivra le messager de la colombe sans balancer ; il le suivra dans l'instant même. C'est à minuit que le Milan doit porter le coup de la mort.---

“ Partons donc.... s'écrie Rodolphe, mais cependant où faut-il aller ? „

--- Où l'on réclame vos sermens, seigneur ; vous avez promis de hazarder vos Etats & votre vie si le service d'Hermengarde exigeait jamais un tel sacrifice. Hermengarde va périr, & réclame votre secours : vous êtes chevalier avant d'être roi , vous ne balancerez pas. ---

Me voila prêt à vous suivre, Troubadour, soyez mon guide, dit le monarque.

Ravi d'avoir atteint son but, le jeune Grec ne songe plus qu'à ce qui peut assurer & cacher la marche du héros qu'il dérober aux poignards des conjurés : il l'engage à se revêtir d'une armure simple, à déguiser tant soit peu la noblesse de sa démarche, à dissimuler cet air de tête, ce port majestueux qui peut le trahir : & tous deux, à main yeue de ce précautions, ayant traversé le camp sans obstacles, gagnent la route de Iavi. Pendant au Tour de la tente royale, le fidèle Oldéric avoit eu un instant d'effroi, en remarquant trois hommes qui paroissent

s'entretenir avec feu quoique à demi voix ; & son cœur battit à coups redoublés quand l'un d'eux vint lui demander du ton du mystère, *si le coq avoit chanté.*

En cet endroit la sensible Berthe interrompit sa rivale en se jettant dans ses bras. “ O ciel, dit-elle, j'ai pu vous haïr, & vous avez sauvé mon époux ! „ Un déluge de larmes ne lui permet pas d'en dire davantage ; & ces deux beautés qu'un sentiment si tendre vient de rapprocher ainsi, réunies quelques instans, présentent le plus touchant des tableaux.

La promptitude du mouvement de la Reine, l'impulsion qui venoit de l'entraîner, émurent si profondément Hermengarde, que se trouvant hors d'état de continuer son récit, elle se reposa de ce soin sur le chevalier Lombard ; & lorsque les deux princesses parurent assez calmes pour l'écouter, il reprit ainsi le fil de l'histoire.

C'étoit beaucoup d'avoir arraché notre monarque aux conspirateurs qui devoient se précipiter dans sa tente au coup de minuit ; mais ce n'étoit point assez. Il falloit le retenir vingt-quatre heures à Pavie, pour disperser les perfides auteurs d'un complot qu'il eut été dangereux de dévoiler. Il fallo't surtout engager Rodolphe à congédier son ar-

mée, devenue le rendez-vous de traitres qu'il étoit impossible de punir arbitrairement, & qu'il eut été très-impolitique de convaincre, puisque tous étoient des seigneurs Lombards, qui, sous prétexte de leur fidélité pour ce prince, s'étoient rapprochés de lui, pour l'assassiner pendant son sommeil, ou lui porter le coup mortel dans la chaleur du combat. J'attendois le retour d'Oldéric au pied des remparts dans un trouble inexprimable, & déjà je l'accusois de lenteur, lorsque j'entendis sonner minuit. L'instant d'après, distinguant à la pâle clarté de la lune deux hommes qui viennent à moi, je demande suivant notre convention : *Qui va là ?*

--- C'est le chevalier de la Colombe, répond Oldéric.

Aussitôt marchant en silence devant eux, je gagnai mon palais par des rues détournées, puis considérant le monarque dans un appartement isolé dont je fermai la porte sur nous, je tombai à ses pieds, & lui dévoilai le complot atroce dont il eut été la victime une heure plus tard.

La grande alarme de Rodolphe ne parut point sembler au récit de ce danger; mais je remarquai que la perfidie de ses amis le blessait par un endroit plus sensible. Il me releva, m'embrassa, & convint que le moyen

que nous avions employé étoit le seul qui pût réussir, vu l'impossibilité de me rendre secrètement au camp; & tous les hazards qu'auroit pu courir une lettre : il avoua même que la découverte du complot ne l'eut jamais décidé à fuir le péril; & qu'il se feroit contenté en pareil cas de quelques mesures aussi incertaines que dangereuses.

-- Air si donc, Seigneur, repliquai-je, comme nous l'avions prévu, il falloit les périls d'Hermengarde & vos fermens, pour vous arracher au poignard des assassins? --

-- Cher ami, dit Rodolphe, en pressant ma main, tu as bien connu le cœur de ton roi; mais ce n'est pas à toi seul que je dois la vie. Hermengarde a daigné s'intéresser à mes jours, il me tarde de lui témoigner ma reconnoissance. --

-- Hermengarde, Seigneur? Elle ne peut dérober un instant au triste devoir qui la retient à Pavie. Vous voyez d'ici la tour, où renfermée avec l'infortuné duc de Toscane, elle reçoit peut être en cet instant son dernier soupir. Souffrez que j'aille rassurer le fiere & la fieur sur le succès de la mission d'Olléric: & soyez pendant ce tems là, aux moyens de cong' di . votre armée, tant qu'elle subsiste nous n'avons rien fait.

En arrivant à la Tour, j'appris que Lam-

bert venoit d'expirer. Quand la mort n'eut pas été pour lui le terme d'un malheur sans espoir, la nouvelle que j'apportois à sa sœur étoit de nature à la consoler de tout ; & je vis briller un rayon de joie dans ses yeux baignés de larmes, à l'instant où je pus lui dire qu'Oldérie avoit ramené le héros qui l'intéressoit. Mais soit vertu, soit prudence humaine, Hermengarde refusa de voir ce prince dont elle venoit de sauver les jours.

--- Ah ! s'écrie vivement la reine de Bourgogne en interrompant le vieux chevalier, après le sublime dévouement d'Hermengarde, je crois bien moins à sa prudence qu'à sa vertu, & c'est à moi de l'adorer. Après un si grand service, comment mes foibles charmes eussent-ils balancé les siens dans le cœur de mon époux ? Hélas ! je croyois ne devoir que sa vie à ma rivale, & je lui dois aussi mon bonheur. ---

En parlant ainsi, Berthe avoit tendu la main à la marquise d'Yvrée ; & celle-ci la pressant contre son cœur, lui répondit avec l'accent de la plus profonde sensibilité, que cet instant payoit tous les sacrifices qu'elle avoit pu faire.

En rejoignant le marquis, reprit Sanson, j'en reçus l'ordre d'avertir Everhard & Wal-

bert [a] de son séjour dans Pavie, & du besoin qu'il avoit de leurs conseils. Ces deux seigneurs dont le zèle pour les intérêts de Rodolphe étoit sans bornes, s'étant rendus à l'instant dans mon palais, se joignirent à moi pour conseiller à ce prince de congédier son armée. Ils lui représenterent que la campagne ne pour oit se faire avec sûreté sans expulser tous les traîtres qui l'environtoient, & que cet éclat les obligeroient à grossir ouvertement le parti de son rival; tandis qu'une seconde entreprise, combinée d'après la connoissance qu'on avoit acquise de leurs perfides desseins, auroit vraisemblablement plus de succès. (b) Le roi s'étant rendu, non sans peine, à ces raisons, Walbert s'engagea à faire parvenir au duc de Souabe qui commandoit en son absence, les ordres dont il daigne-

(a) Walbert eut la tête tranchée l'an 930, pour avoir conspiré en faveur de Rodolphe contre Hugues. Ce récit est supposé se faire au commencement de la même année, c'est à dire, quatre ans après la retraite des Bourguignons.

[b] Toutes les énigmes politiques ne s'expliquent pas dans le Donjon de Wuffens, mais la solution de celle-ci ne laisse rien à désirer, & concilie le récit incroyable de Luitprand, avec le besoin qu'on a d'estimer un héros tel que Rodolphe.

ro't le charger pour ce prince. Alors Rodolphe ayant rompu son anneau royal, traça ce billet trop fameux par le pouvoir qu'il eut de faire retrograder une formidable armée, qui menaçoit des rebelles à demi vaincus par la terreur. Cet écrit étoit conçu en ces termes :

“ Rodolphe, roi d'Italie & de Bourgogne,
 „ au duc de Suabe, & aux chefs principaux
 „ de son armée.

„ Un devoir sacré pouvoit seul m'enga-
 „ ger à quitter mon camp pour quelques
 „ jours : & des intérêts de la plus grande im-
 „ portance me dictent l'ordre exprès que je
 „ vous donne de vous replier sur Yvree au-
 „ jourd'hui même, après avoir licencié, sous
 „ la promesse d'un prochain retour, tous les
 „ braves Italiens qui se sont joints à l'armée
 „ de leur roi avec tant de zèle. En foi
 „ de quoi, faute de sceau, j'ai rompu mon
 „ anneau royal dont je vous envoie la moi-
 „ tié, vous enjoignant la plus prompte
 „ obéissance à mes ordres. „

Ce billet qui fut lu dans le conseil de Rodolphe, y répandit la consternation. On craignoit tout, sans imaginer rien de vraisemblable ; & le duc de Suabe donna l'ordre de la retraite, après avoir lu quelques lignes que

le roi lui avoit adressées en particulier. “Murmurez, mais obéissez, lui mandoit ce prince, il y va de ma vie; & sur-tout congédiez tous les étrangers.”

Pendant que le trouble & les murmures éclatoient dans le camp des Bourguignons, le roi profondément affligé de voir la conquête de l'Italie remise à l'année suivante, se dispoisoit à quitter Pavie, déguisé en jongleur; & ce fut encore Oldéric qui s'offrit à l'accompagner dans Yvrée, par des chemins détournés. C'est là que consumé de douleur, il attendit son armée pendant cinq jours; mais les transports que sa présence excitât parmi les soldats, lui rendirent un instant de joie.

Vous savez le reste, ajouta Sanfon. Dès qu'on soupçonna que Rodolphe avoit passé dans Pavie le tems de cette absence inconcevable, toutes les conjectures se réunirent sur la marquise d'Yvrée. En Italie, on s'entint au soupçon d'une imprudence amoureuse; en Bourgogne on alla plus loin, & l'on crut voir une trahison. On presuma que la sœur désespérée de Lambert, pour raffermir le trône chancelant de son assassin, avoit abusé de l'ascendant que ses charmes lui donnoient sur le cœur d'un héros. Malheureusement ses intérêts de Rodolphe, ne permirent pas de refuter cette calomnie tant

que nous avons l'espoir de le rappeler. Cependant Hermengarde, accusée à Chavornay de servir le roi d'Italie, est tellement suspecte à ce prince, qu'après avoir fait arrêter Walbert, il a donné l'ordre de l'arrêter elle-même ; & qu'elle s'est vue obligée à passer les monts, pour chercher un azil dans vos Etats.

Le vieux guerrier avoit terminé son récit ; & les deux princesses rivales n'offrant plus que le tableau charmant de deux amies, faisoient l'admiration d'Hermengarde & d'Eléard, lorsque le retour imprévu de Bozon, troubla la douceur d'une société si paisible. L'époux de la fille d'Itti burge, après avoir éprouvé les vicissitudes attachées à l'existence d'un homme livré aux passions, étoit ramené au Donjon de Wuffens par des revers. Hugues avoit conduit près des murs de Rome, cette armée qu'il destinoit à passer les monts avant que la contenance ferme de Rodolphe ne l'eut d'tourné de ce projet. Mais les dégats, les ravages, ni l'incendie qui firent des environs de cette capitale un vaste désert, ne purent engager ses habitans à entrer en négociation avec un prince abhorré ; & la détention de Marosie au chateau saint Ange, lui faisant perdre l'espoir qu'il conservoit d'entrer quelque jour en maître dans Rome, l'obligea de s'en retourner en Lombardie, char-

gé du titre odieux autant qu'inutile, d'époux de la plus meprisab e des femmes. Bozon le joignit dans son indigne retraite; & Pavie reçut dans ses murs cet amant & cet époux, que la honte lioit encore plus que le malheur. Cependant l'infortune de Hugues avoit ouvert les yeux fascinés des Italiens; ils lui reprochoient à la fois ses crimes & ses revers, son mariage avec la veuve de son frère Gui, sa perfidie envers son frère Lambert; & songeoit plus que jamais à rappeler le roi de Bourgogne. Pour conjurer cet orage, Hugues n'imagina qu'un moyen; celui d'offrir à Rodolphe son royaume d'Arles, sous la condition qu'il renonceroit solennement à l'Italie; & le mariage de son fils Lothaire avec la princesse A lelaide. Ce fut Bozon que Hugues chargea de ces deux propositions, aussi bien que de celle qu'il faisoit à Hermengarde de nommer son fils duc de Spolette, & de donner la princesse Wille, fille du nouveau duc de Toscane, au jeune l'éreng r, marquis d'Yvrée, fils de cette malheureuse Gilele, dont le dernier sort s'étoit exhaie dans les montagnes de Reggio.

Trop blessés de la trahison des Seigneurs Milanois pour refuser l'é hance qu'on lui proposoit, Rodolphe étoit demeuré à Saint Maurice dans l'intention de hâter la concu-

sion du traité ; mais il avoit dépêché Bozon à Wufflens pour disposer Berthe à donner son consentement à ses vues. Bientôt les deux monarques se rendirent à Yvrée, où l'alliance projetée devoit se signer ; les princesses les y suivirent de près ; & c'est là qu'Hermengarde & Rodolphe se virent pour la première fois depuis le tournois de Pavie. L'un & l'autre eurent peut-être à dissimuler de bien vives sensations, & des sentimens qu'il n'étoit pas en leur pouvoir d'étouffer : mais combien de circonstances dans la vie, où le mépris, la haine & l'amour doivent se dissimuler ? Oldéric toujours assis au banquet royal, chanta les jeunes époux dont l'union faisoit une des conditions du traité ; & le roi d'Italie enchanté de la beauté de la reine de Bourgogne, n'oublia rien pour détruire les préventions de cette princesse, sans oser prévoir que la fortune lui eut destiné sa main (a).

[a] Berthe épousa Hugues après la mort de Rodolphe ; & sans doute ce fut pour se rapprocher de la princesse Adelaïde sa fille qu'elle consentit à ce mariage qui fut extrêmement malheureux : mais on peut croire en effet que l'adresse & les grâces de ce prince avoient affoibli l'horrible idée qu'elle devoit avoir de son caractère après le récit d'Hermengarde, & c'est en quoi l'entrevue d'Yvrée eut pour elle des suites fatales.

S'il ne put parvenir à les effacer entièrement, il réussit du moins à rejeter tout l'odieux de l'histoire de Lambert sur le comte Bozon; & c'est une preuve entre mille, que le premier pas pour se justifier, est de paroître aimable à son juge. Hermengarde au contraire avoit trouvé le terme de toutes les illusions de la vie. Immolant le penchant de son cœur à la vertu, & les plus justes ressentimens à l'amour maternel, elle plaça la couronne Ducale sur la tête de son fils, & se retira dans un cloître, où des œuvres de bienfaisance & de piété, remplirent le reste d'une vie qui devoit finir bientôt, puisque le fidèle Sanfon lui survécut auprès de son fils.

La suite au Numéro prochain.

*EXTRAIT | d'une lettre adressée au Rédacteur du
Journal Littéraire de Lausanne.*

Paris ce 30 Novembre 1796.

JE l'ai sous mes yeux ce joli tableau de l'institution des sourds-muets (a), le graveur demande des siecles, en attendant, contemplons ensemble cet essai, chef-d'œuvre, dont

(a) Voyez N^o. de Janvier le tableau exposé au Louvre.

je vais vous communiquer tout ce que ma plume peut en copier.

Figurez vous la méthode de l'illustre & vertueux abbé Sicard développée en action de la base au comble. Tachons de la suivre ensemble en idée. On voit depuis le plus petit marmot, jusqu'à Massieu, tous sourds-muets. Le premier s'exerce à reconnoître, à nommer un couteau, à retenir l'image dessinée & le mot couteau tracé autour de l'image, le mot *couteau*, conservé après qu'on a effacé l'image, ces sept lettres écrites en lignes droites lui rappellent encore l'image & le couteau.

D'autres plus grands, plus instruits, distinguent *couteau blanc* de *couteau noir* en voyant l'objet, le nom, & le nom adjectif, incorporé dans le nom substantif, comme la qualité dans l'objet. Ainsi

C n O o U i T r E A U. C b O l U a T n E c A U,
 puis l'objet, & sa qualité séparées, ce qui donne à l'opération de l'esprit de l'enfant toute la justesse d'une opération physique manuelle, par cette leçon aussi merveilleuse que simple d'abstraction. Ainsi.

C b O l U a T n E c A U C n O o U i T r E A U
 C O U T E A U C O U T E A U
 b l a n c n o i r

Ensuite le même objet & sa même qualité

mis en ligne avec des traits courbes conduits du nom substantif à l'adjectif.

Couteau blanc. Couteau noir.

Enfin toutes ces courbes remplacées par un trait droit, & ce trait exprimé par le verbe *être*, par *est*, (ainsi).

Couteau --- blanc. Couteau --- noir.
Couteau *est* blanc. Couteau *est* noir.

Théorie expérimentale, contenant ou suppléant tout ce qu'on peut enseigner sur le nom substantif, sur l'adjectif, sur le verbe, & qui réunit les élémens de toute la logique; car il n'y a aucun raisonnement qui ne se compose de ces trois termes clairement analysés pour l'enfance, comme pour l'âge mur. Ici Locke, Newton, Bacon, n'opérèrent pas mieux que le marmot qui sourd-muet ne lit rien qu'il ne le comprenne.

Un élève plus avancé conçoit & médite la triple gamme intellectuelle & morale suivante :

Voir. voir.

Voir, voir. regarder.

Voir, voir, voir. fixer.

Voir, voir, voir, voir. considérer.

Voir, voir, voir, voir, voir. . . examiner.



Ideer (b).	I éer.
Ideer, ideer.	penfer,
Ideer, ideer, ideer.	réfléchir.
Ideer, ideer, ideer, ideer.	méditer.
Ideer, ideer, ideer, ideer, ideer.	pénétrer.
Ideer, ideer, ideer, ideer, ideer, ideer	approfondir.

Vouloir.	vouloir.
Vouloir, vouloir.	desirer.
Vouloir, vouloir, vouloir.	aimer.
Vouloir, vouloir, vouloir, vouloir.	se passionner.
Vouloir, vouloir, vouloir, vouloir, vouloir.	brûler.

Que ne puis-je, M., vous exposer successivement les divers intermédiaires qui mènent à la fois l'œil & l'esprit de ce couteau blanc aux sublimes réponses du célèbre Mafieu aux questions inopinées.

D. Qu'est ce que la reconnoissance ?

R. *La mémoire du cœur.*

D. Le temps ?

R. *La durée ayant deux bouts.*

[a] Les muets ont fait eux-mêmes le mot *ideer* comme on dit *penfer* de *penfee*, *imaginer* d' *image*.

D. La parole ?

R. *Un porte pensée.*

D. L'éternité ?

R. *Un jour sans hier ni demain.*

Qu'il sera intéressant de voir ce même Massieu enseignant la pasigraphie : malgré la politique, on partage ici & par-tout l'impatience que vous témoignez sur les retards qu'éprouve la publication de cette sublime invention. Mais un graveur malade (& vous sentez que tous les graveurs ne sont pas encore initiés dans cet art) est cause que le dernier prospectus qui annonce l'époque de la livraison, n'a pas encore paru; on m'assure qu'il paroîtra incessamment, qu'on y trouvera les motifs des retards, le moment fixé de la publication, le titre entier de l'ouvrage & son épigraphe en français, & immédiatement après le même titre, la même épigraphe pasigraphés. Sans enthousiasme, mais d'après mur examen, je crois que jamais on n'aura offert une plus singulière énigme, un problème plus piquant à résoudre aux méditations des penseurs de tous les pays, & tout me persuade que la perspicacité des esprits les plus capables d'une attention forte & soutenue, ne conduira personne à découvrir aucune des douze règles; mais que la vue de ces mots, de leurs formes, de leur

place, de leur enchaînement; la simplicité, la netteté des détails, produiront une intime conviction de la réalité de l'art & même de la facilité des moyens.

J'ai l'honneur d'être,

V. T. H. S.

BENOIT LE FRANÇOIS.

*LETTRE au Rédacteur du Journal littéraire de
Lausanne.*

M.

JE crois acquérir des droits à la reconnaissance de tous les curieux en fait de coups-d'œil rares & singuliers, en les invitant à jouir d'une espèce de phénomène d'un genre tout-à-fait neuf que présente le soleil, le 4 Février, au moment où il se lève. Voici de quoi il s'agit : il y a environ vingt ans, que le hasard m'ayant conduit le 4 Février à la fenêtre de mon appartement, qui donne du côté du Levant, au moment du lever du soleil ; je fus surpris de voir cet astre brillant disparoître tout-à-coup à mes yeux, & reparoître avec un nouvel éclat environ une seconde après. Examinant alors avec plus d'attention quelle avoit pu être la cause de cette éclipse, je m'aperçus, & je m'en suis convaincu ; qu'elle étoit occasionnée par l'une des

deux pointes de montagnes situées dans les *Ormonds*, appellées Tour d'Aï & Tour Mayen, le soleil se lève derrière l'une de ces pointes, & parcourant une ligne diagonale, il vient passer devant l'intervalle qu'elles laissent entr'elles, & se cache ensuite derrière celle qui est la plus orientale, pour se montrer un instant après. Cette alternative de lumière & d'obscurité se fait avec une telle promptitude, que si l'on n'est pas prêt à jouir du spectacle au moment précis, on est privé pour une année d'en voir la beauté frappante. Il n'est pas possible de la décrire; il faut en avoir été témoin soi-même pour en juger. La singularité de ce coup-d'œil est d'autant plus étonnant qu'il est peut-être l'unique au monde, & qu'il faut être dans une position favorable comme celle-ci, pour en jouir dans toute sa beauté. Je n'ai que le regret de n'avoir pas fait des observations suivies sur la position exacte du soleil vis-à-vis des pointes de ces montagnes, pour juger s'il n'éprouvoit aucun changement dans son retour annuel. J'invite les curieux à profiter de ma découverte & de ma négligence, en faisant par eux-mêmes des observations qui peuvent être très-avantageuses pour le système du mouvement de la planète que nous habitons. La seule chose qui pourra les contrarier, c'est que

les nuages ou les brouillards les empêcheront d'observer avec toute l'exacritude qu'ils désireroient les variations annuelles qui peuvent arriver ; mais une attention suivie & la suite des tems y suppléeront , & leur procureront, à ce que je crois, d'utiles connoissances. J'ai observé de plus , que le 6 ou le 7 de Novembre, le soleil à son lever éprouve à-peu-près la même éclipse , mais l'effet n'est pas aussi frappant , & ne présente pas un coup-d'œil aussi imposant que celui du 4 Février.

J'ai l'honneur d'être ,

V. T. H. & T. O. S.

L. CAREY.

Au Château d'Ouchy, ce 12 Janvier 1797.

ECONOMIE ANIMALE.

Dangers des pâturages frais dans certaines circonstances... Causes d'épizootie.

LE bétail formant dans le Valais (où j'écris) ainsi qu'en Suisse, la principale richesse du peuple, on conviendra sans doute qu'on ne peut apporter trop de soins à le conserver, à le préserver de maladie, ou à le bien traiter lorsqu'il en est attaqué; il est donc du plus grand intérêt d'étudier tout ce qui peut lui

être utile ou nuisible ; & j'ose croire qu'avec les précautions nécessaires , souvent trop négligées , on parviendroit à éloigner (si non toutes) du moins certaines épizooties : car il en est qu'occasionnent ou une grande malpropreté , ou des boissons échauffantes , ou enfin des eaux corrompues. De même qu'on voit souvent la gale devenir endémique dans de certains endroits ou de certaines familles , par la grande malpropreté qui y règne.

On ne peut qu'être effrayé des ravages qu'a produit cette année l'épizootie funeste qui a pris naissance dans une partie du Piémont , & s'est communiquée dans presque toute l'étendue du duché d'Aoste , où dans le courant de cet été elle a enlevé , selon les relations les plus dignes de foi , un si grand nombre de bétail , qu'il y a eu des montagnes sur lesquelles il a péri jusqu'à cent bœufs ou vaches , & que dans le seul Val-d'Aoste , on a perdu plus de 4 mille bœufs ou vaches. Selon la description qu'on m'a faite des caractères de cette maladie , c'étoit une fièvre excessivement putride , accompagnée d'une grande soif & d'inflammation , & qui tuoit promptement les animaux qu'elle attaquoit , dont les cadavres exhaloient une odeur insoutenable ; on ne trouvoit en les ouvrant qu'un épuisement presque total de sang. La

dévastation causée par cette épidémie a été si générale, du moins si étendue, qu'il y a plusieurs villages, même considérables, où il n'est pas resté une seule vache, & l'on n'a pas eu le bonheur de trouver aucun moyen d'arrêter ce fléau destructif. Ce qui prouveroit cependant qu'il y en avoit, c'est qu'un particulier de ce pays a sauvé son troupeau, d'une dizaine de vaches, par le traitement suivant.

Les bêtes malades de ce troupeau furent dès les commencemens saignées aux oreilles, on les vida par l'anus, on leur fit des cauterés sur le poitrail, dont on eut soin d'entretenir la suppuration, & on leur donnoit à boire du lait avec des œufs.

En indiquant ces moyens tels qu'on me les a fait connoître, je désirerois qu'on nous en donna des détails moins vagues & plus détaillés; c'est au moment où l'on éprouve de tel fléau, que l'attention se réveille sur leurs causes, leurs effets & leurs remèdes. Et tel est le motif qui m'engage à vous présenter, M., quelques réflexions sur les causes générales des épizooties, sur les précautions à prendre contre elles, & sur les remèdes à employer, lorsqu'elles se manifestent.

Monfieur de Lépechin, favant naturalifte

& voyageur Russe (a), ayant examiné les causes de l'épizootie, qui l'année 1768, occasionna dans la province de Kasan une grande mortalité de bestiaux, trouve la première dans la manière inconséquente dont les paysans traitent leurs bétails, & je crois d'autant plus important de relever les reproches que fait ce savant à ses compatriotes, qu'on trouve souvent dans ce pays les mêmes fautes & la même négligence.

Pourvu, dit Mr. de Lépechin, qu'une vache leur fournisse du lait, les paysans s'embarassent peu de la tenir propre. Dans les provinces inférieures du Kasan, les basses-cours des paysans sont toujours embarrassées d'une énorme quantité de fumier qu'ils y laissent accumuler; ou bien ils en forment des tas devant leurs portes; [usage très-commun en Valais & en Suisse] quand le bétail revient des champs, il est forcé sur-tout dans les tems humides de patrouiller dans l'ordure. Il n'est pas rare alors de trouver toutes les bêtes d'un laboureur enfoncées dans la mare, & l'ordure venant à se coller sur le peau, intercepte nécessairement la transpiration. Les

[a] D'cteur & membre de l'Académie Imp. des sciences.

étales font également tenues dans la plus grande malpropreté, l'air qui se corrompt si aisément dans l'état de repos, s'impregne encore de principes de corruption qui exhâlent & s'élevent des matieres fécales & des urines, ce qui contribue beaucoup à la contagion, [sur-tout dans les pays mal sains d'ailleurs]. Les mares de fumier vont se mêler aux eaux croupissantes des abreuvoirs, elles y attirent différentes especes d'insectes qui viennent y déposer leurs œufs. Le bétail qu'on abreuve dans ces eaux avale une foule de ces insectes qui meurent dans son estomac, où par une suite de la chaleur animale, ils se corrompent & deviennent en se putrefiant un poison qui occasionne tous les accidens que produit la putridité.

On ne peut qu'adhérer aux judicieux raisonnemens de l'auteur Russe, & en supposant même qu'il règne moins de malpropreté parmi nous dans la conduite du bétail, & que ces sortes de négligences y soient moins générales, moins étendues qu'en Russie ou ailleurs, il n'en est pas moins certains qu'on les observe dans plusieurs endroits, même à un degré tout aussi considérable, & ne fut ce-t-elle commise que par 7 ou 8 familles d'une contrée, c'en est assez pour occasionner de grandes pertes. Il est donc très-im-

portant d'éclairer le cultivateur sur des abus aussi dangereux, non-seulement au bétail, mais encore aux hommes qui respirent l'exhalaison de ces matieres putrides.

Un autre abus tout aussi dangereux par les mêmes raisons, & qui est cependant très-commun dans une partie du Valais, c'est la méthode de faire tremper le chanvre & le lin dans des mares ou réservoirs pour le faire rouir, car il est démontré que cette eau est très-nuisible au bétail qui en boit.

Lancifus nous apprend que la lèpre se manifeste toutes les années à Constantinople, immédiatement après le rouissage du chanvre dans l'eau courante. De combien plus dangereuse ne doit pas être cette opération dans une eau croupissante. Il suffit de passer auprès de ces étangs dans la saison du rouissage ou de la dessiccation du chanvre, pour se convaincre des miasmes & des vapeurs infectes qu'il exhâle, & pour juger des effets dangereux que cette putridité doit produire sur l'économie animale en général, & particulièrement chez le bétail qui par nécessité ou occasionnellement, boit de ces eaux corrompues, sur-tout lorsque ces réservoirs se trouvent dans les pres & dans les lieux de pâturages.

On ne peut assez déplorer le défaut de

précaution, le manque de police qui se remarque en beaucoup d'endroits sur un article aussi important ; ainsi par exemple , dans une bonne partie du Valais , on rencontre une quantité de ces réservoirs de rouissage , il y a même des paroisses où chaque famille a le sien dans une de ses possessions , où ils exhâlent une odeur insupportable , dont le danger augmente dans la plaine & dans les lieux marécageux , & s'étend jusques sur les habitations, puisqu'on dresse le chanvre qu'on en retire devant les maisons & jusques sous les fenêtres , où il reste jusqu'à ce qu'il soit sec. Cet usage est d'autant plus blâmable qu'on peut avoir par d'autres méthodes de tout aussi belle & bonne toile , ce que l'expérience m'a prouvé , car dans la vallée que j'habite , elles ne sont nullement inférieures à celles de nos autres vallées, & l'on n'a d'autre procédé pour rouir le chanvre que de l'étendre , soit sur un pré , soit sur toute autre terrain où la pluye & la rosée opèrent les mêmes effets , quoi qu'un peu plus lentement que ceux que produit le rouissage des étangs , & n'empoisonne pas l'air d'exhalaisons dangereuses. Il est à souhaiter que cet objet de police devienne celui de l'attention sérieuse de toute les communautés. Un autre article très-important aussi , c'est l'usage de la plupart des

payfans de faire manger dès le commencement du printems, ou le plutôt possible, de l'herbe fraîche à leur bétail; soit qu'ils le fassent par une triste nécessité, soit par trop d'économie, cette pratique est presque toujours dangereuse & très-souvent meurtriere, parce que d'ordinaire, c'est les terrains humides & marécageux qui verdissent les premiers, & dans lesquels il croît le plus d'herbes vénimeuses; & quoique la sage Providence ait doué les animaux d'une finesse de goût & d'odorat qui leur fait distinguer aisément les plantes nuisibles d'avec celles qui leurs sont salutaires, il n'en est pas moins vrai qu'en envoyant le bétail en pâturage avant qu'il y trouve aisément de quoi se rassasier, la faim l'oblige souvent à surmonter sa répugnance naturelle & à broûter même les herbes de marais & nuisibles, qu'il rejetteroit dans un autre moment.

C'est sur-tout les plantes marécageuses que je comprends ici, car la rouille qui tire son origine des lieux marécageux, attaque toutes les plantes pendant la nuit, elle tombe avec la rosée & infecte les végétaux. Or comme la plupart des bestiaux paissent encore longtems après le soleil coucher, souvent même toute la nuit dans les campagnes, on peut aisément comprendre le danger auquel des végétaux

végétaux ainsi viciés, exposent l'animal qui s'en nourrit. Mr. Lépechin, qui a observé que dans plusieurs contrées de la Russie qu'il a traversé, les plantes étoient couvertes après le coucher du soleil d'une sorte de brouillard, examina attentivement le phénomène, & trouva que ce brouillard étoit semblable à une toile d'araignée très-subtile, que les animaux avalent avec les herbes qu'elle tapisse.

Il est important, comme on le voit par toutes ces observations, de connoître les causes ordinaires des épizooties & d'apporter plus de soins à la propreté & à la nourriture du bétail qu'on ne le fait d'ordinaire. Il me reste à parler des remèdes qu'on emploie, & de ceux qu'on employeroit peut-être plus utilement.

La suite au No. prochain.

B E A U X A R T S.

LE TRIOMPHE DE PAUL EMILE.

Tableau de 5 pieds de Paris, sur 2 3/4 demi de hauteur, composé & exécuté par Mr. Dautun, de Lausanne. Le sujet est tiré de Plutarque.

AVANT d'avoir vu ce tableau, nous ne pouvions nous refuser à l'idée que l'indulgence

qu'on doit aux premiers essais d'un amateur concitoyen , influoit peut-être sur les éloges du public , & même sur le jugement qu'en portoient les connoisseurs de l'art.

Les yeux fixés sur cette production , nous partageons l'étonnement qu'elle inspire , par les conceptions ingénieuses, hardies, qui dès son premier essai , ont conduit Mr. Dautun à une composition & à une exécution dont s'honoreroit un artiste exercé , & dans laquelle s'annonce le génie qui forma les plus grands maîtres. La scène se passe à Rome, près du Capitole. Au centre du tableau, sur le premier plan, Paul Emile, dans un char de triomphe , est couronné par un jeune homme , représentant la renommée ; son fils aîné, son fils adoptif, Scipion, qui fit ses premières armes à la guerre de Macédoine , & qui occupe la première place après P. E., un troisième fils, très-jeune encore , & ses deux gendres, Caton le censeur , & Tuberon, hommes sévères, suivent à cheval le triomphateur ; après eux vient l'armée.

Devant Paul Emile , marche Persée , roi de Macédoine, entouré de ses trois jeunes enfans , & suivi de ses gens, comme lui, les mains liées derrière le dos. D'un côté, le charriot de guerre de Persée avec son armure ; de l'autre, un chœur de jeunes Romains jouant des

instrumens, portant des vases de fleurs, & traînant un petit char couronné du buste d'Emile, & chargé de vases de parfums. Dans les deux extrémités du tableau, sur le premier plan, deux groupes de spectateurs.

Devant le roi vaincu, marchent des soldats portant les vases, statues, armes, trophées enlevés sur les Macédoniens.

Second plan.

Le cortège passe sous un arc de triomphe; viennent ensuite la foule des clients, précédés par les sacrificateurs à demi nuds jusqu'à la poitrine, par les taureaux & autres apprêts du sacrifice. La marche est ouverte par un groupe de musiciens & de licteurs déjà près du Capitole. Entre les deux plans, à la gauche, on voit un sacrifice devant le portique d'un temple, parce que le Sénat & le peuple Romain avoient ordonné, que ce jour là, on sacrifieroit à tous les Dieux. Sur la droite s'avance une députation du Sénat pour rendre honneur à Paul Emile.

Telle est l'idée générale de ce tableau, dont la composition est aussi belle que suivante. Et si le rare talent de l'amateur, mérite, appelle même quelques observations de détails, nous ne nous les permettons que

dans la vue de lui prouver la sincérité de nos éloges.

Ainsi en admirant en général la variété, l'expression, la beauté de la plupart des figures de ce grand tableau, nous désirerions plus de noblesse & plus de dignité dans celle de Paul Émile. Nous regrettons aussi que la déesse qui le couronne, par l'incorrection du dessin, par la sécheresse de ses contours, semble avoir emprunté les traits défigurés de la renommée du 18^{ème} siècle. Mais on reconnoit dans la figure du jeune Scipion, les traits d'un héros futur, tel que l'imagination la plus grande peut se la représenter. La physionomie de Caton, celle du conducteur de l'armée, sont de la plus belle expression. Néanmoins le triomphe de l'artiste nous paroît être la figure de Persée. La plus grande, la plus majestueuse, la plus touchante expression, en caractérise les traits; la douleur de ses enfans & de sa suite est rendue avec toute la vérité, la chaleur du sentiment & la noblesse qui convient à d'illustres infortunés. Cette scène est relevée encore à l'extrémité de la droite du tableau, par l'expression sublime de l'affliction profonde qu'éprouve à cet aspect un groupe de femmes Romaines, dont une d'elles tient un enfant sur ses genoux.

Cette composition de la plus grande beauté, du plus grand effet, honore l'ame autant que le génie de l'artiste, car ces femmes, bien différentes des républicaines du jour, au lieu de triompher & d'insulter à ce spectacle déchirant, ont l'air d'éprouver ce sentiment inné chez l'homme de bien, la compassion jointe au respect dû à d'augustes malheureux.

Nous avons admiré aussi le char du triomphateur, d'un très-bel effet. En général, les chevaux font illusion par leur beauté & leur fini, les accessoires du tableau nous paroissent assez bien traités; nous observerons seulement que nous croyons avoir remarqué quelques défauts de proportions dans l'architecture du temple [devant lequel on voit les apprêts du sacrifice], mais l'ordre Ionique dont ce temple est composé, permet à l'artiste d'y faire des corrections, particulièrement dans les chapiteaux, dont les volutes ne sont pas assez saillantes pour l'épaisseur des colonnes.

En nous permettant ces observations, nous avons été frappés de la richesse, de l'harmonie du coloris, ainsi que de la beauté des draperies; & l'on ne peut que prévoir que l'amateur artiste, qui dans son premier essai a sù donner un tel développement à son génie, un tel effort à son talent, parvien-

dra un jour à égaler les maîtres les plus distingués, si les circonstances lui permettent d'étudier les grands modèles.

GRAVURES.

Galerie des auteurs dramatiques, des musiciens, des acteurs & actrices célèbres, par le citoyen Alix, graveur.

CETTE entreprise que nous avons déjà annoncé dans le N^o. d'Avril de notre Journal, nous paroît, à en juger par les trois premiers portraits de Preville, Moliere & Voltaire, que nous venons de recevoir, infiniment au-dessus de l'attente qu'en a donné le prospectus, & par la maniere dont cette galerie est traitée & faite, elle doit fixer l'attention du vrai connoisseur, ainsi que de l'homme de goût. Chacun des portraits est de forme ovale, dans un quarré long de dix pouces, sur six & demie de largeur, gravés au lavis, en couleur, & d'après un tableau ou dessin original. Cette collection vraiment precieuse pourroit aller à l'infini, si Mr. Alix ne l'avoit bornée aux personnages les plus célèbres. On peut se procurer les dits portraits ensemble ou séparément : le prix de chaque

portrait est de 3 livres de France , & les personnes qui souscriront pour les six premiers , ne payeront que 16 livres en numéraire. On s'adresse à Paris , chez Mr. Morin , libraire & commissionnaire , & en Suisse au bureau du Journal littéraire de Lausanne , où l'on peut voir les trois premières livraisons.

Fragment d'un petit ouvrage manuscrit , par

***.

LE comte parcourut une partie de l'Europe , & vint rapporter à sa patrie , non des villes conquises , des peuples subjugués , mais des projets sages pour rendre plus heureux ceux qui , vivant dans un empire immense , auquel la nature prodiguoit les avantages des climats les plus opposés , pouvoient perfectionner des arts utiles ; étendre avantageusement un commerce dont la balance devoit être pour eux ; & se civiliser de plus en plus par des loix sages. La main du génie tenoit les rênes de l'état , & dans un sexe que la nature crut assez douer en lui confiant le secret de charmer , il s'éleva une femme dont l'esprit vaste , dont le courage , la persévérance & les vues profondes auroient fait un grand homme , s'il n'avoit pas été encore

plus étonnant de réunir tout ce qui fait l'orgueil d'un sexe dominateur, à l'entraînement & au charme suprême de la beauté & de la grace.

L'histoire nous montre que souvent le règne des femmes fut l'époque la plus heureuse pour les peuples. Marguerite, Elisabeth & Marie Thérèse l'attestent. Catherine, dans cet instant le confirmoit.

Le comte étoit souvent admis dans le cercle choisi par l'impératrice pour faire sa société. Là, il sembloit par un magique accord, qu'on avoit réuni les arts, les lumières d'Athènes & de Rome aux graces, aux recherches, aux progrès philosophiques des siècles plus récents. On admiroit dans l'habitation de cette grande reine, les chefs-d'œuvres de tous les pays. On y étoit tantôt sous de magnifiques portiques, & tantôt dans des salles immenses, où toutes les richesses s'unissoient à l'élégance des formes, à la pureté de l'ordonnance. Ainsi on voyoit uni le luxe d'une grande cour à celui d'une grande imagination, qui seule revêt de grace, d'harmonie & d'enchantement, ce qui seroit mort sans le rapprochement des idées & sans l'influence du goût. On y voyoit des jardins magiques, appelés au milieu des hyvers, & qui charmoient un climat ingrat, en attes-

tant la puissance de l'industrie. Des colonnes du marbre le plus rare, s'élevant avec majesté, s'embellissoient encore par les plantes qui venoient se réfugier à leurs pieds. Là, se confondoit le ciseau de l'art avec la main de la nature, pour offrir des abris à un peuple d'oiseaux rassemblés avec soin, & qui, trompés par la température de l'air & par le parfum des fleurs, croyoient vivre dans des printems éternels. Tant d'objets charmans, tant de contrastes philosophiques devoient offrir un vaste champ à la réflexion; avec quelle facilité ne pouvoit-on pas être éloquent ou aimable, inspiré par d'aussi douces images & d'aussi grandes idées.

Le comte fut l'un & l'autre: & la voix de la vérité osoit se faire entendre dans des lieux où si souvent l'on étoit intéressé à l'appeler. Combien ne devoit pas être délicieuses les émotions qu'il étoit permis de montrer dans une cour dont la gloire & la puissance permettoient les comparaisons les plus vastes, les plus ingénieuses, sans être arrêté par ce tact qui blesse la délicatesse, & qui avertit que l'éloge s'avilit par la flatterie! Combien ne devoit-il pas être agréable de repasser l'histoire de la philosophie & celle des peuples, devant une femme qui en avoit fait une étude profonde; de peindre la ma-

gie des arts aux yeux exercés qui favoient la saisir ; de parler & de s'enthousiasmer sur des chefs-d'œuvres dramatiques dans ce même théâtre qu'elle avoit fait élever, pour les voir représenter !

On pouvoit donc, sans craindre de blesser l'amour-propre, parler des plus étonnantes conquêtes à celle qui règnoit sur tant de peuples conquis : on pouvoit, ce qui est plus doux, parler du bonheur des peuples à celle qui aimoit à le faire. Ainsi le talent & le génie savent appeler du néant mille événements qui dormiroient sans eux ! Ainsi les nations s'élèvent à des arts utiles par une main protectrice, comme elles se laissent porter au courage par la voix qui les séduit !

De même aussi venoient se ranger sous les loix de Catherine tous les miracles de l'antiquité, tous les prodiges de nos tems : comme les enfans d'une même terre, tout venoit lui porter hommage ; la Tauride lui envoyoit ses marbres ; la Crimée ses fruits ; les glaces de la Sibérie leurs fourrures ; & la Chine, attachée aux frontières de son Empire, y versoit les trésors d'un autre monde : elle avoit appelé les artistes qui travaillent le bronze, & lui donnent ces élégantes modifications qui transmettent la pensée dans des monumens qui lui survivent : elle avoit en-

levé à l'Italie plusieurs des chefs-d'œuvres du seizième siècle; & Raphaël & le Corrège lui portoient leurs immortelles productions.

Elle avoit répandu les lumières & les connoissances que les siècles ont préparé avec tant de lenteur à l'Europe: elle avoit adouci par des loix sages, par des institutions bien-faisantes, les mœurs âpres d'une nation à peine civilisée, comme sur un arbre antique & sauvage on greffe les fruits de la culture: d'immenses travaux naissoient de ses vastes idées: des fleuves réunis, des colonies fondées, des villes élevées; & sur des mers conquises, des ports projetés, tracent déjà dans le lointain une nouvelle route au commerce, qui peut changer toute la situation politique de l'univers.

L'âme arrêtée sur les succès du génie aime encore à fixer ses vastes projets, & croit y retrouver une seconde fois l'étonnante reproduction d'un esprit supérieur: c'est ainsi qu'on aime à voir en idée le regard de Catherine se fixer sur l'antique berceau des arts. Sur ce ciel inspirant de la Grèce, qui vit naître tant de faste & tant de gloire, on croit voir ce sublime regard s'indigner sur la race avilie & barbare qui couvre cette terre auguste; puis planer sur des tombeaux, des ruines & des ombres; & s'animer ensuite

par l'idée que le génie & les tems pourront réaliser ce qui repositoit encore dans le silence d'une grande pensée.

LITTÉRATURE FRANÇOISE. NOTICES.

TRADUCTION LATINE.

ELOGE DE L'ANE. *Traduction libre du Latin, de Daniel Heinfus, par M. L. Coupé, avec cette épigraphe :*

MISCE Stultitiam consiliis breven.

HOR-

A Paris, de l'Imprimerie de Honnert, rue du Colombier, N°. 1160, 1796.

CETTE ingénieuse plaisanterie, combinaison heureuse de l'esprit & du savoir, est une production d'un érudit célèbre du seizième siècle, Daniel Heinfus, né à Gand d'une famille distinguée, disciple du fameux Scaliger; il professa, dès l'âge de 18 ans, le Grec dans l'université de Leyde; il occupa ensuite, dans la même académie, la chaire d'histoire & de politique; après avoir traduit Maxime de Tyr, son goût pour la poésie & le théâtre le déterminèrent à traduire la *poétique d'Aristote*, à laquelle il joignit un traité sur la tragédie, digne d'être

cité, à côté de ce qu'ont écrit sur l'art poétique & le théâtre, les auteurs les plus distingués. Il s'acquit une si grande réputation dans la littérature, que la république de Venise le nomma chevalier de St. Marc; le Pape Urbin VIII avoit pour lui la plus grande estime, & Gustave Adolphe le pressa instamment d'aller s'établir à sa cour.

C'est avec beaucoup d'ordre & de méthode que l'apologiste de l'*Ane* fait valoir son client. A l'imitation des grands orateurs, il parle d'abord de la naissance de son héros, dont l'extraction remonte, par les titres les plus authentiques, jusqu'à l'âge de Prométhée; les différens passages des anciens sur l'*âne*, ingénieusement rapprochés, fidèlement cités, servent d'appui aux assertions badines de l'Auteur. „L'âne est l'enfant chéri
 „ de la nature; son espèce est répandue dans
 „ tous les climats, l'univers est sa patrie, il
 „ est citoyen indigène des quatre parties du
 „ monde, il a de ses parens dans les plus
 „ grandes dignités de l'univers.”

L'orateur crayonne ensuite à grands traits toutes les perfections physiques & morales de l'âne, en détruisant les prétentions injustes du cheval, du taureau, de tous les quadrupèdes & de tous les bipèdes.

Selon Platon, “dans l'homme ainsi que

» dans les animaux, une voix forte est l'in-
 » faillible preuve du courage : qui ne con-
 » noît les avantages de l'âne à cet égard ?

» La modestie, au jugement des sages, an-
 » nonce toujours l'esprit ; contemplez l'âne,
 » il a tout ce que l'auteur sublime du Ti-
 » mée desire pour former un philosophe
 » accompli ; des yeux non errans, vaga-
 » bonds, & sans point fixe, comme ceux
 » de nos petits maîtres, mais de bons gros
 » yeux immobiles, attachés à la terre, en
 » signe de méditation, & aussi modestes que
 » ceux d'une vierge."

Selon Pithagore, » les oreilles sont les ré-
 » ceptacles naturels de la sagesse, le dou-
 » ble moyen par lequel elle daignoit des-
 » cendre dans nos ames." L'orateur appli-
 » quant cette idée aux oreilles des ânes,
 » prouve combien leur longueur, leur mo-
 » bilité, leur donne d'avantages sur celle des
 » hommes.....

» Aristote nous croit sociables parce que
 » nous sommes doux ; un fameux interprète
 » Chaldéen, nous fait bien plus d'honneur,
 » en assurant que nous sommes capables de
 » vivre en corps académique. Mais nos an-
 » ciens ont toujours eu horreur de ces for-
 » tes de prétentions. En effet, malgré la
 » bonne organisation de nos têtes, il ne faut

„ pas nous flatter, nous ferions comme les
 „ autres académiciens, nous quitterions les
 „ choses pour les mots, nous ferions la plus
 „ belle description de nos bâts. Ne vaut-il
 „ pas bien mieux les porter? Mettez-nous
 „ une fois sur les bancs ou sur des fauteuils,
 „ nous tournerons une phrase aussi bien que
 „ les autres, je l'avoue, mais qui tournera
 „ la meule pour nous? qui ira au moulin?
 „ Il est à propos dans ce monde, que cha-
 „ cun suive sa destination; en s'écartant de
 „ ce principe, on pourra bien être acadé-
 „ micien (1), je doute qu'on soit jamais sage.
 „ Messieurs les censeurs, tout n'en iroit que
 „ mieux chez vous, si gardant tous la bou-
 „ tique où vous êtes nés, vous continuyiez
 „ de faire comme vos pères, des souliers,
 „ des haut de chausses & des étuis, tous
 „ objets fort utiles; car enfin dites moi, de-
 „ puis que vous avez des académies, avez-
 „ vous plus de vertus, de richesses & même
 „ de science?

En établissant les prérogatives de l'âne,
 en combattant les prétentions injustes de leurs
 rivaux dans toutes les classes du regne ani-

(1) Si Heinsius eut vécu dans ce siècle, il auroit
 peut-être mis le mot de philosophe en place de celui
 d'académicien.

mal, & en justifiant son client des anciens qu'on lui impute, l'orateur relève celle des animaux à deux pieds, être raisonnable, dit-il, qui n'entend point la raison, & auquel il renvoie à pleine main les sarcasmes qu'il répand sur l'espèce dont il fait l'apologie.

» On vit parmi nous, dit l'orateur, quel-
 » ques individus licencieux, je l'avoue, j'en
 » gémis, nos fronts rougissent encore des
 » excès de l'âne de l'empereur Comode, de
 » celui d'Héliogabale, de celui d'Apulée.
 Mais comment voulez-vous qu'on soit tou-
 jours pur en restant parmi vous? Quelle vertu
 peut être à l'abri de vos séductions infer-
 nales? L'air de votre licence ne se commu-
 nique-t-il pas avec plus de rapidité autour
 de vous que la contagion que l'auster ré-
 pand dans la canicule.....

» *Le Sage disoit, Zénon est heureux même au*
 » *milieu des tortures, & son ame est trop grande*
 » *pour être étonnée de rien.* Sommes-nous
 » jamais extasiés comme vous, à la vue d'un
 » beau tableau, en entendant un bon mot,
 » une conversation élégante, un discours
 » pompeux, un poëme sublime? Il est vrai
 » que nous avons déjà beaucoup d'imitateurs
 » parmi vous à cet égard, & je vous félicite
 » de la ressemblance."

Nous

Nous passerions les bornes que nous prescrit l'espace qui nous reste, en nous livrant au plaisir de transcrire tous les jolis traits & les allusions fines & spirituelles de cette ingénieuse satire, peut-être supérieure à l'éloge de la folie. Mr. Coupé nous avertit qu'il n'a point traduit littéralement l'ouvrage latin, & nous croyons que le lecteur y a gagné H-in-fus, érudit profond & lourd, ne pouvoit avoir les graces, la légèreté du ton & le style agréable de son traducteur; gaieté soutenue, moralité, érudition profonde, tout ajoute au mérite de cette charmante bagatelle, accompagnée de notes instructives, savantes, historiques, littéraires & critiques: en général, Mr. L. Coupé est avantageusement connu par la rédaction des *Soirées Littéraires*, Journal dont le succès est chaque jour plus distingué; par la traduction du *Théâtre de Senèque*, presque tombé dans l'oubli; enfin, par la traduction nouvelle de tous les poètes Grecs, dont la collection formera 10 à 12 volumes, & qui sont traduits avec goût, comme tout ce qui sort de la plume de Mr. L. Coupé, qui se distingue dans ce genre de littérature; & il rend un véritable service aux amateurs de lettres, en leur faisant connoître des morceaux trop négligés,

& en s'attachant principalement aux plus célèbres écrivains de l'antiquité.

On souscrit au bureau du Journal Littéraire de Lausanne pour les *Soirees Littéraires*. Prix pour l'année, 15 livres, pour six mois 9 liv. pour trois mois 5 liv.

On peut aussi s'adresser au dit bureau, pour la collection des *Poètes Grecs* & pour l'*Eoge de l'Anc.*

CYRUS & MILTO ou la République, par H. d'Uffieres, avec cette épigraphe :

Ainsi florissoient, sous l'influence de la raison,
& les familles & les Cités; heureux tout Etat
où regneroit la raison!

PLATON.

Genève, chez J. J. Paschoud, libraire : de l'imprimerie de Luc Sestlé, 1796. Prix 3 livres de France.

TOUT s'use, tout devient fatigant : persuadé sans doute de cette vérité, M. d'Uff. a de core du voile de l'apologie les opinions politique si repetées par la secte philosophique du 1^{er}me siecle.

C'est Cyrus le jeune, qui veut être le libérateur de l'Asie; les outrages qu'il a reçu d'Artaxercès; leurs querelles de famille; ses

droits au trône pourroient peut-etre le rendre suspect de quelque vengeance ou de quelque ambition, mais il assure à ses amis Grecs [& avec eux aux lecteurs] “ qu'instruit à l'école
 „ de leur exemple, il y avoit appris les droits
 „ des peuples, la haine du trône, le mépris
 „ de tout ce qui n'est pas grand, la soif de
 „ devenir meilleur & de faire des heureux. „

Tout en croyant que la soif ne s'apprend pas, même allégoriquement, nous passons cette irrégularité qui tient peut-être à la langue persanne ou grecque, dont cet ouvrage nous paroît quelquefois être une traduction : quoiqu'il en soit, même en croyant au motif désintéressé du jeune Cyrus pour bouleverser l'Asie, nous nous bornerons à donner à nos lecteurs une esquisse rapide de ce roman politique.

Les vastes projets du jeune Cyrus n'attaquent pas seulement ce monarque; en punissant ses crimes, il veut détruire aussi la monarchie, “ *leur source nécessaire est bien plus coupable.* „ Nous observerons en passant que dans l'ancien françois du beau siècle de Louis XIV, les sources n'étoient qu'impures ou souillées.

Cinq longs chapitres sont employés à chercher entre toutes les formes de souverainetés connues, quelles bases sont les plus par-

faites, les plus utiles, les plus inébranlables. Cyrus écoute d'un air sévère Lyfandre, général Spartiate, qui opine pour la monarchie absolue; il fouit à l'hypocrite Critias, archonte d'Athenes, qui veut un gouvernement mixte. Il est dans l'extase des beaux discours de Platon sur la république, & ce philosophe le termine par un éloge du fils des rois, auquel il remet le soin d'anéantir la royauté, & de réaliser les sublimes abstractions de la philosophie.

Appelé à la cour de Denis le tyran, Platon quitte Cyrus, celui-ci partage son tems entre les conseils, les négociations, les exercices militaires; il donne ses heures tranquilles à l'étude de la sagesse; Milto, esclave Phocéenne, son amante, son épouse, en tempère l'austérité; folatre, ou s'instruit avec lui dans les jardins qu'il a planté lui même. " C'est en tenant les deux mains de la belle Phocéenne dans une des fiennes qu'il expose à Hermogène, son ami, élève de Socrate, les principes républicains de Platon, & qu'il demande si la forme republicaine qui peut convenir à de médiocres Cités est inapplicable aux grandes nations ? „

Montesquieu & Rousseau ont décidé le contraire, mais Hermogène, malgré l'expérience des sanglantes divisions des républi-

ques grecques, & la stabilité du régime asiatique, établit en principe, que le gouvernement républicain est non-seulement le seul conforme au but de la société, mais qu'il est encore applicable aux grandes nations. Il traite des révolutions, il en parcourt tous les principes, il indique la manière dont il faut les préparer, & fonder la république, soit lorsqu'elle doit être la forme sociale primitive, soit lorsque les États se populariseroient successivement, soit enfin lorsqu'on veut républicaniser un État, parvenu au plus haut degré de civilisation.

Selon ses recettes, pour un État tel que la Perse, qui auroit pour Souverain un jeune Cyrus, chef & moteur de la révolution, trois cours de soleil suffiroient à préparer l'introduction de la république, à l'organiser, à lui communiquer l'action réglée. Il est un peu plus embarrassé pour opérer cette révolution dans le cas où le prince en seroit l'adversaire; il lui échappe même d'avouer qu'alors il seroit impossible de la rendre légitime; mais il ajoute, selon l'expression vulgaire, & cette modification donne au philosophe le droit & le moyen de lever cet obstacle, il conseille donc dans ce cas, de s'en tenir strictement à déposséder le tyran pour mettre à sa place, sur le trône, un sage, doué des qualités nécessaires aux révo-

lutions, pour parvenir ainsi à la république par la royauté.

Tel est en substance le sujet des dissertations d'Hermogene, quelquefois interrompues & toujours recommencées, pendant que Cyrus, son amante, le philosophe & l'armée s'avancent contre le grand Roi.

Deux ou trois épisodes reposeroient un peu le lecteur si elles étoient plus intéressantes, moins immorales, & si l'on n'y retrouvoit pas les principes irrégieux des prétendus philosophes.

En général, quoique l'auteur nous dise que Cyrus réunissoit toutes les qualités du prince, de l'homme aimable ; qu'il enchaînoit toutes les ames, on n'éprouve aucune émotion en voyant ce Prince si chéri en butte aux attentats répétés qui menacent ses jours ; sa clémence lui réussit si mal qu'on seroit tenté de l'appeler foiblesse. Milto même, qui écoute tous les argumens d'Hermogene sans bâiller, étonne sans intéresser le lecteur, qui n'a pas le même avantage qu'elle, & lorsqu'on arrive à la bataille & au désastre, " bien loin de crier avec l'Asie éplorée, Cyrus n'est plus, il n'y aura jamais plus de Cyrus " On n'est pas étonné qu'Artaxercès se lance contre un frère rebelle qui le dési-

gne, & le frappe en l'appellant cruel; & point fâché que les serviteurs fidèles du grand roi vengent sa blessure par la mort de Cyrus, qui très-heureusement finit le roman.

Quelque peu satisfaisante que soit sa lecture, nous observerons néanmoins qu'une telle production, outre l'érudition qu'elle annonce, ne peut être l'ouvrage que d'un homme d'esprit: avec ces deux avantages, qui promettent sans doute beaucoup pour l'avenir, on peut espérer que l'Auteur plus exercé dans la carrière où ses talens l'appellent, ne confondra plus l'obscurité du style avec la profondeur des pensées; qu'il saura distinguer le galimathias du sublime, & renoncera à la manie en vogue d'inventer des mots & des tournures de phrases qui dénaturent entièrement la langue française.

 ANNONCE LITTÉRAIRE.

De l'influence des passions sur le bonheur des Individus & des Nations ; par Madame la baronne de Staël, de Holstein, avec cette épigraphe :

Quæsitæ cœlo lucem ingemuit que repertâ.

A Lausanne en Suisse, chez Jean Mourer, libraire, Hignou & Comp. Imp. Lib. 1796.

COMME toutes les productions marquantes, objet des eloges & de la plus amere censure, cet ouvrage annonce le génie; il surprend par des apperçus neufs; il renferme de grandes beautés, sur-tout des aveux précieux, des choses profondes; on ne peut le lire, il faut l'étudier; & tout en y trouvant des propositions qu'on reprouve, des idées exaltées, des expressions hasardées, on est étonné des meditations qui ont pu conduire une femme jeune encore à de telles analyses.

Un vol. de M'langes, par Mr. J. L. Mallet; se vend à Geneve chez Paschoud: imprimé chez Luc S. Jhé, 1796.

L'AUTEUR est déjà trop avantageusement connu du Public, par des pièces fugitives

de tout genre, pour qu'il soit besoin de s'étendre ici sur la multiplicité de ses talens, dont la diversité des sujets qu'il a traité est la preuve la plus sûre: le volume que nous annonçons est composé d'un roman de chevalerie intitulé *Marcomeris, ou le beau Troubadour*, & de plusieurs pièces de vers. Ce roman est dans le genre des *Amadis rajeunis*, de Mr. de *Tressau*; des descriptions agréables, des romances charmantes, une fiction qui attache constamment le lecteur, les graces du style, tout enfin se réunit pour assurer à cet ouvrage un plein succès près des gens de goût. A l'égard des pièces fugitives, ce sont pour la plupart des contes dans lesquels l'Auteur semble oublier quelquefois le desir d'être lû, ou du moins loué par les femmes, mais où l'on ne peut méconnoître le talent d'un nourrisson de *Voltaire*. Il jette quelques fleurs sur la tombe du patriarche de *Ferney*; toutes les ames sensibles applaudiront à cet hommage, puisque ce tribut payé à la reconnoissance, honore la sienne. L'analyse de cet ouvrage seroit un attentat contre le plaisir que doit s'en promettre le lecteur; mais nous n'avons pû nous refuser à celui de l'annoncer.

(Article envoyé.)

JOURNAUX.

L'ACCUSATEUR PUBLIC. *Par Richer Serisy.*

LA noble, la vraie liberté avec laquelle ce journal est écrit, les vérités hardies qu'il développe, la chaleur, la pureté, l'agrément de son style, la finesse & le piquant de ses observations, le choix, la variété des matières, & sur-tout les sentimens de religion & de morale qui y regnent, tout se réunit pour intéresser le cœur & l'esprit à la lecture de ce journal, dont le succès est aussi décidé que soutenu. Les N^o. 25, 26, 27, qui viennent de paroître, contiennent, ainsi que les autres numéros, des morceaux du plus grand intérêt, que nous nous ferons un plaisir de faire connoître à nos lecteurs. On souscrit pour ce Journal à Paris, chez Migneret l'aîné, rue du Colombier, N^o. 3, fauxbourg St. Germain, à Paris; & à Lausanne, au bureau du Journal littéraire de Lausanne. Comme l'abonnement est par N^o. & non par mois, les personnes qui voudront s'abonner détermineront le N^o. par lequel elles veulent commencer. Le prix est de 25 L. sans le port, & payé d'avance.

*Journal Littéraire, par M. J. M. B. Clément, de
D'jon.*

LE nom du Rédacteur est connu par ses lettres à Voltaire, par plusieurs autres ouvrages d'une critique sévère, & par une courageuse impartialité.

Mr. Forget, imprimeur, desirant un journal purement littéraire, qui rappelle le but de ces anciens ouvrages périodiques, regardé long-tems comme des digues nécessaires à l'invasion du néologisme & du mauvais goût, a proposé à Mr. Clément de se charger de cette entreprise; la réponse de celui-ci sert de prospectus au journal, dans laquelle le Rédacteur s'occupera des ouvrages de littérature qui paroîtront, des pièces de théâtre, d'abord dans la nouveauté de leur représentation, & avec plus de détail quand elles seront imprimées; des nouvelles littéraires & de celles qui concernent tous les beaux-arts; & le Rédacteur se fera un plaisir de répondre, par la voie de son Journal, aux lettres ou questions qu'on pourroit lui adresser sur différens objets de gout ou de morale qui seront de quelque utilité. Nous regrettons de ne pouvoir extraire toute la lettre de Mr. Clément à Mr. Forget, bien

pensée, bien écrite ; elle fait espérer un très-bon ouvrage. Il paroîtra tous les dix jours : chaque N^o. fera composé de deux feuilles in-8^o.

On souscrit à Paris, chez M. A. Clément Forget, imp. lib.

A Lausanne, au bureau du Journal littéraire. Prix 8 livres pour trois mois, 15 pour six mois, & 25 pour l'année sans le port, depuis la frontière. On paye d'avance.

LES ARRHES RENDUES.

Conte.

C'ETOIT le tems où la verdure
 Annonce le retour des innocens plaisirs
 Et le réveil de la bonne nature ,
 Où se rendant à nos soupirs
 L'aimable printems fait éclore
 Autant de fleurs que de desirs ;
 Ou les parfums de Vertumne & de Flore
 Portés sur l'aile des Zéphirs
 A son lever vont embaumer l'aurore....
 Mais bientôt Pégaze avec eux
 Va me transporter dans la nue :
 Ce debut m'embarasse & si je continue ,
 Je m'engage a du merveilleux ,
 Tandis que tout mon but est d'exposer aux yeux

L'esquisse la plus ingénue
 D'un incident facétieux.
 Disons donc sans grimper aux cieus
 Que la belle saison venue ,
 Tout m'invitoit à préférer
 Au méphitisme de la ville ,
 Cet air divin qu'on ne peut respirer
 Qu'au sein des bois , dans un champêtre azile.
 Or en ce cas , je ne fais cheminer
 Dans ce tombeau que l'on nomme voiture ,
 Car c'est toujours s'emprisonner :
 Je n'y puis de Cérès détailler la parure ,
 Ni de l'eau qui serpente entendre le murmure ,
 Mes sens captifs n'éprouvent que langueur ,
 Mais , un criquet, paisible créature ,
 Me fait jouir au gré de sa modeste allure
 De l'horison , de l'air , de la fraîcheur.
 Je prens donc mon parti , je loue une monture
 Pour m'échapper de bon matin ;
 Le jour suivant , & comme à l'ordinaire ,
 Je mets des arrhes dans la main
 Du soupçonneux propriétaire.
 Qu'arrive-t-il , en rentrant au logis ,
 Je trouve à mes barreaux, attaché par la bride ,
 Le courfier qu'un de mes amis
 M'envoyoit pour me rendre à sa belle bastide ;
 Et c'étoit là précisément
 Que je me dispoisois à diriger ma course.
 J'eus du dépit , d'avoir étourdiment
 Donné des arrhes , mais comment !

Et par quelle ressource
 Des mains du maçon non retirer mon argent ?
 Je lui favois heureusement
 Pour ses chevaux une tendresse extrême ;
 Et sur cet amour du prochain
 Je fonde pour le lendemain ,
 Le succès de mon stratagème ;
 Je fais mieux , je vais le soir même
 Visiter la monture , & de mon pied de roi ,
 J en fais le toise sans mot dire.
 Mon homme immobile , hors de foi ,
 Ne fait s'il veut gronder ou rire. . . .
 Mais , Monsieur , que prétendez-vous ,
 Par l'opération qu'ici je vous vois faire !
 Mon ami , ce bidet peut être sûr & doux ,
 Et je n'attaque point son heureux caractère ,
 Mais il ne fait point mon affaire ,
 Il n'est pas de longueur , voyez , trois pieds au plus ;
 Entre encolure & queue , il en faut davantage ,
 Mon neveu , mon valet , personnages dodus
 M'accompagnent dans ce voyage ;
 Sur le devant se place mon neveu ,
 Mon serviteur en croupe & le maître au milieu ;
 Or , pour peu qu'on ait de bagage ,
 Vous comprenez je comprends qu'un démon
 A pû vous mettre un tel projet en tete.
 Quoi , vous voulez sur cette pauvre bete
 Repre enter les quatre fils Aimon :
 Non , de par tous les diables , non ,
 Je ne donnerai point cette farce à la ville ;

Cherchez ailleurs votre imbécile ,

Voici vos arrhes , serviteur . . .

L'homme fut pris au mot , mais le bon de l'histoire
Fut que dans ce débat , comme aux champs de
l'honneur ,

Où deux partis s'escriment pour la gloire

Avec une égale chaleur ,

De son côté chacun chanta victoire.

Par M. D. V.

A P O L O G U E.

L'origine de la gloire.

UN jour la vanité , sur les pas de l'honneur ,
Se trouva par hasard , jeune , vive , élégante ,
Aux yeux du fier honneur , elle parut charmante ;
Et quand les yeux sont pris , on défend mal le cœur ;
Sans consulter la prudence ,
Il n'écouta que l'amour ;
Et cette vanité , qui ne devoit le jour
Qu'à l'aveugle amour-propre , à la vile ignorance ,
Coquette & fotte avec excès ,
Fit briller ses attraits avec tant de succès ,
Que sans considérer son obscure naissance ,
Ils firent le délicat honneur
Lui donna sa main & son cœur.
De cet étrange hymen , on vit naître la gloire
Celebre dans la fable ainsi que dans l'histoire ,

Elle unit de l'honneur la fiere digne
Aux attraits de la vanité.

E N I G M E.

J'EU^S de l'orgueil : craignez le vôtre;
Je subis le plus triste fort;
Je fus la tombe & le mort
Sans devenir ni l'un ni l'autre.

C H A R A D E.

MON entier est une action
Criminelle souvent, quelquefois innocente;
Ma tête à bas, je vous présente
Du mal que j'ai commis la réparation.

Explication du Logogriphe.

Le mot du Logogriphe du N^o. précédent est *placet*, où l'on trouve *place* & *lacet*; celui de la charade est *sage-femme*.

ERRATA pour Janvier, No. I.

Page 40, ligne 15, lisez, au lieu de livres,
deux lions.

Page 46, ligne 23, lisez cène, au lieu de scene

Suite des mystères du Donjon de Wuffens.

LES prestiges de l'ambition viennent de s'évanouir, ainsi que les illusions de l'amour, pour l'esclave de Marosie. Cette beauté dangereuse, en disparoissant de la scène du monde (a), a détruit l'enchantement de Bozon : mais quelle sera désormais sa manière d'exister, & comment remplir ce vuide immense, que les grandes passions laissent dans l'ame ? Réveillé comme en sursaut par un dénouement aussi imprévu, il éprouve cet accablement qui succède aux agitations violentes d'un songe ; & cherche à reconnoître sa véritable situation. Une compagne sensible & charmante ; un fils, déjà l'espoir de la maison d'Eberhard ; la faveur du maître ; une

[a] On fait que Marosie ayant réussi à placer sur le trône pontifical, son fils Jean, âgé de dix-huit ans, ce succès de ses intrigues devint une des causes de sa perte, & que son fils ainé, Albéric, Patrice de Rome, ayant chassé le roi Hugues, troisième mari de Marosie, de cette ville, la fit renfermer elle-même dans une prison, avec le jeune Pape Jean. Tel fut la fin de cette fameuse Romaine.

fortune brillante autant que solide ; tels sont les biens dont Bozon jouiroit en paix dans sa patrie, si la pureté de son ame n'eut été altérée dès ses jeunes ans. Mais cette ame brûlante, accoutumée aux grands mouvemens, est flétrie sans retour : Bozon qui vient d'accomplir son cinquième lustre, est déjà mort au bonheur. Complice, amant, & ministre de Marosie, il ne voit dans les honneurs qui l'attendent à la cour de Chavornay, qu'une existence subalterne, peu digne de ses talens ; il sensible aux modestes attraits de son épouse, l'hymen n'offre à son imagination qu'un long ennui ; & l'agitation est tellement un besoin pour ce malheureux, que le néant & le repos sont une même chose pour lui. Quel époux pour la sensible Ermengilde ! Heureusement elle trouve dans la fierté de son caractère la force de dissimuler ses chagrins ; & dédaignant la plainte comme le reproche, elle n'oppose à l'indifférence de Bozon, que des charmes & des vertus.

C'est dans cette apathie apparente que le fils d'Eberard a passé la première année de son séjour à Wuffens, lorsque deux nouvelles passions le rendent tout à coup à la vie. La curiosité le réveille, & la jalousie le tourmente : le fils insensé d'Azzon, le page de Berthe, est l'objet de l'une & de l'autre de ces passions. Si sa détention est un secret

d'état, Bozon desiroit le pénétrer ; & si le Donjon renferme un amant favorisé, il veut porter la mort dans le sein de son rival. Quel qu'il soit, enfin, Bozon brûle de connoître le prisonnier.

On a déjà dit que depuis son séjour à Wufflens, le délire d'Adalbert s'étoit accru ; occupé du soin de défendre cette place qu'il croyoit en état de siège, il s'obstinoit à voir la reine de Bourgogne dans Ermengilde : cet écart d'imagination, qui ajoutoit le plus grand intérêt à ses fonctions de commandant, étoit invincible ; Ermengilde trouva même une forte d'avantage à s'y prêter. Au nom de Berthe, elle régnoit sur toutes les volontés du pauvre insensé ; & souvent d'un geste, d'un mot, elle faisoit son bonheur. Les soins de la maternité n'avoient point changé la disposition de la journée pour l'épouse de Bozon : soir & matin, elle visitoit Adalbert ; & comme elle passoit souvent chez lui des heures entières, elle portoit au Donjon le petit Conrad, qui bégayant à peine le doux nom de mère, ne pouvoit compromettre son secret. Vainement Bozon avoit-il demandé l'entrée du Donjon, vainement avoit-il exigé au défaut de ce point, qu'on voulut lui confier le secret d'une detention aussi misterieuse, il avoit essuyé le refus le plus positif. “ Votre

épouse, avoit répondu Ermengide, ne sauroit trahir ses devoirs; & puisqu'elle a promis de ne jamais révéler le secret de la reine, rien ne pourra lui en arracher l'aveu. »

De ce moment, Bozon résolu à dissimuler, avoit épié toutes les démarches, pesé tous les discours d'Ermengide: son unique affaire avoit été de former des conjectures d'après les notions qu'il croyoit avoir rassemblées, comme son unique desir étoit de pénétrer le mystère du Donjon. Un époux livré à ce genre de curiosité, doit être peu délicat sur les moyens de la satisfaire. Il se croit des droits qui doivent l'emporter sur un reste de scrupule; il oubliera que le secret qu'il veut pénétrer, confié à la foi de sa compagne, est le secret de ses maîtres: & l'honneur se taira comme la raison, sous de la passion dévorante qui le consume. Parvenu à ce point, le délire de Bozon égale presque celui d'Adalbert; & l'on voit quels orages menacent la malheureuse Ermengide.

En vantant à Bozon, comme une preuve d'amour, l'attentat qu'elle avoit commis lorsqu'elle voulut poignarder sa rivale (a), Ma-

[a] A l'instant où Marolie, d'unee en l'ce, p'roit à sa rivale le troisieme cup, on se rap-

rosie n'avoit pas oublié de lui raconter l'apparition subite du chevalier qu'elle avoit vu sortir du fond de l'alcove. 'El e n'avoit du son salut qu'à l'excès de la surprise d'Eleard à cet aspect. Le chevalier inconnu étoit beau comme l'amour, il parloit en maître , Ermengilde n'avoit témoigné nul étonnement de le voir. „

Chacun de ces détails qui , lorsque Bozon étoit aux genoux de Marosie excitoient à peine sa curiosité , devient un trait qui déchire maintenant son ame ; il s'en occupe sans cesse ; on diroit qu'il se plait à favoriser tout ce qu'ils peuvent avoir d'amer ; enfin il est jaloux sans être amoureux : ce délire avilissant lui manquoit.

“ Un chevalier sorti du fond de l'alcove...!
 „ un chevalier jeune & beau... qui , parloit
 „ en maître , & dont l'apparition surprit
 „ Eléard , sans étonner Ermengilde... ! la

pelle qu'elle fut arrêtée par Eleard , & qu'il eût réussi à se saisir d'elle , sans l'événement que lui causa l'apparition subite d'Adalbert , qui ayant trouvé les portes du Donjon ouvertes [graces à la préoccupation ou l'audience du page devant jeter Ermengilde] l'a ouvert sur elle , & parut dans son appartement à l'instant où l'on y pensoit le moins.

» reine seroit-elle d'intelligence... ? ou plutôt
 » n'abuse-t-on point de la confiance de cette
 » princesse ? Ce chevalier inconnu qui se pré-
 » sentoit avec tant de liberté chez Ermengilde,
 » qui osoit y prendre le ton de maître, ne peut être le prisonnier détenu dans
 » le Donjon. Mais est il vrai qu'il existe véritablement un prisonnier ? En a-t-il même
 » existé un dans cette tour ? Voilà ce qu'il
 » faut éclaircir à tout prix. »

Pour y parvenir, Bozon paroît vouloir se rapprocher d'Ermengilde, il loue sa fidélité à la reine, feint d'admirer en elle une vertu que l'injustice des hommes ose contester à son sexe, & lui montre ce calme & cette gaieté qu'il a perdu sans retour. " Il ne cherche point à pénétrer le secret qu'elle a promis de garder, la seule question qu'il se permette encore sur cet objet, concerne un point qui n'a d'importance que pour lui seul, & peut assurer son repos comme époux. L'être infortuné qui respire en ces murs inaccessibles, cet être que la seule Ermengilde peut aborder, plaindre, consoler... de quel sexe est il ? »

La fille d'Ittisburge interdite, sent que son époux a le droit de faire cette question : elle voit aussi combien l'aveu partiel de la vérité pourroit avoir d'inconvenient. Comment

oser avouer que l'être *detenu* est un homme, sans ajouter que cet homme est un insensé ? Et cet aveu seroit précisément celui du secret de Berthe. Dans cet embarras Gutta s'offre à la pensée d'Ermengilde ; & trop heureuse de pouvoir rassurer son époux sans trahir la vérité, elle répond que, l'être renfermé dans les murs inaccessibles du Donjon, est du sexe le plus foible : mais lorsque Bozon devenu plus pressant, ose en exiger une preuve, elle hésite, elle se trouble, & ne voit aucun moyen de la lui donner. Cependant se rappelant à l'instant, qu'Adalbert observe toute la journée les divers mouvemens de l'ennemi, & qu'il ne voit ni n'entend ce qui se passe dans l'appartement qu'il habite. " Suivez-moi, dit-elle à Bozon, tous vos doutes vont être éclaircis. „ Alors Ermengilde conduit son époux dans cet appartement mystérieux, dont l'accès ne lui a jamais été permis qu'avec certaines précautions faites pour enflammer sa curiosité. Elle en ferme avec soin la porte sur eux, puis ouvre celle qui, du fond de l'alcove, conduit à l'escalier dérobé, prescrit à Bozon de s'arrêter là ; & montant elle-même cet escalier, termine cette scène muette, en frappant trois coups sur une cloison qui est en face du spectateur. A

ce signal , il voit un guichet s'ouvrir par dedans , Ermengilde masque l'ouverture en s'avançant comme pour parler à quelqu'un , prononce quelques mots à voix basse , puis se rangeant de côté , elle laisse appercevoir au bout d'un bras que les graces semblent avoir arrondi , une jolie petite main qui tient un fuseau ; & qui dépasse le guichet d'où elle sort.

A cette apparition , les soupçons de Bozon se dissipent ; & son épouse lit dans ses yeux le succès du moyen ingénieux qu'elle a pris pour le rassurer ; bientôt la main ayant disparu comme le fuseau , le guichet se referme avec fracas.

Guéri désormais d'une passion aussi cruelle qu'avilissante , Bozon a sans doute recouvré la paix de l'ame , & ses jours ne feront plus troubles que par le regret d'avoir consacré à Marosie tant d'instans qu'un amour vertueux devoit embellir ? Que c'est mal connoître le foible Bozon ! jouet éternel des mouvemens impérieux qui le maîtrisent , il n'échappe à la tyrannie d'une passion , que pour passer sous l'empire de quelque autre ; & l'instant où la jalousie expire , est celui où l'ambition va se rallumer. Qu'on en juge par les réflexions dont le fils d'Eberhard s'occupe en s'éloignant du guichet.

« Une femme respire donc en ces murs ,
 » & cette femme est la prisonniere de Berthe...
 » ce ne peut être que sa rivale. Voilà le mo-
 » tif de ce secret si religieusement observé...
 » console toi , Bozon , la fortune qui sembloit
 » vouloir t'abandonner sur les bords du Ti-
 » bre , vient s'offrir à toi dans le Donjon de
 » Wufflens. Rendons cette beauté redoutée ,
 » aux desirs du roi , délivrons-là... l'on fait
 » bien moins d'ingrats en servant les passions
 » des hommes , qu'en se dévouant à leurs in-
 » térêts ; & la reconnoissance des cœurs pas-
 » sionnés , est , après tout , la plus sûre. »

Ce plan une fois arrêté , on conçoit que
 les difficultés de l'entreprise ne sauroient re-
 froidir un homme tel que Bozon. S'il peut
 ouvrir la porte secrette du fond de l'alcove ,
 s'il parvient jamais à cet escalier dérobé , il
 ne désespère pas du succès : il faut , il est
 vrai , se procurer avant tout , une clef de
 l'appartement d'Ermengilde ; mais pour qui
 veut prodiguer l'or & les soins , rien n'est im-
 possible ; il se flatte de l'obtenir. Il existe dans
 la cité de Lausanne un de ces ouvriers intel-
 ligens dont le talent triomphe de tous les
 obstacles : le mauvais génie de Bozon secon-
 dant ses recherches , il le découvre , le gagne ,
 & l'ayant introduit dans le chateau sous quel-
 que prétexte , il parvient enfin à posséder

une clef de l'appartement. C'est beaucoup, mais ce n'est pas tout; il faut encore celle de l'alcove : & bientôt l'ouvrier dont on a parlé, trouve le moyen de la lui fournir.

Cependant l'époux d'Ermengilde ne croit pas devoir négliger les questions; il fait rouler tous ses entretiens avec elle sur *la Menine*, c'est ainsi qu'on désigne dans le château, l'être inconnu qui respire dans le Donjon, depuis l'apparition du joli bras. Charmés de voir l'erreur de Bozon s'accréditer, Ermengilde, Eléard eux-mêmes, ne l'appellent plus que de ce nom; & devenue l'objet de cent conjectures fabuleuses, *la Menine* (a) succède bientôt chez le peuple, à *l'esprit de la forêt*. Ainsi, malgré le rôle passif que le fuseau & la main de Gutta ont joué à l'ouverture du guichet, c'est toujours du page de Berthe

[a] Les archives du château de Chalais faisoient fu de l'existence d'une *Menine*, dans ce château; & le rédacteur de cette Chronique tient de Mr. le prince de Chalais que, le hazard fit découvrir il y a peu d'années, dans une voute souterraine, au pied de la Tour, un squelette appuyé contre la saillie du mur: le squelette d'une grandeur médiocre, fut jugé devoir être celui *de la Menine*, dont on a toujours ignoré le sexe comme le delit, & qu'on ne connoit que sous ce nom bizarre.

qu'on s'occupe sous ces noms divers; puis-que le libérateur du prince Rodolphe, ainsi que l'être détenu dans le Donjon, sont l'un & l'autre sous ces différentes dénominations l'objet des fables qui circulent dans la contrée adjacente.

Muni des deux clefs dont on a parlé, Bozon ne tardera pas à en faire usage. Il choisit l'instant où la fille d'Ittisburge vient de se renfermer dans le Donjon; après avoir pénétré dans son appartement, il ouvre la porte secrète du fond de l'alcove, monte doucement l'escalier, s'établit auprès du guichet *clos par dedans*, prête l'oreille, & croit rêver en distinguant les paroles suivantes, prononcées par une voix aussi mâle que sonore, avec cet accent qui décèle la passion.

« Que vos absences me paroissent longues,
 » ma belle reine! vos visites sont des éclairs...
 » loin de vous, j'expire de crainte & d'en-
 » nui... je tremble que notre ennemi ne
 » vous engage dans quelque fatale entrevue...
 » jurez-moi que vous saurez toujours vous
 » y refuser... jurez-le moi par ce ruban que
 » je tiens de vous, & que vous voyez sur
 » mon cœur... »

Ici Bozon distingue parfaitement la voix d'Ermengilde, sans pouvoir discerner ce qu'elle articule; il lui paroît seulement que

c'est quelques excuses de son absence, mais elle est interrompue par son interlocuteur. " Voici la rose que je viens de cueillir pour vous, belle reine, souffrez que celui qui vous l'offre.... „ Le bégayement du petit Conrad ne permet pas à Bozon d'entendre le reste, mais on peut juger de ce qui se passe dans l'ame d'un jaloux, dont l'imagination erre dans un champ assez vaste pour ne présenter aucune borne au soupçon. Il ne doute plus que l'apparition *de la main & du fusil* ne soit un jeu qu'on avoit préparé pour le tromper; & cette prétendue rivale de Berthe faisant place à son propre rival, les sermens de la vengeance succèdent aux projets de l'ambition: il jure la mort à tout ce qui respire dans cette tour, mais il se prépare à dissimuler. Le lieu où Bozon se trouve dans ce moment est un palier trop étroit pour qu'il puisse s'y blottir sans être aperçu, il se détermine à s'éloigner avant qu'Ermen-gilde quitte son rival; & n'oubliant pas d'emporter l'empreinte de la serrure, il va retrouver l'ouvrier qui, sur des empreintes pareilles lui a fourni les premières clefs: ses instances pour en obtenir une troisième sont dictées par la cruelle passion qui brûle son cœur. A peine le fils d'Eberhard s'est assuré de la complaisance funeste de cet ouvrier,

que dissimulant sous un extérieur tranquille, les fureurs dont il est agité, c'est dans l'appartement qu'il occupe en commun avec son épouse, qu'il va l'attendre de l'air le plus froid. Ermengil le arrive bientôt avec le petit Conrad; l'aimable enfant sourit à son père, lui tend les bras, & voyant le sein de sa mère paré d'une rose, il s'en saisit, & semble vouloir faire à Bozon un présent de ce tarcin. " Oûi, s'écrie le jaloux, je reçois cette rose de ta main comme une preuve de la vérité... comme la preuve que tu m'aimes... viens mon fils... innocente créature! c'est en souriant que tu m'offres cette fleur. Tu ne peux prévoir... je saurai payer cette rose ce qu'elle vaut. „

Ermengilde non plus qu'Eléard ne pénètre point le sens terrible de ces paroles, mais elle est frappée du ton solennel, de l'air sombre dont Bozon les a prononcés; cependant elle s'applaudit de le voir caresser son fils pour la première fois: & pour l'en récompenser, elle veut que l'enfant s'essaie à marcher devant lui. Un si doux spectacle n'est point fait pour le farouche Bozon. Loin de s'attendrir en voyant cette charmante mère guider les pas chancelans de la foible créature qui vient à lui, il sent redoubler sa fureur; & craignant de laisser entrevoir ce

qu'il a dans l'ame, il sort avec précipitation de l'appartement. Ermengilde après avoir suivi des yeux son époux, tourne vers le ciel un triste regard ; & prenant entre ses bras le jeune Conrad, elle le serre sur son sein avec transport.

« Fatale.... fatale union ! s'écrie le vénérable aumonier, je n'en ai pas serré les nœuds sans frémir. O ma fille, armez-vous de résignation, songez à cet enfant qui doit faire votre joie ; & n'oubliez pas que l'ami que le ciel vous laisse, fera partager vos douleurs. »

Hors d'état d'articuler sa réponse, la fille d'Ittisburge tend à son pieux consolateur une main tremblante ; des soupirs redoublés attestent l'agitation douloureuse de son ame ; & le petit Conrad étonné de sentir couler sur ses joues & fantines des pleurs qu'il ne verse pas, semble vouloir à force de caresses, l'arracher au sentiment de ses maux. Cet instinct de la nature ne le trompe point : quelle mere peut se croire malheureuse lorsque son enfant lui sourit ? Le saint vieillard contemple en silence ce tableau touchant, il voudrait assurer le bonheur de la mere & celui du fils ; & ses souhaits sont de ferventes prieres : mais le sort d'Ermengilde est irrévocablement fixé.

Cependant quelques jours s'écouloient encore avant que Bozon soit nanti de cette clef si impatiemment désirée ; mais à peine la possède-t il enfin , que , brûlant d'en faire l'essai , il prévient l'instant où son épouse a coutume de se rendre chez le prisonnier. Le jour étoit alors sur son déclin , un orage se préparoit : l'ame de Bozon , plus agitée que les élémens , languissoit dans les tourmens de l'attente , & n'éprouvoit qu'une seule crainte , celle de manquer l'horrible vengeance dont le besoin le pressoit. Il traverse comme un trait l'appartement d'Érmengilde , ouvre , puis referme sur lui la porte du fond de l'alcove , franchit l'escalier ; & se trouve sur le palier du guichet. Alors essayant la fatale clef , Bozon ouvre sans obstacle la première porte du Donjon , sans oublier de la fermer en dedans ; mais une seconde l'arrête invinciblement ; & ne pouvant se résoudre au nouveau délai qu'exige ce contretems , il se tapie au hazard dans un coin obscur. C'est là , que sans autre projet déterminé que celui de se venger , il attend qu'Érmengilde paroisse enfin. Un orage affreux se décide en cet instant : le tonnerre gronde ; les éclairs qui se succèdent , portent un jour effrayant dans ces murs , où jamais le soleil n'a brillé de tout son éclat ; les vents sifflent entre les cre-

neaux; la nature entière semble toucher au moment de sa destruction. Au milieu de tout ce fracas, Bozon croit distinguer les pas de quelqu'un, il entend une clef tourner dans la serrure, la porte s'ouvre.... c'est le vertueux Eléard, suivi d'Ermengilde. Bozon les reconnoit à la lueur des éclairs; il voit le petit Conrad entre les bras de sa mère; & pendant qu'Eléard gagne à tâtons la seconde porte, l'enfant effrayé de l'obscurité de ce lieu, jette des cris qui se confondent avec le bruit du tonnerre. Cependant l'habitude ayant abrégé la recherche nocturne de l'aumonier, il parvient enfin à ouvrir la seconde porte, & sachant la première bien close, il ne songe pas même à la fermer. Ermengilde suit Eléard dans l'appartement intérieur; Bozon s'y glisse sur leurs pas sans être apperçu, mais qu'on juge de ses transports en voyant tomber Adalbert aux genoux de son épouse. « Enfin, je vous revois, lui dit l'insensé,

— Oui, perfide, mais c'est pour la dernière fois, s'écrie le fougueux Bozon.

Et le page de la reine de Bourgogne, percé d'un coup imprévu, tombe baigné dans son sang, en luttant contre l'assassin qui l'a frappé.

Ermengilde, Eléard, Gutta, jettent à la fois un seul cri: aucun n'ayant vu entrer le
 fils

filz d'Eberhard , ne fauroit concevoir ce qui se paffe , & la surprise ajoute à l'horreur.

“ Fuyez , Madame.... répétoit Adalbert en se debattant contre le feroce Bozon , qu'il croyoit être le roi d'Italie , fuyez ; dérobez à notre ennemi cet enfant précieux ; je vous en conjure par tous les droits que j'ai sur lui.... (a) fuyez ensemble , sauvez tout ce que j'ai de plus cher au monde , & que le sacrifice de ma vie ne soit pas perdu. „

Pendant ce discours , Ermengilde imploroit vainement le ciel ; le fracas du tonnerre , les cris de l'enfant , le combat des deux infensés , ne permettoient pas d'entendre sa voix. Alors remettant son filz entre les bras d'Eléard , elle le conjure de l'éloigner de cette scène d'horreur ; & le saint homme est à peine hors de sa vue , qu'elle se jette entre les deux combattans , tand's que Gutta en prieres , est palpitante d'effroi. “ Que faites-vous , s'écrie Ermengilde , arrêtez... respectez le prisonnier de la reine.... ménagez un infensé.... „ Soins frivoles , vœux inutiles ! le malheureux Page de Berthe exhale son

(a) On se rappelle qu'Adalbert dans son del'ire , prend le filz d'Ermengilde pour le jeune prince Rodolphe , qu'il avoit sauvé des sang'iers dans la forêt de Wuffens.

dernier soupir en croyant la défendre contre
 un ennemi ; & Bozon ne retire son poignard
 du sein d'Adalbert , que pour l'enfoncer
 dans celui d'Ermenilde. Ce coup affreux
 n'assouvit pas même sa rage ; il brava de r-
 pandre son propre sang ; & furieux des droits
 que l'insense réclamoit tout à l'heure sur son
 fils , il cherche des yeux une troisième vic-
 time : mais la tendresse prévoyante d'une
 mère lui a sauvé ce dernier forfait. Au même
 instant , la foudre éclatant sur le Donjon ,
 écrasa l'assassin près de ses victimes. . . . les
 combles sont embrasés , l'incendie générale ; &
 ses ravages confondant les innocens avec le
 coupable , eussent pour jamais dérobé son
 forfait à la connoissance des hommes , si
 Gutta , que Eclair retrouva expirante au mi-
 lieu des flammes , n'eut assez vécu pour lui
 révéler la scène dont elle avoit été l'unique
 témoin. Le saint homme ayant rencontré par
 hasard une des femmes d'Ermenilde près
 de son appartement , lui vint remettre l'enfant ,
 qui venoit au secours de cette mère fondue ,
 lorsqu'il trouva Gutta au pied de l'escalier
 couronné de sang. Il recueillit avec le der-
 nier soupir ce fils innocent , ces affreux dé-
 tails , peignit que le fin de marier l'in-
 cendie atterroit tous les habitans du château.

Aussitôt que le calme fut rétabli , Eclair

s'occupa des derniers devoirs à rendre aux quatre victimes que la mort venoit de frapper. Les deux époux dont il avoit formé les tristes liens, l'amoureux page de Berthe, & la sensible Gutta, réunis dans la même tombe, y reçurent par la suite le tribut de regrets que meritoit un si tragique destin; car le fils de Bozon vint souvent baigner de ses pleurs le cercueil de la plus tendre des meres.

Il restoit au consolateur d'Ermengilde un devoir sacré à remplir; il prit la route du palais de Chavornai avec le malheureux orphelin; & le plaçant sous la protection immédiate du couple royal, ne voulut révéler qu'à lui la fin déplorable de ses parens. Que de larmes la sensible Berthe versa sur ce jeune infortune! Que de vœux ne forma-t-elle pas pour lui! Combien de fois lui promit elle avec transport de lui tenir lieu de mere! Cet enfant malheureux réunissoit en sa faveur tous les genres d'intérêts; petit fils du f e Eberhard, il devoit succéder à ce genereux Rainfroi, qui avoit sacrifié sa vie à Rodolphe dans la f iet de Sauvabeln; la charman e fil'e d'Itt burge (a) e oit sa mere, & n'iv it

(Itt burge avoit n urri le ro R d pie, & d i tems la, la re on.oissance al it u. a la n rrice.

peri que pour avoir trop bien gardé le secret de Berthe : et fin , au moment , où l'insensé fils d'Azzon croyoit mourir pour la reine , son dernier vœu avoit concerné le malheureux orphelin : & pour subjuguier l'ame la plus dure , cet enfant n'avoit besoin que de ses charmes & de ses malheurs.

Elevé près de Berthe par le vertueux Eléard , le jeune Conrad surpassa les espérances de son ayeul. Il joignit au caractère héroïque de Rainfroi , les qualités & les traits angéliques d'Ermengilde ; & devint le chevalier le plus accompli de son tems. Conrad ayant suivi en Allemagne son parain (b) , le jeune roi de Bourgogne , devint l'ornement de la cour d'Othon le grand ; & Berthe ne

[b] Conrad fils de Rodolphe & de Berthe , succéda l'an 937 à son père : Othon le grand , roi de Germanie , se fit de sa personne en qualité de tuteur , & le retint quatorze ans en Allemagne ; il paroît que le fils d'Ermengilde & de Bozon , suivit ce prince en qualité de Page ou d'enfant d'honneur , & qu'il y fut préféré par l'imperatrice Adelaïde , fille de la reine Berthe , dont une absence de quatorze ans , & bien d'autres malheurs , n'avoient pu diminuer l'affection , puisqu'elle se chargea de la fortune du jeune Conrad à son retour en Bourgogne.

put le revoir sans attendrissement, lorsqu'il reparut dans sa patrie à la suite de son maître. Cette généreuse princesse sçut l'y fixer par un établissement digne d'elle, & digne de lui. C'est ainsi que le fils du coupable Bozon, & de la vertueuse Ermengilde, dut une fortune éclatante à la catastrophe qui lui avoit enlevé ses parens : chaque année il consacroit un jour à leur mémoire dans la chapelle de Wufflens, & le cercueil de sa mère étoit baigné de ses larmes ; car le vertueux Eléard avoit cru devoir l'instruire de ses malheurs.

L'histoire d'un événement aussi déplorable, ayant percé d'une manière confuse, a donné lieu à un préjugé populaire qui s'est conservé jusqu'à nos jours ; car certaines gens prétendent encore que la foudre tombe régulièrement une fois chaque année sur le Donjon de Wufflens. Mais l'histoire de la *Menine*, & de *l'esprit de la forêt*, ainsi que celle du *fou* & de la bergere de Wufflens, défigurée & méconnoissable, seroit mise au rang des fictions dont on berce les enfans, sans la chronique où nous avons puisé *les misteres du Donjon*.

Par M. D. P. W.

La prison du Luxembourg.

LE jour baissoit; je me sentoïis fatigué du bruit tumultueux du palais royal, & de la vue impromptue de ces hommes avides, qui semblables à Midas, transforment en or tout ce qu'ils touchent, & dans leur honteuse prudence, lorsque la patrie expire, ne vivent que de calculs criminels & de fordidés spéculations. J'éprouvois le besoin du repos; mon cœur brûloit de se livrer à la méditation qui console: j'avois passé le fauxbourg Saint-Germain, & foulant d'un pas tardif l'herbe de ses rues solitaires, j'atteignis enfin ce jardin paisible & retiré qui fut dans tous les tems l'azile du sage loisir & du recueillement.

Il étoit déjà nuit, je pénètre sous ces arbres antiques qui m'avoient vu naître, & où se jouoit autrefois mon heureuse enfance, & j'errois pensif dans la profondeur de leurs sombres allées, surpris de ne point entendre dans le lointain le bruit des armes de ces farouches soldats qui naguère, veilloient l'innocence chargée de fers, & effrayoient le rêveur solitaire, que la méditation égardoit auprès d'eux.

Curieux, d'un pas furtif & timide, je m'approche de ce palais redoutable qu'avoit bati

Médis (1), & qui, dans ces jours de deuil, tranforme en un vaste magasin de la mort, sembloit encore, avec nos miseres, nous retracer celle de son infortunée fondatrice.

O surprise ! nul homme ne se présente ; les portes sont ouvertes, un silence profond règne dans l'enceinte ; quelquefois seulement l'oiseau de la nuit & le bruit sourd des vents qui se succèdent à de courts intervalles, sembloient apporter les soupirs.

La lune qui se levoit dans ce moment du sein d'un nuage, en éclairant de son pale crépuscule ces cours silencieuses & ces hautes murailles, noircies par le tems, offroient à l'œil effrayé mille accidens de lumieres, & ajoutoit à la mélancolie de ces lieux.

Un sentiment qu'on ne peut décrire que par ses effets, que je laisse aux cœurs sensibles à définir, m'arrache de ces lieux & m'y rappelle à l'instant ; bientôt je cherche, en palpitant, l'affreux réduit qui m'avoit vu moi-même sous ces voûtes invoquer la mort

[1] *Medic's*, mere de Loui^s XIII, fit bâtir le pas du Lembre. Ce m^{ur}ureuse prince, apr^{ès} avoir eelon - ms t e, ensuite er ante, m^{ur}ut à Cologne ns la plus affreud n - e.

& la vengeance. J'ébranle la porte rebelle, qui s'ouvre à regret sous mes efforts : j'entre, la douleur & l'indignation se disputoient mon cœur.

C'est donc ici, m'écriai-je... & la vaste enceinte repétoit mes cris; c'est donc ici que ce bras d'homme fut enchaîné : c'est ici que l'innocence attendoit les bourreaux : ici, j'ai reçu les larmes & les adieux de mes infortunés amis qui me précédoient à la mort ; ici, j'ai vu cinq fois d'autres victimes les remplacer à l'instant. A mesure que ces amères pensées tomboient sur mon cœur, je le sentois se gonfler ; mes yeux insensiblement se remplirent de larmes, je les tournai vers le ciel, vers ce ciel que je n'osois remercier ni maudire ; mais ce regard brulant & prolongé valoit bien une prière.

Bientôt, dans le délire d'une imagination qui s'enflammoit à ces déchirans souvenirs, je veux visiter ces longs & sombres corridors, dire encôre un dernier adieu à ces chambres lugubres, depositaires de tant de secrets, qui pendant un si long tems virent dans leur enceinte couler les larmes de l'innocence.

Je marche à pas lents sous ces voûtes retentissantes ; dans mon illusion j'erre parmi

les ombres de mes infortunés compagnons, je les vois!

Un moment tu apparus à mes regards, tendre & belle *Malézi*, vertueuse & jeune *Boisberenger*; exemple de la piété filiale; oui, je te vois telle que tu te montrais parmi nous, couverte d'une robe blanche, symbole de la candeur de ton âge & de tes vertus; tu aidais les pas débiles d'une mère chérie, tu l'enlaçais de tes bras caressans, tu la pressois contre ton cœur; il sembloit qu'on vouloit te la ravir: non, vous deviez périr ensemble, & mourante avec toi, cette mère que tu idolâtrois t'a donné deux fois la mort.

Et toi aussi, jeune *Faudoas*, viens te joindre à ces ombres sacrées.

L'aimable enfant! sa jeune âme ne faisoit que de s'ouvrir à la vie & au bonheur (1); elle avoit seize ans, elle étoit l'unique & cher espoir de sa famille!..... elle étoit le trésor de sa mère! Tant d'attraits, tant de jeunesse & d'innocence, n'ont servi à ces

(1) Cette infortunée, ignorant son sort, disoit au bourreau qui venoit de la saisir, & en se débattant dans ses bras: *est-il vrai, Monsieur, que vous voulez me tuer? mais Monsieur, je ne vous ai rien fait! Ah! ne me tuez pas.* Des témoins présents ont entendu ces dernières paroles.

douces victimes qu'à les faire remarquer plutôt des bourreaux. Fleurs naissantes! aimables & malheureux enfans! votre sang, un sang si beau a donc ruisselé sur les échafauds! Affreux tyrans!... O vengeance!... que de talens, de vertus, de beautés ensevelis maintenant dans un coin de terre, & foulés sous les pieds du passant insensible!... Arrête, barbare! n'entens-tu pas des cris plaintifs! respecte cette terre qui se souleve, & viens-y planter la rose & le cipres!

A la foible lumière de la lune qui, après mille détours, arrivoit obscurcie dans cette triste enceinte, & frappoit ces murs dépouillés, je m'approche, j'attache les yeux sur des inscriptions éparfés çà & là, & que la main du désespoir avoit tracées. On lisoit ici : *O ma mere! je ne te verrai plus!* ici : *a lieu chere épouse, vis p ur nos en ans!* plus loin : *demain j'aurai vécu!* *O toi qui allois faire le bonheur de ma vie!* *toi dont j'étois si tendrement aimé!* *nous allions être unis; l'autel étoit paré, on m'arrache de tes bras, & mon lit nuptial est l'échafaud!*

Des caractères à demi effacés fixerent toute mon attention; j'ai repouffé l'ennemi à la côte de Bisme; j'ai aimé sincérement ma patrie, & je vais mourir comme un traître. Guerrier infortuné qui habitas cette horrible lieu, brave Dillon! tu est tombé victime de l'envie! ma's

tes lauriers ne font pas flétris, & l'amitié un jour saura les faire refleurir sur ta tombe!

Quelle est cette autre inscription? Dieux, les lignes sont sanglantes! je frémis! lisons.

*J'ai perdu en huit jours mon épouse, ma fille
& mon fils; hier quatre-vingts années ont sonné
pour moi: j'ai survécu à toute ma famille; heur-
reux! doinez-moi la mort, hâtez vous de prévenir
mon désespoir.*

Je m'eloignai avec effroi; mais rappelé à l'instant, avide de voir un réduit obscur que j'appercevois dans l'enfoncement, où nos neveux viendront un jour contempler le néant des grandeurs, j'en approche avec ce respect qu'on éprouve en entrant dans un sanctuaire.

C'est là que pendant une longue année mourut tous les jours, en attendant la mort, cette femme auguste, que le ciel ne semble avoir donné à la terre que pour offrir un monument de toutes les vertus & de toutes les infortunes.

Vertueuse Penthievre, vous vivez! & pour l'opprobre éternel de la France, ces mains bienfaisantes qui, dans des jours plus heureux, effuyèrent si long-tems les larmes des infortunes, sont encore chargées d'indignes liens! femmes, enfans, vieillards, indigens, ah! pleurez sur votre mère!

Tant de sentimens contraires, éprouvés dans un si court intervalle, avoient épuisé mes forces, mon cœur mourroit sous leurs poids : j'avois hâte de sortir de ces tristes demeures ; mais, égaré dans les détours, & cherchant une issue, je touchai, sans m'en apercevoir, au seuil d'une porte ; elle cria sur ses gonds rouilles, & ce mouvement involontaire fit tomber à mes pieds une lettre cachetée.

On lisoit sur l'enveloppe : “ qui que vous soyez, si vous avez connu le malheur, lisez, & remplissez les derniers vœux d'une femme mille fois plus infortunée que vous. „ J'ouvre cette lettre en tremblant ; elle contenoit une tresse de cheveux blonds, un petit anneau d'or : les pages remplies paroissoient écrites en caractères informes & mal assurés : je m'attache aux barreaux d'une fenêtre étroite, je veux lire ; mais dans ce moment la lune envieuse qui m'avoit prêté sa lumière, se couvrit de nuages, & d'épaisses ténèbres m'environnèrent.

Vous tous qui partagez mon émotion & ma douloureuse curiosité, vous brûlez de savoir ce que disoit cette lettre... attendez... , l'éclair n'est pas plus rapide que le tems que je mets à gagner ma demeure.... m'y voila ! je m'enferme, je me soustrais à tous les re-

gards; je lis cet écrit ... dieux, l'infortunée!
 Ah ! ne confions ses secrets qu'à sa famille,
 & respectons les dernières volontés de Ma-
 dame ***.

Extrait de l'Accusateur public, journal qui
 s'imprime à Paris, où il jouit du succès le
 plus mérité. On s'abonne pour ce journal au
 bureau littéraire du journal de Lausanne,
 prix 24 L. de France pour 24 numéros,
 franco jusqu'aux frontières de la Suisse.

*Vie de Mr. ZIMMERMAN, conseiller a'Etat
 & premier médecin du roi d'Angleterre à
 Hanovre, chevalier de l'ordre de Wlodo-
 mir, membre de plusieurs académies. Par
 Mr. S. A. D. Tissot, D. M. de la So-
 ciété royale de Londres &c. A Lausanne,
 chez A. Fischer & Luc Vincent, Impr.
 Libr. 1797, avec privilege de LL. EE.*

BIEN différente des biographies ordinaires,
 celle-ci nous présente dans son Auteur comme
 dans celui dont elle nous trace la vie, le
 mérite & les talens, deux hommes illustres,
 dont la Suisse s'honore, & que l'Europe comp-
 tera toujours au nombre des hommes juste-
 ment célèbres, des bons écrivains & des
 grands médecins du 18^{me}. siècle.

A ce double intérêt, l'ouvrage que nous annonçons, reunit celui d'être non simplement l'éloge, mais l'histoire de la vie de Mr. Zimmerman, que son Biographe nous montre tel qu'il l'a vu lui-même pendant 40 ans d'une liaison intime.

Né le 8 Décembre 1728 à Brug, ville de la partie allemande du canton de Berne, ce fut par choix que Mr. Zimmerman se voua à la médecine, qu'il fut l'élève du grand Haller, sous lequel il étudia à Göttingue & qui lui servit de pere, de mentor & d'ami.

Ne se bornant pas à l'étude de la médecine, il étudia encore les mathématiques, la physique, il apprit l'anglais, & il aima & cultiva toute sa vie la littérature anglaise.

Après quatre ans de séjour à Göttingue, Mr. Zimmerman revint en 1752 à Berne, où il avoit fait ses premières études; & après s'être marié à une parente de Mr. Haller, il se rendit à l'invitation de ses concitoyens, & s'établit à Brug, sa ville natale: sa réputation en pratique y étoit faite; il fut d'abord le médecin des malades de la ville & de ceux de son voisinage qui étoient très-nombreux. Après en quittant Berne, où il avoit vécu d'un bon retour de l'université, il perdit une grande partie des jouissances de la société, les facilités que procure une bibliothèque publique,

des Libraires, des journaux, en un mot... les secours nécessaires pour cultiver les lettres & les sciences auxquelles il étoit fortement attaché.

Mr. Zimmerman sentit trop vivement toutes ces privations, il n'eut pas d'agrémens à Brug, parce qu'il crut que l'on ne pouvoit y en avoir, & ayant toujours eu le genre nerveux très sensible, très délicat, le sentiment fréquent du mécontentement le jeta dans l'hypocondrie.

De Brug, où Mr. Zimmerman résida quatorze ans, il passa à Hanovre, pour y remplir la place de premier médecin du roi d'Angleterre, vacante par la mort de Mr. Werlhof, & à laquelle son illustre ami, Mr. le professeur Tissot, le fit nommer en la refusant pour lui-même.

Placé sur un plus grand théâtre, malgré ses succès comme médecin, comme écrivain, comme homme aimable, & les beaux fleurons qu'ajouta à sa ceinture les distinctions dont l'honoroit Catherine, l'appel de Frédéric le grand, qui se connoissoit bien en homme, la confiance d'importance, du ministre de la ville où son sort étoit lié, & celle de tout le Nord, une si heureuse union, une épouse digne de lui & digne celle qu'elle remplaçoit; enfin malgré les circonstances ex-

térieures qui dénotent le bonheur, Monsieur Zimmerman ne fut point heureux.

C'est avec la chaleur de l'ame sensible, & les réflexions de l'observateur éclairé, que Mr. le professeur Tissot nous trace les pertes & les malheurs qu'éprouva Mr. Zimmerman dans sa famille, qu'il nous présente le tableau de son génie, de son caractère, des talens, des travaux qui lui acquirent la célébrité, & des foiblesses, suite de la mobilité de ses nerfs qui en augmentant le poids de ses maux, de ses souffrances réelles, le rendirent trop sensible à ces petits *désappointemens*, dont la vie est semée, mettoient des disparates entre sa conduite, sa manière d'être en société, avec le ton de ses écrits, l'exposoient à être mal jugé de ceux qui le connoissoient peu, & lui attiroient des critiques aussi aigres qu'amères, source de sensations désagréables que ses nerfs mobiles irritoient encore, & qui usôient sa santé. Une cause aussi principale qu'honorable de ses chagrins, fut le zèle avec lequel, par amour de la religion, de l'humanité, de l'ordre, il poursuivit dans leurs derniers retranchemens les sectes destructives de toutes les bases de la société & félicité humaine : ses travaux pour cet objet, un procès désagréable que lui attira son courage à dévoiler les mystères & les dangers de cette association

connue

connue sous le nom d'illuminés, acheverent de ruiner sa santé: la foiblesse de celle-ci influant sur son moral, une profonde mélancolie s'emparant de lui, les ressorts de son ame commencerent à mollir. Hanovre menacée à cette époque, Mr. Zimmerman fut si frappé de crainte, des dangers qu'il couroit, si abbattu par l'idée de devoir fuir, que malgré le changement des circonstances, & les négociations qui sauverent le pays, il voyoit continuellement l'ennemi dévastant sa maison; il se livra à l'idée qu'il étoit ruiné, qu'il n'avoit pas un sol; cette illusion cruelle augmentant sa répugnance à se prêter aux conseils & aux remèdes qu'on lui proposoit pour son soulagement, il finit sa carrière le 7 Oct. 1795, à l'âge de 66 ans.

En nous bornant à cette esquisse rapide des faits principaux de la vie de Mr. Zimmerman, nous renvoyons les lecteurs à l'ouvrage même, dans lequel ils liront avec le plus grand intérêt, des details généralement peu connus, des traits qui caractérisant cet homme célèbre, en peignant l'humanité en général, décèlent chez le biographe, le talent si rare de rapprocher, comparer, discuter avec attention, & sans longueurs, les faits dont il s'occupe pour en tirer les conclusions les plus justes, les plus frappantes,

& mettre son lecteur à même d'apprécier le mérite d'un homme qui, malgré ses faiblesses, fut capable de se sacrifier au desir d'arrêter les principes destructeurs, auxquels on doit un état de chose, tel qu'il n'est pas, peut être, un honnête homme en Europe qui n'en souffre. Mieux instruite par une triste expérience de l'importance de la cause dont il s'étoit chargé, la postérité, dit Mr. Tissot, en lui rendant plus de justice qu'on ne peut le faire aujourd'hui, vengera sa mémoire de tout ce que la malignité a fait pour la ternir. L'analyse des divers ouvrages de Mr. Zimmerman est telle qu'on pouvoit l'attendre de son illustre biographe, qui pouvoit apprécier mieux que lui la dissertation sur l'irritabilité qui fut la première base de la réputation de Mr. Zimmerman, son discours général sur les tempéramens, ses observations sur les diverses maladies, son traité de l'expérience en médecine; le jugement que porte Mr. Tissot de ces ouvrages doit mettre le sceau à la réputation qu'ils ont eue à leur auteur.

Passant ensuite aux autres productions si connues, si louées & si critiquées de Mr. Zimmerman, son biographe donne l'analyse du Loggier national & du traité de la solitude. Ceux

qui les ont lu dans l'original seront surpris de la sagacité avec laquelle Mr. le professeur Tiffot les apprécie sur la simple traduction.

Nous renvoyons nos lecteurs à l'ouvrage même; ils y verront toutes les nuances du sentiment le plus tendre, avec toute l'impartialité du juge éclairé; & à l'intérêt qu'inspire la vie d'un homme célèbre, ils joindront celui de retrouver dans cet ouvrage, les excellens principes, l'esprit & la maniere qui caractérisent son illustre auteur.

ECONOMIE ANIMALE.

Continuation de la lettre adressée au rédacteur sur les Epizooties.

Du Val-d'Illiers.

LES principales causes des Epizooties étant, comme nous l'avons vu, la malpropreté ou la corruption de l'air, & la qualité venimeuse de la nourriture & des boissons, il est aisé de comprendre que la méthode très ordinaire de graisser l'animal de quelques graisses, ou de le frotter de goudron de Bouleau, ne peut être d'aucun secours, car ce goudron ou autre graisse qui se collent au poil de l'animal, ne peuvent pénétrer dans l'intérieur; & en se chargeant encore du poil de l'étable, cela for-

me au contraire une croute sur la peau qui en bouche les pores destines à donner passage au superflu des humeurs de l'animal malade.

Lorsqu'une épizootie exerce ses ravages, il faudroit prendre la précaution de brûler de tems en tems dans les etables un peu de ce goudron de Bouleau, ou les sommites de pins & sapins dont la vapeur acide corrige en quelque maniere, un air pesant & privé de circulation; on diminueroit par là une des causes qui augmentent les progrès du mal. Du bon vinaigre répandu dans l'étable infecté, est encore un excellent préservatif contre la corruption: des expériences phisiques prouvent que ce dernier moyen est préférable à la pratique de brûler ce vinaigre sur une pêle rougie, & cette observation doit être suivie dans la chambre d'un malade, sur-tout dans des cas de putridité; l'expérience confirme l'efficacité du vinaigre, puisque dans les pestes les plus violentes, les fabriquans de goudron de Bouleau, & les vinaigriers, n'en n'ont jamais été attaqué; or la matiere de ces remedes salutaires ne nous manque pas en Suisse: les premiers caracteres des épizooties, occasionnées par les causes que j'ai deduites, est une espee de fièvre chaude; conséquemment la premiere chose

à faire, est la saignée, afin de prévenir une fièvre inflammatoire ; il faut ensuite tâcher de donner assez de ton aux vaisseaux pour qu'ils puissent combattre la matière âcre qui circule avec les humeurs, & avoir la précaution de ne point laisser manger l'animal malade pendant un ou deux jours, pour que son estomac puisse se débarrasser de lui-même.

Il faut après cela lui faire prendre un breuvage qui consistera dans une décoction d'herbes émollientes, fondantes & antiputrides ; en un mot, des herbes & racines propres à prévenir l'inflammation.

Dans la première classe que je viens d'indiquer, je comprends les suivantes, savoir, la mauve vulgaire ; la saponaire, *saponaria* ; le pied de lyon, *alchemilla vulgaris* ; le petit baguenaudier, *coronilla varia* ; l'anserine *chenopodium* ; la mercuriale, *mercurialis perennis* ; le pas d'âne, vulgo, taconet, *tussilago farfara* ; le bouillon blanc ou *molina*, *verbascum*, ou *thapsus barbata* ; la réglisse, *glycyhiza* ; la guimauve, *althea officin* ; la betterave ; la fleur de sureau : telles sont les principales herbes émollientes parmi les officinales, auxquelles on peut joindre les farines de pois, de fèves, de seigle, d'avoine, ou autres semblables...

Voici les plantes principales de la seconde

classe, (fondantes & anti-putrides) très-utiles dans cette maladie, savoir, la racine de dent de lion, *leon todon tarunaea*; de chicorée *cichoretum*; du laitron, *sonchus arvensis*; de la laitue & de la scorfonnière; l'épideau furnageant, potamo-geton *natans*; la chicorée sauvage, *chicoreum intibus*; le plantain à larges feuilles, *plantago latifolia*, la grande marguerite, *ballio major*; l'oseille, *acetorella*; & la fumeterre, *Fumaria officinalis*, Lin Quoique les noms latins ne soient pas à l'usage des payfans, j'ai cru que les gens instruits aimeroient à les connoître tels que nous les donne Linné, botaniste actuellement le plus généralement suivi de tous les naturalistes.

Il est facile de se procurer la plus grande partie de ces plantes pendant l'été: & quand on ne peut les avoir toutes, on supplée les unes par les autres en augmentant les doses.

Il faut les faire cuire dans un pot de terre; on prend une livre de ces herbes ou racines, dans 10 pots d'eau, on y ajoute un bon verre de vinaigre, une cuillerée de miel, avec quelques dragmes de salpêtre ou de nître. Il faut introduire le breuvage de force dans l'œsophage de l'animal qui ne le prendroit jamais autrement.

Il ne faut pas négliger en même tems l'application des remèdes extérieurs, tels que la

vapeur de l'eau chaude, qu'on entretient en jettant des cailloux rougis au feu dans unseau d'eau, placé sous le ventre de la bête malade; des fomentations avec les mêmes herbes dont on vient de parler, auxquelles on peut joindre des plantes ameres, telles que l'absinthe, la menthe, la centaurée, l'origan, la rue, &, il faut de plus, laver le corps entier de l'animal avec de l'eau-chaude; & avoir, soir & matin, la plus grande attention pour que la place où gîte l'animal, soit tenue aussi nette que possible, & y mettre chaque fois de la litiere fraiche. Dès que l'effervescence de la fièvre commence à diminuer, il faut en venir aux remèdes qui augmentent la transpiration.

Pour cet effet, on fait avaler à la bête malade une décoction de la racine de char-don roland ou panicant *eryngium*; la racine du glouteron, ou bardane; la benoite commune, *geum urbanu*; du petit muget, *galium rubioides*, du persil, de la valériane sauvage & du fenouil; on y met de l'hydromel avec des baies ou graines de genievre, & de la fleur de sureau; enfin, on assaisonne le tout d'une petite portion de potasse.

Lorsque la bête est tout à fait hors de danger, il faut la mener paître dans une prairie bien ouverte, ou dans des lieux voisins des

montagnes, où il y ait le plus d'herbes odoriférantes.

Dans les jours chauds, -il faut avoir grand soin de les préserver de l'ardeur du soleil, & les conduire dans des bois où ils puissent trouver de l'ombre sans être pourtant dans l'humidité.

Avec ce petit nombre de précautions, on pourra conserver une grande partie de son bétail dans une épidémie, telle, ou approchant de celle que Mr. Lepechin a observé en Russie, & dont je retrouve ici les caractères principaux.

L'animal qui en étoit atteint, refusoit d'abord toute nourriture, il lui survenoit ensuite une forte diarrhée; la bête enflait & crevoit en rendant le sang par toutes les ouvertures. Il étoit très-rare qu'une pièce de bétail attaquée de la maladie n'y succombât point; c'étoit un bon signe, lorsqu'il lui survenoit en différens endroits du corps des inégalités & des bosses, d'où l'on peut inférer avec vraisemblance que tout le mal provenoit uniquement de la putréfaction du sang, & que cette crise annonçoit que les efforts des vaisseaux pour la combattre prenant le dessus, forçoient la partie putride du sang de se jetter vers les parties extérieures, ce qui ne pouvoit manquer de soulager l'animal malade.

Si ce morceau est accueilli du public comme le mérite le sujet, digne de son attention, je vous enverrai, M., un appendix sur la meilleure maniere de recueillir, de sécher, de conserver, de cuire, d'infuser; en un mot, d'employer les plantes & leurs racines pour l'usage médicinal, tant des hommes que des bestiaux, sujet dont on s'occupe trop peu, & qui cependant est d'une grande importance, puisque de là dépend très-souvent le succès d'un remède.

CLÉMENT, *vicaire.*

ETRENNES DE NOUVEL AN,

Données à la jeunesse Zuricoise, par la Société des amateurs de musique, & par la Bibliothèque civique, le premier Janvier 1797. Se trouve à Zurich.

DEPUIS que nous rédigeons ce journal, nous avons annuellement fait connoître cette sorte de production, unique dans son genre, & dont le but est d'accélérer les progrès du vrai patriotisme, des vertus religieuses & morales, sans lesquelles toutes les sociétés tendent à leur dissolution, & de contribuer à inculquer dans l'ame des jeunes gens les principes de subordination au gouvernement

par des exemples tirés de l'histoire nationale ; ainsi l'une de ces étrennes, celle de la Société des amateurs de musique, est une hymne patriotique ; la gravure assez mauvaise qui est à la tête, représente la justice & la paix, s'unissant par un tendre embrassement : nous ignorons le nom du compositeur de la musique, mais les paroles sont de Mr. Lavater, Sa muse, célèbre le bonheur dont jouit notre patrie, la Providence qui veille sur nous y maintient l'union de la justice & de la paix, Nous ne pouvons, dit-il, avec raison, méconnoître, que dans les momens les plus critiques de ces tems orageux, nous n'ayons éprouvé la protection divine, d'une manière à nous remplir de gratitude envers l'Être Suprême, sans le secours duquel on eut dès long-tems pu dire que la Suisse n'étoit plus ce qu'elle avoit été.

Tant de bienfaits imposent des devoirs aux états, aux individus, & le Poëte après avoir tracé le tableau de ce qu'est encore la Suisse, nous présente celui de l'horrible épidémie politique, morale, religieuse, qui en dévastant le midi, anéantit le plus bel empire de l'Europe ; il s'arrête aux précautions à prendre pour nous préserver de cette funeste contagion ; il célèbre la justice & la paix, dont la base est la religion ; il dépeint les tristes

suites de l'insurrection, du mépris de tous les vrais principes, de l'impïeté, de la discorde, & d'une liberté dégénérée en licence. Il termine ce morceau par des vœux pour que l'Être-Suprême continue à éloigner de nous, les maux affreux qu'éprouvent d'autres pays, & pour qu'en général toutes les nations se réunissent enfin par les liens de la justice & de la paix.

On connoit trop la maniere de l'Auteur pour avoir besoin de la décrire; nous nous bornerons à assurer nos lecteurs que nous avons avec plaisir, remarqué moins d'entassement dans les idées, moins de bouffouffure dans les expressions, & plus de simplicité & de clarté qu'il n'en règne dans d'autres piéces du même auteur.

Une anecdote Neuchateloise est le sujet de l'étrenne donnée aux jeunes Zuricois, par la Bibliothèque civique.

Les Mélanges Helvétiques, ce recueil national intéressant à lire, & à relire, nous ont fait connoître l'histoire des trois voyages d'Henri second d'Orléans, duc de Longueville, dans ses Etats de Neuchatel & de Valengin (1).

L'auteur de l'étrenne, en promettant que

[1] Mélanges Helvétiques, tome III.

celle de l'année prochaine roulera sur le même sujet, se borne dans celle-ci à rappeler les démêles qu'Henri eut dans son premier voyage avec la ville de Neuchatel ; & s'il faut pour être juste, avouer que celle-ci sembla se plaire à l'inquiéter & à l'aigrir par son intolérance pour le culte de son Souverain , sa résistance à spécifier la teneur de l'office de ses magistrats , son refus formel de rédiger par écrit les privilèges , droits , coutumes , dont elle exigeoit qu'Henri jura la conservation , il faut aussi convenir que ce prince ardent & fougueux dans sa première jeunesse , ne pouvant souffrir aucune opposition à ses volontés , dirigé par une mere despotique , entouré de flatteurs & de conseillers perfides , & passant les bornes d'une sage modération , mécontenta par sa conduite une grande partie de ses sujets ; mais l'âge ayant meuri son esprit , son caractère étant naturellement bon , juste , bienfaisant , il devint le pere de ses peuples , & mit la plus grande ardeur à maintenir leurs droits & privilèges , sur-tout ceux qu'avoient ces deux Comtés en qualité de Suisses.

Partageant en 1650 la disgrâce de ses beaux-freres les princes de Conti & de Condé , Henri donna une preuve du vif intérêt qu'il prenoit à ses sujets. Il étoit gardé au château

de Vincennes par le régiment des Gardes-Suisses. Un capitaine de Neuchatel, nommé Felix Marval, refusa de monter la garde à son tour, se fondant sur ce que né sujet de Henri II, ni son devoir, ni son honneur ne lui permettoient de contribuer à retenir son souverain en prison : le prince le sut, il fut charmé de cette preuve de fidélité ; mais sentant combien il importoit aux Neuchatelois de se montrer Suisses en toute occasion, il ordonna à Marval de faire son service, ajoutant que ce n'étoit pas comme son sujet, mais comme Suisse, qu'il étoit à la solde du roi de France. La gravure qui est au frontispice de l'étrenne, représente cette scène. En terminant le récit, & après avoir fixé l'attention des jeunes Zuricois sur ce trait touchant, si différent de ce qu'annonçoit la jeunesse d'Henri, & qui peint si bien un bon prince, l'Auteur les exhorte à ne jamais s'associer à ceux de leurs contemporains, qui désignent par l'odieuse dénomination de tyran ou de despote, chaque prince, chaque souverain, ou à ceux qui, soit par ignorance, soit par méchanceté, calomnient & jugent leur conduite, poussant même leur criminelle audace au point de briser leur trône pour s'el ver eux memes sur ces augustes ruines : dans tous les tems, ajoute l'auteur,

il y a eu, il y a encore des rois & des princes qui, par leurs vertus & leur sagesse ont fait le bonheur de leurs peuples, & mérité que la postérité équitable immortalisât leur nom.

A cette sage exhortation & observation, l'auteur ajoute la précaution bien sage encore, de prémunir ses jeunes concitoyens & en général toute la jeunesse Suisse contre le poison dangereux de ces écrits en tout genre, qui sous prétexte de procurer le bonheur des peuples, n'ont d'autres but que de relâcher, d'anéantir toutes les constitutions qui existent, & qui par de belles phrases, séduisant la jeunesse, la rendent de fait indifférente à l'ordre établi, pour la faire courir après des chimères. Il conclut enfin par une invitation à tous les jeunes confédérés Suisses, de respecter les gouvernemens étrangers, & de rester en même tems inviolablement attachés aux leurs, basé sur des droits & sur des loix que l'expérience nous démontre avoir été calculé pour le bonheur de tous les Etats qui constituent la confédération Helvétique.

MORCEAU TIRÉ DE L'ALLEMAND.

Après quelques instances réitérées, Civitella commença ainsi son récit.

LE printems dernier, j'eus le malheur d'irriter contre moi l'ambassadeur de **, sa vengeance me poursuivoit, & mes amis me conseillèrent de me soustraire à ses effets, jusqu'à ce que l'intervention de quelques personnes de poids eut tout arrangé. Il m'étoit pénible de renoncer entièrement à Venise ; & je résolus de prendre une habitation dans le quartier très-solitaire (1) de Murano, où sous un nom étranger, j'eus bientôt une maison comme je la désirois. Le jour, j'y vivois caché ; & les nuits étoient consacrées à mes amis & aux douceurs d'une petite société.

Mes fenêtres donnoient sur un jardin qui, à l'occident, étoit borné par les murs d'un couvent, & formoit à l'orient une presqu'île, baignée par les lagunes. Le jardin étoit délicieux, mais on le fréquentoit fort peu le matin : quand mes amis me quittoient, j'avois l'habitude de passer encore quelques

(1) Petite île de Venise.

instans à ma fenêtre avant d'aller me coucher, & de voir le soleil se lever sur le golfe. Si vous n'avez pas encore joui de ce spectacle, dit Civitella, en s'adressant au Prince, je vous recommande cet endroit de l'île, le plus favorable peut-être de tout Venise, pour y voir cette grande beauté de la nature. Une nuit de pourpre est répandue sur l'immensité; une vapeur dorée l'annonce dans le lointain sur les lisieres de la lagune: & le ciel & la mer, remplis d'attente, reposent encore, quand tout-à-coup le soleil paroît dans toute sa pompe.

Un matin, qu'attiré encore par une douce habitude, je livrois mes regards avides à ces étonnantes beautés, je découvre tout-à-coup que je n'en suis pas le seul témoin. Il me semble entendre des voix; & lorsque guidé par les sons, je me tourne du côté de la mer, je vois une gondole aborder le rivage. Peu d'instans se passent, & j'apperçois quelques personnes s'avancer à pas lents dans le jardin, & remonter une allée. C'étoient un homme & une femme qu'un petit nègre accompagnoit. La femme étoit vêtue de blanc, & à un de ses doigts je distinguois un diamant étincelant; le crépuscule ne me permit pas d'en voir davantage.

Ma curiosité s'accroit. Une promenade à
une

heure aussi extraordinaire , car à peine commençoit-il à faire jour. L'idée me parut nouvelle ; & je voulus en suivre le dénouement , autant que cela me seroit possible.

Je les perdis bientôt de vue. Les bosquets du jardin me les déroboient ; un chant agréable remplit en attendant le silence. Il venoit des gondoliers , qui d'après l'usage Vénitien , charmoit ainsi l'ennui de l'oïveté. C'étoient des stances du Tasse. Le moment & l'endroit s'accorloient avec les vers , & une douce melodie completoit l'harmonie.

Le jour avoit paru tout-à-fait : on pouvoit à présent reconnoître tous les objets. Je retrouve le groupe : je vois les deux personnes principales remonter l'allée ; mais elles s'éloignent encore de ma fenêtre , et je ne pouvois distinguer leurs traits ; la noblesse de leur démarche me fait croire à celle de leur état , & une taille élancée & céleste dans ses proportions me fait présumer que la femme étoit d'une beauté peu commune. Le spectacle du soleil levant , qui dans ce moment se developpoit dans toute sa magnificence sur leurs têtes , ne paroïssoit pas les occuper du tout.

Je me hâte de chercher un telescope pour approcher de ma vue cette singuliere apparition : ils avoient d'ailleurs encore une f s

& il se passe assez de tems sans que je le revoie. Le soleil, en attendant, s'étoit levé tout-à fait. Les voilà absolument devant moi. Je puis les contempler. Quelle ravissante figure se montre à mes regards ! Est-ce un jeu de mon imagination, ou la magie de la lumière ? Je croyois voir un être surnaturel ; & frappé de son éclat, mon œil ébloui se replia sur lui même : tant de grace avec tant de majesté ; tant d'expression & de grandeur avec tant de jeunesse. C'est en vain que je chercherois à la dépeindre, avant ce moment, je n'avois pas connu la beauté. L'intérêt avec lequel ils se parlent, les fait rester à la même place ; & j'ai le tems de me perdre dans ce magique tableau. A peine cependant mes regards sont-ils tombés sur celui qui l'accompagne, qu'elle même n'est plus en état de les rappeler. Il paroïssoit avoir passé la première jeunesse. Sa figure étoit grande & imposante. Il sembloit que sur son front auguste se peignoit le génie & l'élévation : & moi même, quoique à l'abri de toute découverte, je ne pouvois soutenir l'éclat de son regard étincelant sur de sombres sourcils. Autour de ses yeux reposoit une tranquille & touchante mélancolie ; & une expression de bienveillance qui erroit sur ses lèvres, adoucissoit l'austère sévérité qui ombrageoit son beau visage. La coupe

de ce visage ne me parut pas européenne, & son vêtement, choisi avec hardiesse & succès dans différens costumes, donnoit à sa figure un caractère extraordinaire & rehaussoit l'expression de son ensemble. Quelque chose de vague dans son regard pouvoit faire présumer un enthousiaste ; mais son maintien, ses gestes, annonçoient un homme que le grand monde avoit formé.

Pour sa conduite, elle me paroissoit tout-à-fait incompréhensible. Ses regards significatifs se posoient sur elle avec passion quand elle détournoit les siens, & retomboient à terre dès qu'ils les rencontroit. Quel délire, me disois-je ! je passerois une éternité à ne regarder qu'elle. Ils s'arrêtèrent devant un bassin, à quelque distance l'un de l'autre, perdus dans un long silence ; le regard attendri de l'inconnue, sembloit vouloir saisir chaque pensée naissante qui paroissoit se former sur le front de cet homme singulier. Et lui, comme s'il ne se sentoît pas assez de courage pour recevoir cette belle image de la première main, cherchoit à la dérober dans le reflet des eaux, ou fixoit d'un regard distrait un groupe qui ornoit le bassin.

Peut être cette scène muette eût-elle duré encore long-tems, si cette femme charmante avoit pu la supporter. Avec la plus atten-

drissante & la plus aimable expression, elle s'avance vers lui & prend une de ses mains qu'elle porte à sa bouche. Le plus froid des mortels ne s'y oppose pas; mais laisse sans réponse d'aussi tendres démonstrations.

Il y eut dans cette scène quelque chose qui m'émut vivement, & c'étoit lui qui me toucha jusqu'au fond de l'ame. Une violente émotion sembloit travailler son cœur. Un irresistible entraînement sembloit l'attirer vers elle. Une main invisible l'en éloignoit, & dans un douloureux silence, je vois ce combat. Ciel, avec combien d'attraits le danger étoit à ses côtés. Non, me disois-je, il ne lui résistera pas, il doit succomber, il succombera, je m'attends à le voir tomber à ses genoux, j'espère une réconciliation. Rien de tout cela, cet homme bizarre tire d'un porte-feuille un papier caché, & le remet entre les mains de la femme. Un deuil soudain couvre ses traits, en le regardant: & des larmes tombent de ses yeux. Après un court silence, ils quittent cet endroit. Je vois paroître une femme avec que je n'avois pas encore apperçue. L'inconnue s'avance vers elle & lui parle: pour lui il s'agit, en attendant l'occasion de rester. Sans être apperçu; irresolu, & le regard fixé sur elle, il s'arrete, s'avance, s'arrete encore & disoit enfin. Les femmes s'inquiètent

de ne plus le voir ; elles le cherchent ; elles paroissent l'attendre ; leurs regards errent autour du jardin ; les pas se multiplient ; mes yeux aident à le chercher , & ne le trouvent pas ; il n'est nulle part. J'entends tout d'un coup sur le canal le frémissement de l'eau , & une gondole part du rivage. C'étoit lui. Il me fallut un effort pénible sur moi-même pour ne pas le crier à l'inconnue. Tout m'étoit expliqué ; c'étoit une scène de séparation. Elle sembloit pressentir ce que je savois , & bien plus vite que l'autre ne put la suivre , je la vois sur le rivage. Il étoit trop tard : comme un trait rapide s'éloignoit la gondole : & on ne voyoit plus dans le lointain qu'un mouchoir blanc dans les airs. Peu après les femmes passèrent l'eau. Je restai encore quelques instans , & je crus avoir fait un songe. Il avoit été si beau que je desirois le voir se renouveler le plus souvent possible : & le jardin m'étoit devenu bien plus cher , depuis que mon imagination l'avoit peuplé d'aussi ravissantes images.

Un tems triste m'avoit chassé de ma fenêtre ; mais la première belle soirée m'y attira sans que je m'en apperçusse. Jugez de mon étonnement , quand après quelques regards errans & curieux , je vis la robe blanche de mon

inconnue luire à mes yeux : c'étoit elle , elle-même. Je n'avois pas seulement rêvé. La femme âgée étoit avec elle , elle tenoit par la main un enfant ; mais l'inconnue , concentrée, restoit solitaire dans une des allées. Toutes les places qui lui étoient devenues intéressantes par celui qui l'accompagnoit, furent visitées par elle : elle resta long tems sur-tout devant ce bassin , & son regard fixe & prolongé cherchoit en vain une image chérie. Si, dès la première fois , sa beauté m'avoit entraîné, aujourd'hui ; quoique plus douce, son action n'en étoit pas moins pénétrante.

Pendant que je suis encore à réfléchir si je dois descendre dans le jardin, ou me borner à chercher quelque éclaircissement, je vois une petite porte pratiquée dans le mur du couvent s'ouvrir, & un religieux s'avancer, je vois l'inconnue marcher à pas précipités : il tire un papier qu'elle saisit avidement, & une joie vive se répand sur toute sa figure.

Dan cet instant une visite inattendue vient me troubler : je m'éloigne de la fenêtre avec soin, & pendant une heure entière l'impatience me dévore : enfin, je reste seul ; mais en retournant à ma place, tout a disparu : le jardin est vuide. Lorsque j'y descends, je ne trouve plus de gondole : j'ignore absolument ce qu'étoit devenue l'inconnue. En por-

tant mes regards autour de moi, j'apperçois un papier dans le sable; en m'approchant, je vois que c'est une lettre; ce ne pouvoit être que celle que le religieux lui avoit remise. Heureuse découverte. Tout ce secret va donc m'être dévoilé, me disois-je, & sa destinée me sera confiée. La lettre avoit été cachetée d'un Sphinx, sans adresse & écrite en chiffres. Ceci ne me découragea pas; m'entendant parfaitement à déchiffrer. Je la copie à la hâte, il étoit à présumer qu'elle reviendroit la chercher, sitôt qu'elle s'apercevroit l'avoir perdue. Si elle ne la retrouvoit plus, c'étoit une preuve que le jardin étoit fréquenté, & cette découverte pouvoit l'en laanir, & me priver de toutes mes espérances.

Ce que j'avois présumé eut lieu; à peine avois-je fini la copie de la lettre, que l'inconnue arriva, suivie de sa compagne. Toutes deux parurent chercher quelque chose avec inquietude. Je n'eus que le tems de faire tomber la lettre à un endroit où elles devoient passer. Sa joie si pure me remplit d'un sentiment délicieux; d'un regard interrogatif, comme si elle vouloit s'assurer si une main profane avoit osé t u her cet écrit si cher, elle l'examinait avec soin: mais l'air de contentement avec lequel elle le cacha dans son sein, me prouva qu'elle n'avoit au-

cun soupçon. Elle partit & un regard reconnoissant qu'elle jetta en arriere, parut remercier le genie protecteur du jardin, qui avoit si si telement surveillé les secrets de son cœur; je me hâtois de déchiffrer la lettre ; je l'essayai dans plusieurs langues ; je ne réussis qu'en anglais. Le contenu m'en frappa vivement.

La suite à un autre No.

P R É C I S

De la Séance de la Société d'Emulation patriotique de Neuchatel du 6 Janvier 1797.

CETTE Séance qui , d'après notre dernier programme , devoit se tenir quelques jours plus tôt , avoit pour objet d'adjuger les prix de l'année précédente , & de proposer de nouveaux sujets pour ceux de cette année.

Des considérations auxquelles la Société a dû avoir egard par un sentiment d'équité , lui ont fait renvoyer au mois d'Avril prochain l'adjudication du prix qu'elle avoit proposé sur la culture de la vigne.

Elle n'a point adjugé de prix aux deux Mémoires qui lui ont été envoyés sur la seconde question , quoiqu'il y eut , à bien des égards, des choses excellentes, dont on remercie les auteurs ; mais la question n'a pas paru y être traitée d'une maniere assez précise. On

auroit désiré d'y trouver plus d'ordre & de méthode, & moins de réflexions étrangères au sujet. La Société proposera donc encore la même question pour sujet de l'un de ses prix; & nous exhortons ceux qui voudront travailler sur cette matière, à éviter les défauts que nous venons de reprocher.

Nous ne dissimulerons point, que ce n'est qu'à regret que la Société a vu que personne ne s'étoit occupé de la description topographique & économique de quelques-unes des Jurisdictions de cet Etat. Elle envisage cette question comme l'une des plus utiles qu'elle puisse proposer pour le bien public; & elle se fera en conséquence un devoir d'en faire pendant plusieurs années le sujet de l'un de ses prix. Je dois même annoncer de sa part, que si elle reçoit deux Mémoires satisfaisans sur cette question, elle distribuera deux prix de même valeur.

La Société propose maintenant pour sujet d'un premier prix, qui consistera en une médaille d'or du poids de 20 ducats, la question suivante :

Quelle est la saison la plus favorable & la meilleure manière de provigner, selon la qualité du terrain & du plant? Et dans quel cas convien-

droit-il mieux de renouveler nos vignes par la plantation que de les provigner ?

La Société propose de nouveau pour sujet de son second prix , qui consistera aussi en une médaille d'or du poids de 20 ducats, cette question :

Jusqu'à quel point les Arts & le Commerce peuvent-ils être exercés utilement dans ce pays ? & quels seroient les moyens les plus propres à porter ses habitans à se contenir dans les limites qu'on auroit indiquées , & à tourner principalement leurs vues du côté de la culture des terres ?

Enfin la Société décernera une troisième médaille d'or , du poids de douze ducats , à la meilleure *description topographique & économique d'une Jurisdiction quelconque de cet Etat , de sa population , de la culture qui y est en usage , des défauts de cette culture , des corrections qu'on pourroit y apporter & des perfectionnemens dont elle seroit susceptible ?*

Cette description doit embrasser les bois & les forêts , les indices de mines de houille , de gyps , &c. &c.

Nous devons prévenir les personnes qui voudront s'occuper de ce sujet , que la Société a déjà reçu & couronné deux Mémoires sur cette même question , dont l'un renferme la description de la Mairie de Valangin , & l'autre celle de la Brévine.

Les Mémoires devront être adressés à M. le ministre Meuron , secretaire de la Société, avant le premier octobre prochain , & la proclamation des prix aura lieu , s'il est possible , dans le courant du mois de decembre suivant. On avertit les concurrens de ne point se nommer , sous peine d'exclusion ; mais d avoir l'attention de joindre à leurs Memoires un billet cacheté qui renferme la même devise que l'ouvrage , avec le nom & l'adresse de l'auteur. Ce billet ne fera ouvert que dans le cas où le Mémoire auroit remporté le prix. ▼

La Societé demande encore , que les Mémoires qu'on lui présentera , n'excèdent pas trois quarts d'heure de lecture.

ANNONCE LITTÉRAIRE.

LES succès qu'ont obtenu les traductions de Diogene & d'Arathon de Mr. Wieland , ont fait desirer dès long tems qu'on s'occupât du soin de transmettre à la littérature françoise , au moins une partie des nombreux écrits dont cet auteur célèbre a enrichi la littérature allemande. Un françois établi depuis quelques années en Saxe , a entrepris de réaliser ce souhait , dans un recueil intitulé : *Oeuvres choisies de Mr. Wieland* , traduites

de l'allemand d'après la dernière édition des ouvrages de cet auteur. Le premier volume de ce recueil, contiendra les Dialogues des Dieux; le second & le troisième, le Miroir d'or &c., & cette édition françoise, ornée d'un très bon portrait de l'auteur, sera publiée avec tout le soin possible à Zurich par Henri Gefner, le fils du chantre d'Abel, & le gendre de Mr. Wieland.

Avis aux voyageurs en Suisse, avec une carte des principales routes de la Suisse, où l'on a marqué les distances d'un endroit à l'autre; gravée à Berne par Mr. Eichler, & se trouve chez l'éditeur J. G. Heinzmann 1796.

L'OUVRAGE qui porte ce titre, est le texte de la carte des routes principales de Suisse, publiées en 1794. L'auteur a donné aux voyageurs une notice succincte des objets remarquables, qui se trouvent sur leur passage, & il les dirige quant aux petites courses accessaires. Comme son principal séjour depuis plusieurs années, est à Berne, c'est sur cette ville & ce canton qu'il s'étend le plus. Les objets généraux, sur lesquels, dans chaque ville, il cherche à fixer l'attention, sont 1°. la population, 2°. les moyens de connoître les lieux où

l'on est, 3°. les assemblées publiques, 4°. les places & les bâtimens remarquables, 5°. les arts & sciences, 6°. les productions, 7°. les promenades, 8°. les excursions à faire, 9°. l'indication des moyens, facilités, occasions qu'on trouve pour voyager; enfin, 10°. des postes & des routes, des principales villes de la Suisse.

B O T A N I Q U E.

LE goût généralement répandu de cette science, nous fait supposer que nos lecteurs apprendront avec plaisir, qu'on peut soufciire à Lausanne, chez Mr. Kronauer docteur en médecine rue de St. Laurent, pour des plantes suisses sauvages, & séchées avec soin par lui-même; les amateurs pourront les acquérir séparées ou rangées, selon les systèmes de Linné, de Tournefort, ou de Haller; avec les noms françois & allemands; & suivant les numéros de Mucray, Reichard, & Laichardin, & de Haller.

Les écoles publiques qui voudroient répandre le gout de cette science aussi agréable qu'utile, trouveront chez Mr. Kronauer une instruction complète à l'usage des écoliers. Il a des collections de plus de 1200 espèces'

toutes prêtes; & il se propose de les augmenter chaque année, s'engageant à remplacer les plantes gâtées, & à donner des doublets pour moitié prix, à tous ceux qui se feront déjà fournir chez lui. Il possède beaucoup de joncs *carex* & de gramens, ainsi qu'une quantité de plantes acclimatées, dont l'histoire de Mr. de Haller ne fait pas mention. Le prix de 100 plantes est un louis neuf. Mr. Kronauer ne bornant point son zèle à procurer des herbiers, se propose encore de donner des leçons dans cette science, & d'aller herboriser avec ses écoliers, soit dans les environs de la ville, soit d'accompagner les amateurs qui voudroient faire des courses ou des voyages de botanique dans les Alpes. Il démontrera dans ses leçons toute la matière médicale selon Linné, avec les explications nécessaires en chymie, & traitera ainsi la partie la plus essentielle des trois regnes de la nature.

A N E C D O T E

Extraite d'un papier fra , is.

DANS le tems (il y a deux ans,) où l'on étoit obligé, sous peine de mort, de mettre en écrit sur sa porte son nom, son prénom,

sa profession, le lieu de sa naissance, son âge &c. , une femme dont les appas n'étoient pas de fraîche date, fit écrire pour son compte, vingt-neuf ans. Une de ses vieilles amies qui vint la voir, n'avoit pas manqué de jeter un coup-d'œil, avant d'entrer, sur l'article qui tient le plus au cœur des femmes: comment! lui dit-elle, est-il possible que vous n'ayez pas trente ans, il y en a plus de quarante que nous nous connoissons, & nous étions déjà grandelettes. Il est vrai, répondit l'autre sans se déconcerter; j'ai mis vingt neuf ans à la porte, & j'en ai gardé vingt.

LES MALHEURS DE LA DÉFIANCE.

F R A G M E N T

D'un poëme manuscrit sur l'imagination (1).

VOIS-TU ce malheureux, qu'un tyran de Sicile

(1) On fait que J. J. Rousseau fut le modèle & la victime de cette triste affaire: plus de personnes attirèrent ou conservèrent sa confiance. Dans le long séjour qu'il fit à la campagne, il voyoit moins encore le plaisir de jouir de la nature, que le bonheur d'être éloigné de sa femme. Au moment de sa mort, il ne se rappella aucun de ses anciens amis, ne parut donner aucun regret à aucune des personnes qu'il avoit connues, & ses dernières paroles furent: „ouvrez-moi cette fenêtre, que je voye encore ce beau soleil.” *Note de l'auteur, ainsi que les suivantes.*

Appelle à son festin ? (2). Pâle & tout effrayé ,
 De cette menaçante & sinistre amitié ,
 Il goûte avec effroi ces delices perfides ;
 Porte , en tremblant , la coupe à ses lèvres livides ;
 Vers les lambris dorés jette un œil éperdu ,
 Et sur sa tête voit le glaive suspendu .
 Telle est la défiance au banquet de la vie .
 Que dis-je ? son poison en corrompt l'ambrosie ;
 Elle même contre elle , aiguise le poignard ;
 Donne aux ombres un corps , un projet au hasard ,
 Charge un mot innocent d'un crime imaginaire ,
 Et s'effraye à plaisir de sa propre chimère :
 Ainsi , dans leurs forêts , les crédules humains
 Craignoient ces dieux affreux qu'avoient forgés leurs
 mains .

Quel besoin plus pressant nous donna la nature ,
 Que de communiquer les chagrins qu'on endure ,
 De faire partager sa joye & sa douleur ,
 Et dans un cœur ami de repandre son cœur ?
 Toi seul , triste martyr de ta sombre prudence ,
 Toi seul , ne connois pas la douce confiance :
 En vain de ton secret tu te sens opprimer ,
 Au sein de quel ami l'oseras-tu verser ?
 Des amis ! crains d'aimer ; les plus pures delices ,
 Dans ton cœur soupçonneux se chassent en supplées :
 Des plus mortels poisons , l'abeille a fait son miel :
 Toi , du plus doux objet , tu connois ton fiel ;

(2) On se rappelle le repas que Denys le tyran donna à Damocles .

Ton cœur, dans l'amitié, prévoit déjà la haine ;
 De soupçons en soupçons, l'amour jaloux te trame ;
 Un genie ennemi brise tous tes liens ;
 Tu n'as plus de parens, ni de concitoyens :
 Te voilà seul : vas, fuis loin des races vivantes,
 Habite avec les rocs, les arbres & les plantes,
 Dans quelque coin desert, dans quelque horrible lieu,
 Ou tu ne pourras plus calomnier que Dieu :
 Mais à voir les humains, tu ne dois plus prétendre ;
 Tu ne dois plus les voir, ne dois plus les entendre :
 Ton ame morte a tout, ne vit que par l'effroi ;
 Les morts font aux vivans moins etrangere que toi ;
 Le regret les unit : & toi, tout t'en separe.
 Helas ! il le connut ce païr si bizarre,
 L'ecrivain qui nous fit entendre tour-à-tour
 La voix de la raison & celle de l'amour.
 Quel sublime talent ! quelle haute sagesse !
 Mais combien d'injustice, & combien de foiblesse !
 La crainte le reçut au sortir du berceau,
 La crainte le suivra jusqu'aux bords du tombeau.
 Vous qui de ses écrits savez goûter le charmes,
 Vous tous qui lui devez des leçons & des larmes,
 Pour prix de ces leçons, & de ces pleurs si doux,
 Cœurs sensibles, venez, je le confie à vous,
 Inprimis moi-même : plaindre sa defiance,
 Raconter son mortel, il s'offre à sa prescience ;
 Amis, amis, amis de sa vie & de sa mort,
 Sa main m'aida, la main m'aidera :
 L'art, l'art, l'art, l'art, l'art, l'art, l'art, l'art,
 Pour aller le premier le rayon qui va naitre ;

Peut-être au bord des eaux , par ses rêves conduit ,
 De leur chute écumante , il écoute le bruit ;
 Ou , fier d'être ignoré , d'échapper à sa gloire ,
 Du pâtre qui raconte , il écoute l'histoire ,
 Il écoute , & s'enfuit ; & sans soins , sans desirs ,
 Cache aux hommes qu'il craint ses sauvages plaisirs :
 Mais s'il se montre à vous , au nom de la nature ,
 Dont sa plume éloquente a tracé la peinture ,
 Ne l'effarouchez pas , respectez son malheur ;
 Par des mots caressans apprivoisez son cœur :
 Hélas ! ce cœur brûlant , fougueux dans ses caprices ,
 S'il a fait ses tourmens , il a fait vos delices.
 Soignez donc son bonheur , & déterminez son ennui ;
 Consolez-le du sort des hommes , & de lui.
 Vains discours ! rien ne peut adoucir sa blessure ,
 Contre lui , ses soupçons ont armé la nature ;
 L'étranger dont les yeux ne l'avoient vu jamais ,
 Qui chérit ses écrits , sans connaître ses traits ;
 Le vieillard qui s'éteint , l'enfant simple & timide ,
 Qui ne fait pas encore ce que c'est qu'un perfide (1),
 Son hôte , son parent , son ami lui font peur ;
 Tout son cœur s'épouvante au nom de bienfaiteur.
 Est-il quelque mortel , à son heure supérieurement ,
 Qui n'expire appuyé sur le mortel qu'il aime ,
 Qui ne trouve des pleurs dans les yeux attendris
 D'un frère ou d'une sœur , d'une épouse ou d'un fils ?

(1) Voyez dans ses confessions , ses inquiétudes
 que lui causerent un veillard envieux & un enfant ,
 qu'il ne retrouve plus dans la promenade où
 il avoit coutume de les rencontrer , & qu'il croyoit
 conspirer avec ses ennemis.

L'infortuné qu'il est ! a son heure dernière ,
 Souffre à peine une main qui ferme sa paupière ;
 Pas un ancien ami , qu'il cherche encore des yeux !
 Et le soleil lui seul a reçu ses adieux.

Malheureux ! le trépas est donc ton seul asile ;
 Ah ! dans la tombe au moins repose enfin tranquille ,
 Ce beau lac (1), ces flots purs , ces fleurs , ces gazons
 frais,

Ces pâles peupliers , tout t'invite à la paix.
 Respire donc enfin , de tes tristes chimères ;
 Vois accourir vers toi , les époux & les mères ;
 Regarde ces amans , qui viennent chaque jour
 Verser sur ton cercueil les larmes de l'amour ;
 Vois ce groupe d'enfans se jouant sous l'ombrage ,
 Qui de leur liberté viennent te rendre hommage ; (2)
 Et dis , en contemplant ce spectacle enchanteur :
 „ Je ne fus point heureux , mais j'ai fait leur bonheur. „

Par l'abbé Delille.

É L O G E D E F A V A R T.

Air : *On compteroit les diamans.*

CHANTONS , amis , chantons Favart !
 Il fut le favori des graces ;
 Il fut le maître de notre art ;
 On ne plaît qu'en suivant ses traces.

(1) Le lac d'Ermenonville.

(2) Rousseau est le premier qui se soit élevé en France contre l'usage *barbare* du maillot.

Nul n'a mieux servi , tour-à-tour ,
 Et la tendresse & la folie.
 Il étoit frais comme l'amour ;
 Il étoit gai comme Thalie.

D'un jeune cœur b'en ingénu ,
 Comme il fait peindre l'innocence !
 C'est l'amour enfant , presque nu ,
 Ignore t encor sa puissance :
 Mais b'entôt cet enfant grandit ,
 Deployant sa grace maligne ;
 Et , d'ns sa c ercheuse d'esprit ,
 L'esprit se trouve a chaque ligne.

Ninette , gaiment , à son tour ,
 Vient nous offrir une autre image ;
 Et lorsqu'on rit d'elle à la cour ,
 On en aime mieux le village.
 La verité , dans tout son jour ,
 Se montre dans ce badinage.
 Avec la plume de l'amour ,
 Favart escrivoit comme un sage.

Comme il peint l'orgueil d'un sultan ,
 Qu'à soupirer l'amour condamne !
 Chacun veut , comme Soliman ,
 Tomber aux pieds de Roxelane.
 Jamais trait , par l'amour lancé ,
 Ne porta si loin le delire ,
 Que ce petit nez retrouffé ,
 Renversant les loix d'un empire.

Dans la lune , Acajou , courant ,
 Punit gaiment l'étourderie.
 La belle Arfene , en s'egarrant ,
 Corrige de la pruderie.
 Du vaudeville les enfans ,
 Célébrant Favart. d'âge en âge ,
 Répéteront dans tous les temps :
 „ C'est le coq de notre village. „

Ses succès n'auront point de fin ;
 En gaité son esprit abonde ,
 Et la figure de Lubin
 Met encore en train tout le monde.
 Annette , à l'âge de quinze ans ,
 Fut la fleur qu'il fut le mieux peindre ;
 Et cette image du printems
 N'aura jamais d'hiver à craindre.

Au Parnasse , il fut envié :
 De ses rivaux la jalousie ,
 Ne lui laissa que la moitié
 Des succès dus à son génie.
 De quelques-uns de ses écrits ,
 Sa femme peut-être la mère ;
 Mais qui fait bien juger leur prix ,
 Voit que Favart en est le père.

Vous qui voulez , par vos chansons ,
 Vous faire une gloire immortelle ,
 De Favart suivez le leçon ;
 Qu'il soit votre guide fidèle.

On ne fauroit trop copier
 Du bon goût ce parfait modèle :
 Nul ne peut le faire oublier ;
 Heureux celui qui le rappelle !

Par le C. Segur aîné.

É N I G M E.

JE viens présenter à tes yeux ,
 Une chose toute céleste ;
 C'est pour l'homme un bien précieux ,
 Mais aussi quelquefois funeste.
 Personne n'ignore mon nom ,
 Et tous prétendent me connoître ;
 Coquette , libertin , bégueule , petit-maitre
 Veulent m'avoir , & c'est le ton ;
 Mais fuyant ce peuple bizarre ,
 En qui tout me semble affecté
 Pour l'heureuse simplicité ;
 Modestement je me déclare.
 Je suis faite pour le bonheur
 De tous les êtres qui respirent ,
 Mon devoir est sur-tout , lecteur ,
 De consoler ceux qui soupirent ,
 Je fais m'affliger avec eux :
 Tendre , douce , compatissante ,
 Ils se trouvent moins malheureux ,
 Alors que je leur tends une main caressante.
 De l'amour & de l'amitié ,
 Je fais moi seule tous les charmes ,

Si j'y cause quelques alarmes,
 Leurs feux en croissent de moitié,
 Et si j'y fais verser des larmes,
 Qu'elles n'excitent point dans ton cœur la pitié,
 C'est un de mes bienfaits; la timide Sophie,
 Qui me cache avec soin aux yeux de son amant,
 Par ses pleurs quelquefois decouvre un sentiment,
 Dont le berger la remercie;
 Je pourrois par différens traits,
 Me montrer avec évidence :
 Mais voilant mes autres attraits,
 Je me laisse chercher à ton intelligence :
 Pour te dessiner mon tableau,
 Il faudroit une main divine;
 Ou du moins l'élégant pinceau,
 De l'inimitable Racine :
 C'est lui qui le premier, sut mettre sous les yeux,
 Cette métaphysique essence ;
 J'habitois dans son cœur, ce fut un don des cieux,
 Le charme de ses vers prouvoit mon existence.
 Aujourd'hui l'on me voit en toi,
 Ton ame, Elifabeth, est mon plus cher asile,
 Ton ame des vertus, la demeure tranquille,
 Si je n'y faisois pas la loi,
 Mais ma puissance trop active,
 Viens toujours troubler ton repos,
 Je fais, & tes biens & tes maux,
 Je te gouverne & te captive ;
 Lecteur qui la connoit, ce trait t'en dit assez,
 Tu vas me découvrir sans peine,

Je ne veux point par de nouveaux essais
Mettre ton esprit à la gêne.

L O G O G R I P H E.

MON tout est un état de danger & de peine,
Toujours humiliant pour la nature humaine :
L'orgueil, le fanatisme & l'amour trop ardent
Chez les foibles mortels me fait naître souvent ;
Mon chef de moins, je suis un droit dont l'importance
Peut faire le bonheur d'un peuple en certain cas,
Mais ce droit peut aussi conserver la puissance,
A tel, qui trop souvent ne le mérite pas.
Tranchez ma tête, encor c'est un point nécessaire
Pour offrir à vos yeux
Cet art si précieux,
Par lequel votre esprit s'embellit & s'éclaire.
Coupez toujours mon chef, je suis un sentiment
Impétueux & violent,
Que jamais ne devrait éprouver l'homme sage,
Et qui n'est pas l'amour pourtant.
Mon chef toujours à bas, isole mon usage,
N'est que dans l'art charmant, dont le pouvoir
vainqueur,
A su plus d'une fois suspendre la douleur

C H A R A D E.

MON premier pour un homme, est bien petite
c o s e,
Pourtant s'il ne m'a point, il est bien m h u e x ;
Mon second dans les champs cueilli par quel-
qu'h ureux,
Sur le b au f in d I s avec or e' l r e s e
M n tout de b e n d s-gens fort sou en p, e r u
Presque jamais d'aucun en entier ne fut vu.

Le mot de l'e i me du n°. précédent est A h',
celui de la charade e *prendre*, ou l'on trouve *rend*.

L'HEUREUSE INFIDÉLITÉ.

Anecdote de l'émigration Française.

DES convenances de famille, des possessions dont les limites se touchoient, un procès à terminer; enfin, le puissant motif de l'intérêt avoient unis, sans se connoître mutuellement, & dans l'âge où l'on ne se connoit pas soi-même, Hortense de Laurencin & Eugène de Montalais. L'une, atteignant sa treizieme année, & l'autre sa dix-septieme, fortirent des filles de St. Thomas & du Collège des quatre nations, pour aller à l'autel, se jurer une fidélité dont à peine ils connoissoient le nom. Après la célébration, un peu légère, de l'auguste cérémonie, Hortense rejoignit sa tante, la bonne mère Ste. Agnès, & Eugène fut confié aux soins d'un gouverneur pour faire le tour de l'Europe.

La comtesse de Laurencin, veuve de bonne heure & dépositaire d'une grande fortune, très-difficile à liquider, s'étant vue forcée de faire de fréquens voyages & de longs sejours dans la province où ses terres étoient situées, n'avoit pu jouir du bonheur de voir sa fille unique croître & se perfectionner sous ses

yeux; et la conclusion des affaires qui la-voient occupée jusqu'à son établissement, l'obligea d'en être séparée encore.

Le marquis de Montalais, voisin, allié, & long-tems partie adverse de la comtesse, veuf aussi, & n'ayant qu'un fils, n'avoit rien négligé pour une éducation à laquelle il étoit moins essentiel qu'il présida lui-même. Le courage aussi puissant sur lui que la nécessité chez la comtesse, le détermina à se priver comme elle, d'une jouissance bien chère; mais c'étoit pour en augmenter le prix. Cet homme, qui avoit connu le monde, & qui s'y étoit fait plus distinguer encore par ses qualités personnelles que par ses grades supérieurs, préféreroit de retarder son fils de quelques rangs, dans la même carrière, à la frivole ambition de l'y voir s'avancer avec l'ignorance de la plupart de ses égaux. Il lui fit commencer ses voyages par l'Italie, pour le perfectionner dans les arts; pensant, qu'un peu plus tard, il seroit mieux en état de juger les hommes.

Hortense, avec une figure aimable, des vertus douces & des talens médiocres, étoit au moins dans son aîe, à l'abri de corrompre son heureux naturel.

Trois ans se passerent, pendant lesquels le jeunes époux ne négligèrent rien pour se

rendre dignes l'un de l'autre, & pour pouvoir de concert faire la félicité de leurs parens.

Les états généraux étoient assemblés. Les troubles qu'ils commençoient d'occasionner dans le royaume & sur-tout dans la capitale, avoient déterminé Mme. de Laurencin à se retirer au couvent de sa fille. Cette réunion contribua plus que toute la théorie des respectables recluses, à former l'esprit & le cœur d'Hortense ; elle apprit sur tout à connoître les devoirs d'épouse & de mere, & son cœur sensible s'ouvrit au desir de les pratiquer. Cet époux qu'elle n'avoit vu qu'un instant à la grille & un autre à l'autel, n'avoit pu laisser à son souvenir de traces distinctes. Elle se plaisoit donc à le créer, à l'embellir, & le héros de son imagination, fécondé des détails que le marquis de Montalais lui faisoit parvenir, étoit déjà le principal & presque l'unique objet de ses affections.

Eugène avoit quitté l'Italie depuis un an. Il avoit parcouru une partie de l'Allemagne, de la Russie, sejourné long-tems à Pétersbourg, lorsque subitement il s'annonça sur la frontière. Il mandoit à son père, qu'il y attendoit sa permission pour être à Paris témoin de la tenue des Etats. Le marquis de Montalais, qui, membre de cette assemblée, voyoit journellement à quel excès d'effervescence se

portoit la jeunesse dans cette époque mémorable, ne voulut pas exposer son fils à la tentation d'y jouer un rôle : mais, en lui refusant son consentement, il voulut profiter du desir qu'il monroit de s'instruire. Il lui conseilla donc de se rendre à Londres, d'où il jugeroit plus sainement des opérations et avec moins de partialité que s'il étoit sur les lieux mêmes; ajoutant, qu'il en tireroit d'autant plus de fruit, qu'on agitoit dans ce moment d'affimiler le gouvernement de la France à celui de l'Angleterre; que c'étoit le cas d'examiner la constitution de celui ci, & que pour commencer à être utile, il devoit lui faire part de toutes ses remarques.

Eugène, docile aux ordres de son père, se rendit à sa destination, & le marquis ne tarda pas de recevoir de sa part des observations très-judicieuses. Cependant, vint le tems où il avoit dû le rappeler auprès de lui; mais l'orage des factions augmentoit, & la tendresse paternelle, craignant d'exposer des jours dont la prudence même ne pouvoit être le garant, s'opposoit à un retour qui pouvoit devenir funeste. Enfin l'explosion arriva. La monarchie fut éteinte; les propriétés envahies, les personnes attaquées & l'honnête n'eut plus de salut que dans la fuite. Le marquis, retenu par la goutte dans les terres où

il s'étoit réfugié après avoir tenu honorablement sa place aux États, écrivit à son fils.

“ Il ne s'agit plus d'être observateur; il
 „ faut agir, mon fils. Volez où l'honneur &
 „ le vrai patriotisme vous appellent. Vous
 „ avez ma tâche & la vôtre à remplir. Con-
 „ solez votre père de l'inutilité dont il gé-
 „ mit. Qu'il emporte au tombeau, qui peut-
 „ être bientôt lui sera ouvert, la gloire de
 „ laisser un fils qui l'égale par ses sentimens
 „ et qui le surpasse dans ses actions ”.

La réponse d'Eugène ne se fit pas attendre.

“ Je pars, mon pere, lui disoit-il, je ne
 „ serai pas le dernier au rendez-vous; j'y
 „ porte tout ce qui doit être le mobile des
 „ actions par lesquelles j'espère me distin-
 „ guer. Que cette certitude vous suffise pour
 „ quelque tems, & qu'elle vous console, si
 „ jusques au dénouement la trompette de la
 „ renommée ne vous apprend rien de mes
 „ exploits. Malgré mon empressement à sou-
 „ tenir la gloire de vo re nom, je dois a ma
 „ tendresse, plus vive encore, de le tenir
 „ caché; il ne pourroit être prononcé sans
 „ vous exposer à des dangers qui seuls me
 „ font fremir. Je dois vous celer, même, ce-
 „ lui que je prends en echange. La physio-
 „ nomie d'un pere est trop prompte a se
 „ trahir, & l'ignorance est une garde

„ plus sûre que la dissimulation. Je ne suis
 „ connu d'aucun des confédérés. Si je leur
 „ parois d'abord un volontaire obscur, ils
 „ n'auront pas à rougir quand je marcherai
 „ à leurs côtés. Je laisse Mr. Dunand à Bru-
 „ xelle ; ce sera par lui que nous pourrons
 „ correspondre, si le despotisme de la liberté
 „ ne s'étend pas jusques aux courriers. Ras-
 „ surez mon Hortense ; dites-lui que je vais
 „ la mériter, que sa mère & vous me con-
 „ serveront soigneusement ce trésor. Adieu
 „ le plus chéri des pères, je me sens digne
 „ d'être votre fils. C'est vous dire tout ce
 „ que je suis & tout ce que je vais être ”.

La violation du dépôt des courriers fut le
 moindre des malheurs de la tyrannie : mais
 la correspondance en devint rare, insigni-
 fiante, & bientôt le danger la fit cesser en-
 tièrement.

D'autres dangers cependant se manifestoient
 d'une manière effrayante, sans qu'on put s'en
 garantir. Le sang commençoit à couler d'après
 d'horribles simulacres de justice. Le plus
 vertueux des rois avoit arrosé du sien l'écha-
 faud dressé par le crime. Les ministres de la
 religion étoient égorgés ou proscrits. Les
 pieuses vestales arrachées de leurs aziles. Le
 désordre, la licence, & le carnage régnoient
 par-tout.

Hortense, sa mere & sa tante s'étoient réfugiées au château de Laurencin que la flamme avoit respecté. Le marquis de Montalais avoit quitté le sien pour se réunir à elles. Ils déploreroient ensemble les funestes effets de l'anarchie, lorsque des brigands qui infestoient les campagnes, les forcèrent de se réfugier dans la ville voisine, où d'autres dangers les attendoient.

Sous les yeux des cruels administrateurs, la vertueuse Ste. Agnès ne pouvant dissimuler son zèle, se vit bientôt menacée de l'affreuse alternative de renier son culte, ou de périr; & la jeune & modeste Hortense, ne pouvant céler son azile aux recherches domiciliaires d'une soldatesque effrenée, se vit exposée à en devenir la proie.

Au comble de la désolation & de l'effroi, Mme. de Laurencin détermina sa belle sœur & sa fille à s'expatrier sans délais. L'une & l'autre vouloient l'emmener ou périr auprès d'elle; mais elle fut inexorable. « La misère, » leur disoit-elle, est encore un fléau dont » nous pouvons nous garantir. Je garde ici » le patrimoine de ma fille. Il vous soutien- » dra dans d'autres contrées. Lui seul peut » m'exposer à un genre de vexation suppor- » table; mais on n'aura point de prétexte » à nous en dépouiller tout à-fait. Ici, vous se-

» rez censées être à Paris; à Paris, on vous
 » croira dans la province. Changez de noms
 » seulement, & votre émigration est ignorée.”

Elle fit promettre à sa fille de ne parler de ses engagements sous aucun prétexte : sans en excepter la confiance la plus intime.

“ Il est important, disoit-elle à la religieuse,
 » qu'on ignore son état. Fille, on la respectera
 » sous vos ailes. Femme, elle seroit livrée
 » aux séductions d'une jeunesse sans
 » principes, qui par l'appas d'une liberté légitime,
 » l'éloigneroit de vous pour la porter à de plus
 » grands écarts. Mr. de Montalais, sur-tout, exige le
 » mystère. Si son fils le découvroit, il négligeroit ses
 » devoirs. Il est sujet avant d'être époux ”.

Les mesures de cette sage mere étant prises, elle s'arracha des bras de ce qu'elle avoit de plus cher. Sans entrer ici dans les détails du départ & de la route, qui du plus au moins se rapportent à tout ce qu'on a vu de ces tems déplorables, nous amènerons nos fugitives à Constance, sans autre accident que de l'avoir *échappé belle*.

C'est là qu'Hortense se fit nommer Emilie de Sainval, & que sa tante put garder sans conséquence, son nom de religion.

La colonie française formoit à Constance une société nombreuse, qui ne se méloit

point aux naturels du pays, vu les occupations du commerce & la différence du langage. Au manque de fortune pres, qui influoit un peu sur le ton & les usages, la noblese émigrée se feroit crue dans ses foyers, si des nouvelles défastreuses ne lui eussent trop souvent rappelé son exil.

Nos deux arrivantes n'avoient pu connoître dans leur patrie ce qu'on appeloit *le monde*; elles en étoient donc au début. Emilie étoit curieuse de le voir; mais sa tante qui n'avoit à y porter que son ignorance & le poids de sa responsabilité, se promettoit bien de s'y soustraire.

Quoique Mme. de Laurencin, sur les biens qu'elle avoit commencé à libérer, eut pourvu honnêtement aux besoins des voyageurs, la mere Ste. Agnès, par le genre de prévoyance dont elle étoit le plus capable, calcula au dessous de ses moyens. Elle choisit un très-petit appartement, éloigné du centre de la ville. Une seule servante qu' elle avoit amenée du Pays - de - Vaud, composoit tout leur domestique. La même réclusion se voyoit sur leurs personnes. La culture modeste, le deshabile simple de la nièce, le costume plus commun encore de la tante, enfin, rien autour d'elles n'étoit fait pour attirer l'attention.

Cependant, au travers de cette simple appa-

rence, les charmes d'Émilie ne pouvoient manquer leur effet. Les chevaliers français font subtils à la découverte. Ceux d'entr'eux qui n'en étoient plus à la première vue du beau lac & de ses environs, venoient promener leurs regards sur les nouveaux admirateurs ; & les deux solitaires étant un jour du nombre, le voile d'Émilie ne put dérober son éclat, elle fut abordée & bientôt entourée : son ton, son maintien & la duègne qui la suivoit, firent juger qu'on ne la reverroit que par des cas fortuits, si l'on ne mettoit en œuvre d'autres ressorts que ceux de la galanterie.

En conséquence, on suivit les promeneuses ; on découvrit leur logement, on en vit sortir la servante, dont les réponses aux interrogations furent moins laconiques ; & le lendemain, deux dames dont on avoit excité la curiosité se présentèrent.

Les circonstances avoient fait bannir l'étiquette. Le motif ou le prétexte d'être utile amenoient indifféremment les gens établis chez les nouveaux débarqués. La visite en question fut de ce genre. Des offres de services, des détails de position, des gémissements sur les malheurs communs, occupèrent une partie du tems ; mais les deux dames ayant vérifié ce que les admirateurs d'Émilie avoient débités de son esprit & de ses graces,

finirent par l'exhorter à se produire dans la société, pour y partager tous les agrémens que sa présence y feroit naître.

Les instances ne furent pas poussées loin dans ce moment; le silence de la tante fit juger qu'il falloit du tems pour l'apriver: mais la politesse exigeoit que la visite fut rendue; Emilie le fit sentir quand les dames furent parties, & la tante convint que cette démarche entroit dans les principes d'éducation qu'elle-même avoit donné.

Bientôt après on s'en occupa. Emilie, malgré l'habitude du négligé, s'étoit réservée pour les occasions une forte de parure, qui joignoit l'élégance à la simplicité. Ce qu'elle se devoit à elle-même & aux personnes chez qui elle alloit se présenter, entroit plus que la vanité dans sa recherche. La mère Ste. Agnès, elle-même, qui en quittant le sac, s'étoit crue trop parée des vieilles hardes de sa belle-sœur, sentit que si elle ne s'annonçoit pas sous le nom de Laurencin, elle devoit au moins en offrir l'équivalent, & l'antique robe de soie sortit de son coffre, pour l'affubler avec un peu plus d'orgueil que de goût.

Elles arrivèrent ainsi chez l'une des deux dames qui les avoient prevenues. Elles en reçurent l'accueil le plus propre à engager

une liaison, Cette dame, qu'on nommoit la comtesse d'Albigny, étoit une de celles qui ayant vu venir de loin l'orage, s'étoit précautionnée contre la rigueur d'un long exil. N'ayant encore à déplorer aucune de ces pertes dont rien ne dédommage, & médiocrement sensible à celles d'autrui, elle menoit une vie commode & ne se refusoit point aux distractions que lui offroient la classe de société qui se trouvoit à son niveau. Elle réitéra ses instances pour y produire Emilie; mais, persuadée que la jeune personne en avoit le desir & qu'elle la servoit selon son goût, elle n'épargna rien auprès de la tante, pour colorer de raisons spécieuses une proposition qui ne pouvoit avoir de base qu'une extrême légèreté. Elle fut appuyée d'un des amateurs de la promenade qui arriva au milieu de la discussion; & la bonne tante, qui ne répugnoit que par l'instinct de la fauvette qui craint de perdre ses petits, se crut environnée de la plus sûre garde, & il fut décidé que le soir même on iroit à l'assemblée de la duchesse de ***, où il étoit indispensable de se présenter.

Elle étoit très-nombreuse. Le repos de l'armée de Condé avoit amené depuis quelques jours à Constance tous ceux qui tenoient par quelque lien aux personnes que le sort y

avoit fixées, & cette maison étoit le point de réunion. Quoique la prétendue Mlle. de Sainval fut inconnue, son entrée excita une sensation générale. Qu'on se figure, 16 ans, les traits les plus réguliers, la taille la mieux prise & toutes les graces naturelles, jointes à ce délicat & léger supplément qu'une femme fait si bien acquérir sans maître. La duchesse la distingua de manière à autoriser l'admiration & les éloges. Elle en fut comblée. Comme l'honnêteté en faisoit réjaillir une bonne partie sur celle qui paroissoit lui servir de guide, la bonne tante passa les premiers momens à s'applaudir de son ouvrage; mais un incident ayant fait lever Emilie, l'affluence fut si prompte autour d'elle, & sa place fitôt prise, par hazard, ou à dessein, que la mère Ste. Agnès, troublée, faillit réclamer le *Coutumier de St. Thomas*.

Emilie se dégageant de la foule indiscrète, se plaça auprès de la comtesse d'Albigny. Un cercle plus choisi se forma autour d'elle, & l'enthousiasme qu'avoit fait naître sa figure fit place à celui que méritoit son esprit. L'art ne s'y montrait pas plus que sur elle; mais cette charmante mesure de finesse & d'ingénuité, de modestie & de noble assurance, sans rien ôter à la surprise, insinuoit le sentiment.

Celui dont le cœur parut plus profondément pénétré, fut le jeune Linière. Le hazard, plus que l'intention, l'avoit placé auprès d'elle. Il s'entretenoit avec Mme. d'Aligny sur les événemens de la campagne lorsqu'elle s'approcha d'eux, & lui cédant sa place, il s'empara de celle qui vaquoit à ses côtés. Tant qu'Emilie charma par sa manière de répondre à des questions indifférentes, il l'admira très froidement. Le jeune homme étoit malheureux, & dans cette situation l'esprit, ni la beauté n'opéroit rien sur l'ame; mais bientôt quelques momens d'entretien particulier, apportèrent à ses peines la première touche de consolation qu'il eut senti. Emilie avoit repris avec lui la conversation que son arrivée avoit interrompue. La chaleur de ses sentimens pour la cause qu'on defendoit, l'intérêt tendre & compatissant qu'elle prenoit à ceux qui en étoient victimes, émûrent justement l'infortuné qui sentoit tous ses droits; mais à peine le premier trait de l'amour fut-il lancé, que le poison de la jalousie vint le corrompre.

Pour répondre aux questions obligeantes de la sensible Emilie, Linière lui avoit fait part de ses pertes. Sa famille entière avoit succombé sous le fer de la tyrannie. Ne te-

nant plus à rien, indifférent pour le choix d'un azile. ---

“ Je n'aurois pas, dit-il, posé des armes
» inutiles, si un service à rendre à un ami,
» ne m'eut fait un devoir de venir à Conf-
» tance & d'y suivre cette assemblée ”.

Emilie, dont l'intérêt alloit croissant, au-
roit voulu connoître le genre de service ;
elle le témoigna en disant :

“ L'amitié, au moins, vous console, ce sen-
timent est fait pour attacher à la vie, & les
bienfaits sont un lien de plus ”.

“ Hélas ! mademoiselle, j'ai peu joui de
» l'un & l'autre. Le premier individu sensi-
» ble qui s'offrit à mes yeux dans mon
» desespoir, a été pour moi *la branche secou-*
» *vable au malheureux qui se noie*. Je lui ai dû la
» vie avant de le connoître. En le connois-
» sant, je lui dus plus que la vie, puisqu'il
» m'apprit à la supporter. Bien jeune encore,
» il m'offroit le modèle de toutes les vertus ;
» mais, à peine entreprenois-je de l'imiter,
» que je l'ai vu lui-même accablé d'inquié-
» tudes. Les nouvelles de la patrie où sont
» encore ses plus chers intérêts, n'arrivent
» plus jusqu'à lui, & comme ici, le local &
» l'affluence les attirent, sur les indications
» qu'il m'a donné, je les recueille & je les lui
» fais parvenir ”.

“ Pourquoi ne vient-il pas lui-même ? ”

“ Un poste glorieux l'enchaîne ; à vingt ans il a eu le bonheur ” “ A vingt ans ! s'écria Emilie , est-il blond ? est-il grand ” ?

“ Mademoiselle , répondit Linière surpris & „ l'examinant avec inquiétude , il ne peut „ avoir le bonheur d'être connu de vous , „ le nom de Julien , qu'il commence à illustrer , n'avoit pu l'exposer à une vue dont je „ sens déjà tout le danger ; mais s'il est dans „ nos camps un mortel fortuné qui vous intéresse , nommez le moi , & je pourrai peut-être vous instruire de son sort ” .

Emilie confondue de son étourderie , n'avoit pu d'abord l'interrompre. Mais reprenant sa présence d'esprit , malgré la rougeur qui couvroit encore son visage. --

“ J'ai , dit-elle , un parent .. très-proche.. „ exposé à des dangers.... mais il n'est pas „ dans votre armée. Un premier mouvement „ a troublé ma mémoire ” .

„ Heureux le mortel , dit Linière , qui „ excite de pareils mouvemens ! & bien à „ plaindre celui qui après avoir puisé une „ douce espérance dans des yeux charmans , „ n'y lit plus qu'un arrêt cruel ” !

La déclaration n'étoit pas équivoque. Emilie l'eut même trouvée presomptueuse , si elle ne l'eut attribuée au délire du malheur.

“ C'est

« C'est encore, disoit elle en elle-même,
 » une *branche* où il croit pouvoir s'accrocher.
 » Pauvre jeune homme....! je lui souhaite....
 » ce que j'espère avoir trouvé”.

Elle auroit bien voulu encore questionner sur le héros dont son exclamation avoit interrompu l'histoire. N'étoit-il pas possible que Julien fut Eugène? Mais la tournure que prenoit l'entretien l'avertit de ne pas le continuer; & tandis que Linière soupiroit, elle se remit à regret à la conversation générale.

Pendant ce tems là, la tante, que ce colloque auroit mis mal à l'aise, avoit aussi son aventure. Le curé de St. *** qui en qualité de directeur extraordinaire, l'avoit entendu plus d'une fois à travers la double grille, entra chez la duchesse. Elle le reconnut d'abord; mais fidèle à la promesse qu'elle avoit fait à sa sœur, elle résista au desir de se faire connoître; se promettant néanmoins de se dédommager dans le lieu circonscrit qui légitime tous les aveux & d'où l'indiscrétion ne peut fortir. En attendant, se fiant au costume qui la déguisoit & à l'air mon lain qu'elle croyoit avoir saisi, elle l'attira auprès d'elle & engagea un entretien. La persécution du clergé fut son texte. De là, on remonta à sa constitution civile; mais le pasteur, qui en se livrant avoit été ébloui par des mots, finit

par s'appercevoir que s'ils sentoient l'orthodoxie, ils n'en étoient que la routine, & quoiqu'édifié de l'intention, sitot qu'il le put avec bienséance il se degagea.

La nonne, alors, reportant ses regards inquiets sur sa nièce abandonnée, ayant déjà remarqué la physionomie tour-à-tour animée & mélancolique du jeune homme, & le retrouvant à la même place, crut qu'il étoit tems de lever la séance. Elle eut voulu se dispenser de prendre congé; mais Emilie ne pouvoit impunément se mouvoir. Vingt bras s'offrirent pour les accompagner. Malgré la résistance, il fallut en accepter deux. L'adroit Linière offrit le sien à la Matrone Emilie, sans y regarder, si il fit le premier venu, & l'une & l'autre étourdies d'un jargon qui leur étoit nouveau, arriverent à leur solitaire azile.

“ Eh bien, dit la mère Ste Agnès, quand
 » elles furent seules; nous voila entraînés
 » dans le chemin de la perdition. Ce monde
 » a des appas, sans doute, & les dehors de
 » la fleurette ne sont que trop séduisans; mais
 » l'épine est sous la rose; ah! mon enfant,
 » gardons-nous de la cueillir! ”

“ Ma chère tante, dit Emilie, je suis bien
 » loin d'en juger comme vous. Ce n'est au
 » contraire que parmi les ronces qu'on peut

» trouver une rose, & je vous avoue que
 » chez la duchesse, un moment d'intérêt ne
 » m'a pas dédommagée de deux heures
 » d'ennui ».

« D'intérêt ! dit la tante ; ah ! nous y voilà !
 » ce petit langoureux t'a déjà séduit ! il me
 » flattoit , le serpent , pour assurer son triom-
 » phe ! grand Dieu ! il ne l'aura qu'avec ma
 » vie » !

« Eh ! ma tante , calmez vous. Je connois
 » peu les hommes, il est vrai ; mais quand
 » ils seroient tous séducteurs , rassurez vous ,
 » je ne serai jamais séduite. L'amour, fondé sur
 » le devoir, a gravé dans mon cœur l'image
 » de mon époux ; mais dussai je en elle ado-
 » rer une chimère, je m'y tiens. Un autre que
 » mon Eugène ne peut la réaliser ».

La Ste. Agnès crut devoir se calmer en apparence. Un trait de lumière surnaturel vint lui suggérer que le silence étoit le meilleur remède au mal, s'il existoit, & le plus sur moyen d'en garantir, s'il n'existoit pas. Pour y contribuer encore, par d'aimables distractions, elle parla longtems du curé de St. *** , ensuite de tous les curés du monde, & la veillée fut vraiment canonique.

Ce delassment, le tourbillon qui l'avoit précédé, & l'instant d'insouciance de la bonne

tante , tinrent long-tems Emilie éveillée. Le monde n'avoit point rempli son attente ; mais , la solitude n'y gaignoit pas. Un esprit précoce , cultivé en partie par ses propres soins , lui faisoit sentir tous les jours davantage le peu de ressource du tête à tête auquel elle étoit livrée. Le cercle qu'elle venoit de quitter , l'avoit excédée de fadeurs , ou occupé de mille riens qui lui laissoient la tête vide : mais , elle se rappelloit que ces riens étoient joliment dits , & que sans l'embarras où la mettoient les éloges , elle auroit pu leur trouver de la grace. Linière l'avoit intéressée. Peut-être qu'en se produisant davantage , elle formeroit d'agréables , ou d'utiles liaisons ; mais des probabilités ne lui laissoient ni l'attrait du desir , ni celui de la jouissance ; & Emilie , qui n'avoit point encore pleuré sur elle , se crut , enfin , la plus triste victime de la revolution.

La suite au Numero prochain.

L' E S C A L A D E.

*Poëme suivi d'un tableau de l'histoire de Geneve
& d'Odes sur J. J. Rousseau & Voltaire,
& sur la paix prochaine: par J. L. Mallet
Butini, Cit. de Geneve: à Geneve, chez
J. J. Paschoud, Libraire, 1796.*

MR. Mallet avertit ses lecteurs étrangers qu'il n'a point prétendu faire un véritable poëme, mais seulement célébrer, en faveur des Genevois ses compatriotes, l'événement de leur histoire qui lui a paru prêter le plus à la poésie; c'est donc sous ce point de vue que nous annonçons cet ouvrage, dont voici le début.

Eh ! quoi, nous prodiguant épigramme &
fatyre,

Voltaire à nos dépens eut l'art de faire rire,
Des pinceaux de Calot, il peignit nos débats,
Comme Homere chanta la bataille des rats;
Et plein du noble orgueil qu'inspire la vic-
toire,

Je n'oserois chanter mes ayeux & leur gloire !
Plus citoyen qu'auteur, je sens trop que
mes vers

N'ont point l'art de fixer le volage univers;

Mais après ce grand homme , à la seconde
place ,

Un poëte peut plaire & s'asseoir au Parnasse.

Monfieur Mallet , élève du patriarche de Ferney , a prouvé par plusieurs autres poëfies les droits qu'il s'est acquis a la place à laquelle il aspire. Ainfi nous pouvons observer que le vers en lettre italique est plus modeste qu'il n'est exact. Puisque l'art appartient au poëte , & non au vers , & que dans aucun fens l'épithète de volage ne nous paroît convenir à l'univers. Le fujet que célèbre la mufe de Mr. M. , est l'entreprise nocturne de Charles Emanuel I , duc de Savoie , fur Geneve ; lorsqu'au fein de la paix , il tenta de s'emparer de cette ville par efcalade. C'est la nuit du folstice d'hyver 1602 , que fous les yeux du duc , qui avoit paffé incognito les monts pour être témoin de l'entreprise , fes troupes commandées par Charles de Simiane , d'Albigni , conduite par les braves Brunaulieu , d'Attignac , d'Andelot & autres , arrivent au pied des murs , paffent en f Silence fur des claies , les foffés de la ville , drefsent contre les murs des échelles.

C'est l'heure où les mortels lassés de leurs
travaux ,

A l'ombre de la nuit dans les bras du repos ,

Et pareils au captif qui voit tomber ses
 chaînes,
 Goûtent un calme heureux, & l'oubli de
 leurs peines ;
 Cependant les guerriers par des détours obs-
 curs,
 S'avancent en silence, & parcourent nos murs.
 Mais loin qu'à l'ennemi *nos murs* dans leur en-
 ceinte,
 Offrent pendant la nuit aucun sujet de crainte,
 Dans nos remparts surpris tout est calme,
 tout dort,
 Et nous allons passer du sommeil à la mort.

Déjà les héros Savoyards ont escaladé les
 murs, les tours. L'attaque va commencer, le
 fanatisme courant de rang en rang excite le
 soldat ; mais dans ce danger pressant, Dieu
 veille sur les destins des Genevois, Il réveille
 leurs guerriers, il sauve la patrie du poëte.
 L'ombre de Calvin apparoit du haut des airs,
 elle sert d'égide aux Genevois, ils s'arrachent
 de leurs lits.

Tout est en mouvement, par-tout on crie
 aux armes,
 On allume des feux, on sonne le tocsin,
 On barricade tout, & l'on combat *enfin*.

. :

Fabry, l'oracle du Sénat, vieillard respectable, agité par un songe affreux, s'éveille, entend le tumulte, court défendre les postes, ramène par une harangue philosophique, des Genevois qui fuyent, s'élançe avec eux dans les rangs ennemis, & y trouve la mort. Plusieurs autres heros Genevois sont les victimes de leur valeur, mais

Les ennemis par-tout fugitifs repouffés,
Sont du haut de nos tours jettés dans les
fossés,

Le canon du rempart a brisé leurs échelles,
Couverts par nos guerriers de blessures mor-
telles,

Brunaulieu, d'Attignac, dignes d'un meil-
leur fort,

Les armes à la main trouvent tous deux la
mort.

.

L'action dont la durée est à peine d'un jour, n'a pu fournir au poëte beaucoup d'épisodes interessantes, & il ne s'est écarté de l'histoire que pour embellir un peu les faits, mais il a soin de les réintégrer dans des notes placées immédiatement sous le texte, & qui nous paroïtroient, dans une production pareille, beaucoup mieux placées à la fin, parce que

si le poëte a su répandre le charme de l'illusion, la vérité historique le détruit ; ainsi par exemple.

Du jeune *Dandelot*, la fatale aventure
 Fit pleurer la beauté, fit gemir la nature :
 Le matin il partoit pour voler au combat ;
 Son amante & sa mère, à la fois dans leurs
 bras ,
 Le serroient, l'embrassoient, leurs pleurs sem-
 bloient lui dire ,
 Que t'a donc fait Geneve & quel est ton
 délire ,
 Pourquoi chercher la mort au sein de ces
 remparts ?
 Mais lui, tel qu'Adonis, sous l'armure de Mars,
 Bouillant, yvre d'amour, & plus encor de
 gloire ,
 Croit d'un pas assuré marcher à la victoire ;
 Le soir vient, & déjà ses beaux jours sont finis ;
 Alix n'a plus d'amant , & Thisbé plus de fils.

On pleureroit peut-être avec elles ce jeune héros, mais la note tombant immédiatement sous les yeux, nous apprend que cet Adonis, ce Mars, ce héros enfin, n'a perdu que son nez dans cette affaire, & qu'il se l'est cassé en se glissant pour se sauver à défaut d'échelles, le long de la muraille. Nous pourrions mul-

tiplier les exemples du fâcheux effet que produit ce rapprochement de la vérité & de la fiction. Mais celui-ci suffit. En général, l'intérêt d'une pièce de ce genre ne peut être universel, & quoique l'on y trouve quelques vers heureux, des comparaisons brillantes, quelquefois du mouvement dans le récit, on désireroit plus d'harmonie, de correction & d'agrémens dans le style.

Borné par l'espace, nous ne pouvons nous étendre sur les autres pièces de ce recueil. Le précis historique sur Geneve nous a paru aussi bien fait qu'intéressant, après le délire des apothéoses dont Voltaire & Rousseau ont été les objets, c'est véritablement un tour de force que de trouver encore des éloges à leur donner; nous avons lu aussi avec plaisir l'ode sur la paix prochaine, rêve charmant; puisse-t-il se réaliser! puissions-nous dire avec Mr. Mallet :

Oui, ces jours féconds en miracles,
 Et que la paix doit embellir,
 Ces tems prédits par les oracles,
 Ces tems vont enfin s'accomplir.
 Tout est détruit, tout va renaître,
 Cérés, Thémis vont reparoître,
 Le siecle de fer va finir;
 L'âge d'or, le règne d'Astrée
 Etendra sa noble durée
 Jusques aux siecles avenir.

J O U R N A U X.

LE DÉJEUNER, rédigé par une société de gens de lettres, paroît tous les matins, le prix sans le port est de 30 livres de France par an, 9 liv. pour 3 mois, 17 pour 6 mois : on s'abonne à Paris, chez Tutot, Imprimeur Libraire, rue St. Roch, N^o. 155.

POLITIQUE & littéraire cette feuille, bien écrite, est très-souvent citée dans d'autres Journaux estimables : c'est en extrayant quelques articles des deux feuilles que nous avons sous les yeux, que nous la ferons connoître à nos lecteurs.

N^o. 45.

Vers faits en 1792, sur L. Ph. Egalité, & qui n'ont jamais été imprimés.

POURQUOI ce personnage immonde,
Ose-t-il prendre un nom qu'il n'a pas mérité ?
Pour s'appeler Egalité,
A-t-il son égal dans le monde ?
Intrigant sans esprit, & factieux sans cœur,
Parmi tous les héros de la scélératesse,
Nul ne s'élève à sa hauteur,
Nul ne descend à sa bassesse ?

F. P.

Dans l'article *variété* on trouve des discuf-

sions intéressantes sur l'attribution donnée au tribunal militaire du jugement du dernier complot & toutes les interprétations vagues & fausses données au mot embaucheur.

N^o. 46.

Article *Littérature*. Les rédacteurs auxquels dans un précédent N^o., une dame avoit proposé des ressemblances & différences, donnent dans celui-ci quelques-unes des solutions qu'on leur a envoyé.

Cadran & République.

Tous deux sont également sujets à variation. La marche du *Cadran* est réglée, celle d'une République ne l'est guère.

Espoir & Rivière.

Tous les deux se troublent après l'orage.... L'un s'affoiblit, l'autre s'accroît par la tempête.

Rose & Bougie.

La Rose qui s'effeuille est une leçon pour la beauté ; la Bougie qui s'éteint avertit le vieillard qu'il faut aussi mourir. La Rose brille par sa fraîcheur, & la Bougie par ses feux.

V. D.

Autre.

République & *Cadran*, chacun d'eux se divise ;
 Le *Cadran* avec ordre, & pour le bien de tous ;
La République, au gré d'intriguans & de fous ,
 Qu'un parti vertueux mollement rivalise.
 Au milieu du désordre, il reste encore *l'espoir* ,
 De peu de chose il naît, ainsi qu'une rivière
 Timide en commençant, celle-ci, d'une eau
 claire ,
 Serpente sous les fleurs ; bientôt en ses détours ,
 De cent ruisseaux voisins les ondes tributaires,
 Ont agrandi son lit, accéléré son cours.
 C'est un fleuve en courroux qui ravage les
 terres ,
 Se déborde & détruit l'espoir du laboureur ,
 C'est un torrent dévastateur.
 L'espoir est un ruisseau, dont l'onde fugitive,
 Calme du malheureux la soif & la douleur ,
 Sa marche est plus lente qu'active ,
 Loin d'effrayer l'agriculteur
 Sur ses craintes il le rassure :
 L'espoir ne détruit rien, c'est un consolateur ,
 C'est le baume de la nature.

Rose & *Bougie.*

Embellie au matin des larmes de l'aurore ,
 On voit la *Rose* aux parterres de Flore ,

Par son éclat attirer sur son sein

Le papillon volage & libertin :

Au soir l'éclat d'une bougie

L'attire également. Telle est l'analogie ,

Mais la Rose est sensible ; on la voit s'entr'ouvrir ,

Donner au papillon des preuves de tendresse ;

On voit le papillon jouir

De son odeur enchanteresse.

Tel on peint le bonheur qu'un amant fait cueillir

Sur les lèvres de sa maîtresse :

La bougie en coquette offre un éclat trompeur,

Rien n'est amour chez elle, & tout est séducteur :

Du papillon l'inconstance est punie :

Vain conquérant qu'il est !

Il s'approche; il s'éloigne; il revient, c'en est fait,

Il a bientôt perdu la vie.

P. D.

Un résumé des séances du Corps législatif, l'annonce des spectacles du jour, & un tableau du cours des changes, terminent chaque feuille de ce Journal, pour lequel on pourra s'abonner à Lausanne, au bureau du Journal Littéraire de Lausanne.

*Journal Littéraire, par M. J. M. B. Clément de
Dijon.*

La réputation de Mr. Clément & le prospectus de ce Journal faisoit prejurer son mérite ; l'ouvrage (dont il a déjà paru 25 Nos.) le décide.

C'est en Littérateur profondément versé dans toutes les parties de la littérature, que le Rédacteur oppose une digue nécessaire au torrent des mauvais principes, de la mauvaise morale, du mauvais gout, qui ont amené la décadence, la degradation des lettres, & la corruption de la langue française, & qu'il travaille par une critique aussi éclairée que sévère, à rappeler les esprits aux principes du beau & du bon, à rétablir les beaux arts & les saines opinions. Enfin à former l'esprit & le gout des jeunes gens.

Ce Journal, commencé le 3 Juillet 1796, & qui ne paroïssoit que tous les 10 jours, paroît depuis le jeudi 12 Janvier 1797, tous les jeudis. Cette augmentation de Nos. augmentant le travail, un Littérateur distingué s'est chargé d'une partie de la rédaction, & ses articles sont signés d'une L, ceux de Mr. Clément n'ont point de signature.

Pour faire connoître à nos lecteurs la ma-

nière de Mr. Clément, nous allons mettre sous leurs yeux le jugement qu'il porte de productions & d'auteurs dont plusieurs Journaux ont répété les éloges, & décidé la réputation. Tel est entr'autres l'ouvrage intitulé *Lettres d'Emilie* sur la mythologie, par Mr. Dumoustier, cinquieme partie.

Mr. Clément commence par prouver par les exemples de Fontenelle & d'Algarotti, combien il est difficile d'allier l'enjouement & la galanterie à l'instruction: on avoit dit-il, renoncé à cette prétention comme une affectation aussi contraire au goût qu'à l'enseignement: on avoit senti le peu de convenance de présenter au public un cours de physique, de morale, d'histoire, en points ou en madrigaux; & le docteur avoit cessé de prendre ou son amie, ou sa maîtresse pour la polichinelle de son école. Dumoustier a voulu rappeler & corriger cette methode: il a cru que la mythologie si riante, si galante par elle-même, devoit naturellement une occasion de dire des douceurs à une jolie femme, & qu'on pouvoit, sans choquer la convenance, admettre le beau sexe dans un voyage au pays des fables & des fictions. Je pourrois être de son avis, si je ne sentois à combien de distractions de pareilles compagnes de voyage exposent un amoureux
condu eur,

conducteur, toujours empressé à s'occuper d'elles, & qui ne prend pas garde que le public, admis dans la confiance, n'est pas toujours disposé à être le témoin de tant de jolies choses; il s'ennuye bientôt du rôle de tiers qu'on lui fait jouer dans une galante expédition.

D'ailleurs il y a dans la mythologie bien des objets où il n'est pas de la bienséance d'appeler les yeux d'une femme, & bien des endroits où il est difficile & embarrassant de la conduire.

Après ces réflexions judicieuses (qui à la lecture des quatre premières parties de l'ouvrage ne peuvent qu'avoir été faites par les personnes appelées à diriger l'instruction des jeunes personnes du sexe) Mr. Clement se borne à l'examen de la 5me. partie qui vient de paroître. On voit, dit-il, dès le début, combien il est étrange de dire à son amie, nous allons faire ensemble le tour des enfers, & combien une pareille tournée doit être peu de son gout. Il est vrai que pour l'y encourager, l'Auteur commence à intéresser son amour propre par des louanges & des fleurettes : il lui dit qu'elle n'a pas besoin d'un *Rameau d'or* pour fléchir Proserpine, ou d'un *gâteau* pour endormir Cerbere. *Montrez-vous*, lui dit-il, voilà votre passe port. Emilie

ne pourroit-elle pas répondre : croyez-vous qu'un chien dévorant soit bien touché d'un beau visage , & que ce soit une bonne recommandation que la beauté auprès d'une femme ? L'auteur change bientôt d'avis , mais c'est pour faire un nouveau compliment à son Emilie : il l'engagea à se couvrir d'un voile ; en voici le motif.

Si Pluton dans son Palais noir
 Voyait à découvert votre peau blanche & fine,
 En arrivant là bas nous pourrions bien avoir
 Quelque affaire avec Proserpine.
 Or , ajoute-t-il , c'est ce qu'il faut éviter.
 Voilà donc vos attraits voilés & nous partons.

Ici, Mr. Clément est embarrassé de savoir quel est, non le plan du voyage , mais le plan de l'ouvrage intitulé *Lettres à Emilie*. d'après ce titre , dit il , je dois croire que l'auteur est éloigné de son amie ; car on ne écrit pas à une personne à qui l'on parle de vive voix : cependant on voit qu'Emilie est présente , qu'on lui adresse la parole , qu'on fait le voyage avec elle. On ne sait plus comment accorder ce voyage dramatique avec le plan épistolaire ; il fallit faire la route sans elle si l'on vouloit lui en faire le récit dans une suite de lettres manuscrites.

Oublions cette inadaptation , & voyons

de quelles fleurs ou fleurettes, l'amant ou l'amant va semer la route des enfers sous les pas de la maîtresse, ou de son amie: il lui dit d'abord de ne point craindre les exhalaisons mortelles de l'Averne.

. De cette sombre vapeur
Ses atteintes pour nous ne feront point mortelles,

Ne craignons rien; la vertu, la pudeur,

Epurent l'air qui circule autour d'elle.

Voyons, reprend Mr. Clément, si la vertu & la pudeur feront long-tems du voyage.

Sans répéter ici le morceau cité par le Journaliste, nous nous bornerons à dire qu'en effet, la vertu & la pudeur n'ont pas fait fidele compagnie.

Nous ne pouvons, vu les bornes de nos feuilles, suivre Mr. Clément pas à pas dans son intéressante critique, toujours appuyée de la citation des endroits sur lesquels elle roule. Ecoutons, dit-il, une conversation assez curieuse de notre amant avec les Parques.

O divinité redoutable,

Dites moi, pourquoi filez-vous?

Je tiens le fil d'une mortelle aimable

Au cœur sensible, au regard vif & doux.

Son âge: Dix huit ans Et son nom? En lie.

— Ah! connoissez-vous, je vous prie,
La Parque qui file les jours
De son ami ? — C'est mon amie

Et ma voisine. Elle voudroit toujours
Filer à la même quenouille.

Elle mêle nos fils & si bien les embrouille,
Que j'ai peine à les débrouiller.

— Ah! gardez vous en bien, je tremble
Que vous n'en cassiez un; filez plutôt ensemble;
Car nous ne voulons pas nous laisser *demêler*.

Voilà, dit le critique, une Parque bien douce & bien humaine; mais quand on a fléchi Cerbère, on peut apprivoiser les Parques, & je ne serois pas étonné que les Furies elles-mêmes fussent les meilleures filles du monde. Si l'on nous parle de l'occasion & du toupet de cheveu par lequel il faut la saisir, notre galant ne manque pas de prendre cette occasion aux cheveux pour amener à toute force une plaisanterie que l'on qualifiera comme on jugera à propos; elle est adressée à Emilie.

Aussi sous l'ombrage discret
Ou d'une grotte ou d'un bosquet,
Dès que le tête à tête enhardit ma tendresse,
Et que l'occasion reparoit,
Vous la tournez si bien, que toujours la déesse
Me présente la nuque & jamais le toupet.

Pourquoi l'auteur n'a-t-il pas mis *le chignon* au lieu de la *nuque*? La plaisanterie n'en auroit été ni plus ni moins mauvaise.

Nous ne croyons pas, ajoute Mr. Clément après quelques autres critiques & en terminant cet article, que Mr. Dumoustier ait eu l'intention d'imiter d'Astouci qui, dans le siècle dernier, mit au jour Ovide en belle humeur; mais s'il entend raillerie, comme le Journaliste l'espère d'un auteur si enjoué, il conviendra qu'il habille un peu les héros de la mythologie en marquis de comédie. Nous souhaitons qu'il trouve des lecteurs auxquels cette manière d'écrire puisse convenir: (ce souhait de Mr. Clément nous paroît rempli par les succès qu'ont eu les lettres à Emilie) ou plutôt (ajoute le Journaliste) il nous semble qu'il a trop de connoissance & de véritable esprit pour se complaire dans un ton si frivole, triste ressource des écrivains sans goût & sans instruction, qui ne pouvant se faire une réputation sérieuse & solide, se jettent tout au travers du ridicule, avec des prétentions de bonne fortune, & viennent répéter sur le Parnasse le rôle de petit maître qui les a fait siffler dans la société.

ART DRAMATIQUE.

QUOIQUÉ la décadence du théâtre françois le rende infiniment moins intéressant aux yeux des étrangers & des connoisseurs qu'il ne l'étoit lors qu'on y admiroit encore les chef-d'œuvres du génie & du goût ; pour satisfaire aux vœux souvent énoncés de nos abonnés amateurs de l'art dramatique , nous leur donnerons à l'avenir , autant que cela dépendra de nous , l'annonce , quelquefois la notice des piéces nouvelles qui ont été représentées depuis le commencement de l'année passée 1796 , & qui se représentent chaque mois sur les divers théâtres de Paris , avec l'extrait succinct des jugemens qu'en portent les Journaux littéraires les plus estimés.

Théâtre de la République.

L'Agioteur , comédie en un acte , en vers.

Un *Parvenu* , par l'agiotage , aspire à la main de la fille d'un procureur , qui séduit par l'appas des immenses richesses de l'agioteur , rompt la promesse qu'il a faite d'accepter pour gendre le fils d'un ami ; celui-ci reconnoit son ancien laquais Picard , dans

celui qu'on préfère à son fils ; les deux amans font defoles, mais l'agioteur se trouvant ruiné tout auffi vite qu'il s'est enrichi, le procureur l'abandonne & accorde fa fille à celui qu'elle aime.

La rage du trafic, telle que nous la voyons, pouvoit fournir à l'auteur des accidens plus piquans, une action plus vive, plus de variété, plus de plaifanteries.

La Dec. N^o. 56.

Théâtre de la rue Feydau.

Télémaque, opéra.

Il étoit difficile de plaire en choifissant un fujet fi connu, & qui ne peut piquer ni foutenir la curiosité, parce qu'il n'est personne qui n'en fache le dénouement; cependant cet ouvrage a obtenu un grand fuccès & un fuccès mérité.

Magafn en y iopedique, N^o. 2.

Théâtre de la rue Feydau.

Oscar, fils d'Ofan, tragédie en cinq actes, par Mr. d'Arnault.

La fène est au tems des Bardes, dans les montagnes d'Ecoffe. Malina, époufe de Dermid, chef de la ville de Seima, plure fon époufe & fon fils, captifs l'un & l'autre du

tyran Swaran. Oscar, petit fils d'Offian, fils de Fingal, ami de Dermid, le cherche partout, quoiqu'il adore Malvina qui partage en secret ses sentimens. On leur annonce la mort de Dermid, sa dernière volonté concernant l'union de son épouse & de son ami, qui doit servir de père à son fils. Cette union va se faire lorsque Dermid lui-même, échappé à tous les dangers qu'il a couru, arrive avec son fils. Le désespoir d'Oscar est au plus haut degré; néanmoins il court au-devant de son ami, l'embrasse, lui avoue sa fatale passion. Ils s'embrassent, se combattent; Dermid est tué; Oscar devient fou de désespoir. Les Bardes pressent son union avec Malvina, celle-ci présente son fils à Oscar; mais cet enfant reconnoit le meurtrier de son père; alors Oscar se rappelle son crime, ne cherche point à le déguiser & se tue.

Telle est l'esquisse rapide de cette pièce qui n'offre pas assez de ces contrastes nécessaires pour peindre un peuple qui n'est point formé. Malvina est bonne, Oscar est bon, quoiqu'un peu violent, Gaul est bon ami, Caril est bon père, Dermid bon époux, l'enfant annonce un bon fils, le Barde enfin est un bon & fidèle messager. Voilà tous les personnages. Il n'y a donc au milieu de tout

cela que la pièce qui soit mauvaise ; le style ne vaut pas mieux , ni pour le tems d'Ossian , ni pour celui-ci , le sujet n'étoit que sauvage , les vers sont barbares.

Journal littéraire de Mr. Clément de Dijon, N^o. 2.

Théâtre du Vaudeville.

Arlequin Hagard , parodie d'Oscar qui a beaucoup mieux reussi que la pièce.

Ibid.

Théâtre de la rue Feydau.

Les vieux fous , opéra comique en un acte , par le Cit. Ségur , jeune.

Deux amans dépendent de deux tuteurs avarés & poltrons , qui s'opposent à leur union , mais les deux jeunes gens mettant à profit la pusillanimité des deux vieillards les obligent , par la frayeur qu'ils leurs causent , à consentir à leur mariage. Trois ou quatre scènes plaisantes ont contribué au succès de cette petite pièce , qui n'offre pas en général un grand intérêt.

Magasin Encyclopédique , N^o. 4.

Théâtre de l'opéra comique national , autrefois Théâtre italien.

Les rendez-vous Espagnols.

Cette pièce incohérente , pleine d'invari-

semblance, sans intrigue, sans intérêt, n'est qu'un tissu de faits qu'on retrouve par-tout; mais la musique a de l'originalité, de la verve, de l'harmonie, de la variété.

Magasin Encyclopédique, N^o. 4.

Théâtre de la République.

Cincinnatus, ou la conjuration de Spuirus Melius,
par Mr. d'Arnaud.

Cette tragédie ne peut être assimilée à Marius, à Minturnus à Horatius, Cocles, & sur-tout à Lucrèce, dont les talens de Mr. d'Arnaud ont enrichi la scène française.

Bulletin de littérature des Arts & Sciences.

Théâtre de la rue Feydau.

Les Sabotiers.

Le fils d'un sabotier aime la fille d'un autre sabotier. Mais le jeune homme a son père pour rival. Un niais chargé de surveiller les amans se laisse prendre dans un piège au loup; les jeunes gens s'enfuyent, reviennent, on leur pardonne: tel est le sujet, le dénouement de cette pièce, peu digne du théâtre de la rue Feydau.

Journal de Mr. Clement, N^o. 4.

Théâtre de l'opéra comique National.

Le Secret, paroles de Mr. Hoffmann, musique de Folié.

Cette petite piece a obtenu un succès brillant, moins dû au mérite littéraire de l'ouvrage, qu'à la manière adroite & neuve dont l'intrigue est nouée.

Bulletin de littérature des Arts & Sciences.

Théâtre de l'opéra comique National.

Marianne, ou la tendresse maternelle, par Mrs. Marfollier & Daleyrac.

Déguisée sous les habits d'une servante, Marianne est la veuve de Sainville, officier mort en Amérique. Un oncle de Sainville, fâché de son mariage, poursuit la veuve, & veut lui enlever Sophie sa fille; il parvient à les découvrir, mais au moment où il emploie la force pour les séparer, Sophie court dans les bras de Marianne, on reconnoit Mad. de Sainville: l'oncle touché, revient à des sentimens plus justes, & ayant reconnu son fils dans un jeune Commissionnaire, amant déguisé de Sophie, il l'unit avec elle.

Le sujet est neuf, les détails charmans, le dialogue intéressant, la musique adaptée au sujet.

Théâtre de la rue Feydau.

L'Original, comédie.

Nous ferions embarrassé de rendre compte de l'*Original*, le sujet de cette bagatelle est si fugitif qu'il échappe à l'analyse.

Tout ce que nous avons cru reconnoître, c'est qu'il ressemble fort aux rivaux, amis, comédie du même théâtre, & que l'*Original* pourroit aussi s'appeler la copie.

Life & Colin, opéra comique, sur le même théâtre.

Comme dans *Rose & Colas*, le pere de Life cherche à éloigner Colin.

Comme dans *Alexis & Justine*, un rival niais est protégé par le père de Life.

Comme dans *on ne s'avise jamais de tout*, Colin s'introduit chez son amante à l'aide de plusieurs travestissemens mal adroits. Comme dans *Aucassin & Nicolette*, Colin à travers les barreaux d'une chambre haute, & Life montée sur un coffre se donnent les mains. Enfin, comme dans *l'Ecole des maris*, Colin se réfugie dans la chambre de Life, où le père & le rival le surprennent.

Si l'auteur eut fait un acte de plus, il passoit en revue tout le repertoire de l'opéra

comique, en s'appropriant quelque chose de chaque pièce. Il ne s'est pas permis d'ailleurs un seul mot heureux; son dialogue est commun & n'est pas simple. Mr. Gavaux, auteur de la musique, a perdu sur cette pièce de fort jolis chants.

Journal de Mr. Clément, No. 5.

Théâtre de l'opéra comique.

Les deux lettres, par Mr. Hoffmann.

Les défauts dont cette comédie fourmille ne sont point rachetés par la correction, par l'élégance du style, ni par des situations comiques. Tout y est froid, rien n'est motivé: il y a de la petitesse & de l'in vraisemblance dans les moyens. En un mot, c'est un événement romanesque mis en dialogue & très-mal versifié.

Magasin Encyclopédique, No. 8.

Théâtre de la rue Louvois.

Le Défi, opéra comique, en deux actes, mêlé d'ariettes.

Théâtre de la République.

Les femmes rusées, ou la journée difficile, tombée au second acte.

Journal de Mr. Clément.

Théâtre de la République.

René Descartes, fait historique. Cette pièce faite par Mr. Bouy, a reçu un accueil aussi favorable que mérité.

Journal de Mr. Clément, N^o. 9.

Théâtre de l'opéra comique national.

Bélisaire, musique de Philidor. Le sujet de Marmontel. Les incidens peu vraisemblables, l'action peu vive, en général peu d'effet. La musique, malgré de beaux morceaux, pas du même mérite que les autres compositions de Philidor.

Magasin Encyclopedique, N^o. 9.

Théâtre du Vaudeville.

Le Tuteur dupé. L'ouvrage sans sel & sans trait, n'a pas réussi.

Magasin Encyclopedique, N^o. 12.

Théâtre de la rue Feydau.

La Gasconnade; Tout par hazard. Deux rhapsodies qui décrieroient le théâtre de Nicolet.

Journal litteraire de M. Clément, N^o. 12.

Théâtre du Vaudeville.

L'Air de la cadette. Coup d'essai de dix jeunes gens qui méritent d'être encouragés :

quelques couplets heureux, plusieurs airs employés avec gout, ont fait passer sur le découfu dans la distribution des scènes, sur l'obscurité qui résulte de leur complication, sur la foiblesse du dénouement.

Journal littéraire de Mr. Clément, N°. 13.

Théâtre de la République.

Les Artistes, comédie en cinq actes, par Collin de Harleville.

Cet ouvrage dénué de caractères comiques, de situation, de dénouement, n'est pas digne de son auteur; & tout en avouant que cette comédie offre des tableaux aimables & de ces traits heureux qui appartiennent à l'auteur du *Célibataire*, nous sommes forcés d'ajouter que le sujet, la manière de le traiter & les succès sont nuls.

Théâtre Feydau.

Etre & paroître, qu'on dit du même auteur n'a pas réussi.

Journal littéraire de Mr. Clément, N°. 14.

Théâtre du Vaudeville.

Santeuil & Dominique. Sujet piquant & bien traité: l'auteur a habilement profité du *Santuziana* & de l'*Art 7 in 4*. L'effort est original,

les couplets sont piquants : Puis en est l'auteur , la piece a réuffi.

Magasin Encyclopédique ; N^o. 15.

Théâtre du Vaudeville.

Le Dîner au pré St. Gervais. Son succès a été décidé à la seconde représentation.

Journal littéraire de Mr. Clement.

Théâtre de la rue Feydau.

La petite Nanette , opéra comique , en deux actes.

Cette piece de Mr. Beffroi , dit le cousin Jacques , a eu des bifarrerries dans sa destinée ; la premiere d'avoir obtenu les honneurs du succès , la seconde , ceux d'une suspension par ordre de la police. Mais on nous fait espérer qu'elle sera bientôt rendue au théâtre.

Journal littéraire de Mr. Clement , N^o. 17.

Théâtre de l'opéra comique national.

Azeline , opéra en trois actes , par Mr. Hoffmann , musique de Mr. Folié.

Aimar , amant jaloux d'Azeline , la tient dans le plus dur esclavage. Azamon & elle s'aiment ; ne pouvant se voir , ils empruntent le langage des fleurs pour s'exprimer leur tendresse ,

dresse, & le secours d'une colombe pour leur correspondance. Le jaloux trouve le bouquet. Il tue l'innocente colombe porteuse d'un billet, & dejoue tous les projets des amans. Azeline lui échappe enfin, elle se réfugie chez la mere d'Azemon, & au moment où Aimar, suivi de gardes, vient pour la reprendre, celui-ci reconnoit dans la mere d'Azemon une épouse qu'il a abandonné. Il est contraint de faire l'aveu de ses erreurs, & d'unir Azeline à Azemon. La musique a été constamment applaudie; plusieurs scènes ont excité un léger murmure, les autres ont eu beaucoup de succès.

Magasin Encyclopédique, No. 16.

Théâtre du Vaudeville.

Les deux Veuves, en deux actes.

Célicourt intéresse deux veuves, qui sont sœurs; l'une vive coquette, l'autre sensible: indécis sur le choix qu'il fera, il feint d'avoir été blessé dans une sortie, (car la scène se passe dans une ville assiégée,) & revient borgne & boîteux: la coquette dedaigne alors son hommage: l'autre vraiment sensible ne se dément point, & Celicourt décidé par cette épreuve épouse celle ci. Cette petite piece offre des situations piquantes & heureusement amenées, mais c'est sur tout à des

détails agréables, à des couplets faillans par leur esprit & leur gaiété quelle doit son succès.

Mag. Encyc., N^o. 16.

Théâtre de la République.

Les Héritiers, ou le Naufrage, en un acte, en prose.

Cette comédie a des longueurs, mais des situations comiques, des scènes bien dialoguées : quand l'Auteur aura retranché quelques termes communs, resserré l'action, la pièce sera fort agréable. Cette comédie est de Mr. Duval, déjà connu par différens ouvrages, entr'autres, par *le Souper inprevu*, & *le Chanoine de Muun*.

Mag. Encyc., N^o. 16.

LITTÉRATURE ALLEMANDE.

Biogr. phien d r Wahsinningen, von Christ an Heinrich Spiess. Leipfick, Bey Woff, und Comp. 1796.

C'est-d-d're, Biographie d s f us, par Chrétien Henri Spiess, 4 v l. chaque vol. avec une gravure en frontispice & une vignette.

LES deux premiers volumes de cet ouvrage ont paru en 1795; les deux autres en 1796, & tous les quatre ont obtenus en Allemagne

le succès le plus mérité. La manière dont l'auteur a travaillé, son sujet annonce l'observateur du cœur humain, avec des connoissances psychologiques très-approfondies. Il fixe l'attention de ses lecteurs sur toutes les causes souvent très-oppoſées, & sur toutes les passions qui ont occasionnés l'état des infortunés dont il écrit l'histoire: elle ne peut être lue sans intérêt des âmes sensibles, & l'on y voit en frémissant, à combien peu tient souvent la raison humaine.

Les deux traits suivans, extraits du 3^me. volume, donneront une idée de l'intérêt qu'inspire l'ouvrage & de la manière de son auteur: il conduit ses lecteurs dans un hôpital de fou d'une ville d'Allemagne.

Deux officiers encore jeunes, très-bien mis, se promenoient les bras croisés dans la salle. Ce sont deux êtres bien remarquables, me dit le médecin de la maison, & si je pouvois croire à l'existence de la simplicité & de tous les effets qu'on lui attribue, ils me donneroient une des plus fortes preuves de sa réalité.

Chargés du soin de recruter pour l'armée de leur Souverain, ces deux officiers furent successivement envoyés dans la résidence d'une petite cour de l'Allemagne, & l'un & l'autre y conçurent la plus forte passion pour une femme aussi distinguée par sa beauté &

ses agrémens, qu'elle l'étoit par les avantages de la fortune & de la naissance. L'un & l'autre aimèrent sans espoir; ils tombèrent tous deux dans une profonde mélancolie, & tous deux enfin perdirent la raison.

Il est prouvé qu'ils ne se connoissoient point avant de se trouver ensemble dans cette triste demeure; quoi qu'au même service, ils étoient dans des corps différens, & le plus grand languissoit depuis quatre ans, tandis que l'autre encore sensé le remplaçoit dans la ville où demuroit l'objet de leur funeste passion; néanmoins lorsque réunis par la même infortune, on y conduisit le dernier venu, & qu'il entra dans la salle où nous sommes, celui qui y étoit déjà accourut à faire contre, se précipita dans ses bras, l'embrassa tendrement, & prit d'égua toutes les démarches de l'autre, & la plus vraie & du plaisir le plus pur. De ce moment ils furent inséparables. Ils paroissent n'avoir qu'une ame, qu'un sentiment, ne composer qu'un même être, leurs gestes, leurs actions, jusqu'à leurs besoins sont toujours les mêmes, mangent, buvant, dormant, veillant ensemble; si l'un se dérange, l'autre ne peut s'empêcher de le servir, au même instant l'autre ouvre les yeux. Il en est de même pour toutes les affections morales, & depuis plusieurs années

que je les observe, je n'ai jamais pu remarquer chez l'un des deux aucun sentiment, aucune sensation, aucune attitude que l'autre n'eut au même instant sans avoir regardé son ami. J'essaiai un jour de les separer, mais je me repentis bientôt de cette epreuve cruelle. Ils devinrent furieux, & l'on ne put les appaiser & s'en rendre maîtres qu'en les réunissant; alors ils se jetterent dans les bras l'un de l'autre avec un sentiment si vif & si tendre que j'en fus ému jusqu'au fond de l'ame.

Il est tres-remarquable que ces infortunés ne se parlent jamais, ni à personne; leur occupation ordinaire est de se promener dans la salle toujours ensemble sans faire aucun mal à ceux qui s'y trouvent; ne s'arrêtant que rarement, & alors ils cherchent à exprimer par des pantomimes toujours semblables & remplies d'expressions, la douleur & le chagrin qui les opressent. Lorsqu'une femme entre ici, ils courent à elle, la regardent, l'observent, puis ils reviennent tristement, sans doute parce qu'ils ont été déçus dans l'espoir de trouver en elle celle qu'ils cherchoient & qui les occupent sans cesse.

On voyoit dans une autre chambre un homme pale, maigre, les yeux cernés assis devant une petite table; l'infortuné tenoit une plume, il avoit du papier devant lui,

& disoit fans cesse, un & un font un, un & un font un; l'angoisse, l'inquiétude se peignoient sur son visage en pronouçant ces mots; néanmoins sa bouche les répétoit continuellement. Le médecin s'approchant de lui, lui cria à l'oreille un & un font deux; deux reprit le malheureux, deux répéta-t-il en souriant, en posant sa plume, en essuyant la sueur qui inondoit son front. — Voilà, me dit le médecin, le seul secours, le seul bien qu'on puisse lui faire; mais, hélas! l'effet n'en dure qu'un moment, & avant que la minute s'écoule, vous le verrez reprendre sa triste occupation. A peine en effet le médecin put-il finir ces mots, que le pauvre insensé reprenant la plume, recommença son addition & répéta encore un & un font un. Cet infortuné, me dit le médecin, étoit chargé d'une recette à * * & il pouffoit souvent à l'excès l'exacritude & l'ordre qu'il mettoit dans les affaires. Faisant un matin la revision de sa caisse & de ses comptes, il annonça à sa femme avec toutes les marques du plus vif désespoir, qu'il venoit d'y découvrir un deficit de 10000 florins; qu'il alloit l'annoncer, livrer les fonds restans & se soumettre à la punition qui l'attendoit. En disant ces mots, il embrassa son inconsolable

épouse, donna sa bénédiction à ses six enfans & courut chez les chefs des bureaux auxquels il remit ses comptes, après quoi, sans attendre aucun ordre ultérieur, il se rendit volontairement en prison.

Sa probité connue, ses supérieurs furent très-étonnés de cet événement : le président fit à l'instant examiner la chose, & l'on trouva non-seulement que cet honnête homme ne s'étoit pas approprié un d'nier, mais qu'afia de remplacer autant qu'en lui se pouvoit le déficit, il s'étoit dépouillé de tout ce qu'il possédoit, & que le déficit pré nlu n'étoit que le résultat d'une précipitation inconcevable de calcul, par laquelle en additionnant les comptes de la dépense, il s'étoit trompé de 10000 florins. Satisfait de cette découverte, le Président s'empressa d'ordonner qu'on allât chercher le receveur, mais on eut l'imprudence de charger la garde de l'exécution de cet ordre; elle le ramena de la prison où il s'étoit rendu chez le Président, qui le pria avec bonté de revoir lui-même les comptes de la dépense; le receveur obéit & additionna de nouveau & sans hésiter les premières colonnes, mais deux sommes, chacune de 10000 florins se présentant à ses yeux, placées immédiatement l'une sur l'autre, il

compte, un & un fait un ; font deux, s'écria le Président (fatigait de lui prouver son erreur) & par conséquent c'est 20000 au lieu de 10000. Deux, Dieu du ciel ! deux ! répéta en begayant le malheureux , & il perdit connoissance. Pendant long-tems les secours furent inutiles, & lorsqu'on l'eut enfin rappelé à la vie, on eut la douloureuse certitude qu'il avoit perdu la raison sans aucun espoir de pouvoir la lui rendre.

On n'ose le laisser manquer des matériaux nécessaires à l'écriture ; cette attention le tranquillise plus que tous les remèdes ; il additionne sans relâche, répète toujours les mêmes mots, & le foible soulagement qu'on lui procure en le remettant sur la voie du vrai calcul, s'évanouit au moment où il paroît vouloir le saisir.

ANNONCES D'OUVRAGES DIVERS.

A N T I Q U I T É S .

Introduction à l'étude des monumens antiques , par A. L. Millin , conservateur du Museum des Antiques , à la Bibliothèque Nationale , Professeur d'histoire & d'antiquités. A Paris 1796. Avec cette Epigraphe.

Peritiores vetustas facit.
Cicero pro dome , C. 45.

Mr. Millin , chargé par le gouvernement de donner des leçons d'antiquités à la Bibliothèque nationale , a suivi pour toutes les parties de cette science la méthode aussi utile qu'usitée dans les Universités du Nord , de rédiger pour ceux qui suivent leurs leçons , de courts élémens qui leur en fassent connoître le plan ; embrasser l'ensemble & saisir les détails.

Cette première introduction à l'étude des monumens antiques , est générale ; elle a pour but de donner l'ensemble de la science des antiquités , que Mr. Millin , à l'exemple d'Ernesti & de Heyne , appelle *aclel'ie* , nom composé de deux mots grecs , qui signifient connoissance de l'antiquité.

Après avoir défini l'archéologie & fait con-

naître l'agrément de cette science par les objets variés qu'elle offre à l'imagination, son utilité relativement aux arts, aux sciences & aux lettres, Mr. Millin partage l'archéologie en deux divisions principales. 1^o. La connoissance des mœurs & des usages d s Anciens. 2^o. Celle des monumens de l'antiquité : celle-ci se nomme archéographie ; elle embrasse les édifices, les peintures, les sculptures, les gravures, les mosaïques, les vases, les instrumens, les médailles, les inscriptions. Mr. Millin parcourt les diverses classes, développe le but de l'archéologie, il passe de là à son étude, à son enseignement, & trace la méthode qu'il se propose de suivre ; traitant ensuite de l'histoire littéraire, en général, de celle de l'archéologie en particulier, & de la bibliographie ; il donne un précis historique & raisonné d s auteurs qui ont fait de cette science l'objet de leurs recherches ; il indique les ouvrages qui traitent de l'archéologie & s'arrête à l'examen des traités généraux d'archéographie, soit que leurs Auteurs aient adopté l'ordre analytique, chronologique, géographique, alphabétique.

Cet article intéressant, même pour l'amateur de littérature, est suivi d'un plan d'un système archéographique, après lequel Mr. Millin indique les principaux Musées graphes, ceux

qui ont publié des descriptions de cabinets, les collecteurs ou ceux qui ont réuni en un corps des monumens divers tendans au même but, les iconographes qui ont publié des figures de monumens sans explications détaillées, les monographes qui ont écrit de petits traités séparés sur quelques monumens, enfin les mélanges, tels que les mémoires de l'académie des inscriptions.

Comme il seroit impossible d'enseigner dans un seul cours tous les objets qui composent la science archeologique, Mr. Millin a partagé ses entretiens en sections, qui forment autant de cours particuliers & complets : il a traité dans le dernier des pierres gravées : l'introduction que nous avons sous les yeux a pour objet la numismatique, ou la connaissance des médailles, qui renferme, elle seule, presque toute l'antiquité, puisqu'il n'y a point de branche de l'archéologie à laquelle elle ne soit applicable ; ne se bornant pas à la description des médailles, Mr. Millin y joint des explications relatives à la géographie, la chronologie, mythologie, les lettres, l'histoire, les mœurs & les usages des Anciens.

Bornés par l'espace qui nous reste, nous ne pouvons entrer dans l'analyse de ce 3me. cours élémentaire ; en général la méthode

suivi par Mr. Millin , & nouvelle en France , nous paroît la plus propre à diriger l'intelligence des élèves , à soutenir leur attention , à soulager leur mémoire & à les préparer à l'étude approfondie de cette science ; nous ajouterons qu'au zèle & au courage que demandent les travaux par lesquels Mr. Millin , est parvenu à une profondeur de connoissances à laquelle peu de Français avoient encore atteint, ce savant antiquaire joint encore l'avantage précieux d'être aussi agréable dans sa maniere qu'il est clair & méthodique dans ses leçons.

Elémens d'histoire naturelle , par A. L. Millin , 2 vol. nouvelle édition , chez Monnier & Jaquerod , à Lausanne 1796.

Le Juri d'instruction publique à Paris , a décidé que cet ouvrage étoit le seul de sa série qui méritât le prix, comme livre élémentaire de cette science : le corps législatif a confirmé le jugement & décerné le prix à l'Auteur, en mettant son ouvrage au nombre de ceux destinés à être imprimés aux fraix de la nation pour l'instruction publique: il est à sa seconde édition en France , & si connu , que nous nous bornerons à annoncer l'édition qui vient d'en être faite à Lausanne.

*Walthar de M bar ei, roman de chevalerie, traduit de l'alemmand, par M***.*

Ce roman d'un des meilleurs Auteurs de l'Allemagne a eu un tel succès dans sa patrie, que les amateurs des bons ouvrages en ce genre, apprendront avec plaisir qu'il vient d'être traduit; & l'on nous assure que cette traduction qui va se publier, joint au mérite du style celui d'être fidèle sans être absolument littérale.

Versuch eines beweises der Göttlichen sendung und wurde Jesu aus seinem caractere. Predict &c.

Essai sur une preuve de la divinité & de la dignité de la mission de Jesus Christ, tirée de son caractere; sermo qui a été prononcé dans l'église cathédrale de Berne, par P. A. S apfer, professeur en théologie divine. Berne 1797.

En nous bornant aujourd'hui à annoncer ce discours, digne des talens, des connoissances & du caractère de son Auteur, nous nous réservons à revenir sur cette production que l'on devoit s'empêcher de traduire.

A Francfort ce 1 Mars 1797.

M.

Je m'adresse à vous, pour savoir si le public peut espérer une suite des *Anecdotes Suisses*, & j'espère l'apprendre par la voie de votre Journal que j'ai trouvé dans toutes les villes de l'Allemagne, & que je puis raisonnablement compter de trouver par tout où mes projets de voyages pourront me conduire. Si votre reponse est affirmative, comme il paroît que les *Anecdotes Suisses* sont publiées par souscription, j'aurai l'honneur de vous faire passer la liste des personnes de ma connoissance qui se proposent, ainsi que moi, de souscrire. Ce charmant ouvrage m'a retracé si vivement des sites qu'on ne peut oublier quand on les a vus une fois, que je conseille à tous ceux qui font le voyage de Suisse, de ne point l'entreprendre sans cet itinéraire sentimental, qui pour toute ame sensible, doit ajouter aux beautés que la nature a prodiguées à votre pays.

J'ai l'honneur d'être, &c.

Votre a c'en A' né.

P. S. Je viens de lire dans une feuille allemande qu'on s'occupe d'ja de la traduction des *Anecdotes*, cet empressement doit engager l'auteur à nous donner la suite.

La ville de Moudon vient d'honorer d'une récompense de deux paires de chandeliers d'argent son ancien Maifonneur, Monsieur le Confeiller P. Chollet.

Lé 17 Mars 1797.

L E S O U I E T L E S N O N.

AIR: *du petit Matelot.*

Ou Mamzelle fait b'en que n'suis pas bête, ou ballet des Pierrots.

IL est deux mots fort en ufage
 En tous lieux, en toute faifon,
 Ils tiennent lieu de tout langage :
 C'est le mot oui, c'est le mot non. *bis.*
 Mais avec trop peu de franchise,
 On s'en fert, dit on, aujourd'hui.
 En les difant, on les devuife :
 Oui, devient non ; non devient oui. *bis.*

Lize veut fe montrer rebelle
 Au feu que fon ame a fenti :
 Non, fort de fa bouche cruel'e ;
 Mais, tout bas, fon cœur a dit oui. *bis.*
 C'est par un oui qu'il ymen n us lie ;
 Mais beaucoup de maris, d't-on,
 Voudroient que la ce em ne
 Recommençât p ur d' e n n. *b'is.*

En fe vantant de f' r'ich'ffe,
 Sans fe déran er, un C

A son créancier qui le presse,
 Promet tout , oui. Payera-t-il ? non. *bis.*
 Le doux ferment d'une maîtresse ,
 D'aimer constamment son ami ,
 Du gascon , est-ce la promesse ?
 L'amour dit non ; le tems dit , oui. *bis.*

Ici , de tout ce qui se passe ,
 A-t-on lieu d'être réjoui ?
 L'intrigant , brigant une place ,
 Va répondre effrontément , oui. *bis.*
 Hélas ! trop souvent , dans la vie ,
 Je vois qu'à cette question ,
 Oui , c'est le mot de la folie ,
 Non , c'est le mot de la raison. *bis.*

Par le Cit. SEGUR , aîné.

LE LABOUREUR ET SON FILS.

F A B L E.

DÉFRICHES ce terrain stérile,
 Disoit à son enfant un Rustre vigoureux ,
 Sous ta main devenu docile ,
 Il payera ton travail au-delà de tes vœux ,
 Mais il faut être matineux :
 Demain au point du jour , entreprends cet ouvrage .
 Le garçon obéit , mais foible & paresseux ,
 Le premier coup de bêche enterra son courage ,
 Il se dépêta , il se couche & s'endort.
 Le père vient , le réveille & le gronde ,
 Ah ! mon père , plutôt la mort ,

Ce sol aride , c'est un monde ,
 Son aspect seul me fait tomber les bras.....

Mais , mon fils , je n'exige pas
 Qu'en un jour ceci se termine.

Le voyageur arrive , & pourtant pas à pas ,
 Sans s'effrayer lentement il chemine ,

Ne cédes point à ton ennui ,
 Cent pieds suffiront aujourd'hui ,
 Demain cent autres ; de la sorte
 Tu verras insensiblement
 S'éclaircir ce monde étonnant

Dont le coup-d'œil te déconforte.

Le jeune homme essaya , la chose reussit
 Comme le père l'avoit dit ,

En un terrain fécond , il changea des bruyeres ;
 Ainsi vient-on à bout des plus grandes affaires.

Par M. D. V.

É N I G M E.

J'ALTERE la délicatesse ,
 Du lieu dont je fais l'ornement ,
 Je viens toujours tout doucement ,
 Et l'on me chasse avec vitesse.
 On seroit bien fâché de ne me point avoir ,
 Souvent on me desire avec impatience ,
 Mais dans le lieu de ma naissance
 L'on ne sauroit se résoudre à me voir :
 Si j'embellis le brun , j'enlaidis fort la blonde ,
 L'on m'aime & l'on me hait ,

L'on me fait lorsqu'on me defait ;
 Les gens de pieté profonde
 Pour me garder fortent du monde ;
 Tout le reste du genre humain
 Me fait une cruelle gue re ,
 Mais malgré tout ce qu'on peut faire
 L'on me chasse aujourd'hui & je reviens demain.

C H A R A D E .

MON premier , cher lecteur , se trouve au coin
 des rues ;
 Le géomètre en fait un usage fréquent :
 L'astronome , sans moi , mal' e tout son talent ,
 Se perdrait dans les nues.
 Mon second est toujours devant toi , f us tes r s ;
 Dans ta maison , p r-tout , aux champs comme a
 la ville ,
 Je renferme , en mon sein , pl s d'un trésor utile ;
 Sans moi tu n' x'ister is pas.
 Mon entier , sur les mers , leve un front magnifique :
 C'est lui dont la n b e fierté
 Confondant de nos chefs la so e van'té ,
 Fait ramper sous les loix l'auguste Repub'lique.

Par M. A. E. Rou....

Extrait des Ailes des Apotres , Journal f arçois.

Le mot de l'En'ne du N^o. précédent est *sensibilité*. Celui du Lo o r i p e est *délire*, ou l'on trouve *elire*, *lire*, *i e*, *ré*: celui de la Clarade est *soif fleur*.



A P P E N D I X.

Memoire envoyé au Rédacteur du Journal Littéraire de Lausanne, par la Société économique & physique de Berne.

LE Public n'ignore pas qu'un des objets qui intéressent le plus la Société économique & physique de Berne, & qui depuis plusieurs années ne cessent de l'occuper, est la construction d'une carte de la Suisse, dont le soin a été confié à Mr. le professeur Tralles, un de ses membres les plus respectables par son zèle & ses connoissances. Elle n'a donc pu entendre avec indifférence le rapport qui lui a été fait à sa première séance de l'hyver 1796-97. des insultes prodiguées à ce savant dans le Journal Littéraire de Lausanne, en réponse à une notice insérée dans le feuillet d'Avis de la même ville, qui ac usoit l'éditeur d'une carte de la Suisse, dont la première feuille venoit de paroître, de l'avoir faussement qualifiée *trigonométrique*, &c. &c.

La Société ne peut, ni ne veut entrer dans une discussion détaillée du mérite de cet ouvrage; elle ne lui cont ste pas une certaine utilité & même quelques avantages topographiques sur les cartes dont le p bl'c a dû se contenter jusqu'ici; mais persuadée de la vérité de l'assertion de Mr. le professeur

Tralles, indignée de l'attaque indécente dirigée contre un savant distingué que la Société royale des Sciences, à Francfort sur l'Oder, vient de s'agréger avec un empressement qui fait autant d'honneur à ce corps qu'il est flateur pour celui qui en est l'objet, révoltée par la grossièreté aussi immorale qu'offensante avec laquelle on a traité un homme de bien que son caractère public, son désintéressement connu & son mérite éminent, auroient dû mettre à l'abri de pareilles indignités, considérant que depuis la publication de l'ouvrage de Mr. Weifs, la nécessité du travail de Mr. le professeur Tralles n'en est devenue que plus évidente aux yeux des connoisseurs qui demandent une carte levée suivant la rigueur des principes & avec les moyens que les sciences & les instrumens géodésiques, portés à un haut degré de perfection, fournissent aujourd'hui à ceux qui savent s'en servir; considérant enfin qu'il n'importe que le public ne s'en laisse pas imposer sur les défauts d'un ouvrage qu'on veut faire passer pour ce qu'il n'est pas, ni induire à envisager un autre ouvrage comme inutile, qui jamais n'a été attendu avec plus d'impatience que depuis qu'un lambeau de celui de Mr. Weifs a convaincu les juges compétens qu'il a été gratuitement décoré de titres pompeux; se voit dans la nécessité de sommer l'éditeur

de la carte levée aux fraix de Mr. Meyer, de produire la copie du réseau de triangles qui doit constituer la base de son ouvrage prétendu trigonométrique. Elle croit couper court par-là à toutes les chicanes que l'intérêt & le desir de dérober au public la connoissance de l'état de la question pourroient susciter encore, & déclare en conséquence que jusqu'au moment où Mr. Weifs aura indiqué sa marche, le point dont il est parti & ceux qu'il a parcouru successivement, & surtout où une partie au moins de ce réseau sera dans les mains de Mr. le colonel Kirchberger de Liebestoif, ancien Seigneur Baillif de Gottstadt & président de la Société, les soupçons les mieux fondés planeront & sur l'ouvrage & sur la véracité de son auteur, & que, si cette copie qui demande bien peu de tems & de travail, n'est pas remise d'ici à un mois à Monsieur le Président, rien ne pourra l'empêcher de conclure que l'ouvrage de Mr. Weifs ne supporte pas l'examen du g'omètre.

Mais afin qu'il ne reste à Mr. Weifs aucun prétexte de se refuser au compte rendu que la Société exige de lui, on espère, à l'aide de quelques observations élémentaires, lui prouver aux yeux de la partie du public la moins versée en mathématique, que c'est un devoir dont il ne peut se dispenser.

C'est bien malgré elle que la Société entre dans un détail aussi fastidieux pour la plupart des lecteurs de ce Journal, consacré à leur delassement.

Mais comme malheureusement cette cause a été portée devant un tribunal étranger aux connoissances qu'il faut apporter à sa décision ; comme on a vu dans le cahier du mois de Novembre 1796 , paroître sur l'arène un protecteur de Mr. Weifs, homme d'ailleurs parfaitement estimable, qui s'arroge le droit de la juger, quoiqu'il n'ait que celui que donne une prévention aveugle ; & comme un grand nombre de personnes , intéressées à savoir quel jugement elles doivent porter sur l'ouvrage en question , pourroient être dans la même ignorance des devoirs indispensables du géographe qui annonce une carte levée *trigonométriquement* ; la Société croit remplir le sien en déclinant à Mr. Weifs en face du public, & article pour article ce à quoi il s'est engagé par son annonce. Le but de la Société ne peut vraiment pas être de provoquer de la part de Mr. Weifs un exposé qui puisse guider son jugement : car elle fait bien à quoi s'en tenir sur le compte d'un ouvrage géographique dont l'Auteur a si maladroitement mis en évidence que la théorie de la projection lui est entièrement inconnue.

Mais elle veut bien lui fournir l'occasion de se réhabiliter, s'il peut, dans l'opinion des connoisseurs, en l'invitant à détruire, par l'histoire exacte & fidelle de ses opérations, les soupçons que les éclaircissmens de cette partie de son travail ont jettés sur tout le reste.

Jamais l'ecolier le plus novice n'a appelé trigonométrique la construction d'un triangle fait avec la règle & le compas. Il s'agit que la trigonométrie, dans le sens le plus élémentaire, a pour objet de trouver & d'exprimer les parties inconnues d'un triangle, par le moyen de celles qu'on connoit; & que dans l'application elle ne peut pas plus se passer à cet effet de chiffres que l'arithmétique élémentaire ne peut se passer de nombres. Il est donc vraiment incompréhensible, qu'un homme qui se vante d'avoir levé une carte trigonométriquement, parle avec autant de mépris des chiffres que Mr. Weis en montre pour cette partie essentielle de son travail dans sa réfutation de Mr. Tralles, insérée dans le mois d'Octobre 1796, de ce Journal.

Celui qui prétend avoir employé la méthode trigonométrique, nous dit en d'autres termes, qu'il a mesuré immédiatement & déterminé par le calcul la longueur des parties de ses triangles. Où sont les calculs de Mr. Weis? Qu'il en produise un échantillon!

Comment a-t-il réduit au vrai les angles observés ? Comment a-t-il déterminé les latitudes & longitudes des points de ses triangles ? Si sa méthode est trigonométrique , il doit être parti d'un point de latitude & de longitude , connues par des observations astronomiques , comme éclipses de satellites, &c. &c. ; & il aura calculé par le moyen de ses triangles celles des autres lieux de ses cartes. A-t-il observé celles-là ; a-t-il calculé celles-ci ? Quand même il auroit observé ces dernières , il n'est pas dispensé pour cela de les calculer. Car en supposant que les latitudes & longitudes observées fussent assez exactes pour qu'on pût s'en servir à l'effet de corriger par leur moyen les résultats trigonométriques , que Mr. Weifs donne ces résultats précieux pour le perfectionnement de nos connoissances de la figure de la terre ! Mais si elles n'ont pas ce degré d'exactitude , il seroit parfaitement superflu de les publier. C'est peine perdue s'il a opéré trigonométriquement , & ses observations de latitudes faites avec le sextant peuvent bien être un objet de curiosité pour lui , mais d'aucune utilité pour le public.

Si les opérations de Mr. Weifs ont été astreintes , comme il assure , aux loix de la méthode trigonométrique , il doit avoir une foule d'observations intéressantes à commu-

niquer; il aura par exemple sù mettre à profit la position unique où il s'est trouvé depuis plusieurs années de courses dans les montagnes de perfectionner les tables de la refraction à différentes hauteurs.

Sait-il dans le fond ce qu'il a annoncé au Public, lorsqu'il a qualifié trigonométrique son ouvrage? Sait-il qu'une pareille annonce équivaut à l'affertion qu'il s'est faisi de tous les moyens que les sciences physiques & mathématiques se prêtent mutuellement, & qu'il a pris en même tems l'engagement sacré de légitimer par une déduction claire & complete le titre donné à ses cartes à la face des connoisseurs?

Il n'existe que bien peu de cartes qui aient des prétentions à ce titre. Toutes levées par des Mathématiciens d'un ordre supérieur qui par là même qu'ils en ont décoré leurs ouvrages, ont réclamé une place distinguée dans cette province du vaste empire de la République des lettres, & qui ont justifié & le titre qu'ils donnoient à leurs opérations, & leurs droits au rang qu'ils s'arrogéient en conséquence, en rendant au monde savant un compte détaillé de ces opérations. C'est ainsi que quelques géomètres anglois & plusieurs académiciens françois, les uns envoyés au cercle Polaire & au Pérou, les autres occupés en Europe à mesurer des por-

tions d'Arc du Méridien , ou à lever de bonnes cartes de leur pays , n'ont donné au public les résultats de leurs opérations relatives à la mesure de la terre en Amérique & en Europe , qu'accompagnés de la description détaillée de leurs instrumens , de leur maniere d'observer , des formules & des chiffres dont Mr. Weifs fait si peu de cas.

Ces savans ont rendu un compte pareil , relativement à leurs cartes de la France & de l'Angleterre & même antérieurement à ces cartes , bien persuadés que la célébrité de leurs noms & la confiance que leur habileté déjà constatée par des preuves éclatantes devoient nécessairement inspirer , ne pouvoient jamais les dispenser de mettre , par l'énumération de leurs moyens & la narration de leur marche , le public à même de juger de la bonte de leurs opérations , ni lui imposer le devoir de croire avec une foi implicite à l'exactitude des cartes dont ces opérations faisoient la base & déterminoient le mérite. Les ouvrages classiques des *Condamne*, *Bougner*, *Maupertuis*, *Cassini*, *le Gendre*, *M. Châ'n*, du général *Roi*, *Dalby*, &c. &c. doivent servir de loi & de modèle à tous ceux qui entrent dans la même carrière : & quand meme l'honneur ne pousseroit pas leurs successeurs à viser au même degré de perfection, ils sont du moins assujettis aux regles que la théorie & l'exem-

ple de ces illustres Géomètres ont consacrées.

On est donc parfaitement en droit de demander à Mr. Weifs, si dans ses opérations de mesurage, de réduction, &c. &c. il a suivi le mode décrit dans ces livres? Si la méthode de leurs auteurs a été la sienne, méthode qui seule assure à l'ouvrage qui en est le fruit, la compétence de l'intituler trigonométrique? Et dans ce cas, il *pourra*, & *doit indispensablement* nommer.

1°. Les principaux triangles sur lesquels la construction de sa carte s'appuye, depuis la première base qu'il doit avoir mesurée avant tout & avec le dernier soin, jusqu'à celle de vérification qui est le complément nécessaire d'un pareil ouvrage & la pierre de touche de la bonté du travail. Il indiquera en même tems, si le résultat de son calcul trigonométrique coïncide avec la longueur de sa base de vérification ou de combien il s'en éloigne? Jamais sûrement il n'osera dire, qu'il n'a pas encore eu le tems de mettre ses calculs au net : supposé même que ses travaux chorographiques ne fussent pas achevés. Ce seroit déclarer qu'il présente au public les parties d'un ensemble dont il n'a aucune idée & dont il ignore la grandeur & les proportions.

2°. Quant aux triangles qui se trouvent dans l'enceinte des districts dont les cartes particulières ont déjà paru, il communiquera les observations qu'il a faites pour en mesu-

rer les angles & s'assurer de l'exactitude de ses opérations. Il seroit peu généreux & surtout de fort mauvaise augure d'en faire un secret.

3°. Il instruira le public quelle hypothèse il a adoptée sur la figure de la terre & comment il s'y est pris pour réduire ses triangles à sa surface d'après l'hypothèse qu'il préfère. Il articulera la marche qu'il a suivie pour déduire de cette réduction les longitudes & les latitudes des lieux de sa carte.

Mais outre cela il indiquera ,

4°. Les triangles du second ordre compris dans les districts dont on vient de parler, & comme il assure avoir travaillé avec la plus scrupuleuse exactitude, il ne dérobera pas au public le développement de la manière dont il a levé le détail de sa carte : il ne le privera pas de la connoissance instructive des précautions qu'il a prises pour se garantir d'erreurs majeures.

5°. Quant à sa projection *ulcus latet* : mais nous nous bornons à observer que le titre donné à son ouvrage annonce, qu'il a *construit les points* de la surface de son terrain *d'après une loi mathématique* ; que par conséquent, il a eu égard à la figure de notre globe, & que soit dans son mesurage, soit dans son calcul sur-tout, il n'a rien négligé de ce que

cette figure exige. Néanmoins, afin qu'on ne paroisse pas pousser les demandes trop loin, on veut bien lui passer la terre comme parfaitement sphérique, quoiqu'on seroit en droit de prétendre qu'il eut basé son travail sur la supposition qu'elle est un sphéroïde.

Si Mr. Weifs est véritablement mathématicien, il ne permettra jamais qu'on lui fasse grâce de la rigueur de la théorie pour sa plus grande commodité. Mais si par malheur, se trouvant encore trop gêné, il a voulu avoir les coudées plus libres; s'il est parti du principe que la surface de la terre est un plan, alors vraiment il a poussé ses aises un peu trop loin, & jamais ses opérations ne pourront mériter le nom de trigonométriques, car ou elles se trouvent en contradiction perpétuelle avec son hypothèse, ou en coïncidant par hasard avec une supposition aussi erronée, elles prononcent elles-mêmes leur propre condamnation.

En attendant le compte rendu que Mr. Weifs doit au public, il ne sera pas superflu de rappeler à sa mémoire ce qu'il prend grand soin de lui cacher, que c'est Mr. le professeur Tralles qui lui a montré avec une complaisance qu'il paye d'un retour peu édifiant, comment on se servoit des tables de Logarithmes, que c'est à sa générosité qu'il est redevable de la connoissance des deux bases que celui-

ci a mesurées près de Thoun & dans l'Argovie, & sans lesquelles Mr. Weifs n'auroit pas été à même de donner à sa carte le peu d'exactitude qu'elle a. Mais il ne suffit pas d'avoir de bonnes bases: celles de Mr. Tralles sont sans doute d'excellens élémens d'une carte; mais il faut que les autres opérations nécessaires pour compléter les triangles soient également exécutées avec toute la précision dont les progrès des arts & des sciences les rendent susceptibles, & dont l'excellent ouvrage de Mr. Tralles sur la hauteur des montagnes du Pays d'Enhaut, publié en 1790, auroit pu fournir l'idée à Mr. Weifs. Celui-ci ne devoit pas oublier que dans son bas-relief de la partie méridionale du Canton de Berne, il a donné à la chaîne intéressante des montagnes limitrophes qui séparent l'Oberland du Valais, un tiers de trop du Sud au Nord, faute énorme dans une aussi petite étendue & qui détruit absolument la confiance qu'il réclame. Au surplus, sa manière de travailler n'est pas un secret, & jamais une méthode telle que la sienne ne produira des résultats dignes de l'état actuel de cette partie des connoissances humaines.

LL. EE. ont gracieusement accordé des sommes considérables pour l'achat d'instru-

mens faits par le premier des artistes Anglois, Mr. Ramsden. Ces instrumens uniques & inappréciables pour la finesse du travail & l'exactitude surprenante des divisions, sont arrivés à Berne dans le cours de cet hyver ; & les travaux de Mr. le professeur Tralles, qui sans doute ne se laissera pas décourager, ni détourner de la poursuite de son entreprise qui est en même tems celle de la Société, sont liés à d'autres objets d'un intérêt plus général & aux progrès des sciences memes dont la theorie & les résultats concourent au perfectionnement de son ouvrage.



1

2

3

4

5

L'HEUREUSE INFIDÉLITE.

S U I T E.

Anecdote de l'émigration Française.

L'AMOUR que l'imagination d'Emilie s'étoit plu à nourrir, avoit totalement changé de nature. Le plaisir, la gloire, la fortune, lui avoient parus inféparables de sa reunion avec Eugène. Aujourd'hui, elle n'envifageoit & ne défireoit plus en lui que le compagnon de ses disgraces. Ce n'étoit plus un héros qui lui apportoit ses lauriers ; c'étoit un malheureux foldat dont elle panfoit les bleffures : mais, c'étoit toujours lui, & toujours lui existant pour elle ; car, la pauvre enfant, qui commençoit à naître, fupposoit rarement qu'on put mourir.

C'est ainfi que, véritable héroïne de Roman, Emilie fe leva le lendemain. Elle reprit nonchalemment fes occupations ordinaires, & toute entière à fes pensées, fon travail purement mécanique, ne dut & ne fournit rien à fon imagination. Dans l'après midi, un prétexte honnête lui fit faifir une nouvelle occasion de fe distraire. On devoit encore une vifite à Mde de N rce, qui

étoit venue avec Mde. d'Albigny. Elle étoit d'autant plus pressée, qu'on avoit paru sans obligation chez la Duchesse. La mère Sainte Agnès, familiarisée avec le mot de *devoir*, sentit qu'il falloit encore courir le danger qui pouvoit accompagner celui-ci; mais elle se promit bien d'éviter d'en contracter d'autres.

On étoit aux derniers beaux jours d'automne. Mde. de Nancé, son mari & ses enfans, se dispoisoient à la promenade. Après quelques complimens de part & d'autre, pour abandonner, ou pour suivre le projet, il fut convenu que la visite seroit reçue dans un joli bosquet dont la vue s'étendoit sur le lac, à quelque distance de la ville.

À peine fut on dans le chemin qui y conduisoit, que quelques émigrés arrivants, s'empreslerent de joindre les dames. D'autres, épars, çà & là, voyant un groupe, vinrent naturellement le grossir; & insensiblement le Bosquet devint le rendez-vous de tous les oisifs du jour.

Emilie fut donc encore entourée & on bute aux propos incépuisables de la galanterie. Elle en étoit d'autant plus ennuyée, qu'elle prévoyoit que sa tante, qui n'en perdoit rien, ne manqueroit pas de la régler de ses conjectures ordinaires. Pour les rendre même plus confé-

quentes, on parla d'un bal, qu'un des principaux de la ville devoit donner, où l'on favoit déjà qu'Emilie seroit invitée. A ce mot, la mère Ste. Agnès, frissonna de la tête aux pieds. Emilie, craignant que le frisson fut suivi de transport, après avoir dit qu'elle ne dansoit pas, donna à la nonne le signal de la retraite, que celle-ci ne se fit pas répéter; & sans écouter les instances, sans accepter d'autre accompagnement que celui d'un vieux militaire, qui craignoit l'air du soir & qui logeoit dans leur quartier, elles prirent un chemin de traverse, qui devoit abrégér leur route.

Sur l'un des côtés du sentier qu'elles traversoient, étoit un monticule, dont le sommet extrêmement feuillé, présentoit un abri commode, sans rien dérober de la vue de la campagne. Un homme s'y étoit retiré; il apperçut les deux passantes, & se précipitant au-devant d'elles, il prouva à Emilie, qu'entr'elle & un desert il n'y avoit plus d'espace pour l'infortuné Lièvre.

La tante, appuyée sur le bras du vieux officier, ne put empêcher le jeune d'offrir le sien à sa nièce. Ceux-ci prirent les devants & la conversation s'engagea.

“ Vous cherchez la saine, l'indoit

» Emilie, mais n'ajoute-t-elle rien au fen-
 » timent de vos peines ? »

« Hélas ! mademoiselle, dussai-je en rougir,
 » je vous avouerai que c'est l'oubli de mes
 » maux que j'y trouvois. J'y portois une
 » image dont je crains de me distraire, &
 » votre presence seule peut l'emporter sur
 » mes souvenirs. »

Emilie mécontente de le voir persister dans des aveux qu'elle ne pouvoit ni ne devoit écouter, lui dit :

« — C'est bien mal reconnoître l'inté-
 » que je prends a vous, Monsieur, que de
 » m'ôter par des mots frivoles, le plaisir de
 » vous le témoigner. »

« — Je me tairai, Mademoiselle, puisque
 » ma sincérité vous offense ; mais, permettez
 » que je vous prouve quelquefois, que cet in-
 » t'rêt dont vous avez la bonté de m'assurer,
 » est le seul bien qui me reste au monde. »

Emilie, sans lui refuser de profiter des rencontres que le hazard lui offiroit, lui apprit la vie retirée qu'elle menoit. Trop franche pour en faire honneur a son gût, & trop sage pour s'en plaindre, elle eut assez de raison pour appuyer sur les convenances & pour lui ôser la loi de respecter son azle.

Pour faire diversion au chagrin que caufoit au jeune homme cet arret cruel, & pour sa-

tisfaire un reste de curiosité, Emilie lui parla de son ami de 20 ans, & lui demanda dans quelle occasion il avoit eu le bonheur de se distinguer.

Linière qui ne se rappelloit que trop, que des rapports avoient parus la frapper, eut peine à dissimuler son inquiétude. Cependant, pour la satisfaire, il lui apprit que le jeune Julien, à la tête d'un petit nombre de volontaires, avoit délivré tout un bataillon que l'ennemi emmenoit prisonnier, après l'avoir fait tomber dans une embuscade; qu'il l'avoit ramené en triomphe au camp, & que cette action lui avoit valu du Prince, un brevet qui seroit à jamais pour lui & ses descendants, le plus glorieux titre de noblesse.

« Il n'est donc pas gentilhomme ? dit un
» peu tristement Emilie.

» — Comme je vous l'ai dit, Mademoi-
» selle, il paroît illustrer son nom. Il est très-
» réservé, d'ailleurs, sur ce qui le concerne ;
» mais on a pu juger par son debut au ser-
» vice & par ses relations dans l'étranger,
» que le commerce doit avoir fait sa prin-
» cipale occupation. Il paroît cependant
» qu'il ne s'y est pas uniquement adonné. Il
» a vu le monde ; il a profité de ses voyages ;
» & dans un séjour qu'il a fait à Florence, il

» a eu l'occasion de voir l'archiduc C., qui
 » l'honore d'une protection particulière, & qui
 » l'auroit placé avantageusement au service de
 » l'Empereur, si le patriotisme le plus pur,
 » ne lui eut fait préférer les drapeaux qui
 » rallioient l'élite de ses concitoyens. »

En s'entretenant ainsi, ils arrivèrent à la porte de la maison. Les hommes prirent congé, & les dames, un peu rêveuses, entrèrent dans leur appartement. Emilie qui s'attendoit aux gémissemens de sa tante, fut très-surprise de sa tranquillité & du silence qu'elle observa sur la promenade & le retour, elle n'eut garde de le rompre; mais le lendemain matin elle fut encore plus étonnée d'apprendre qu'elle étoit sortie au point du jour. Dans une autre circonstance, elle auroit cru qu'il s'agissoit de dévotion; sa tante par grace d'état, mettoit ordinairement plus de tems & de fréquence qu'elle à ces pieux exercices; mais elle ne les lui cachoit pas, & pour l'entraîner par l'exemple, elle prenoit des heures plus commodes; ce mystère, donc, joint à la réserve de la veille, avoit un but particulier. Il ne tarda pas à s'éclaircir.

« Dieu bénisse le Prince de ***, s'écria la tante en rentrant. Il a renvoyé de ses Etats tous les Em grés en âge de porter les ar-

mes. Il ne garde & ne reçoit que des
 femmes, des enfans & des allemands. Voilà,
 ma nièce, le vrai refuge de la foi conjugale.
 Partons fans tarder ; quittons ce séjour de
 damnation. N'attendons pas que ce bal
 maudit, que tu ne pourras éviter, ait con-
 sommé ta perte. »

Emilie qui s'étoit attendue à quelque chose
 d'extraordinaire, fut peu surprise de cette ré-
 solution ; elle demanda seulement à sa tante,
 d'où venoient les indices qui la lui avoit fait
 prendre.

“ D'où ? répondit celle-ci, du Ciel même
 que j'ai imploré. Il a conduit vers moi le
 digne curé de St. *** , & c'est par l'organe
 de ce ministre, qu'il m'a fait connoître sa
 volonté. »

Quoique cette direction parut un peu
 moins céleste à Emilie, elle s'y soumit fans
 répugnance ; il lui sembla même que cette
 démarche pouvoit amener d'heureux inci-
 dens à son roman. Elle la rapprochoit d'Eu-
 gène, C***. étant plus près du théâtre de la
 guerre que Constance.

Les préparatifs ne furent pas longs ; les
 adieux encore moins ; on arrêta une voiture ;
 on y laissa prendre place à un étranger de
 bonne physionomie, & l'on partit.

Le compagnon de voyage fut pour les dames l'objet le plus intéressant de la route. Quoiqu'elles l'eussent admis, comme on vient de le voir, sur une légère recommandation, elles crurent devoir se féliciter d'une aussi heureuse rencontre. Malgré le premier effort que la nécessité leur avoit fait prendre, elles étoient encore trop timides pour ne pas sentir dans leur situation le besoin de protecteur; & la mère Ste. Agnès, qui a l'abri d'un toit craignoit les hommes, n'aimoit à fuir qu'avec eux. Bientôt elle s'engoua de celui-ci, au point de l'excepter de tout son sexe. A ses yeux, il joignoit à l'austérité des mœurs du curé de St. ***, cet air benin, ce ton flateur, ces soins minutieux, qu'une religieuse fait si bien apprecier, & qui ne font pour elle que la perfection de la charité chrétienne. Emilie le goûtoit moins, quoiqu'elle convint de son utilité. Elle trouvoit une sorte d'affectation dans ses propos & dans sa conduite, qui n'annonçoit ni l'usage du ton qu'il vouloit prendre, ni l'impulsion des sentimens qu'il s'attribuoit. D'ailleurs les petits soins, les propos, les éloges étoient tous adressés à la tante. Emilie, malgré sa modestie, ne pouvoit s'empêcher de trouver dans cette préférence, une dissimulation dont le but l'inquiétoit; elle n'en fut pas disposée

à lui faire honneur de l'attention qu'il mettoit à éviter de parler de lui. Ce désintéressement lui paroissoit suspect. Son passe-port l'indiquoit Suisse, mais il avoit l'accent des provinces Méridionales de France; & pourquoi ne pas convenir, avec des compatriotes, qu'il en étoit, s'il souffroit pour la même cause? Il ne voulut pas leur donner à prononcer le nom qu'il produisoit, sous prétexte que celui de *notre ami* convenoit mieux à son cœur & aux circonstances. Il s'étendoit moins sur les effets de la révolution que sur les vices qui l'avoient amenée, & la *cupidité*, surtout, revenoit sans cesse dans ses diatribes: aussi étoit-il très-attentif aux précautions qui pouvoient éviter à l'équipage de ces dames le danger d'en être l'objet. Il s'informoit avec soin des effets précieux, pour les transporter lui-même & les garder à vue. Propos édifiants, services utiles, recherches commodes, rien n'étoit oublié, & nos voyageuses débarrassées de tout détails, s'en reposerent entièrement sur lui.

Le troisième jour, (qui étoit le terme du voyage), *notre ami* fut moins discoureur. Il eut même des distractions qui auroient étonné, si l'on n'eut pas supposé que le but de sa course, pouvoit être pour lui d'un intérêt majeur. Après le dîner (servi en parti-

culier selon leur usage) il sortit, pour hâter, disoit-il, le départ; mais il se fit longtems attendre. Il parut enfin, & prenant les dames par la main, il les entraîna avec tant de précipitation, qu'elles étoient dans la rue avant d'avoir pu témoigner leur surprise; & de là, sans les écouter, il les conduisit du même pas dans la remise où l'on mettoit les chevaux.

“ Montez vite, leur dit il, ne vous montrez plus; il se passe ici des choses qui un instant plus tard pourroient vous compromettre”. Et pressant le cocher, ce ne fut qu'hors de la portée des témoins qu'il dit à nos fugitives tremblantes :

“ Un homme revêtu d'un caractère public, vient d'apporter des signalemens dans l'auberge, j'ai cru reconnoître les vôtres. Il est question de crime d'Etat. Quoique vous n'eussiez été arrêtées que par méprise, il est cruel d'essuyer de pareils *quiproquo*; & c'est pendant que la confrontation se faisoit à table d'hôte, que j'ai eu le bonheur de vous la faire éviter”.

Combien ce procédé & cette vigilance, dont l'œil s'étendoit a tout, ajoutèrent à la reconnoissance de nos *habituées de Cloître*! La Ste. Agnès eut besoin de se rappeler toute l'étendue des vœux qu'elle avoit prononcés, pour ne pas donner une embrassade frater-

nelle à son libérateur; mais sa physionomie pleine d'*adſio* & de *graces*, valoit au moins ce qu'elle ſupprimoit.

Il y avoit une heure qu'elles s'épuifoient l'une & l'autre en conjectures ſur le danger qu'elles avoient couru, & ſur les ſuites qu'auroit pu avoir leur arreſtation, quand elles apperçurent un très-beau château, à peu de diſtance de la grande route. A cette vue, *notre ami* fit arrêter.

„ Mesdames, leur dit-il, c'eſt ici qu'il faut
 „ que je vous quitte. Le maître de ce châ-
 „ teau eſt mon ami intime; je dois lui don-
 „ ner quelques jours, après leſquels je n'au-
 „ rai rien de plus preſſé que d'aller vous of-
 „ frir mes ſervices”.

Les dames qui ne s'étoient pas attendues à cette bruſque ſéparation, lui reprochèrent amicalement de ne les y avoir pas préparées. Après mille politesses réciproques, où la mère Ste. Agnès mettoit toute l'effuſion de ſon cœur, l'homme prit ſa valiſe, leur prodigua encore les ſaluts & les œuillades du dévouement le plus parfait, & s'éloigna avec l'agilité d'un cerf pourſuivi par des chaffeurs.

Les voyageuſes, après avoir donné quelques momens aux regrets d'en être ſéparées lorsqu'il pouvoit encore leur être utile, s'entretinrent plus librement de ce qui les con-

cernoient. Elles dresserent d'avance un plan de vie aussi agréable que leurs moyens & la sagesse d'en user pouvoient le permettre. N'ayant plus à craindre de corrupteurs, la bonne tante comptoit procurer à sa nièce tous les doux *passé-tems* qui convenoient à son âge; & comme elle même avoit encore cette fraîcheur de sensations, que laisse une vie passé dans l'innocence, elle se promettoit bien de les partager.

C'est dans cette disposition, qu'arrivées à la ville de C***. elles descendirent à la porte de l'auberge. N'ayant plus de complaisant, leur premier soin fut de s'occuper du transport de leurs effets; mais quel fut leur étonnement, les malles avoient disparu! après l'exclamation de la surprise, elles en demandèrent raison au conducteur.

“ Ma foi, dit celui ci, vous devez le savoir; je n'ai rien fait que par vos ordres.
 „ Le Monsieur qui me les signifioit craignoit
 „ toujours qu'il resta quelque chose; il a
 „ vidé jusqu'à la cave; mais, rassurez-vous,
 „ rien n'est perdu; nous avons mis le tout
 „ sur une voiture qui dans deux heures alloit
 „ partir pour la France ”.

Qu'on juge de l'état de nos émigrées! (qui l'étoient enfin dans la plus triste signification du mot) la mère Ste. Agnès, sans songer où

elle étoit, tomba à genoux, & levant les mains au ciel, elle lui demandoit un miracle, ou le courage de la résignation. La servante perdant également son trouffeu, & craignant qu'on ne paya ni son retour, ni ses gages, jettoit les hauts cris. Emilie, en soupirant, prit sous son bras un léger sac de nuit, qui habituellement sous leurs yeux, n'avoit pu être soustrait, & sortant sa bourse de sa poche, elle y trouva tout juste de quoi payer la triste obligation qu'elle avoit au voiturier : ensuite, relevant sa tante, qui attiroit la foule, elle l'entraîna dans une chambre, où, sans écouter ses plaintes, la pauvre enfant pleura amèrement.

Le bruit de leur aventure avoit attiré du monde devant l'auberge. Un négociant, nommé Schmidt, qui logeoit vis-à-vis, étant sorti de sa boutique, apprit ce dont il s'agissoit. Il demanda l'hôte & se fit conduire à la chambre des deux infortunées.

“ Mesdames, leur dit il en entrant, je fais
 „ votre malheur; mais n'ayez pas peur; je
 „ ne viens pas pour vous plaindre, vous
 „ n'avez rien, dit-on; j'ai quelque chose;
 „ venez chez moi; j'ai marié mes filles; leur
 „ appartement est vaquant; vous l'occuperez.
 „ Si vous voulez me payer, faites valoir
 „ mon commerce. Si vous aimez mieux me

» devoir, ne faites rien. Tout cela m'est
 » égal. Mes profits sont pour les perdans,
 » je n'en ai que faire ; mais ne pleurez pas
 » On est riche aujourd'hui ; on est pauvre
 » demain ; ainsi va le monde : j'ai passé par
 » là ; mais Dieu m'a fait bon homme & j'ai
 » toujours eu le cœur content. Demandez
 » au voisin Winter, lui qui m'a procuré
 » quelquefois des aubaines comme celle-ci...
 » mais, je ne veux point aller sur ses bri-
 » sées ; je le connois, le compère ! vous lui
 » devez la première couchée. A demain donc ;
 » dites *oui* & je me retire ».

Nos deux affligées l'auroient laissé parler longtems sans l'interrompre, tant elles étoient surprise de sa brusque humanité ; mais, voyant qu'il attendoit une réponse, la mère Sainte Agnès se tourna vers sa nièce, & lui dit :

“ Dans quelle langue parle-t-il ? ”

“ Eh ! que diable, je parle français ! dit
 » Mr. Schridt, vous en doutez parce que
 » je ne fais pas de complimens ; est-ce que
 » des complimens sont le langage du cœur ?
 » Quand vous serez riches, venez chez moi :
 » je vous ferai des réverences & je vous prie-
 » rai poliment *d'entrer dehors* ».

“ Monsieur, dit Emilie, ce n'est point
 » la manière qui étonne ma tante ; c'est la

» chose même. Nous avons été si indignement trompées, qu'elle craint encore de se méprendre ».

» Belle raison, dit Mr. Schmidt, parce qu'un scélérat vous a dupé, vous vous méfiez de tout le monde ? Mais, s'il vous a tout pris, c'est justement le cas de ne craindre personne & de n'avoir affaire qu'à d'honnêtes gens, de mon âge, s'entend ; car je m'apperçois qu'avec tout son dénue- ment, Mademoiselle pourroit encore rencontrer des escrocs ; mais il ne s'agit pas de cela ; j'en reviens à ceci : vous n'avez rien : eh bien, vous êtes en un sens plus heureuses que moi. Tenez, je rêve quelquefois la nuit que le feu prend à mon magasin ; & vous quand vous serez logées dessus vous dormirez tranquilles ; voilà la différence. — A ça, je vous attends demain. Bonsoir ».

La mère Ste. Agnès recouvra enfin la parole, & joignant les témoignages de sa reconnaissance à ceux d'Emilie, elle accepta la proposition honnête & franche du vertueux Schmidt, en l'assurant que malgré l'espoir de s'acquitter un jour, elles n'emploieroient l'un ni l'autre.

» C'est bon, c'est bon, dit Mr. Schmidt

» en sortant, le déjeuner vous attendra demain ».

» Monsieur, dit la Ste. Agnès à l'hôte qui sortoit aussi, nous n'avons pas de quoi vous payer la couchée ».

» Monsieur Schmidt m'a rendu justice, Mesdames, dit Winter, quand il a cru que je ne la lui céderois pas cette nuit, elle m'appartient de droit, & je suis trop payé lorsqu'en sortant de chez moi, on est bien venu chez lui ».

Voilà donc un grand poids de moins sur le cœur de nos malheureuses. Celui d'Emilie s'ouvrit même à une suite de consolations analogues à ses nouvelles idées. Recevoir l'hospitalité, la reconnoître par son travail, & aller aux intérêts d'un bienfaiteur, n'étoit pas le bonheur parfait, mais c'étoit au moins les roses de l'infortune. Emilie les préféroit à la triste monotonie de ses loisirs précédens.

Sa tante n'en étoit pas là. Quelles tristes lumières la connoissance du monde lui faisoit acquérir ! elle avoit cru à l'existence du vice ; mais, que le masque de la vertu put couvrir sa difformité, lui avoit paru impossible ; & cette triste conviction ne lui laissoit plus envisager que des abîmes sous ses pas.

Elle fut cependant tirée de ses noires réflexions par un excellent souper, que l'honnête

nête

nête Winter leur apporta ; & graces à ce fortifiant , e les passerent une nuit assez paisible.

A peine le lendemain furent-elles habillées , que l'impairient Schmidt , accompagné de sa femme , vint les chercher. Cette dernière étoit d'une espèce commune , tant au moral qu'au physique. Soumise aux volontés de son mari , plus par défaut de caractère que par principe de devoir , elle approuvoit toujours ce qui étoit de son goût ; mais , elle tâchoit de réparer par une économie {de détail , ce que l'instinct , plus que le discernement de la bienfaisance , lui faisoit souvent dissiper mal-à-propos. La difficulté qu'elle avoit de s'exprimer en français abrégéa les cérémonies , & les dames , la servante & le petit paquet furent installées.

Deux chambres & un cabinet , simplement & proprement meublés , au troisième étage , furent leur azile. A peine en eurent elles pris possession , qu'elles demandèrent à être conduites au magasin , pour se préparer de l'ouvrage.

La mère Ste. Agnes brodoit dans la plus grande perfection. Em le possédoit avec ce talent , celui de faire les dessins du meilleur goût. Elles demandèrent des étoffes pour les employer , lorsque Mr. Schmidt leur dit :

« Commencez , s'il vous plaît , Mesdames ,

» par vous donner des habits & du linge ;
» je veux que chez moi l'on soit vêtu ».

Elles ne se firent pas répéter une offre, que tôt ou tard elles auroient provoqué ; mais Emilie présentant à Mr. Schmidt sa montre garnie de brillans, échappée au filou, le pria de la garder pour à compte de ce qu'elles lui devoient.

Mr. Schmidt, par délicatesse, parut accepter le bijou, & sous prétexte de sa valeur, il les pourvut abondamment de tout.

Nos fugitives, munies de matériaux, tant pour remonter leur équipage que pour achalander la boutique, se mirent au travail avec ardeur. Elles en oublièrent leur aventure ; mai, avant de s'en distraire, elles en firent part à Mde. de Laurencin pour en obtenir des secours, sans que leur confiance en cette démarche put ralentir leur zèle à s'acquitter. Les ouvrages furent admirés & bien vendus. Les desseins d'Emilie étoient demandés de tout co es. Quand elle vit le succès de son crayon, elle essaya du pinceau ; elle le maniait joliment, & laissant la broderie à sa tante, elle entreprit des tableaux de paysage qui eurent encore un meilleur débit. Le bon Schmidt, honteux de se voir si bien indemnisé des dons qu'il avoit cru faire, étoit sans

celle avec ses ouvrières en combat de générosité.

Comme il n'y avoit entr'eux d'autres rapports que des bienfaits à la reconnoissance, ils ne formoient pas une société intime; à part la réunion aux heures des repas, chacun vaquoit à ses affaires. Les affaires mettoient obstacle aux liaisons du dehors, & l'hiver en privant de la promenade, n'avoit encore attiré personne sur les pas d'Emilie.

Il y avoit près de deux mois qu'elles menotent ce genre de vie sans en être ennuiées, lorsqu'il arriva dans la maison un changement peu important en apparence, mais qui troubla quelques jours leur douce tranquillité.

Mr. Schmidt venoit de perdre un commis; il cherchoit à le remplacer. Un jour qu'il étoit encore avec la compagnie, à la salle à manger, Mr. Winter vint lui dire qu'il avoit trouvé un jeune Génois qui feroit son affaire, & qu'il alloit le lui amener. Les dames se retirèrent. Bientôt après Mr. Schmidt, fut fait du présente, conclut avec lui, & l'ayant installé, le laissa avec ses livres & alla faire sa *Merci* n^o.

La mère de Agnès, qui venoit de finir de broder sa robe, vint à Agnès de la porter au magasin. La jeune personne en y

entrant, apperçoit l'étranger & veut se retirer; mais celui-ci, en se retournant lui fait jeter un cri de surprise. C'est Linière qu'elle reconnoit dans le prétendu liégeois.

Le nouveau commis courut à elle, pour arrêter son exclamation, & mettant un genou en terre : —

“ Au nom de Dieu, Mademoiselle, lui
 „ dit-il, ne me trahissez pas; je ne puis vous
 „ dire que le hazard m'ait conduit ici; je
 „ vous y savois trop bien; mais, quoiqu'inf-
 „ truit de votre marche dès l'instant de votre
 „ départ, je m'étois condamné à vivre, ou plu-
 „ tôt à mourir loin de vous. Ce sont les con-
 „ seils, & je puis dire même, l'ordre impé-
 „ rieux de l'ami qui m'a déjà sauvé la vie,
 „ qui m'ont portés à venir vous la demander”.

“ Eh! qu'espérez-vous, Monsieur, de cette
 „ démarche imprudente? Qu'attendez-vous
 „ de moi? Selon toute apparence votre ar-
 „ rivée dans cette maison m'en fera sortir”.

“ Ah! si je le croyois, je m'éloignerois à
 „ l'instant; mais daignez m'écouter, Made-
 „ moiselle; daignez fléchir Madame votre
 „ tante en ma faveur. Vous qui plaignez le
 „ sort des malheureux, auriez-vous à vous
 „ reprocher mon desespoir & ma perte? Je
 „ ne demande que de respirer près de vous;
 „ de vous offrir mes services & de me livrer

» à l'espoir qu'un jour, peut être, je pourrai
 » mettre à vos pieds une fortune cruelle-
 » ment achetée, & dont sans vous la jouis-
 » sance ne seroit pour moi qu'un surcroît
 » d'amertume ».

» Je ne puis rien vous accorder pour le
 » moment, Monsieur, & moins encore vous
 » promettre pour l'avenir; mais je vais prier
 » ma tante de nous épargner un éclat qui
 » me seroit autant de peine que j'en ressens
 » de votre arrivée. Venez ensuite, si vous
 » voulez, lui justifier vos motifs ».

En disant ces mots elle sortit.

Malgré toutes les précautions pour ménager la nouvelle à sa tante, l'annonce d'un rapt ne l'eut pas plus épouvantée. Elle se leva avec précipitation pour aller dénoncer l'audacieux français qui pour séduire sa nièce, osoit enfreindre les ordres du gouvernement. Emilie eut de la peine à la retenir; enfin elle parvint à s'en faire écouter.

« Songez, ma tante, lui disoit-elle, que
 » c'est moi que vous outragez ici. Où est le
 » danger que court une femme honnête? Ce
 » jeune homme a-t-il manqué au respect qu'il
 » me doit? Il me croit libre & m'offre un
 » hommage pur. Je suis loin de vouloir l'é-
 » couter. Comme vous, je blâme sa folie;
 » dans tout autre tems il n'auroit pu l'expo-

» ser à nos yeux ; mais dans celui-ci , de quel
 » droit lui refuserions-nous le toit hospita-
 » lier qu'on nous accorde ? En lui cédant la
 » place , seriez vous sûre que dans un autre
 » azile nous fussions à l'abri de toute indis-
 » cretion ? Parlez plutôt à ce jeune insensé ;
 » faites-lui entendre raison. Je m'expliquerai
 » devant vous , & si je ne détruis pas son
 » fol espoir , nous pourrons toujours lui
 » fermer notre porte ».

La mère Ste. Agnès n'étoit quelquefois violente que par excès de vertu. Plus elle avoit été retardée dans la connoissance du vice , plus elle en redoutoit les funestes effets. Mais Emilie , dont les vertus étoient encore tendres & naïves comme son âge , détournoit sa pensée du mal & n'avoit garde de le pressentir où il n'existoit pas. Elle ramena sa tante à des dispositions plus douces ; l'engagea à recevoir Linière & à ne l'éloigner que par la persuasion.

A peine l'eut-elle obtenu , que le jeune homme frappa doucement à la porte. Emilie fut ouvrir. Il parut tremblant comme un criminel devant son juge.

« Madame , dit-il à la religieuse , vous
 » voyez na temérité ; mon excuse est dans
 » mon cœur. J'adore Mademoiselle votre
 » nièce ; mais je la respecte encore plus. Ob-

» tenez d'elle que si ma fortune change, elle
 » en recevra l'hommage, & dès ce moment,
 » je m'éloigne pour ne songer qu'à m'riter
 » mon bonheur".

» J'ai lieu d'être surprise en effet, Mon-
 » sieur, de la légèreté avec laquelle vous
 » venez exposer la réputation de ma nièce ;
 » mais, puisque vos vues sont honnêtes, &
 » que sa réponse doit vous rendre aux égards
 » que vous lui devez, je l'autorise à vous
 » dire ses sentimens & je promets de les ap-
 » prouver".

Linière tomba aux genoux d'Emilie pour
 attendre son arrêt.

» Relevez-vous, Monsieur, lui dit-elle,
 » cette position ne vous convient nullement.
 » Quelque flatée que je sois de vos offres,
 » il n'est pas en mon pouvoir de les accepter.
 » Un obstacle invincible m'en empêche; ---
 » j'aime;... & je suis aimée".

» Ciel! dit Linière, en se laissant aller sur
 » un siège; voilà donc ce qui m'attendoit!
 » j'aurois dû le prévoir! Cruel ami! que ne
 » me laissois-tu mourir! tu m'as sauvé la vie
 » pour rendre ma mort plus affreuse!"

Emilie & la mère Ste. Agès furent tou-
 chés de son état; elles s'approchèrent de
 lui, & par les conseils de la raison, par des
 assurances d'amitié, elles parvinrent à rendre

une apparence de calme à ses esprits. Comment paroître résister à la tendre persuasion d'Emilie ! mais aussi , comment ne pas sentir en l'écoutant le malheur de renoncer à elle !

Voyant l'heureux effet de sa douce éloquence , elle quitta le sentiment pour faire parler la gloire.

» Est ce ici, disoit-elle, que vous devez
 » vous reposer? c'est au poste de l'honneur
 » qu'on attend le signal du salut de la patrie
 » & de la vengeance des forfaits. Un ami
 » vous donne l'exemple. N'écoutez pas les
 » conseils que l'indulgence lui suggère. Imit-
 » tez-le dans ses actions ».

» Ah! Mademoiselle, vous ne connoissez
 » pas le mobile des actions dont vous par-
 » lez! C'est à l'amour que Julien doit sa va-
 » leur. Son bras est armé pour son roi, il est
 » vrai; mais la victoire doit le conduire dans
 » les bras de ce qu'il aime: écoutez ce qu'il
 » m'écrit & ne le citez plus pour me con-
 » fondre ».

Alors, sortant une lettre de son porte feuille, il lut le passage qui suit :

» Je ne te dis pas que je te rends une li-
 » berté dont l'amitié t'a privé malgré moi;
 » mais , au nom de cette amitié, je t'ordonne
 » d'en jouir, pour suivre un penchant que

„ rien encore ne t'oblige de vaincre. Si celle
 „ qui en est l'objet ne s'est pas éloignée pour
 „ te fuir, tu dois te rapprocher d'elle. Tâ-
 „ che d'obtenir, avec son cœur, la promesse
 „ de sa main & viens mériter l'un & l'autre,
 „ en combattant pour l'amour & l'honneur.
 „ Ah ! que ces motifs réunis sont puissans !
 „ c'est à leur ensemble que je dois le suc-
 „ cès qui m'honore. Le cœur du soldat n'eut
 „ pas tout fait ; trop souvent il délibère ;
 „ mais le cœur d'un amant ne voit qu'une
 „ distance ; rien ne l'arrête pour la franchir ”.

Emilie n'entendit pas ce passage sans être
 émue. Elle ne pouvoit se défendre d'un inté-
 rêt particulier au sort de ce jeune héros, &
 le moment de silence causé par son émotion,
 fit croire à Linière qu'elle étoit vaincue en
 argument & qu'il pourroit jouir de sa vue
 jusqu'à ce que la trompette le rappella à ses
 drapeaux ; mais Emilie ne le laissa pas long-
 tems dans l'erreur.

“ Malgré le plus ou le moins d'attrait, lui
 „ dit-elle, le devoir à suivre est le même, &
 „ si vous faites quelque cas de l'estime que
 „ j'ai pour vous, ce n'est pas ici que vous
 „ la conserverez ”.

Le malheureux n'eut plus le mot à dire ;
 il se soumit ; mais il obtint quelques jours,
 tant pour ne pas paroître se jouer de Mr.

Schmidt, que pour apprendre par une lettre de son ami, où étoit le nouveau quartier de la division qu'il devoit joindre.

Réunis à table, on eut l'air de faire connoissance, & l'on se parla peu. Dans les huit jours qui suivirent, les dames reçurent quelques visites du commis. La peinture d'Emilie en fut le prétexte & parut en être le motif, car le malheureux se borna à l'admiration du talent, & l'intervale des éloges n'étoit rempli que par ses soupirs. Au bout de ce tems là, il reçut la réponse de son ami, & il eut assez de franchise pour la produire à l'instant. |

“ Je te plains, lui écrivoit Julien, d'être
 „ arrivé trop tard; & je le fais d'autant plus
 „ que je ne puis te dissimuler la haute opi-
 „ nion que j'ai conçu de Mlle. de Sainval.
 „ A son âge être constante, & se respecter
 „ au point de refuser les soins & la compa-
 „ gnie d'un homme aimable, sous les yeux
 „ de sa tante & dans sa triste position, est le
 „ comble de la sagesse ! heureux celui qui
 „ a sù lui plaire ! Mais, mon ami, la beauté
 „ & la vertu ne sont pas uniquement relé-
 „ guées dans sa personne. Elles existent en-
 „ core autre part. La triste époque où nous
 „ sommes les mets dans leur plus grand lustre,
 „ & tu ne peux manquer de faire un jour
 „ un heureux choix. Viens te mettre à portée

» d'être distingué à ton tour. Ce motif est
 » presque aussi puissant que la certitude d'être
 » aimé. Quoique mes espérances reposent
 » moins dans le vague que les tiennes,
 » je n'en suis pas beaucoup plus avancé pour
 » le bonheur. J'aime sur de légers souvenirs,
 » que de charmans rapports ont entretenus
 » & embellis ; mais dois-je me flatter de pro-
 » duire aux yeux de celle qui en est l'objet,
 » la même perspective ? Quel tems & quelle
 » distance nous séparent !... De combien
 » d'écueils est elle entourée !... Ne m'envie
 » pas un bonheur peut être chimérique ; mais
 » en fidèles amis, en bons frères d'armes,
 » travaillons à en acquérir un réel. L'amour
 » dans tous les tems voulut être uni à la
 » gloire ».

Le reste de la lettre contenoit les indications demandées, & l'annonce que l'armée ne seroit pas longtems oisive.

Enlilie fut encore plus émue à cette lecture qu'à la première : elle y voyoit des rapports de position qui produisoient dans son ame l'effet d'une tendre sympathie. Pour ne pas trahir un sentiment qu'elle se reprochoit, elle n'osa porter la vue sur des caractères qui auroient pu se graver trop profondément dans son cœur. Dans cette situation, ses adieux à Linière furent plus froids que la

circonstance ne sembloit l'exiger. La mère Ste. Agnès, ravie au fond de l'ame de cette rigueur, crut devoir la réparer par toutes les bénédictions dont sa piété & sa charité la rendoit capable; mais le malheureux ne lui en tenoit pas compte. Un regard d'Emilie seule étoit pour lui les cieux ouverts. Il l'obtint, & muni de cette douce consolation, il s'arracha de sa présence.

Il ne lui fut pas difficile d'alléguer des motifs pour rompre ses engagements avec Mr. Schmidt, & il le fut encore moins à celui-ci de trouver à le remplacer.

Les choses avoient repris leur train ordinaire lorsque Mde. de Laurencin écrivit pour annoncer des secours dont l'arrivée dépendoit de la sûreté des mesures. Elles mandoit encore que Mr. de Montalais avoit été arrêté & détenu sur une lettre que lui avoit adressée Mr. Dunand & dont il n'avoit pu savoir le contenu; ce qui ajoutoit à l'horreur de sa position les inquiétudes les plus cruelles sur le sort de son fils. Elle ajoutoit qu'elle n'auroit pas fait part de ces circonstances affligeantes, s'il n'étoit essentiel de prouver la nécessité d'user de précaution.

Cette lettre affligea plus les deux dames que l'espérance des secours ne les flattèrent. Bientot des bruits aussi fâcheux & plus es-

frayant, vinrent frapper leurs oreilles. On avoit perdu des batailles; l'ennemi s'avançoit; on craignoit pour le pays.

Le Prince, qui a regret avoit fourni son contingent, ne voulut pas laisser dans ses Etats de prétexte à user rigoureusement de la victoire. Il renouvela les ordres qui en expulsoient les émigrés, & les étendit jusques aux femmes qui avoient leurs pères & leurs maris dans leurs légions. Il est vrai que le motif de leur propre sûreté coloroit cette mesure rigoureuse.

Elle n'atteignit point Emilie; son âge & sa tutelle la mirent à l'abri des perquisitions; mais la crainte de se trahir ou de trahir la vérité, l'attacha plus encore à sa solitude: ce n'est pas qu'elle y trouva les mêmes attraits; non, Emilie après avoir varié sur le sentiment de sa position changeoit aussi de caractère. Sa tristesse n'avoit plus de charmes; elle prenoit la teinte de l'humour. Un secret mécontentement d'elle-même se réfléchissoit sur ce qui l'entouroit. Le pinceau lui tomboit des mains. Ses tableaux ne lui présentoiént que des batailles. Elle y cherchoit Eugène & n'y voyoit plus que Julien. Tous jours Julien prenoit la place de cet époux qu'elle avoit cru chérir. Elle pleuroit de cette erreur involontaire; mais plus elle s'accusoit,

plus elle se sentoit coupable. Un nouvel incident dans la maison de Mr. Schmidt, parut la distraire quelques jours ; mais il ne fit qu'enfoncer plus avant dans son cœur le trait qu'elle vouloit en arracher.

La suite au Numero prochain.

Par une Emigrée.

Notice sur la peste & son origine, en supplément au mémoire sur l'économie animale, inseré dans les Nos. de Janvier, de Février & de Mars de cette année.

Du Val-d'Illiez en Vallais, 5 Janvier 1797.

LOR QUE je vous envoyai dernièrement, M. , quelques reflexions sur l'économie animale, & sur les ézizooties ou maladies des bestiaux, si cette pièce n'eut déjà été un peu longue, j'étois disposé d'ajouter sur la peste quelques remarques intéressantes que je crois assez peu connues, & qui viennent à l'appui de ce que j'ai avancé sur le dangereux effets de la mal-propreté. C'est par cet article comme supplément que je vais recommencer aujourd'hui.

Prosper Apini, médecin Vénitien, qui écrivait en 1591, dit, (& les personnes bien

instruites sont aujourd'hui de ce sentiment), que la peste n'est point originaire d'Egypte, comme plusieurs l'ont pretendu, mais qu'elle y vient de Grèce, de Syrie, de Barbarie, & que les chaleurs la tuent, &c. Les négocians établis depuis longues années à Alexandrie, assurent de concert avec les Egyptiens, que la peste ne vient jamais de l'intérieur du pays, mais qu'elle paroît d'abord sur la côte à Alexandrie; de là elle passe à Rosette, de Rosette au Kaire, du Kaire à Damiette, & dans le reste du Delta. Ils observent encore qu'elle est toujours précédée de l'arrivée de quelque bâtiment venant de Smyrne ou de Constantinople; & il paroît certain que son vrai foyer est dans cette dernière ville, où elle se perpétue, & où elle est endémique, par la malpropreté, l'aveugle négligence, & la superstition des Turcs, qui la regardent comme un fléau du Ciel & une punition inévitable, quoiqu'ils voyent sous leurs yeux des Européens qui l'évitent, par une plus grande propreté, & en se séparant d'eux totalement. Leur insouciance à cet égard est telle, qu'il n'y a ni de publicemens ni de sépultures & les laits des personnes mortes de la peste.

Les vaisseaux qui viennent à Alexandrie, y apportent des fourrures, des laines, des

laines ; on les débite publiquement à Alexandrie , ou ils jettent d'abord la contagion. Les Grecs qui font ce commerce en font toujours les premières victimes. Dès que la peste y est déclarée, les négocians s'enferment & se concentrent rigoureusement chez eux, durant trois à quatre mois, sans aucune communication directe. Il est arrivé au Kaire qu'un chat, passé par les terrasses, a porté la peste à deux négocians, dont l'un en est mort. Un phénomène aussi certain qu'il est remarquable, (dit Mr. Volnay, savant voyageur dans ce pays là) c'est que la peste règne en été à Constantinople, & qu'elle s'y détruit où s'y affoiblit durant l'hyver : tandis qu'au contraire elle règne en Egypte pendant l'hyver, & y cesse régulièrement au mois de Juin.

Cette contradiction apparente s'explique cependant par le même principe, & bien plus facilement qu'on ne le croiroit d'abord. L'hyver détruit la peste à Constantinople parce que le froid y est très-rigoureux ; l'été la ranime, parce que la chaleur y est humide, à raison des mers, des forêts & des montagnes voisines. Mais en Egypte, l'hyver fomente la peste, parce qu'il est humide & doux ; & l'été l'y détruit, parce qu'il est chaud & sec. Il agit sur elle, comme sur les viandes qu'il ne laisse pas pourrir. La chaleur n'est
malfaisante

malfaisante qu'autant qu'elle est jointe à l'humidité. L'Égypte est affligée de la peste tous les quatre ou cinq ans. En Syrie, elle est beaucoup plus rare; en 1783, on comptoit qu'elle n'y avoit pas régné depuis 25 ans; la rareté des vaisseaux venant en droiture de Constantinople paroît en être la raison. Quand elle passe directement du Kaire à Damas, alors toute la Syrie en est infectée; il faut donc une combinaison de circonstances pour qu'elle règne dans ce pays là.

Le défaut de police parmi les Turcs, & leur opinion enracinée de fatalisme, s'opposeroient long-tems à ce qu'on prenne de sages mesures pour arrêter les progrès de ce terrible fléau. On dit cependant que la Porte commence à ouvrir les yeux sur cet objet, & elle doit avoir, je crois en 1782, porté un Edit, pour établir un Lazaret à Constantinople, un à Smyrne, un autre en Candie & à Alexandrie. Ce projet fait sans doute honneur à ce gouvernement, mais malgré l'importance de cet établissement, la police Turque est par-tout trop mauvaise pour qu'on ose en espérer un heureux succès.

Le gouvernement de Tunis a pris ce sage parti depuis quelques années. Si le Turcs savoient les imiter, l'Europe seroit en sûreté à cet égard.

On ne peut attribuer la rareté de la peste aujourd'hui en Europe, en voyant combien elle y étoit fréquente dans les siècles passés, à d'autres causes qu'à de plus sages mesures actuelles ; puisqu'elle est presque toujours annuelle & endémique dans les lieux d'où elle nous vient quelquefois.

Afin de faire mieux sentir au public qui lit votre Journal, M., le précieux avantage dont nous jouissons depuis long-tems en Europe, & spécialement en Suisse à cet égard ; j'ai cru devoir entrer ici dans un petit détail sur les différentes pestes qui ont régné en Suisse dans l'espace de 415 ans. Je ne m'attache qu'aux plus connues depuis deux siècles.

En 1545, la peste enleva 2000 personnes à Genève.

En 1564, il mourut à Bâle de la peste, 7000 personnes, depuis le printems jusqu'en Novembre.

En 1565, la peste gagna les Ormonds de lous ; la frayeur y fut si grande, que pour faire emporter les morts, les parens étoient obliges de payer 6 crones, soit 19 livr., & d'n promettre 20 autres à leur patron St. Martin.

Dans les 2 années 1564 & 65, il mourut plus de 30 mille personnes dans le canton de Berne ; ces pestes venoient d'Allemagne.

En 1577, depuis le 20 Juillet jusqu'à Noël, la peste enleva souvent plus de 20 personnes par jour à Berne.

En 1582, la peste régna aussi à Bex, depuis le mois de Décembre jusqu'en Mars suivant.

En 1597, la peste régnoit à Vevey; & en 1598 à Genève: elle s'étendit de manière qu'à St. Cergue, on y prechoit & baptisoit dans un pré.

En 1611 & 1612, il mouroit à Berne jusqu'à 22 personnes dans un jour; en un mot, la peste fit dans tout ce canton de si grands ravages, qu'on y vit croître l'herbe dans les rues, suivant Mr. Ruclat.

En 1613, à Vevey & la Tour, la peste enleva plus de 1500 personnes, avec tous les Ministres.

En 1615, Genève essuya une nouvelle peste, apportée de Piemont, qui enleva plus de 4000 ans.

Les trois années de 1626 à 28, il régna une grande peste à Ormont dessus. Elle fit d'affreux ravages dans tout le Pays de-Vaud. Au commencement elle pouvoit bien être une suite de la famine qui venoit d'affliger le pays pendant 7 à 8 lustres, au point que les gens étoient réduits à arracher l'herbe. On faisoit du pain de gland le fait de froment se ven-

doit 80 florins de 4 batz ; la dite année 1626, il mourut à Berne 2492 personnes de la peste, & en 1627, 264.

En 1623, elle régna encore à Vevey, à Bex, à Nion, à Coffonay, Pully, Ormond-dessus, &c.

En 1632 & 33, Bex souffrit encore de la Peste, & Vevey de même, en 1636.

En 1640, il mourut 32 personnes de la peste à Gryon, paroisse de 346 ames.

Je supprime ici divers autres détails sur ce sujet que j'ai sous les yeux, extraits des Registres des Paroisses, par un ministre du Canton de Berne aussi zélé que savant, Mr. Muret.

En résumant ces diverses mortalités, on voit ici que dans l'espace de 455 ans, c'est-à-dire, depuis 1313 jusqu'en 1668, il y a eu au moins 65 diverses pestes en Suisse, & qu'en ne prenant que les plus grandes mortalités, seulement de Genève & du canton de Berne, on trouve 47440 personnes enlevées par la peste : que si on prenoit toutes les mortalités des 65 différentes pestes qui ont régné en Suisse pendant 455 ans, en ne prenant pour autorité que les mémoires authentiques, on trouveroit plus de 60 mille ames mortes de la peste dans Genève & le canton de Berne.

Quoique l'on n'ait pas les détails des pestes

qui ont dû régner en Vallais, on ne peut douter qu'elle n'y ait aussi fait des ravages, sur-tout pendant les années qu'elle régnoit à Bex, à Aigle &c., spécialement l'année 1313 que la peste affligea presque toute l'Europe, & en 1349 qu'elle enleva les deux tiers des peuples de l'Europe; mais il est tems que je quitte un sujet dont le nom seul est si effrayant que lorsqu'elle règne on voit des personnes en mourir de frayeur: je veux revenir à la suite de mon mémoire précédent pour donner aux lecteurs des notions nécessaires sur l'usage & l'emploi de certaines plantes dans le traitement des bestiaux.

Nous donnerons la suite de ce mémoire dans un numero prochain.

N O T I C E

Sur les ouvrages en pierres de rapport qui se font à Florence.

ON fait que depuis long-tems les arts sont en d'cadence en Italie: ils ont besoin de Mécènes pour se soutenir; en conséquence il n'y a que ceux dont les Princes ont formé les établissemens qui conservent leur lustre & leur réputation, tels que les Manufactures de

Rome & les ouvrages en pierres de rapport de Florence.

Ces ouvrages admirables ne sont connus que des voyageurs, parce qu'on n'en trouve que chez les têtes couronnées, étant trop précieux pour appartenir à des particuliers: ce sont des présents du grand duc de Toscane, faits aux Princes avec lesquels ils sont en relation; eux seuls possédant la fabrication de ces ouvrages admirables, on ne peut pas en avoir une idée juste par les petits morceaux que les ouvriers font dans leurs momens de loisir, & qui sont excessivement chers s'ils sont soignés.

Cette fabrication est ancienne à Florence; on voit dans la salle de l'école française, dans les bâtimens de la Galerie, une table octogone, faite sous le règne de Ferdinand second, mort en 1670, d'un travail considérable; quarante ouvriers y ont été occupés pendant deux ans. On voyoit de ces tables à Versailles & au Luxembourg qui, quoique dignes d'attention, n'avoient pas atteints le degré de perfection qu'on leur donne aujourd'hui: leur dessin étoit une composition régulière & répétée dans tous les côtés; elles étoient chargées d'ornemens sans repos, & fort confus, dans le goût de Berain: ces ouvrages ne sont pas propres à représen-

ter de grands sujets, par l'extrême difficulté de trouver des morceaux d'agates ou de jaspes & autres pierres dures, dont la nuance naturelle puisse s'adapter à de grandes surfaces: chaque partie d'objet du dessein qui est circonscrite par une ligne, doit se faire pour l'ordinaire, & autant que possible, d'une seule piece de pierre: le peintre qui fournit les desseins doit avoir une parfaite connoissance de ce genre de travail & de ses difficultés, pour éviter des sujets trop difficiles, ou impossibles à exécuter: en général plus les objets ont de détails dans leur ensemble, mieux ils réussissent; si c'est un vase étrusque, ou de marbre, ou chinois, il est nécessaire qu'il soit orné; si c'est un coquillage marin, on le rend à s'y tromper, pourvu qu'il ait des variétés de couleurs bien prononcées, ces différentes couleurs se faisant par le moyen d'autant de différentes parties de pierre; les fleurs se font avec une certaine facilité, quoique chaque feuille soit d'une seule piece de pierre.

Les tables modernes que l'on voit aujourd'hui dans les appartemens du palais Pitti à Florence, ne laissent rien à désirer. Ce sont de grands quarres-longs d'une seule pièce, soit de porphyre, de granite oriental, de serpentin ou autres marbres précieux, au mi-

lieu desquels sont placés des groupes élégans de quelques vases, dont la couleur contraste, ainsi que les formes : au pied de ces vases sont jettées des branches de fleurs, des coquillages & d'autres objets agréables : quelquefois un petit coffre de toilette ouvert, d'où sort un cordon de perles lié d'un ruban; ce coffre est entouré de différens attributs de la toilette. Ces tables ont une bordure du meilleur choix, toujours dans le gout antique.

Ces ouvrages étonnans sont faits de pierres dures, comme des jaspes, jades, agates, cornalines, calcédoines, porphyres, cailloux d'Egypte, le lapis lazuli, & quelques autres pierres précieuses : les plus beaux marbres ne comportent pas un assez beau poli pour y être admis, n'étant pas dans la classe de ce qu'on appelle pierres dures, qui résistent à l'acier tranchant, & qu'on ne peut diviser en lames qu'au moyen de l'émeril que l'on broye avec de l'eau & qu'on applique sur des règles de cuivre, qui, quoique sans dents, font l'effet de véritables scies. C'est cette opération qui fait la cherté & la longueur du travail des tables de Florence : ces pierres divisées par limes sont placées sur de grands pupitres, dans des cases semblables à celles qui contiennent les caractères d'imprimerie.

Les ateliers des ouvriers sont placés dans

le premier étage des bâtimens de la galerie, nommés dans leur généralité *offices*. On peut les parcourir lorsqu'on en a obtenu la permission du directeur, qui vous y fait conduire par une personne qu'il nomme. Les artistes sont au nombre de quarante & quelques; ils sont instruits, & répondent avec beaucoup de politesse aux questions qu'on leur fait, & paroissent y prendre de l'intérêt lorsqu'ils rencontrent des amateurs instruits eux-mêmes. On voit avec étonnement combien il leur faut de patience & de soins pour trouver le morceau qu'ils cherchent, lequel doit répondre au coloris & à la nuance de l'échantillon ou modèle en carton qui s'applique sur différente pierre, jusqu'à ce qu'on ait trouvé celui qu'il faut : quelle exactitude ne faut-il pas ensuite pour enlever ce morceau de la lame de pierre; quelle autre pour l'adapter à la place qu'elle doit occuper, de manière que ces jonctions soient d'une extrême exactitude. Ces pierres que l'on scie en lames sont tirées d'un magasin immense, où chaque espèce est placée dans un compartiment sur le parquet, ou on les a déposées brutes.

On travailloit, lorsque je parcourus ces ateliers, à un tableau déjà avancé, représentant le Panthéon de Rome, ou la rotonde, avec la fontaine & une partie de la place &

des bâtimens qui l'environnent. Ce tableau de 18 à 20 pouces en quarré, doit être placé dans le recueil des tableaux de la galerie, où il n'y en a point encore ; on n'a pas pu trouver assez de morceaux de la grandeur qu'il les falloit, pour faire tous les fusts des colonnes d'une seule pièce ; il m'a paru qu'on avoit fait usage de bois agatifiés, dont les nuances forment des lignes droites, & portent l'ombre requise. Il a fallu encore trouver pour toute la façade des morceaux qui imitassent la couleur que le tems a imprimé sur les monumens antiques : la grille de fer placée entre les colonnes pour en fermer le péristile étoit exécutée avec une exactitude & une patience inconcevable. On voyoit quelques personnages auprès de la fontaine. Ce morceau lorsqu'il sera achevé sera digne de la plus grande admiration.

Je vis encore travailler à deux tabatières pour le grand Duc & la grande Duchesse ; c'étoient des quarrés-longs à-peu près de la même grandeur : la première représentoit sur les deux faces principales un trophée de chasse & de musique, sur un fond de calcédoine ; celle de la grande duchesse étoit un lapis lazuli très pur, avec une bordure d'après l'antique en olives, alternativement grandes & petites ; les grandes placées dans le

Sans contrainte, elles étoient d'une couleur entre le verd & le bistre, & chaque olive étoit parfaitement nuancée.

Il est intéressant de savoir comment on fait les perles que l'on introduit souvent dans ces ouvrages de pierres dures : je crus à la première vue qu'on avoit tout simplement scié de grandes & belles perles dont on avoit placé là les segmens ; ce n'étoit point cela, car ces segmens n'auroient pas fait à beaucoup près l'effet requis. On découpe des calcédoines bien transparentes, de la rondeur nécessaire & de l'épaisseur générale de l'ouvrage, on les creuse en dessous en hémisphère, dans lequel on applique une feuille d'argent bien polie : les plus belles perles de l'Orient ne les surpassent point, & l'illusion est complète.

On voit dans le cabinet des pierres gravées, encore dans les bâtimens de la Galerie, parmi les objets les plus précieux, des cassettes ou petits coffres antiques, qui sans doute ont orné la toilette des grandes duchesses ; ils sont quarrés & ont dans leurs différentes faces des groupes de fleurs de pierres précieuses en relief & d'un beau travail, imitant la nature, sur des fonds de jaspes & autres pierres précieuses, au point que les montures en or sont ce qu'il y a de magnifique.

Les Romains ont exécuté des morceaux en pierres de rapport ; on en voit deux morceaux antiques à Rome dans une chapelle de l'église de St. Antoine , près de Ste. Marie majeure ; ils représentent chacun le même sujet , c'est un taureau blanc affailli par un tigre : ils ont entre quatre & cinq pieds en quarré ; ils ne m'ont pas paru en pierres dures , mais seulement en marbre , où l'on n'a point choisi de nuances. Les taches du tigre sont rapportées ainsi que les yeux & les griffes ; le fond de sa peau est un marbre jaune uni. L'exécution en est froide , le dessein en fait le principal mérite.

Les Anciens ont aussi fait des Mosaïques en pierres dures ou précieuses , telle que la fameuse Mosaïque de Palestrina , le tableau précieux des colombes du capitol , & quelques morceaux que l'on voit à la Villa Albani. Les Mosaïques modernes sont faites en pates , soit verres colorés ; cette dernière espèce est sujette à se ternir jusqu'à un certain point , lorsqu'elle est exposée au soleil , comme je l'ai remarqué dans la façade de l'église de St. Marc à Venise ; les morceaux qui se trouvent dans les côtés ; qui sont peu exposés au soleil , ont conservé toute leur fraîcheur.

Les Mosaïques de St. Pierre du Vatican , quoique faites avec beaucoup de soin , n'ont pas répondu à l'idée que je m'en étois fait, elles sont bien inférieures aux tableaux qui leur ont servi de modèles ; au contraire les ouvrages de pierres de rapport ont été beaucoup au-dessus de ce que j'en attendois : j'ai vu travailler à l'un & à l'autre & conclu que la Mosaïque est un badinage en comparaison des ouvrages de Florence.

Un défaut qui frappe dans tous ces ouvrages , tant en pierres dures qu'en pâtes , c'est que le bleu efface trop les autres couleurs par son éclat ; on ne devoit y en placer qu'avec ménagement. Les ouvriers de génie se servent souvent dans les ouvrages de pierres dures, de lapis mélangé de blanc ou de marcaffites , & plus rarement de celui qui est pur.

Yverdon le 7 Mars 1797.

LITTERATURE ALLEMANDE.

LIVRES NOUVEAUX.

Entwicklung des Ilandischen Spiels in vierzehn Darstellungen, auf dem Weimarischen Hof-theater im April monat. Leipzig 1796.

Ou developpement du jeu théâtral de Mr. Iland dans quatorze rôles qu'il a joué sur le théâtre de la cour de Saxe Weimar, au mois d'Avril 1796.

EGALEMENT célèbre comme auteur dramatique, comme poëte & comme acteur, Mr. Iland a aujourd'hui peu d'égaux sur la scène allemande, autant par la variété de ses talens & la profondeur de ses connoissances que par son zèle pour son art; il peut même le disputer aux Auteurs anciens & modernes les plus célèbres de toutes les nations. Mr. Böttiger, auteur de l'ouvrage que nous annonçons, a suivi en observateur éclairé les principes & les sentimens qui dirigent Mr. Iland dans son jeu théâtral, & ses observations fines & judicieuses ont le mérite de rappeler à ceux qui ont joui du plaisir extrême de voir Mr. Iland sur la scène, la parfaite satisfaction que leur a procuré ses talens distingués pour la

déclamation & l'expression dramatique. En le comparant à Garrick & à le Kain, nous avouons qu'il nous a fait encore plus de plaisir que ces grands acteurs; on voit, & Löttinger le prouve par ses excellentes remarques, que Mr. Ifland s'est pénétré de cette vérité si bien exprimée par la Bruyère dans ce passage: "si l'on veut y faire attention, l'on observera que le sot, que l'homme stupide, entre, sort, s'assied, se tait, se tient sur ses jambes d'une toute autre manière que l'homme d'esprit"; le jeu d'un homme qui n'a jamais rien au hazard, qui suit exact-ment la nature, a engagé notre Acteur à rechercher la raison souvent cachée de sa manière, & ses observations deviennent alors instructives pour ceux qui se vouent au théâtre, & très-intéressantes pour les amateurs de l'art dramatique. Mr. Ifland ne néglige aucune partie de son art: il prévoit, il pense, il réfléchit. Tout, costume, langage, inflexion, démarche, chaque mouvement est une suite de l'esprit du rôle. Tout est chez lui dans la plus parfaite unité; il ne s'oublie pas un moment; il est le rôle qu'il joue dans les momens de la passion la plus violente, de l'été à plus vive, rien ne manque à l'expression, & son jeu parfaitement libre & sans gêne devient la nature même, l'art est si bien réfléchi, si

bien caché, qu'il paroît être fait exprès pour chaque rôle qu'il remplit; quoique dans les représentations qu'il a données à Weimar, on eut choisi les caractères les plus variés & les plus opposés, toujours comme un autre Protée, il étoit métamorphosé dans ce qu'il représentoit. L'esprit qu'il met dans son jeu se répand sur tout son extérieur, & comme on le disoit de la le Couvreur, son ame suffit à tout; Dalember, dit Mr. Böttiger, raconte du comédien Baron, qu'il disoit qu'un acteur devoit être élevé sur les genoux d'une reine. Quelque exagérée que soit cette idée, il n'en est pas moins vrai que le comédien doit chercher à se former dans ce qu'on appelle le monde & la bonne compagnie: cette remarque est d'autant plus nécessaire en Allemagne, que le mur de séparation élevé entre les acteurs & les actrices même les plus distingués, & la société de gens de qualité, n'a point été rompue. Mr. Ifland a sçu s'acquérir de bonne heure une considération qui l'a exempté de cet inconvénient, & il a mis dans sa contenance & dans son maintien un agrément & une assurance que l'étude ne donne point & que l'on acquiert que par l'usage du monde.

Ce qui caractérise particulièrement le jeu
de

Mr. Ifland & ce qui est l'objet de l'attention de notre auteur, c'est le soin avec lequel ce grand acteur évite toute espèce d'emphase & d'exagération dans le débit de ses rôles; souvent il glisse sur des périodes qui paroissent très-significatives; il ne pese point sur les sentences & les lieux communs sur lesquels des acteurs ordinaires appuient fortement; il ménage avec art son expression pour être sûr de l'effet dans les momens intéressans, & cette manière qui réunit la plus grande justesse à un ensemble parfait, répand sur tout son jeu une grace infinie & un charme difficile à décrire. Ce fut dans tous les tems la manière des grands acteurs. Cicéron la fait remarquer dans l'artiste le plus célèbre que Rome ait possédé Roscius, (Horat. 11. Ep. 1-82.) souvent il recitoit avec une apparente négligence un passage très-pathétique, parce qu'il étoit suivi d'un plus pathétique encore, sur lequel il rassembloit alors toute la chaleur de la déclamation: les acteurs modernes les plus célèbres, & en particulier Baron, qui le premier se hasarda à faire parler les rois sans emphase dans leurs cabinets, n'ont pas voulu que l'on donnât le nom de déclamation à leur débit; Ifland ne déclame jamais, il parle, mais il parle sans

perdre de vue que son art est soumis à une beauté idéale, & jamais il ne s'écarte de la ligne délicate que la vérité théâtrale a tracée entre la représentation de la vie ordinaire & cette fausse déclamation qui règne sur la plupart des théâtres, & qui s'introduit même souvent dans la chaire. Son imagination vraiment créatrice a pu le garantir de ce premier défaut, de tomber dans la trivialité en s'élevant de l'individu au beau idéal du théâtre, & il s'écarte du second par le sentiment vif & profond dont il est toujours animé, & en restant toujours maître de ses gestes, de sa voix & de ses inflexions. Mr. Böttiger nous dit qu'une seule fois Mr. Isand, dans une pièce dont il n'estimoit nullement le mérite poétique, parut s'abandonner à l'intention de montrer toute l'étendue de ses moyens & tout le brillant de ses talens; hors de là, il fut toujours ce qu'il devoit être dans ses rôles; ce que l'on attribue ordinairement à l'homme d'un vrai mérite, peut de même s'appliquer à ce grand acteur, qu'aussi longtems qu'il joue, il est tout entier à son rôle & à la vérité de l'action, tandis que le comédien borné ne cherche qu'à surprendre les spectateurs & les applaudissemens.

Mr. Böttiger assure ses lecteurs que dans ses jugemens, il ne s'en est pas fié à lui-

même , & qu'il a recueilli & suivi le sentiment général : cette modestie très - rare , réunie à autant de lumières & de connoissances est un mérite de plus dans cette production ; d'ailleurs , Mr. Böttiger ne se borne pas uniquement au sujet principal qu'il traite , il développe de plus une très - grande érudition , tant sur les anciens que sur les modernes , dans diverses observations qu'il fait sur les décorations , sur la double scène , sur la part que le chœur prend à l'action , & enfin surtout ce qui regarde les différentes parties de l'art dramatique.

Materialen zur Kennifs des Ruffischen Reiches, &c. *Matériaux pour la connoissance de l'histoire de l'empire de Russie, mis au jour par Henri Storch, assesseur du collège Imp'rial de Russie, & membre de la Societe économique de St. Pétersbourg, premier volume. R'ga 1796.*

ON ne peut que savoir gré à l'Auteur de cet utile recueil d'avoir rassemblé, pour l'usage de l'historien, du géographe & du statistique, les écrits épars, soit dans de grands ouvrages, soit dans des écrits périodiques, soit même dans les gazettes qui ont les Etats & le peuple Russe pour objet : la notice

de divers articles contenus dans cette collection, donnera à nos lecteurs l'idée du mérite de cet ouvrage. Il commence par une recherche historique sur la situation de l'ancienne principauté Russe de Tmutarakan. L'Auteur de ce morceau est Mr. Alexis Ivanowitch Muskin Puschin, conseiller intime. L'opinion des historiens sur la situation de cette principauté avoit été jusqu'ici partagée, les uns croiant qu'elle faisoit partie de l'Asiracan, les autres de la Lithuanie; l'auteur de ce morceau fait cesser tous les doutes à cet égard, en donnant des preuves évidentes que la principauté de Tmutarakan étoit située dans la presqu'île de Taman, & cette recherche historique est d'autant plus intéressante pour l'histoire de Russie, que ce district, déjà dans l'ancien tems, sous la domination des Czars, a été réuni à l'empire de Russie sous le regne de Catherine II. La description que fait l'Auteur, dans ce morceau, des peuples, des villes, des territoires, appartient à la géographie de la Russie Méridionale: elle est aussi intéressante pour ceux qui connaissent la Russie qu'instructive pour les étrangers.

Le second article du recueil est un tableau topographique de la ville de Moscou, & de ses gouvernemens, dont les relations ont été

jusques à présent très-imparfaites, & cet article doit particulièrement intéresser les géographes.

La population de cette ville est en été de 300 mille âmes, mais en hyver elle monte à 400 mille, parce qu'alors beaucoup de nobles & plus encore de marchands s'y rassemblent de toutes les parties de l'Empire : le commerce y est très considérable; il ne s'étend pas seulement dans toute la Russie, mais encore dans plusieurs autres pays que l'Auteur nomme en parlant des diverses branches du commerce : la ville de Moscou a 40 Werstes de circonférence. L'Auteur donne les noms des bâtimens les plus distingués, tels que les églises, les couvents, les fabriques; on trouve ensuite la description des gouvernemens Moscovites, divisés en plusieurs cercles, que l'Auteur parcourt en faisant connoître leur situation, leur étendue, leur fertilité, ainsi que les peuples, les villes, les couvents, les forêts &c.

L'article troisième roule sur un voyage au lac de Ladoga & d'Onéga, & contient des objets très intéressans.

Dans l'article quatrième, le lecteur trouvera une description générale du département de Wlodoïa, & un extrait de deux ouvrages Russes, publiés pour la première fois

dans l'Almanach académique de 1790 & 1792.

La description géographique & phisique de l'Otschakowischen Steppe, est l'objet du cinquieme article : ce pays est situé entre le Bug & le Dniester ; il passa sous la domination Russe lors de la paix conclue en 1791 entre cet empire & les Turcs ; ce pays depend aujourd'hui du gouvernement nouvellement érigé de Wofnafengs ; c'est la première relation étendue & détaillée qui ait été publiée sur cette province.

L'article sixieme contient des observations sur l'histoire de Russie par le Clerc, & un extrait de l'ouvrage connu du général-major Svanbottin, dans lequel on a rassemblé des observations sur les objets les plus importans & les moins connus de la constitution, de la religion, des mœurs & usages de l'empire Russe.

L'article septieme a pour objet une description statistique & topographique du gouvernement de Wibourgs, manuscrit qui a été envoyé à l'éditeur pour lui faciliter ses observations sur les gouvernemens de la Russie, & qu'il a jugé digne d'être publié à cause de son exactitude & de son authenticité.

Ce volume est terminé par six Tables qui offrent le résumé de la population, des re-

venus , des fabriques , mines , & du nombre d'arpens que contiennent les champs cultivés du gouvernement d'Olonnes , & ces tables sont très-importantes à ceux qui veulent acquérir la connoissance statistique de ce pays.

Nous ferons de même connoître le second volume lorsqu'il paroitra.

L I T T E R A T U R E F R A N Ç O I S E .

J O U R N A U X .

Les Actes des Apôtres & des Martyrs.

CETTE feuille, continuation des cinq lettres à un rentier, est rédigée par un ancien militaire, le comte de Bernel Beauvert, dont le but principal est de plaider la cause des personnes injustement opprimées & de les soutenir contre la tyrannie sous quelque forme qu'elle se présente. Il faut du courage & des talens pour une telle entreprise : cet ouvrage annonce l'un & l'autre : on y trouve des parallèles & des rapprochemens très-bien faits de l'état de la France, avant & après la révolution, des traits, des anecdotes dignes d'être recueillies par l'histoire : l'analyse des ouvrages les plus marquans sur la révolution, & ce qui doit faire plaisir à tout lecteur bien

pensant, c'est le soin que prend l'Auteur de ranimer en France la religion, les bonnes mœurs, & les saines opinions. On souscrit pour ce Journal qui paroît tous les dimanches, à Paris, chez Mr. Dumolin, & à Lausanne au bureau du Journal Littéraire de Lausanne. Prix pour trois mois 6 livres, pour six mois 12 livres, & 20 livres pour l'année.

LE PARISIEN.

Journal général du commerce, des manufactures, des arts & de l'agriculture.

Cette production utile aux négocians, artistes, propriétaires, fermiers, consommateurs & rentiers françois & de tous les pays, leur présentera des resultats & des tableaux qui embrassent à la fois & le moment actuel & les tems antérieurs à la révolution & qui fera passer successivement sous leurs yeux tout ce qui dans le commerce, dans les manufactures, dans les arts, dans la marche & les produits de l'agriculture peut étendre leur connoissance & leur spéculation. Ce journal, en une demi feuille in-4. paroît tous les jours à Paris. Le prix de l'abonnement est de 32 livres par année, 16 liv. pour 6 mois, 8 liv. par trimestre

Le messager des Dames, ou le porte-feuille des amours, par une Société de gens de lettres.

Tel est le titre d'un Journal intéressant, dont le premier numéro paroîtra le 4 de Mai & qui a pour épigraphe :

- „ Aux vrais amours *ma feuille* consacrée ,
- „ Ne chante pas & Lampsaque & Caprée ,
- „ Ni de Chriss les lascives fureurs ,
- „ Ni de Flora les nocturnes horreurs.
- „ Qu'ici l'amour épurant son système ,
- „ Nud, mais décent, plaise à la pudeur même ;
- „ Que Vénus donne à Vesta des desirs ;
- „ Je veux des mœurs compagnes des plaisirs.

Ce Journal dédié au beau sexe, à ses courtisans & à tous ceux qui aiment & cultivent encore la galanterie françoise, aura une physionomie toute différente des cent & un Journaux qui circulent dans ce moment ; son titre annonce qu'il fera tout entier consacré à l'agrément, à chanter les graces, les sentimens, l'amour, ses peines & ses plaisirs. Etranger à la politique, il sera toujours fermé aux divers partis qui s'agitent en sens contraire, & dont les mouvemens ambitieux jettent dans presque toutes les sociétés le trouble révolutionnaire

qui en éloigne les ris, l'esprit & l'enjouement. Les desirs, les plaintes, l'espérance, le bonheur des amans, les séances de Cythère, les jugemens de Vénus, les ruses de Cupidon, les combats des soupirans & des cruelles, les traits de coquetterie, les triomphes, les ruptures, des anecdotes, des couplets, des charades, des énigmes, des variétés piquantes, gaies & légères, des poésies fugitives, l'analyse des romans & des pièces nouvelles, les modes, les aimables ridicules du bon ton, enfin tout ce qui sera relatif au beau sexe, tout ce qui pourra lui plaire, l'intéresser, & recréer un moment sa tristesse, trouvera place dans cette feuille, toutes les fois que la pudeur n'en fera pas offensée. Le goût, la décence & la gaieté présideront au choix des articles qui seront proposés pour chaque numéro.

On invite les auteurs à faire passer au bureau, franc de port, les pièces de vers, nouvelles anecdotes & autres articles qu'ils voudront faire insérer dans ce Journal qui pourra être considéré comme l'Almanach perpétuel des muses & des graces.

Le messager des Dames paroîtra tous les cinq jours, de 16 pages in-8., cicero, sur beau papier.

Le prix de l'abonnement est de 9 livres pour six mois, 16 livres par an.

On souscrit à Paris chez le directeur du messager des Dames, rue Montmartre, au coin de la rue Joquelet, N^o. 94, & à Lau-fanne au bureau du Journal Littéraire.

A R T D R A M A T I Q U E.

Notice des piéces nouvelles, représentées sur les divers théâtres de Paris dans le mois de Janvier 1797.

LE 2 Janvier, on a donné au théâtre du Vaudeville, *Arlequin friand & jaloux*. Arlequin, maître de maison, marié depuis un an avec la belle Rosette, a cessé d'être heureux du moment qu'il est devenu époux; il est jaloux de Mr. Dumont, peintre en miniature, qui parle de la beauté de Rosette en peintre artiste: la scène où la jalousie est exprimée, quoique vieille & rebattue a fait beaucoup de plaisir; Rosette pour appaiser son mari, parle d'un macaroni qu'Arlequin, dans la scène suivante, mange avec Scapin, & avec une malpropreté qui a dégouté le public: depuis ce moment, il a été impossible d'entendre un seul mot: des situations qui se trouvent par tout, des convenances mal obser-

vées, une plate imitation des Jumeaux de Bergame dans les dernières scènes, ont décidé du sort de la pièce, qui peut-être eût été différent si quelques uns des jeunes gens qui ont fait le plus de bruit eussent été invités à la collation d'Arlequin : nous doutons qu'on la rejoue davantage.

Magasin Encyc. No. 17.

Même théâtre le 10 de Janvier.

Le Mari supposé.

Valerio est aimé de sa cousine Isabelle, dont la mère veut la marier à un homme ridicule, nommé Don Japhet; le parrain d'Isabelle a promis de la doter, à condition que l'époux lui sera présenté d'abord après le mariage. Don Japhet refuse la dot, parce qu'il ne pouvoit se présenter à Torredio sans lui demander raison d'un soufflet qu'il en a reçu; mais Isabelle ne veut pas défobliger son parrain; on a recours à l'expédient de faire passer Valerio pour le mari d'Isabelle. Don Japhet, travesti en femme, les accompagne; Valerio plait à Torredio; celui-ci instruit de la supercherie ne la pardonne aux jeunes gens qu'à condition qu'elle deviendra une réalité: Don Japhet n'a plus que le choix de se battre avec Torredio ou d'épouser la

mère d'Isabelle , il accepte la dernière proposition.

Le sujet est gai , les couplets sont tournés avec esprit , la pièce d'abord mal accueillie a ensuite obtenu plus de succès.

Magasin Encyc. N^o. 18.

Théâtre de la rue Feidau.

On a donné le 10 Janvier la première représentation d'un petit acte intitulé , *la Famille Suisse*. Cette famille n'est composée que d'un père , d'une mère & d'une fille : le père marié d'abord à une Américaine dont il apprit la mort , contracta un second mariage avec une jeune Helvetienne ; apprenant ensuite que cette Américaine vivoit , il crut de son devoir de retourner avec elle , & il abandonna la dernière quoiqu'enceinte. Libre enfin , apres 15 ans , par la mort de l'américaine , il revient dans la Suisse plus amoureux que jamais , pour se réunir à ce qu'il aime.

Cette pièce ne consiste réellement que dans deux situations neuves & touchantes , propres à développer les talens du musicien.

La jeune fille est recherchée par un jeune homme connu par ses richesses ; la mère qui craint pour sa fille les séductions dont elle-même se croit la victime , veut l'éloigner &

exhorte la fille à ne pas l'écouter. La jeune fille touchée lui chante une Romance que chantent entr'eux les bergers du Canton ; c'est l'histoire d'une jeune fille abandonnée & cruellement trahie par son amant : cette histoire est celle de la mère , sous le nom de Laure qu'elle portoit à cette époque.

Le seconde situation est la rencontre du mari & de la femme dans la grotte où tous deux se sont donnés une foi mutuelle ; le mari dans la grotte se rappelle ces momens heureux ; la femme avance pas à pas vers cette même grotte , occupée des mêmes circonstances , & le cœur plein des mêmes sentimens ; ils se touchent au moment où se supposant en présence l'un de l'autre , ils se tendent la main , comme ils se rappellent l'avoir fait au moment de leur union. La pièce a parfaitement réussi , nous pensons même que cette dernière scène sera vue avec plus d'intérêt encore aux représentations suivantes. La musique a plu généralement : l'auteur des paroles est le Cit. St. Just d'Hancourt , & celui de la musique, le Cit. Boyeldieu , l'un déjà connu par la pièce de Selico , & l'autre estimé par plusieurs roma ces.

Magasin Etycl. N^o. 20

Théâtre de l'opéra comique National.

Lisbeth, opéra comique, paroles de Mr. Favière, musique du célèbre Gretry, représenté pour la première fois le 10 Janvier 1797, à Paris.

La scène est en Suisse, à Zurich. Simon, vieillard ami de Gesner, est inquiet de Lisbeth sa fille, qui depuis 8 mois est chez un oncle, & depuis quatre semaines ne lui a point écrit : elle a cédé à l'amour, elle est mère ; son amant, jeune françois, paroît l'avoir abandonnée. Gesner indulgent envers l'innocence abusée, a promis sa médiation à Lisbeth, mais il cherche envain à calmer Simon ; ce père terrible chasse & maudit sa fille ; celle-ci au désespoir veut se donner la mort lorsque Dorval son amant paroît ; toujours honnête & fidele, après beaucoup d'aventures, il est revenu chercher son amante & satisfaire à un devoir sacre : il achète de Simon une chaumière voisine de la sienne : par le conseil de Gesner, on place l'enfant de Lisbeth près de la chaumière ; Dorval, dont la bonté & la candeur ont obtenus l'attachement de Simon, lui montre cet enfant qu'il vient de trouver & qu'il veut élever : Simon croiant bien que c'est la fille de Lis-

beth, supplie Dorval de le lui céder, il y consent; Simon accable cét enfant de careffes; il répand sur son berceau les larmes paternelles, & dans cet instant, Lisbeth, Dorval & Gefner paroissent, tombent à ses pieds; Simon embrasse ses enfans & pardonne. Cette pièce doit son succès à quelques scènes intéressantes, aux charmes d'une musique très-bien adaptée au sujet, à la fraîcheur des décorations & sur-tout au personnage de Gefner plus heureusement introduit dans la piece qu'employé d'une maniere conforme à la simplicité de son caractère.

Journ. Litt. de Mr. Clém. N°. 21.

Théâtre National.

Le 13 Janvier, il a été joué pour la première fois sur ce théâtre *Saint Elmont & Verfeuil*, Drame en 5 actes en vers.

Verfeuil a tenu, pendant 40 ans, la^ecaisse de St. Elmont, très-riche financier; vingt-mille écus se sont trouvés de moins dans la caisse; l'amitié & la longue expérience de la probité de Verfeuil n'ont point empêché St. Elmont d'avoir des soupçons contre lui, & Verfeuil indigné s'est éloigné & caché dans un azile obscur, où il est nourri par les soins & le travail de sa fille; il a changé de nom,
&

& par celui d'Olban ; il est aidé & secouru par Duval, un de ses anciens commis, dont il a été le bienfaiteur & qui a découvert sa retraite : Sainville, un jeune artiste qui faisoit vendre les desseins & les ouvrages d'Angeline, fille d'Olban, en est passionnément amoureux ; par un hazard adroitement préparé, le père de Sainville vient occuper l'appartement de son fils, & ce père est St. Elmont lui-même, autrefois l'ami de Verfeuil ; & St. Elmont venoit à Paris pour détourner son fils d'un amour qui dérangeoit ses vues paternelles ; Sainville résiste & obtient que son père voie au moins Angeline, St. Elmont le lui promet, d'Olban entre chez St. Elmont avec sa fille ; il reconnoit en frémissant l'homme qui l'a déshonoré : St. Elmont, déchiré de remords, se met aux pieds du vieillard pour implorer sa grace : d'Olban est inflexible ; alors Duval s'avance & avoue que c'est lui qui a détourné les 20 mille écus pour venir au secours d'un négociant qu'il chérissoit & qui l'a trompé en fuyant avec l'argent. L'aveu de Duval excite l'étonnement ; il avoue encore que ce négociant étoit son frère, & Duval en juit fiant Verfeuil, amène la reconciliation des deux pères & l'union des deux amans.

Ce fond est vraiment intéressant, & c'est

une conception fort dramatique que le personnage de Duval, amené par le remords à partager l'infortune dont il est la cause ; mais l'auteur n'a point assez développé cette idée : quelques autres reproches qu'on peut lui faire encore n'empêchent pas que le drame du Cit. Ségur n'ait un grand intérêt, sur-tout dans le dernier acte. Son style nous a paru plus facile que soigné, mais nous avons cru voir que toutes les fois que l'Auteur avoit des mouvemens vrais, son expression étoit naturelle & juste.

Nous l'invitons, par l'estime que son talent nous inspire, à méditer sérieusement ses sujets, à graduer avec plus d'artifice la marche de son action, à distribuer les effets de manière à ce que les derniers actes ne vivent pas aux dépens des premiers, & sur-tout à travailler sa diction souvent négligée.

Une pièce peut obtenir quelques représentations dans la nouveauté, par une ou deux représentations, par quelques vers brillans, par le jeu d'un acteur adroit, mais les ouvrages bien conçus & bien écrits, sont les seuls qui restent au théâtre.

Journ. Litt. de Mr, Clem. N^o. 27.

La suite au Numéro prochain.

N E C R O L O G I E.

A la fin du mois de Mars de cette année, la mort a enlevé à la république des Lettres, Monsieur Lanteires, professeur en belles-lettres à Lausanne: il joignoit à un caractère estimable, l'envie très respectable d'être utile au public: ses lumières & son activité, pour atteindre à ce but méritent nos éloges.

Outre le Journal de Lausanne qu'il a rédigé jusques à la fin de 1792, sous une forme différente de celle où il est aujourd'hui, il a donné au public divers ouvrages, savoir:

Quelques avis aux Institutrices de jeunes Demoiselles sur différens objets qui influent essentiellement sur leur bonheur & leurs succès, 1 vol. in-8. de 331 pages.

Un Tableau abrégé de l'antiquité littéraire, mis à la portée de tout le monde, ou Dictionnaire historique & littéraire des Poètes Grecs & Latins, 1 vol. in 8. de 359 pages.

Traité des opérations de l'Assemblée Nationale, extrait du Journal de Paris, auquel on a ajouté les articles de ce journal qui peuvent intéresser l'art & les sciences, de l'année 1789 jusqu'au mois d'Avril 1792, 6 vol. in 8.

Manuel élementaire de littérature, &c. brochure de 153 pages.

Bibliothèque du Père de famille, ou cours complet d'éducation, &c. 12 vol. in-12, avec cette épigraphe.

L'ame est un feu qu'il faut nourrir,
Et qui s'éteint s'il ne s'augmente.

Ce dernier ouvrage que Mr. Lanteires a terminé peu de tems avant sa mort, est un tableau succinct de toutes les connoissances utiles & agréables, & mérite à tous égards d'être accueilli: il se trouve à Lausanne chez Mad. la veuve Lanteires, & chez les Libraires: prix 6 liv. de Suisse.

Note ou observations sur une maladie à laquelle sont sujets les veaux qui viennent de naître.

IL est étonnant que depuis que l'on s'occupe avec plus d'intérêt & de persévérance de l'extreme avantage qui résulte du soin des bestiaux, l'une des ressources de ce pays, on ne se soit pas donné la peine de rechercher la cause d'une maladie très-commune parmi les veaux nouveaux nés, pour laquelle on prétend qu'il n'y a pas de remèdes connus. La degoutante certitude qu'on mange

ces mêmes veaux qu'on n'a pu guérir, mérite une attention particulière ; & voici les symptômes de cette fâcheuse maladie. Deux ou trois jours après sa naissance, le veau commence à perdre l'appétit, ensuite il enflé aux jarrets, l'enflure augmente peu à peu, enforte qu'il ne peut plus se tenir sur ses jambes, & reste couché dans la situation où on le met, n'ayant pas la faculté de changer de position. Sa tête paroît se gonfler, ainsi que le dessous du col, ses yeux sont faillans & pleurent; il continue à manger, même avec moins de dégoût; il tire souvent la langue après ses repas. C'est un objet dégoûtant, & qui inspire la pitié, que ce pauvre animal pour le bien être duquel on ne peut rien faire. J'ai peine à croire que personne ne s'en soit occupé, & qu'il n'y ait point de moyen de guérison.

J'invite donc les Amateurs de l'agriculture qui s'intéressent à la prospérité des troupeaux, à faire connoître ce qu'ils en pensent par la voie de ce Journal; leurs observations sur cette maladie, & les remèdes qui sont propres à la guérir; ce sera rendre un service éminent au public qui mange de ces viandes surement mal saines, & ne s'offre d'ja que trop de la même mauvaise qualité d'alimentance. r , u l p n i u s e u t u m e

de vendre & débiter des veaux qui ont à peine huit jours. C'est la plus dangereuse des nourritures que celle d'un veau nouvellement né, qui n'a pas pris le lait de sa mère au moins douze ou quinze jours; elle doit fixer l'attention des préposés, chargés d'y veiller, étant peut-être la cause de bien des maladies dans une ville dont le site devroit être sain. On espère que le zèle qui a fait écrire cette note rencontrera un zèle semblable, & obtiendra une réponse: c'est ce qui l'a faite placer dans ce journal où les objets d'utilité sont aussi bien accueillis que ceux d'agrémens, par son judicieux Rédacteur.

*Lettre adressée au Rédacteur du Journal
Littéraire de Lausanne.*

M.

TOUT ce qui concerne en général les sciences & les arts, est du ressort d'un Journal Littéraire, & tout ce qui regarde la littérature Helvétique est encore plus particulièrement l'objet de celui que vous réligés. C'est d'après ces principes que vous avez, M, accordé jusqu'ici une place aux discussions que l'annonce d'un nouvel atlas Suisse vient

d'occasionner; j'ose espérer qu'aujourd'hui encore vous ne refuserez pas d'insérer dans votre Journal la réponse préliminaire de Mr. Weifs, que j'ai l'honneur de vous faire parvenir. Sans avoir l'honneur de vous connoître, tout m'annonce que la justice & la vérité (ces vertus inséparables) ornent votre caractère: comme c'est en leur nom que Mr. Weifs défend ce que l'homme a de plus précieux en ce monde, l'honneur & le fruit de ses veilles, je suis convaincu par l'impartialité qui distingue votre Journal, que la réponse de Mr. Weifs y trouvera sa place. Quant à moi, comme que l'on juge le peu de mots que j'ai prononcé dans cette affaire, je ne saurois changer d'opinion: l'intérêt que je prends à l'entreprise de Mr. Weifs repose sur des principes & des convictions qui ne varieront jamais, quelque soit l'événement: il seroit toujours plus pardonnable à un particulier de s'aveugler par prévention pour un ami, qu'à une Société Savante.

J'ai l'honneur d'être,

Votre tres-humble &
très obéissant serviteur.

BON ELI d' A V E I S

Au Châteaud de Montreux, ce 18 Avril 1777.

Réponse préliminaire de J. H. Weiss, sur l'Appendix publié par la L. Société économique de Berne, dans le N°. d'Avril du Journal Littéraire de Lausanne.

UNE Société respectable, par le but de ses travaux, autant que par le mérite de ses Membres, m'évoque à son tribunal, me somme de rendre compte de mes opérations géométriques, & de répondre à diverses questions qu'elle juge à propos de m'adresser. Malgré le respect dont je ne me départirai jamais à son égard, je déclare ici que je n'envisage mes différens avec Monsieur le Professeur Tralles, que sous son rapport d'ingénieur géographe, ne pouvant admettre aucun accessoire à cette qualité.

Toutefois, je compte mettre au jour, aussitôt que mes divers travaux me le permettront, un mémoire justificatif, auquel sera jointes les tables nécessaires; je compte de plus les rendre claires, faciles, & à la portée d'un

J. H. WEISS.

au c r d A r l 1797.

Annnonce envoyée au Rédacteur du Journal Littéraire, par un de ses abonnés de Paris.

ARMEMENT en course, à l'Orient, de la Corvette l'Eclair, & du Chasse Marée l'Epervier, connus par leurs marches supérieures ; on s'y intéresse par action & demi action de 500 L., chez les Citoyens du Monffeaux & Comp. N'gocians, rue du Grand Chantier, N^o. 2, au Marais.

Les Actionnaires de Paris recevront chez eux leurs décomptes, même ceux du dehors qui le desireront.

On fait que ce genre de placement avantageux, procure journellement des fortunes considérables à un grand nombre d'actionnaires.

L A P A R E S S E.

AIR : *des paniers.*

LE destin ayant fait les dieux ;
 Grace a chaque Déesse ,
 L'intigue & l'amour dans les cieux ,
 Les amours ne cessent :
 J'interprete pour y mettre un frein ,
 La sèveillant un beau matin ,

Dit : " Ceci doit prendre une fin ;

„ Inventons la Paresse.

„ Par moi , la Sageffe , jadis ,

„ Fut assez bien conçue ;

„ Mais la Paresse , en ce pays ,

„ Doit être mieux reçue :

„ On suit l'une péniblement ;

„ Elle fait jouir tristement :

„ Que l'autre , plus commodément ,

„ Au bonheur contribue " !

Mais l'amour devint furieux :

Pour lui , quelle tristesse !

A leurs rendez-vous , tous les dieux

Manquent , sans politesse :

Vulcain est en manteau-de-lit ,

Le Dieu Mars , en bonnet de nuit ,

Hors les Deesses , chacun dit :

" Ah ! vive la paresse ! "

Hébé , que l'Olympe croyait

Solidement aimée ,

Contre Hercule , à son tour , criait ,

Lui , l'oreille fermée ,

Mollement couché sur le dos ,

Riait de ses d'uze travaux ,

Et n'invitoit qu'au doux repos ,

Sa maitresse enflammée.

Heureuse celle , en ce moment ,

Qui , par hazard , pres d'elle ,

Avoit retenu son amant ,
 Qu'elle croit un modèle !
 Sans amour , près de deux beaux yeux ,
 Glace , languiffamment heureux ,
 Le Dieu n'étoit que paresseux ,
 Le Dieu sembloit fidèle.

A la seule fidélité ,
 Ce tableau pouvoit plaire ;
 La Paresse , avec vérité ,
 Lui dit , tout bas : “ ma chère ,
 „ L'apparence est tout , dans ce cas ,
 „ J'aurai , pour vous , beaucoup d'appas ,
 „ Si , par moi , l'on ne vous croit pas
 „ Toujours une chimère ”.

Quand la paresse eut engourdi
 Le séjour du tonnerre ,
 Jupiter , bientôt , par ennui ,
 L'exila sur la terre.
 Ah ! combien il eut été mieux ,
 Qu'elle vint plutôt dans ces lieux !
 En endormant nos factieux ,
 Quel bien elle eût pu faire !

Mais , comme on s'en étoit douté ,
 La fatale Séquelle
 A garde s'en a l'ivité ,
 Sa fureur & s'en zèle :
 La Paresse a fui ces méchants ;
 Elle est chez les honnêtes gens ,

Qui, dit-on (sur-tout dans ce tems,)
Sont trop amoureux d'elle.

Par le C. SEGUR, jeune.

L E S N I D S.

AIR : *je l'ai planté, je l'ai vu naître.*

LORSQU'AU printemps, sous ma fenêtre,
Reverdissent les arbrisseaux,
Des piselets qui doivent naître,
J'aime à contempler les berceaux.

Et j'éloigne, à coups de baguettes,
L'effaim des jeunes poliffons
Qui voudroient, dans leurs amourettes,
Troubler linottes & pinçons.

Si la femelle, au nid, travaille,
Le mâle en fait, bien vite, autant;
Dès qu'elle y porte un peu de paille,
Il y porte un peu de ciment.

A peine, sur la plume douce,
Les œufs chéris font-ils pondus,
Que, par des boulevardts de mousse,
Contre l'air ils font defendus.

Pur les couver, couple fidèle,
Matin & so'r relayez vou !
En vain leur coquille est rebelle ;
Petit becs f'appent de grands coups ;

Eh ! quelle innombrable nichée
 Vient donc d'éclorre en un clin-d'œil !
 Le père chante , & l'accouchée
 S'en pâme de joie & d'orgueil.

Ils font beaucoup , mais la nature
 Avec l'amour y pourvoira :
 Un seul moment de nourriture ,
 Aucun d'eux tous ne manquera.

Et si , de leur perçant ramage ,
 Ces nouveaux nés frappent le air ;
 C'est que , sans doute , en leur langage ,
 Ils expriment ces quatre vers :

“ Nous allons tous , tant que nous sommes ,
 „ Par notre mère être élevés :
 „ Peut-etre si nous étions hommes ,
 „ Serions-nous aux Enfants-trouvés ”.

Par le C. PUIS.

L É C R A N D U R O I.

C O N T E.

QUELLE ét nante cr atire
 Que d sunt B a e Po'nsinet !
 Non jamais la bonne n tu e
 Namal ai a dans un m ie f 'et
 Ta d' i 't & t it d uepte ;
 Aussi fa aie b nh me
 Le rend t-elle a ssi fameux
 Q e f cc s ju'il b t chez Thalie,
 Et qui ce n nt auteur eu ont comble les vœux.

Tout Paris fait la facétie
 De sa charge d'écran du roi.
 Quelqu'un lui dit un jour... mon ami, croyez-moi,
 Ce n'est point tout d'enrichir le théâtre
 De ces productions dont on est idolâtre
 Et véritable enfant gâté
 Des muses & de la beauté,
 D'entasser sur son front les lauriers du Permesse,
 Il faut encore à la froide vieillesse
 Mener du soulagement :
 Au nom d'honneur, jeunesse s'évertue,
 Force fumée & peu d'argent ;
 Le seul besoin pour elle est celui du moment,
 Mais au-delà, le sage étend sa vue ;
 Tout en filant l'intrigue, il songe au dénouement ;
 Et certes pour l'auteur que la misère tue,
 Ni le burin, ni la statue
 Ne font un dédommagement.
 Or donc, monsieur, il se présente
 Au Louvre une charge vacante,
 C'est celle d'écran, & voici
 L'obligation qu'elle impose,
 Vous verrez que c'est peu de chose.
 Par l'huissier dûment averti
 On se rend au château quand finit la journée
 Et que commence, ou le cercle ou le jeu,
 L'écran s'assoit devant la cheminée
 Intercepte l'ardeur du feu ;
 Voilà tout, on est là, mais on se fait connaître,
 Mais on est sous les yeux du maître,
 Chaque jour de l'hiver on l'approche de près,
 Jugez de l'avantage, & pour si peu de frais,
 Car mille écus en font l'affaire. . . .
 Et qui les avançera ! . . . moi,
 Moi, dis-je, & c'est assez, ainsi sortez d'effroi
 Sur la finance nécessaire ;
 Tout s'arrangera pour le mieux ;
 Mais tout commencement sans doute est épineux ;
 A cet honorable service,

Il faut se préparer par un peu d'exercice,
 Endurcir ses mollets & braver la chaleur,
 Rester ferme à son poste, & que la compagnie
 D'aucune humeur en vous n'observe la faillie ;
 C'est le grand point , nous vous éprouverons ,
 Venez ce soir chez Emilie :
 Du courage & je vous repons
 Que l'expérience finie
 En moins d'un mois vous damerez le pion ,
 A tous écrans royaux , figurans dans l'histoire ;
 Même à ceux du roi Clodion
 Dont les fastes Gaulois ont transmis la mémoire...
 A ce discours, le pauvre Poinfinet,
 Ouvre des yeux comme portes cochères,
 Et se transporte au pays des chimères,
 Il s'extasie, il accepte & promet
 De se trouver à l'assemblée :
 L'y voila subissant l'épreuve conseillée ,
 Et faisant belle jambe au feu de ses amis ,
 Si jambe est belle alors qu'elle est grillée.
 Envain à ses jarrêts rotis
 La main veut apporter remède ,
 Il faut qu'a s'n tour la main cède
 Aux traits du brasier pétillant ;
 Et l'apprentif écran , bondissant , sautilant ,
 Mord ses levres , s'écartere , avance ,
 Frappe du pied le parquet innocent ,
 Et perdant enfin contenance ,
 Il appelle en un cabinet
 Son protecteur , lui d'c are en secret
 Qu'il craint la cour & ses douces amorces ,
 Et que l'en ploie lui s'ible au-d ssus de ses forces. ,
 Jouant l'homme irri e , ce pla'sant protecte r
 Ramene son client & a un a r pei n d h neu .
 Voyez , Messieurs , que le i di ne mollesse !
 Sol'ci z , pren z d'nc inte et
 A d s bada ids de cet e espece !
 Eut. n crú ce and Po' net
 Capable de cette foiblesse !

Restons en la , nos soins sont superflus ,
Rimez donc , mon ami , mais ne pretendez plus
A l'emploi distingue , que vous aviez en poche ,

On s'expoleroit au reproche

En produisant un homme tel que vous ,

Sans moyens & trop au-dessous

D'une besogne aussi facile. . . .

Le Candidat s'en fut petrifié ,

Mais je voudrois gager que l'imbécile

Fut peu de jours apres encor mistifié.

Par M. D. V.

E N I G M E.

J'ÉTOIS rare autrefois , & j'étois respecté
Des peuples , des héros , quelquefois d'une belle.
Les pervers abusant de ma facilité ,
Se jouant de ma foi sacrée & solennelle ,
Ont prodigué , vendu mon infidélité :
J'ai perdu mes garants , mon crédit , mes appuis ;
Et tout imposteur que je suis ,
Je ne trompe aujourd'hui personne.

J. L. de Mr. Clem

C H A R A D E.

JE te dis mon premier ,
Je te dis mon dernier ,
Je t'ai dit mon entier.

Exp ication de l'Enigme du numero pr ceden .
Le mot est *barbe*. Celui de la Charade est *Angle-*
terre.

L'HEUREUSE INFIDÉLITÉ.

Suite de l'Anecdote de l'émigration Française.

LE voisin Winter accourut un soir chez Mr. Schmidt, pour lui demander s'il auroit une chambre à louer à une étrangère, nommée la comtesse d'Ormeuil, qui venoit d'arriver à son auberge.

„ Cette Dame, dit-il, en voyageant im-
 „ prudemment dans le voisinage des armées,
 „ a été attaquée par des fuyards, qui, non
 „ contents d'avoir pillé son équipage, lui
 „ ont tiré dessus & l'ont grièvement blessée
 „ à la jambe. Des bateliers venus de l'autre
 „ rive, l'ont transporté dans leur village, à
 „ quelques lieues d'ici; mais n'y trouvant
 „ pas les secours que demandoient son état,
 „ & connoissant la réputation de Mr. M...
 „ notre chirurgien, elle est venue se mettre
 „ entre ses mains. Comme elle est très-foi-
 „ ble, elle auroit besoin d'un logement plus
 „ paisible que le mien. Elle est en état de
 „ payer, son domestique ayant sauvé son
 „ porte-feuille. Voyez si vous êtes d'humeur
 „ à lui rendre ce bon office.”

» Très-volontiers, dit l'honnête Schmidt ;
 » j'ai encore une chambre au troisieme étage,
 » vis-à-vis de mes Françaises. C'est, sans
 » doute, une de leurs compatriotes; elles
 » lui feront utiles & agréables. Je ne vous
 » demande qu'une heure, & tout sera prêt
 » pour la recevoir. N'a-t-elle point de ser-
 » vante ? »

» Non ; elle n'a qu'un domestique Alle-
 » mand. »

» C'est bon ; j'aurai aussi de quoi le nicher. »

Mr. Winter étant sorti, Mr. Schmidt vint annoncer à ses hôtes le voisinage qu'il leur procuroit. Elles s'intéresserent au sort de cette infortunée, & promirent de lui donner tous les secours qui dépendroient d'elles.

Quand la chambre fut prête, l'aubergiste fut averti, & la malade ne tarda pas d'arriver.

Au bruit qu'on fit dans l'escalier, Emilie entr'ouvrit doucement sa porte, pour satisfaire une triste curiosité.

Elle vit cette malheureuse femme soutenue par deux hommes, & qui, malgré cette situation, avoit dans toute sa personne quelque chose de noble & d'imposant ; sa taille paroissoit au-dessus de la médiocre. Son âge de vingt-quatre à vingt-six ans. La pâleur qui couvroit son visage, & le sourire affec-

tueux qu'elle adreffoit à ceux qui la foutenoient, adouciſſoient un peu le *prononcé* de ſes traits. Emilie ſentit, en la voyant, ce reſpect qu'imprime la majeſté, & cet attachement qui le modère. Elle deſiroit & n'oſoit ſe montrer; mais tandis qu'elle délibéroit, la malade fut ſouſtraite à ſes regards.

Rapprochée de ſa tante, Émilie lui communiqua ſon impatience d'être utile à la nouvelle venue; mais la mère Ste. Agnès jugea qu'il valoit mieux envoyer d'abord la ſervante pour offrir de leur part tous les ſervices qui étoient en leur pouvoir.

L'arrivée du chirurgien retarda le meſſage. La comteſſe ne voulut d'autre témoin que ſon domestique, à la levée de l'appareil. La balle étoit reſtée dans la jambe; il fallut l'extraire; mais cette douloureuse opération, faite & ſupportée avec le plus grand courage, l'habile homme décida que la bleſſure n'avoit aucun caractère fâcheux & que la malade feroit bientôt ſur pied.

Ce fut à la ſortie de l'Éſculape & à la rentrée de Mde. Schmidt que la chambrière alla ſ'acquitter de ſa commiſſion. La Comteſſe, en remerciant, fit entendre que ſon laquais lui ſuffiſoit; mais l'hôteſſe, qui ne ſuppoſoit pas qu'il dût être aſſez près pour être utile, ni qu'il put l'être déceſſamment, inſiſta

pour faire rester la servante. La Comtesse s'en défendit toujours, en assurant que la nuit elle n'avoit besoin de personne; mais, pour terminer le débat, elle promit que si dans la journée son laquais ne suffisoit pas, elle auroit recours aux bontés qui lui étoient offertes.

Ce compte rendu, scandalisa un peu la mere Ste. Agnès. Elle trouvoit quelque chose de trop cavalier dans le ton & dans le service de la voisine. Emilie voulut l'excuser, en disant, qu'une femme qui avoit le courage d'approcher les camps de si près, étoit au-dessus de quelques formes de bienséance sans qu'on dut en inférer qu'elle manquoit de pudeur. La tante condamna la justification & ses motifs. Emilie sentoit interieurement qu'elle étoit hazardée; mais elle mouroit d'envie de faire cette nouvelle connoissance, & vouloit disposer sa tante à s'y prêter. Elles disputèrent quelque tems; finirent par se rapprocher un peu, & se couchèrent avec le desir de vérifier leurs conjectures.

Elles envoyerent dès le matin savoir des nouvelles de la nuit, réitérer les offres de service & demander quand il leur seroit permis de se présenter.

La Comtesse fit répondre qu'elle se trou-

voit un peu mieux ; qu'elle n'avoit besoin de rien ; & qu'étant condamnée à garder le lit, elle ne pouvoit recevoir de visites.

Emilie s'en affligea & n'osa forcer la barrière. Trois jours se passerent en attentions & en complimens indirects , pendant lesquels la guérison fit des progrès sensibles. Enfin, le quatrième jour, la Comtesse annonça que dans l'après-midi elle seroit en état de recevoir l'honneur qu'on vouloit bien lui faire.

Le cœur d'Emilie lui battoit de joie. Jamais sa curiosité n'avoit été aussi vive. Les heures lui parurent bien longues jusqu'au moment désiré. Enfin il arriva, & la voilà avec sa tante, dans l'appartement de la Comtesse.

Celle-ci étoit à demi couchée sur un lit de repos, dans le négligé d'une malade. Une coiffure très-avancée déroboit les contours de son visage ; mais de beaux yeux bleus, vifs & doux, des sourcils bruns, bien arqués, un nez aquilin, la bouche grande, mais de très-belles dents, formoient un ensemble qui, sans avoir le charme de la délicatesse, avoit tous ceux de la beauté.

En voyant nos héroïnes, la malade se souleva pour les saluer & s'excusa avec tant de politesse & de modestie sur la situation qui la mettoit dans le cas d'être prévenue,

que la mere Ste. Agnès crût entendre une novice de couvent qui s'humilioit devant sa supérieure.

Emilie, encouragée par la considération qu'on lui témoignoit, & touchée de l'accident qui donnoit lieu aux excuses, après avoir témoigné l'intérêt qu'exigeoit le moment, s'empressa de demander les détails antérieurs.

La Comtesse les éluda.

„ Ce sont, dit-elle, de ces événemens
 „ trop communs au tems où nous sommes,
 „ & sur lesquels il vaut mieux ne pas s'ap-
 „ pesantir; j'ai fait une imprudence, & j'en
 „ suis quitte à bon marché.”

Il y avoit encore des choses à demander qui laissoient espérer des réponses moins laconiques.

„ Monsieur le comte d'Ormeuil est-il à
 „ l'armée?” demanda Emilie.

„ La personne à qui j'ai uni mon sort,
 „ dit la Comtesse, est à Paris, & j'ignore
 „ dans ce moment quelle est sa situation.”

Emilie s'interdit d'elle-même de pousser plus loin la question; elle voyoit dans la réponse l'ordre des choses renversé. Une femme errante, exposée au feu; un mari qui ploït sous le joug, ou qui, peut-être, le *décroit*, lui parurent exiger le silence de

la discrétion. Elle cherchoit un nouveau sujet d'entretien, lorsqu'elle fut interrogée elle-même sur sa province & sur sa famille.

Ce n'étoit jamais sans peine qu'elle satisfaisoit la curiosité à cet égard, quoiqu'elle eut besoin de peu de détour. Etre née à Paris ne donnoit aucune facilité pour la reconnoître; mais le nom de Sainval, mais son état de fille, n'étoient jamais indiqués par elle avec l'assurance que donne la vérité.

Tous ces propos ne servant que d'introduction à la connoissance, on les prit indifféremment de part & d'autre, dans le sens qu'ils présentoient, & l'on en revint plus volontiers à la situation du moment, au local, aux occupations, au desir de former une liaison qui put survivre aux circonstances. Emilie sur ce projet, mettoit plus de chaleur que la Comtesse; mais, en s'apercevant du contraste, elle se promettoit bien d'amener l'unisson.

„ Elle me croit un enfant, disoit-elle en
 „ elle-même; mais je lui prouverai, que
 „ sans voler comme elle, de mes propres
 „ ailes, je n'en suis plus à la leçon du per-
 „ roquet.”

Si elle ne trouvoit pas la Comtesse aussi affectueuse qu'elle l'auroit désiré, elle étoit cependant satisfaite de l'aj probation que lui

donnoient ses regards. Quant à elle , son admiration n'étoit pas équivoque ; tout concouroit à la justifier ; & jugeant des talens & des connoissances de sa nouvelle amie , elle se félicitoit déjà d'en recevoir des leçons.

Craignant de fatiguer la malade par un trop long entretien , on rappella son état pour terminer la visite. La mere Ste. Agnès qui , pour trop observer , avoit pris peu de part à la conversation , attendoit cette occasion pour mettre en avant l'utilité de sa servante , & pour témoigner qu'il étoit moralement impossible à une femme malade de recevoir les services d'un laquais.

La Comtesse sourit à cette assertion , & dit avec une assurance modeste , qu'elle venoit d'avoir été élevée à une certaine distance des préjugés du sexe ; mais que par là même elle n'en avoit pas les besoins ; qu'accoutumée à se servir elle-même , jusques au moment de son accident , son domestique n'avoit jamais été occupé auprès de sa personne : qu'ayant long-tems voyagé avec le *Mentor* de qui elle dépendoit , & ne pouvant s'embarrasser d'une nombreuse suite , le laquais , pour courir la poste , lui avoit paru plus essentiel qu'une femme de chambre pour la toilette ; mais que si *Madame* la blâmoit , elle accepteroit ; volontiers , de sa

part, le peu de secours que son état exigeoit.

La mere Ste. Agnès, satisfaite de ce qu'elle avoit obtenu, revint chez elle célébrer les louanges de sa voisine. Emilie, craignant que son propre enthousiasme ne fut attribué au feu de la jeunesse, tâchoit de le modérer en excitant adroitement celui de sa tante. Elle parvint à se faire ordonner de saisir tous les momens de profiter d'une aussi bonne compagnie.

Le jour suivant, la visite fut réitérée à la même heure. La connoissance fit quelques progrès; le penchant à la confiance se manifestoit dans les regards des jeunes personnes; mais la présence de la tante étoit un obstacle, qui heureusement fut levé le troisième jour.

La mere Ste. Agnès, n'osant encore porter son métier dans la chambre de la Comtesse, & ne voulant plus laisser reposer son ouvrage, chargea Emilie du soin de remplir les bienséances. Il n'est pas besoin de dire avec quel empressement elle s'en acquitta. Comme la veille on avoit traité de peinture & désiré connoître sa manière, elle se présenta tenant à la main un paysage commencé. A son arrivée, l'expression du plaisir le plus vif se peignit dans les yeux de la Comtesse; mais sa politesse toujours ex-

cessive, contenoit les élans du cœur de la pauvre Emilie. Elle produisit son ouvrage avec timidité. La Comtesse admira ses dispositions; mais, en connoisseuse & en artiste même, elle osa faire observer des défauts. Elle remonta aux principes; indiqua les moyens d'en faciliter l'exécution; & le quart-d'heure employé à ce sujet, fut pour Emilie la meilleure leçon qu'elle eut reçu.

Il étoit cependant des matières plus intéressantes à traiter; insensiblement la conversation les amena. Ayant parcouru le cercle des occupations, la Comtesse dit à Emilie :

„ Avec un tems si bien employé, le cœur
 „ ne desire rien; il est tranquille sur le sort
 „ des absens; votre aimable sérénité l'an-
 „ nonce. ” —

Emilie rougit, & ne répondit pas.

„ J'ai commis une indiscretion, „ reprit
 „ la Comtesse; „ je vous en demande par-
 „ don, Mademoiselle, n'en accusez que le
 „ vif intérêt que je prends à ce qui vous
 „ regarde. ”

Elles se turent l'une & l'autre. Emilie auroit voulu parler; mais elle vouloit qu'on lui aidât. Elle avoit besoin de confier une partie de ses secrets; mais comment se livrer à une confidente qu'un moment de silence arrêtoit en si beau chemin? Ne devoit elle

pas l'encourager par des caresses, au lieu de l'interdire par des égards? Etoit-ce à la plus jeune d'exiger qu'on voulut bien l'entendre?... Ce fut pourtant à quoi elle se détermina.

„ En effet, „ dit-elle en baissant les yeux, „ vous n'avez pas jugé sur des preuves „ infaillibles. Sans parler de ce que je „ dois à la nature.... il est un autre sen- „ timent qui rend l'absence bien cruelle”!
— „ Je vous plains & je vous envie ! „ dit „ tristement la Comtesse; vous avez donc „ fait un choix?...

— „ Oh, je suis bien plus heureuse”! dit „ Emilie, „ mes parents ont choisi pour „ moi, & je n'ai eu qu'à me féliciter de leur „ discernement.”

— „ Charmante fille”! dit la Comtesse en „ lui prenant la main; puissiez-vous tou- „ jours vous applaudir de cette louable dé- „ férence ! Mais, d'après cet heureux ac- „ cord, quel obstacle s'est opposé à votre „ union”?

— „ Je n'en puis dire davantage; ma parole „ est engagée à respecter des secrets qui ne „ sont pas à moi seule.”

Malgré cette restriction, l'entretien s'anima. La Comtesse devint plus encourageante; & de questions en questions, elle amena le

récit de la passion de Linière ; elle y prêta une oreille attentive ; parut s'intéresser au fort de cet amant malheureux , & demanda à la jeune personne , si elle n'avoit point été touchée de tant d'amour ?

— „ Hélas non ” ! dit Emilie ; „ je plains
 „ gnois une folie ; car , quel autre nom donner à une passion que l'on prend à la
 „ première vue , sans savoir si l'objet qui la
 „ fait naître est en état d'y répondre ?.....
 „ Mais , reprit-elle , je suis bien prompte à
 „ condamner ; le cœur a d'étranges caprices !
 „ & je viens d'en faire une épreuve humiliante. ”

La curiosité de la Comtesse étoit trop excitée , pour ne pas insister cette fois , pour en savoir davantage.

„ Courage ” , dit-elle à son amie ; „ on se relève en s'accusant. ”

— „ Eh bien ” , dit Emilie un peu confuse ;
 „ j'ai fait pis que Linière ; j'ai été infidèle
 „ pour un homme que je n'ai jamais vû. ”

La Comtesse redoubla d'attention.

„ Ce Linière me parloit toujours d'un de
 „ ses amis , nommé Julien.

A ce nom , la Comtesse se troubla ; le feu lui monta au visage. Emilie s'en aperçut ; elle s'arrêta & lui dit :

„ Vous le connoissez ; il vous intéresse ;
 „ ah, dites-moi ce que vous en savez ” ?

— „ Mademoiselle, ce mouvement de sur-
 „ prise ne prouve rien ; mais au lieu de
 „ l'interpréter, rappelez-vous mes engage-
 „ mens, & aidez-moi plutôt à les respecter.”

— „ Vous prononcez ma condamnation ”,
 „ dit Emilie en rougissant ; mais je suis trop
 „ avancée pour me taire ; apprenez donc
 „ que je l'ai aimé, ce Julien ; son idée m'a
 „ tourmentée pendant plus d'un mois, & ce
 „ n'est, en vérité, que depuis six jours
 „ qu'elle commence à me laisser tranquille.”

— „ Vous ne l'aimez donc plus ” ?

— „ Je l'aime différemment. L'idée qu'on m'a
 „ donné de lui me fait prendre un vif inté-
 „ rêt à son sort. J'en reviens à son égard
 „ au point où il avoit réduit mon premier
 „ attachement, & j'espère que celui qui
 „ l'avoit mérité reprendra tous ses droits.”

— „ De tout cela, je dois conclure que
 „ vous avez eu pour eux bien peu d'amour.”

— „ L'un & l'autre, cependant, m'ont for-
 „ tement occupée ; mais je crois en voir la
 „ cause. Mon cœur avoit besoin d'aimer,
 „ & l'amitié doit lui suffire ; car c'est depuis
 „ que vous êtes ici, que l'amour n'est plus
 „ rien pour moi.”

— „ Chère ' Mademoiselle ”, dit la Com-

tesse en retenant un élan qui l'attiroit vers Emilie ; „ que ne puis-je . . . ah , revenez à vos engagements ! L'amitié que vous m'offrez ne sauroit . . . je ne puis y répondre .”

— „ Vous ne pouvez m'aimer ” ? dit tristement Emilie .”

— „ Ah , je fais plus . . . ! je dois partir ” !

Emilie la regardoit avec inquiétude . Plusieurs fois elle fut tentée de se jeter à son cou , pour en obtenir un retour plus satisfaisant ; mais la réserve de la Comtesse , la froideur de ses expressions , le feu de ses regards l'intimidoient & la troubloient au dernier point . Après s'être avancée comme elle l'avoit fait , son embarras étoit extrême . Il falloit pourtant en sortir . La Comtesse rêvoit , soupироit & ne la regardoit plus . Emilie se leva .

„ Je vous fatigue ” , lui dit-elle , „ je reviendrai quand vous serez mieux disposée .”

En se levant , elle se trouva si près de la Comtesse , que celle-ci , dans un transport involontaire , lui prit la main & la baïsa .

„ Que faites-vous ” ? dit Emilie en retirant sa main & lui tendant les bras pour l'embrasser .

„ Je souffre . . . lui dit-elle , laissez-moi . . . oubliez Julien , & revenez à votre ancien ami .”

Émilie; après avoir été un moment comme pétrifiée, se retira dans un état difficile à dépeindre. Elle étoit cruellement humiliée de la manière dont on avoit reçu ses avances. Elle ne pouvoit concilier dans son esprit, le ton de froideur, le respect déplacé & l'émotion de la Comtesse. „ Elle souffre ! disoit-elle, mais cette souffrance est morale ; ... „ pourquoi nomme-t-elle Julien, après avoir „ paru craindre son souvenir? Ne seroit- „ il pas la cause de cette étrange conduite ? „ ... Ah, sûrement elle l'aime ! elle craint „ une rivale.” Ce fut la dernière pensée à laquelle Émilie s'arrêta.

On apprit le soir, après la visite du chirurgien, que la Comtesse avoit un peu de fièvre. La playe étoit cependant en bon état, & la cicatrice commençoit à se former.

Le lendemain, la servante de qui la Comtesse avoit accepté le service, apporta de tristes nouvelles. *Madame avoit mal passé la nuit & avoit besoin de repos la journée entière.*

Comment la passa la pauvre Émilie ? Inquiette, tourmentée, s'accusant de tout le mal ; elle souffrit elle-même les angoisses les plus cruelles : elles augmentèrent encore les deux jours suivans. L'état de la Comtesse étoit le même, & la même barrière fut opposée au rapprochement. Divers messages ne

tranquillifèrent point ; le laquais plus assidu, refusoit souvent de les admettre. Emilie auroit succombé, si la Comtesse, instruite de son tourment, n'avoit enfin annoncé le quatrième jour, qu'elle étoit en état de la recevoir.

Emilie se présenta avec un trouble & un embarras extrême. La Comtesse étoit debout ; son air tendre & languissant auroit eu un attrait irrésistible, si sa taille haute & majestueuse n'eut semblé commander la distance. Emilie ne put que la saluer & lui demander en balbutiant, de ses nouvelles.

La Comtesse, après une réponse satisfaisante, lui prit la main, la conduisit sur le sofa & prit un siège vis-à-vis d'elle.

Emilie se défendoit d'occuper cette place, faisant observer qu'elle convenoit mieux à la Comtesse, pour y reposer sa jambe, dont la guérison n'étoit pas parfaite.

» Vous voyez, dit celle-ci, que je commence à m'en servir ; il faut que je l'exerce.
 » Ma destinée ne permet plus que je la repose ici. »

Emilie avoit les yeux baissés ; des larmes s'échappèrent au travers de ses paupières : la Comtesse les vit, & lui prenant la main qu'elle pressa contre son cœur,

— » Cruelle fille ! lui dit-elle, vous ne con-

„ noissez pas le poison de vos larmes ! c'est
 „ ici qu'il porte la mort” !

Emilie alors suffoquée par les sanglots,
 se jetta dans les bras de son étrange amie.

„ Que vous ai je donc fait ? lui disoit-
 „ elle , pourquoi vous refuser à ma tendre
 „ amitié ? Exigez-vous des sacrifices ? Ah,
 „ je ferai tous ceux qui dépendront de moi” !

La Comtesse , subjuguée un moment , mêla
 ses larmes brûlantes à celles d'Emilie , mais
 sans permettre à ses lèvres aucun témoignage
 de sentiment. Après avoir ferré contre son
 sein ce tendre objet de ses rigueurs , elle le
 repoussa doucement , & se levant dans un
 trouble inexprimable , elle fut s'asseoir à l'au-
 tre extrémité de la chambre. Emilie trem-
 blante , agitée , stupéfaite ; la Comtesse , toute
 entiere au sentiment dont elle contraignoit
 l'effor , par leur attitude faisoient tableau.

La Mere Ste. Agnès vint heureusement y pla-
 cer une troisième figure. Elle avoit jugé qu'il
 étoit de la bienfiance de venir prendre part au
 rétablissement de la Comtesse. Après le com-
 pliment d'entrée , voyant l'air interdit , les
 yeux rouges & la séparation des deux amies :

„ Qu'est-ce donc , leur dit-elle ? vous se-
 „ riez-vous querellées” ?

„ Hélas , Madame ! dit la Comtesse , le
 „ mal que je cherche à guérir en changeant

» de place, nous a rappelé qu'il en est dont
 » on ne guérit pas."

» Voilà de jolis souvenirs ! vous êtes folle,
 » ma niece, d'en entretenir Madame ! Tan-
 » dis que je ne songe qu'à l'utilité de votre
 » commerce avec elle, que je n'ose vous
 » interrompre dans la crainte de nuire à
 » votre instruction, vous vous occupez de
 » maux sans remèdes !... Oh, je ne ferai
 » plus si discrète ! & puisqu'il faut perdre
 » le tems, je me chargerai des distractions."

Les deux affligées s'adressèrent un sourire où la détresse se peignoit mieux que la joie ; mais la Comtesse trouvant, plus qu'Émilie, dans son caractère & dans ses moyens, de quoi tirer parti des circonstances, proposa la lecture d'un ouvrage nouveau, que Mr. Schmidt lui avoit procuré ; & tandis qu'elle étoit occupée de l'emploi de lectrice, l'une exerçoit son aiguille & l'autre son pinceau.

Des interruptions à propos, amenèrent des réflexions utiles & qui embrasèrent un champ plus vaste que l'auteur ne se l'étoit proposé. La Comtesse en eut occasion de montrer l'étendue de ses connoissances & de guider Émilie dans le choix des productions les plus propres à orner son esprit.

La soirée se termina de cette manière. Émilie, qui s'étoit contrainte, en rapporta

un violent mal de tête; & comme le sommeil ne vint pas le calmer, elle fut assez mal de le lendemain pour garder le lit.

Plusieurs messages de la part de la Comtesse, n'apportèrent aucun soulagement à son mal. Pourquoi ne pas venir elle-même? Elle étoit debout la veille, & le trajet d'une extrémité de sa chambre à l'autre étoit aussi long que l'intervale des deux appartemens.

„ Que je suis malheureuse ! disoit Emilie ;
 „ j'inspire de l'amour sans le vouloir, &
 „ l'amitié me résiste ! Faut il en revenir à
 „ aimer uniquement un époux qui m'est
 „ inconnu? Qu'il vienne donc cet époux !
 „ mon cœur ne peut plus se nourrir de chi-
 „ mères ; mais non , qu'il reste ; cette cruelle
 „ femme ne lui a rien laissé.”

L'agitation d'esprit dans laquelle elle passa la journée, épuisant ses foibles organes, la jeta dans un sommeil profond. C'en fut assez pour réparer ses forces & la mettre en état de se lever le lendemain. Elle vouloit, dès le matin, se présenter chez la Comtesse, mais elle fut prévenue ; & quoique la visite eut lieu chez la mere S e. Agnès, Emilie auroit senti le procureur, si la Comtesse n'y eut ajouté, *qu'elle revien roit l'après-midi s' occuper en tiers avec ses voisines.*

Emilie la regarda avec un sourire ou se

peignoit l'amertume du reproche. La Comtesse parut le sentir ; elle soupira & se retira dans un abattement extrême.

La mere Ste. Agnès, toute entiere à son ouvrage , observoit peu ce qui se passoit dans l'ame d'Emilie ; elle ne songea qu'à lui prescrire l'étalage de ses talens & de ses connoissances , sous le prétexte de recevoir des leçons. La peinture, la musique, la bibliothèque , toutes les ressources d'agrémens qu'elle devoit aux bontés du généreux Schmidt , furent étalées à dessein , & la chambre d'Emilie devint en abrégé, l'atelier des sciences & des arts.

Elle se prêta avec répugnance à cet arrangement ; elle n'y voyoit que l'ostentation de sa tante. Non-seulement elle ne présuinoit pas assez de son savoir pour croire la justifier ; mais elle étoit loin du courage de l'entreprendre. Tout ce qu'elle put fut de ne s'opposer à rien.

Ce fut donc dans ce salon qu'elle fut introduite. Elle en admira d'abord le coup-d'œil ; s'occupant ensuite des détails , & , sur chaque objet , ne manqua pas de faire une observation utile.

Emilie , malgré son mécontentement , avoit en core trop de plaisir à l'entendre , pour que l'instruction fut sans fruit. Elle écouta ; mais

elle parla peu. Un reste d'indisposition la dispensa de faire ses preuves en musique; & bientôt, établie auprès de son chevalet, le pinceau à la main & la Comtesse à ses côtés, elle se livra au silence que la composition du tableau sembloit justifier.

La mere Ste. Agnès, n'entendant rien qui put lui donner de la défiance, passa dans la chambre voisine pour s'occuper de ses prières.

Le silence dura encore quelques momens; à la fin Emilie le rompit.

„ Quel intérêt, dit-elle à la Comtesse, „ prenez-vous à des progrès dont vous ne „ voulez pas jouir” ?

„ Celui de quelqu'un qui met son bon- „ heur dans le vôtre, & pour qui, person- „ nellement il n'en est plus.”

„ J'avois cru que l'amitié pouvoit adou- „ cir les peines; je le sentoisi du moins; „ mais je vois que tous les cœurs ne se res- „ semblent pas.”

„ Emilie...! pouvez-vous me croire in- „ sensible...! Ah, craignez de pénétrer le „ malheureux secret du cœur que vous ac- „ cusez” !

Emilie, avec une sorte d'effroi, fit un mouvement en arrière, & regardant la Comtesse avec anxiété :

» Qui êtes-vous donc , lui dit-elle ? dois-je
» je rougir de vous connoître » ?

La Comtesse , troublée à son tour , se leva ,
& joignant les mains en s'éloignant....

» Dieu , sauve moi ! dit-elle ; ne permet
» pas que je succombe après tant de com-
» bats » !

Emilie commença à croire qu'il y avoit de l'aliénation dans l'esprit de la Comtesse. Sa crainte fit place à la pitié. Elle alloit se rapprocher d'elle pour calmer son bizarre transport , lorsque la servante entra & lui remit une lettre.

Emilie reprit sa place , brisa le cachet , regarda la signature ; & charmée de pouvoir donner un autre cours aux idées de la Comtesse...

» C'est de Linier , lui dit-elle ; voyons
» ce qu'il peut m'écrire. »

La Comtesse se retourna , resta debout ; & Emilie lût ce qui suit :

» J'ai recours à vous , Mademoiselle , dans
» l'appréhension du plus grand malheur qui
» put m'arriver , après celui d'avoir perdu
» l'espoir de vous plaire. — Il y a treize
» jours que mon ami Julien , après avoir
» vaillamment défendu un poste , emporté
» par l'ardeur de son courage , poursuivit
» l'ennemi dans sa retraite ; celui-ci , joint

» par un renfort inattendu, enveloppa les
 » nôtres, qui furent tous, ou tués, ou pri-
 » sonniers. Occupé d'un autre côté, je n'ap-
 » pris que le lendemain ce désastre. Je cou-
 » rus au champ de bataille ; on avoit em-
 » porté les corps. Incertain de la nature de
 » mon malheur, j'errai long-tems dans les
 » environs, pour en decouvrir quelque trace ;
 » ce fut en vain. Revenu au poste con-
 » servé, j'y cherchai le domestique de mon
 » ami ; il en étoit parti le soir même de
 » l'affaire. Je gagnai un homme intelligent,
 » pour aller sur le territoire ennemi, s'in-
 » former des noms des prisonniers & m'en
 » apporter la liste. Celui de Julien n'y étoit
 » pas. Au désespoir, je retournai au bord
 » de la riviere où le combat s'étoit donné,
 » J'y trouvai un batelier, à qui je deman-
 » dai, si à cette époque, il n'avoit passé
 » personne dans son bateau ; il me dit qu'il
 » avoit conduit à l'autre bord, un officier
 » blessé à la jambe, avec son domestique ;
 » & sur le signalement, je n'hésitai pas à
 » me faire conduire au village où il me dit
 » les avoir laissé."

Ici Emilie s'arrêta. Pendant sa lecture, elle
 avoit plusieurs fois jetté les yeux sur la
 Comtesse, dont le trouble lui confirmoit ce
 qu'elle avoit soupçonné de son inclination

pour le héros ; mais à cet endroit, la voyant forcée de s'asseoir....

„ Continuerai-je ? lui dit-elle.

• „ Je ne saurois m'y opposer, dit la Comtesse. ”

Emilie d'une voix mal assurée, reprit la lecture.

„ Arrivé dans la maison où ils avoient
 „ été reçus, j'appris du propriétaire, qu'ils
 „ en étoient partis le surlendemain ; la blef-
 „ sure de l'officier étant de nature à exiger
 „ les secours d'un art que le lieu ne pou-
 „ voit offrir. Quoique cet homme ignorât le
 „ nom de l'officier, ses réponses appuierent
 „ mes espérances, & je demandai s'il n'au-
 „ roit point pris la route de C.... ; il me dit
 „ qu'il n'y avoit nulle apparence, vû la
 „ defense du Prince & la crainte de l'inva-
 „ sion. Sa femme, qui étoit présente à mes
 „ questions, appuia sur la négative d'un
 „ ton qui me donna de la défiance. Je fis
 „ mon marché avec ces gens-là, pour res-
 „ ter quelques jours chez eux ; &, débar-
 „ rassé de l'hôte, j'en revins à questionner
 „ l'hôtesse, qui ne demandoit pas mieux
 „ que de jafer. Elle me dit en confidence,
 „ que le blessé devoit être à C...., & que
 „ pour éviter d'y être surpris par le gou-
 „ vernement sans son autorisation, ou par

» l'ennemi, sans défense, il avoit pris le parti
 » de se déguiser en femme. ” ” ”

Emilie, saisie à ce mot, envisage la Comtesse, fait un cri & perd tout sentiment.

Ce n'est plus la Comtesse, c'est Julien qui est à ses genoux, & dans un état peu différent. — Le cri d'Emilie avoit fait accourir la mere Ste. Agnès. Effrayée de ce qu'elle voit, elle en demande la cause. Comme on ne lui répondoit pas, elle voit la lettre à terre, la relève, & veut y chercher une explication.

» Commencez, Madame, dit le malheu-
 » reux, par vous occuper d'elle; je la laisse
 » en vos bras; hélas, je n'ai plus le droit
 » de la secourir! plaignez-moi sans me con-
 » damner.”

En disant ces mots, il baïsa les mains d'Emilie avec la tendresse du désespoir, & s'éloigna comme un malheureux qui n'a plus que la mort pour refuge.

La mere Ste. Agnès, restée seule avec sa piece évanouïe, en lui faisant respirer des sels, tâchoit de parcourir la lettre. Au trait de lumiere, elle fait un cri d'horreur & abandonne la mourante.

Le son de cette voix, l'effort que fait Emilie pour se soutenir d'elle-même, lui font

r'ouvrir la paupière ; le jour l'effraye , & mettant les mains sur ses yeux :

— „ Où me cacher ? dit-elle ; qui me délivrera de la vue des humains. ”

— „ Dieu juste ! disoit la tante , jusques à quand souffriras-tu qu'on se joue de notre innocence ? ”

Un torrent de larmes s'échappa des yeux d'Emilie ; les sanglots qui la suffoquoient suspendirent les exclamations de scandale de la mere Ste. Agnès. Elle se rapprocha de sa malheureuse nièce , & la serrant dans ses bras :

„ Est-ce à nous à pleurer ? disoit-elle ; laissons la honte & les regrets à ces hommes pervers mais cette Comtesse... ! est-il bien vrai qu'elle est un scélérat ? ”

— „ Ah , ma tante , qu'il est coupable ! ”

— „ Comment , coupable ? a-t-il fait plus que de se taire ? ”

— „ Hélas , il s'est fait aimer ” !

— „ A la bonne heure , avant de le connoître ; mais , à présent que ce n'est qu'un Quidam , un perfide , un menteur , un ”

— „ Arrêtez ; il ne mérite pas ces noms-là. ”

— „ Il ne mérite que ta haine. ”

— „ Eh bien , je l'aime plus que jamais. ”

— „ Oh ciel ! quel égarement déplorable ! ”

Pendant que la pauvre Emilie , qui n'écoutoit plus rien , s'accusoit elle-même , ou con-

damnoit l'objet de sa tendresse , la bonne tante s'escrimoit contre tous les hommes en général.

C'est ainsi que , sans trop s'entendre , mais sans cesser de se désoler , elles passèrent la soirée. Il ne fut pas question de souper ; & bientôt Emilie , qui avoit plus besoin de solitude que de repos , feignit d'aller se mettre au lit.

Livrée à elle-même , qu'on se figure son état ! Ce Julien , dont la seule pensée l'avoit tourmentée , sans le connoître , étoit venu , sous un fatal déguisement , justifier le penchant qu'elle s'applaudissoit de vaincre ! Elle en étoit d'autant plus humiliée , que l'amitié qu'elle croyoit offrir , dans son heureuse ignorance , étoit cruellement rejetée ! Dans d'autres momens , elle admiroit la retenue du coupable ; en ajoutant à son estime , elle fortifioit son amour. Et puis , se rappelant leurs engagemens réciproques , le tourment de la jalousie , le remords de trahir sa foi , mettoit le comble à l'horreur de sa position.

Malgré le désordre où son ame étoit en proie , elle se souvint qu'elle n'avoit pas entièrement lû la lettre de Linière ; elle la reprit ; elle étoit terminée ainsi :

— „ Je ne puis douter que sous ce déguisement , il n'ait su se rapprocher de

» vous, ou vous attirer près de lui. Je vous
 » avois trop bien fait connoître, pour ne
 » pas exciter en lui ce desir; mais si quel-
 » que circonstance a mis obstacle à son ac-
 » complissement, je vous conjure, M^{ademoi}-
 » s^{elle}, de faire au plutôt, les recher-
 » ches qui, malheureusement me sont inter-
 » dites, & de vouloir bien m'en commu-
 » niquer ici le resultat. S'il est tel que j'ai
 » lieu de m'en flatter, tant pour la guéri-
 » son de la blessure, que pour la personne
 » blessée, engagez mon ami à partir sans
 » delai. Eloignez vous aussi, Mademoiselle;
 » l'ennemi se rapproche; vous n'êtes pas en
 » sûreté. Permettez que, dans ma juste in-
 » quiétude, j'ose vous supplier de veiller à
 » la conservation de tout ce que j'ai de plus
 » cher au monde. J'ai l'honneur d'être, &c.

L I N I E R E.

La fin de cette lettre n'ajouta aux tour-
 mens d'Emilie, que le soupçon que Julien
 lui même avoit recherché le logement de
 Mr. Schmidt pour se rapprocher d'elle; &
 dans la confusion de ses sentimens, elle lui
 en favoit, à la fois, le meilleur & le plus
 mauvais gré.

Il lui fut impossible, non-seulement de dor-

mir, mais de se mettre au lit; & le jour la retrouva dans le même état.

A l'heure où l'on entroit chez elle, on lui remit un billet de la part de la Comtesse, en lui apprenant qu'elle étoit partie.

Il étoit conçu en ces termes :

» L'état dans lequel j'ai eu le malheur de
 » vous laisser, Mademoiselle, ne me laisse
 » pas lieu de douter de l'excès de votre
 » courroux. Aussi je m'inflige la plus dure
 » des punitions où sa rigueur eut pû attein-
 » dre. Je vous fuis; que puis-je de plus?
 » quel est mon crime cependant? Les cir-
 » constances avoient rendu mon déguise-
 » ment nécessaire; je vous l'ai caché, pour
 » jouir innocemment & sans obstacles, du
 » plaisir de vous voir. Ai-je abusé de cette
 » jouissance? ai-je accepté seulement l'amitié
 » qui m'étoit offerte, tandis que l'amour le
 » plus ardent s'étoit emparé de mon cœur?
 » Que résulte-t il de votre découverte? Que
 » l'amitié cesse avec votre erreur, & que
 » mon amour est le même. Je ne réclame
 » point des sen imens qui faisoient mon bon-
 » heur. Le pardon, la pitié & l'oubli sont
 » aujourd'hui ce que j'ose prétendre. Lié
 » par un engagement sacré, je ne puis for-
 » mer d'autres vœux. Si dans ce moment
 » j'ai pu vous avouer une passion que mon

» devoir condamne & que le vôtre vous
» défend d'écouter, c'est pour vous faire
» juger si ma conduite fut coupable; & si
» l'infortuné qui vous adore, en vous di-
» sant un éternel adieu, n'eut pas mérité
» le bonheur dont le cruel destin le prive."

Emilie pleura; relût le billet & pleura encore. Un peu soulagée par ce triste secours, elle passa chez sa tante.

La mere Ste. Agnès avoit peu dormi. Elle avoit pleuré aussi; mais ses larmes n'étoient pas douces. La tendresse ne les avoit pas fait couler. La véhémence de ses prieres, loin de lui procurer le calme consolant de la religion, la jetta dans une fièvre ardente. La sensible Emilie, touchée de son état, s'empressa de la soulager; & ce surcroit de peine & de chagrin, en faisant diversion à la cause principale, empêcha la pauvre enfant de succomber.

La suite à l'ordinaire prochain.

Par une EMIGRÉE.

NOTICE HISTORIQUE

Sur JAQUES PAUL, citoyen de Geneve.

JAQUES Paul nâquit à Geneve en 1733 ; son pere, Nicolas Paul, potier d'étain, lui enseigna, en badinant, sa profession : le jeune homme développa déjà ses talents ; à quatorze ans, il fit son chef-d'œuvre pour être admis à la maîtrise, & ce chef-d'œuvre fait toujours l'admiration des maîtres les plus habiles.

Paul avoit épuisé l'art du potier en l'apprenant ; son génie se trouvoit trop resserré dans des bornes si étroites ; il s'appliqua au dessin & à la mécanique, & il se fit bientôt une réputation dans cette nouvelle carrière. On rebâtissoit à Geneve le portail de la cathédrale ; il falloit amener dans le lieu où elle est bâtie, ces masses lourdes de marbre qui forment les colonnes du péristile, les enlever du terrain pour les placer sur leurs bases. On consulte les artistes expérimentés, ils virent toutes les difficultés de l'entreprise, & laisserent craindre l'insuccès. Paul, âgé de

présente modestement ses moyens, ils éclairèrent le gouvernement, les artistes & le public; mais les ouvriers chargés de les exécuter, refuserent de travailler à un ouvrage qu'ils désespéroient de réaliser. Paul, armé de la confiance que le vrai génie inspire, devient forgeron, tourneur; il construit les appareils qu'il médite; ils sont finis, & ces blocs énormes de marbre sont arrachés au terrain, suspendus dans les airs, & posés à la place qu'ils occupent.

Lullin de Châteaueux, ce syndic célèbre qui servoit l'Etat dans les Conseils, par sa sagesse & sa prudence, qui le servoit encore dans son loisir, par une étude approfondie des arts nourriciers de Geneve, & par des découvertes importantes pour l'agriculture, jugea le mérite du jeune Paul; il l'encouragea par des éloges, il le dirigea par des avis, & le fit le confident de ses pensées sur un semoir dont on a bien reconnu l'utilité. Paul fut digne de cette confiance, il exécuta cet instrument, qui demandoit une main exercée & une tete mûrie par la reflexion.

Ces succès firent sentir à Paul ses forces Il forma le projet d'étudier l'art difficile de jetter en fonte l'artillerie, les grosses cloches, les statues; il part pour Paris à l'age
de

de vingt-deux ans ; mais le prix énorme le força de renoncer à ce goût, qui étoit cher à son cœur.

Paul n'est point déconcerté, il va s'offrir comme ouvrier à Canivet, célèbre par les instruments de mathématique & d'astronomie qu'il construisoit ; il entre dans cet atelier fameux, & au bout de quinze jours, il y fut employé & payé comme les premiers ouvriers. Des ce moment, il s'occupa des objets les plus précieux & les plus importants ; son esprit s'éclaire, ses vues s'étendent : les cours de physique de l'abbé Nollet qu'il suivit, lui montrent la liaison de cette science avec l'art dans lequel il excelle : en restant à Paris, il auroit remplacé son maître, acquis une brillante réputation, fait une grande fortune ; mais son pere âgé, malade, le rappella à Geneve en 1757 ; il ferme les yeux sur la belle perspective qui s'ouvre devant lui ; & il ne pensa qu'au bonheur d'égayer, par sa présence & par ses soins, les derniers moments de celui à qui il devoit le jour.

C'est dans la pratique des devoirs domestiques qu'on se prepare à remplir ceux qu'on doit à sa patrie. Paul reste à Geneve pour ceder aux sollicitations des horlogers, qui vouloient naturaliser dans la fabrique divers

instruments propres à rendre plusieurs opérations de l'horlogerie plus promptes, plus sûres & plus parfaites : ceux qu'il fit construire annoncent toujours par leur perfection, l'habileté de sa main pour les finir & la force de son génie pour les rendre meilleurs.

Le Gouvernement de Geneve étoit trop éclairé pour négliger les secours que Paul pouvoit lui fournir; il formoit le grand projet, pour une ville commerçante, de fixer irrévocablement les poids & les mesures; mais il fit toutes les difficultés de l'entreprise; il pria Paul de s'en occuper. Paul répondit à cette prière, en offrant au Gouvernement une balance d'essai, trébuchant uniformément à la millième partie d'un grain: on n'avoit point alors atteint cette étonnante précision. Nos divisions politiques entravèrent la marche patriotique des Confédérés, mais les Conseils & le public eurent une nouvelle preuve des grands talents de l'artiste.

Mr. De Luc, ce physicien célèbre, s'occupoit alors des expériences curieuses qui remplissent son bel ouvrage sur les modifications de l'atmosphère; il eut besoin de divers instruments que Paul lui construisit; il fit en particulier ce baromètre que la fac-

lité & la sûreté de son transport ont rendu si précieux pour l'usage des hauteurs; l'idée en appartenoit fin doite à Monsieur De Luc, comme celles des moyens généraux qui étoient propres à l'exercer; mais ces ressources heureuses pour employer ces moyens, la perfection de l'exécution, qui fait le prix de l'instrument, appartiennent à l'artiste qui sut les concevoir & les produire.

Les malheureuses divisions qui tourmentèrent Geneve furent horribles pour l'ame sensible de Paul; il quitta cette ville en 1764, & il alla établir une fabrique de cadraçtures à Montbeillard. Le duc & la duchesse de Wirtemberg eurent mille occasions d'admirer les talents de Paul; mais ils aimèrent, estimèrent & distinguèrent toujours en lui l'homme honnête & vertueux; ils voulurent plusieurs fois le retenir à leur Cour, en lui promettant une pension; ils lui firent les offres les plus brillantes pour l'engager à s'établir dans le duché de Wirtemberg; mais son cœur le rappelloit à Geneve. Le Prince renouvela ses sollicitations en 1782; enfin la grande duchesse, aujourd'hui l'impératrice de Russie, qui étoit alors à Montbeillard, sentant l'impossibilité de l'arracher à Geneve, lui promit sa protection à Peterf-

bourg en faveur de ceux qu'il pourroit recommander.

Paul quitta Montbeillard en 1776, & il revint à Geneve. Le Gouvernement le fixa dans nos murs en lui donnant la bourgeoisie ; mais personne ne l'a mieux payée par les services continuels qu'il rendit à l'Etat & aux particuliers. Il reprit d'abord le grand travail sur les poids & les mesures ; on ne voit point sans admiration les balances & les poids qu'il fit pour cela ; les moyens qu'il employa pour fixer leur permanence. Le Gouvernement le chargea de la verification des poids & des balances employés dans la République.

Quoique Geneve eut mérité la réputation de porter les secours les plus prompts & les plus efficaces aux incendies, le Gouvernement les trouvoit encore trop lents & trop foibles ; il voulut perfectionner & réunir tous les moyens adoptés pour arrêter les ravages de ces funestes accidents : on plaça Paul dans le département chargé de cette administration ; il lui donna une nouvelle vie. Les pompes furent réparées & perfectionnées ; un nouvel ordre fut établi ; il fit construire des échelles qui ont été fort utiles ; il ne négigea rien pour faciliter l'usage d'autres moyens employés ailleurs. On recon

noîtra toujours, comme on l'a déjà reconnu, que les incendies sont devenus moins redoutables par ses soins ingénieux & par l'activité patriotique qu'il mit pour opérer l'exécution de ce qu'il avoit proposé.

La direction de la machine hydraulique fut confiée à Paul en 1788; elle entraîne le soin de fournir l'eau du Rhône dans tous les quartiers de la ville; quoique cette machine ne fut pas un chef-d'œuvre, elle étoit encore plus délabrée que mal construite. Il falloit la réparer & la rendre meilleure: on seroit étonné si l'on pouvoit détailler ici tout ce qu'il fit pour la rendre plus parfaite, l'augmentation de la quantité d'eau fournie avec les mêmes moyens, la permanence dans son jeu, l'économie dans son entretien, le procédé ingénieux pour prévenir le gel dans les rouages au milieu des froids les plus rigoureux; mais le département des choses publiques & la société des arts, lui ont rendu sur cet objet, après un examen approfondi, la justice qu'il a méritée.

Il seroit impossible de raconter tout ce que Paul a fait pour la société des arts; ses membres le savent, & eux seuls peuvent le dire. Il étoit de toutes les commissions importantes relatives à l'horlogerie & à la mécanique; il faisoit construire toutes les machines

qu'on vouloit essayer; il y a quelque chose à lui dans tout ce qu'on a fait de bon : son nom & ses services remplissent toutes les pages de nos registres. Il étoit véritablement une des colonnes principales de la société; & comme elles, il en supportoit le plus grand poids & il en faisoit le plus grand ornement.

On ne peut caractériser le genre de ses occupations depuis 1777 à 1790 : il avoit la réputation de tout savoir, de tout faire, de tout réparer. On venoit à lui comme à l'Oracle, & l'on ne désespéroit plus de ce qu'il vouloit diriger ou entreprendre. L'horloger le consultoit pour composer ses pièces ou corriger ses fautes. Le tourneur sollicitoit des conseils pour étendre l'énergie de ses moyens. Le fondeur lui demandoit des avis pour la construction de ses moules. Le menuisier lui proposoit des cas embarrassants pour en recevoir la solution. Le bijoutier, le graveur, le ferrurier avoient recours à lui pour des instruments particuliers. Le chirurgien m'étoit avec lui ses opérations. Les femmes qu'il connoissoit lui envoyèrent les débris de leurs meubles précieux pour le réparer.

Mais ses instruments de mathématique & de physique furent sur tout les ouvrages qu'il

recherchoit ; ils feroient tous sa r u t i o n ; son nom fera toujours l'é à c l de Mrs. De Sauffure & De Luc ; t' noin de leu s découvertes , il f t realiser leurs grandes idées par la précision qu'il a donnée a l l r grometre & à l'élect ometre du premier, comme au barometre portatif du second. Peut-être que ceux qui se sont occupes de la physique dans Geneve l'auroient abandonnée, si Paul n'avoit pas construit les m c nes nécessaires pour leurs expériences, & que leurs idées se feroient au moins fl tris , si leurs machines n'avoient pas eut u e l a p r e f e c t i o n que l'artiste, qui étoit leur ami & souvent leur conseil, favoit a i n l r .

Je n'ai pas tout d't ; il y a des hom n s qui doivent à Paul une jambe, un bas, une main ; il y en a qu'il a mis en état de se servir de leurs jambes & de leurs bras enchainés par la foiblesse ou par quelque accident ; il y en a qu'il a fait avaler avec un palais supplementaire ; il y en a qu'il a fait digérer, en corrigeant, p r d s c o s artificielles, les v'c s des côtes n urell . Il passoit ainsi sa vie à être utile, & le b ' qu'on avoit de son secours étoit t , un titre pour le recevoir.

Quand on a vu si f , ent l' e n

ployer ses ressources pour tromper les hommes ou préparer leurs tourments , on s'arrête avec complaisance pour le voir lutter victorieusement avec les obstacles , dans le but d'adoucir les peines du malheureux ou d'augmenter les plaisirs de ceux qui peuvent en goûter. Le grand artiste est un être bien remarquable & bien important ; l'utilité publique est toujours le grand objet qu'il se propose & l'effet heureux qu'il fait produire. Ne semble-t-il pas que l'artiste seul paye en argent comptant à la société , ce que les autres lui fournissent dans un papier dont la valeur est souvent imaginaire ?

Paul avoit cette conception facile qui lui faisoit saisir promptement la question qu'il devoit résoudre , ce jugement solide qui remarquoit d'abord la vraie source de la solution , cette imagination heureuse qui lui retraçoit tout ce qui pouvoit servir ses vues , & cette tête froide qui triomphe des obstacles , en prenant le tems de les considérer pour trouver celui de les écarter ou de les vaincre : c'est ainsi qu'il fit souvent prévaloir ses idées contre la coutume ou les préjugés , qui résistent pour l'ordinaire avec toute leur puissance aux premiers chocs , mais qui se dissipent enfin , lorsqu'ils sont forcés de rester en présence de la vérité.

Paul intéressa toujours ceux qui l'approchoient par sa douceur & sa modestie; il sembloit l'écolier de ceux qu'il instruisoit, mais l'écolier entraînoit bientôt le maître. Il a fait abandonner plus d'une fois des idées absurdes en paroissant d'abord les goûter; comme il avoit l'art de les détruire en détail, il forçoit alors à les rejeter en masse.

Une grande simplicité de mœurs & d'idées, cette caractéristique du génie; une conduite qui ne déplaisoit à personne, une bienveillance universelle qui plait à chacun, le retraient douloureusement à mon cœur qui l'aimoit. Sa conversation étoit toujours instructive, ses actions furent respectées par la médisance & applaudies par la vertu: Il fut l'ami de ses enfants, & il eut pour amis tous ceux qui le connurent.

Une maladie longue & douloureuse exerça long-tems sa patience, sans en triompher; il se distraisoit de ses peines par le spectacle de ses idées, par de bonnes lectures, par les soins qu'il donnoit à la machine hydraulique, & par les visites de ceux qu'il aimoit. Il mourut au mois de décembre 1796, pleuré de tous ceux qui l'approchoient, & profondément regretté de ceux qui avoient pu apprécier ses talents & ses vertus. Il laisse

dans sa patrie , dans son emploi , dans la société des arts , dans sa famille , dans le cœur de ses amis , une place dont on sentira toujours le vuide.

Paul a eu deux fils qui marchent sur ses traces. Le cadet , Mr. Nicolas Paul , s'annonce depuis long tems comme l'artiste qui peut , par son génie , son adresse & son savoir , consoler le Public & la Société des arts d'une perte irréparable. On connoit ses succès dans la construction des balances , des machines hydrauliques , des instrumens de mathématique & de physique ; & l'on peut dire de lui , en pensant à son pere : *Uno avulso non deficit alter*. Un rameau vigoureux a remplacé sa tige.

LETTRE AU RÉDACTEUR.

M

LES excellens principes que vous professez dans votre Journal , m'engagent à vous parler d'un livre intéressant qui vient de paraître , qui est déjà à sa troisième édition , & que son auteur vient de m'envoyer.

Cet ouvrage , intitulé *Prisons de Lyon* , a

pour auteur Mr. Delandine, littérateur distingué, Ex constituant, qui comme le respectable Mr. Mallouet, garda toujours son indépendance dans cette mémorable assemblée, sans y prendre l'attache d'aucun parti.

Quoique l'auteur, sous le règne des monstres, ait été long tems détenu dans les prisons de Lyon, & qu'il ait vu la mort de bien près, sa plume n'est point trempée dans le fiel : observateur philosophe, il n'a rien laissé échapper de tout ce qui s'est passé autour de lui, traits de sensibilité, bons mots, ridicules même.

Pour vous donner une idée de sa maniere, je me contenterai de vous citer deux paragraphes de son ouvrage.

„ Bourbon, curé d'Agny, avoit passé qua-
 „ rante ans dans l'exercice de toutes les ver-
 „ tus, & au milieu des pauvres dont il fut
 „ le pere. Tranquille, décidé à périr, il ne
 „ regrettoit de la vie que le bien qu'il auroit
 „ pu faire. Au milieu de la nuit, je le vois
 „ se lever pour écrire; sa lettre finie, il la
 „ bénit, puis joignant avec force les mains
 „ & l s levant au ciel, il lui adressa une priere
 „ fervente. J'étois ému. Mon ame partageoit,
 „ sans les connoître, & ses sentimens & sa
 „ p i re. Bourbon vint retrouver son l't
 „ p s de moi. Je lui demandai le sujet de

» la lettre, il refusoit; j'osai insister. » Mon
» ami, me dit-il, mon sacrifice est fait; j'at-
» tens sans crainte qu'il se consume. De-
» puis plus de trente ans, j'ai eu le bon-
» heur de considérer la mort & de m'y pré-
» parer. Irai-je acheter quelques foibles jours
» qui me resteroient à parcourir, en rejet-
» tant publiquement des principes que j'ai
» annoncés toute ma vie aux hommes, &
» qui m'ont paru dignes de les rendre bons
» & de les consoler? Avant de finir ma car-
» rière, j'avois oublié un devoir. Je viens
» de le remplir avec transport. J'ai écrit à
» celui qui m'a fait arrêter, qui m'a dénoncé.
» L'infortuné! il est bien plus à plaindre
» que moi. J'ai songé à ses tourmens; j'ai
» voulu les adoucir, lui pardonner. J'ai béni
» son existence; j'ai souhaité qu'elle fut heu-
» reuse & tranquille à son dernier jour. Bien-
» tôt j'irai le demander moi-même au Dieu
» clément, au Dieu des miséricordes. Bour-
» bon parloit ainsi; & un rayon de la gloire
» divine sembloit étinceler sur son front. Je
» l'ai vu quelques jours ensuite, me forcer
» d'accepter un lit plus commode, pour
» coucher sur un simple banc. Je l'ai vu,
» malgré le poids de l'âge, aider, servir à
» chaque instant le paralytique Rey, aumô-
» nier de St. Pierre. Je l'ai vu le soutenir

» avec courage, en allant avec lui au tri-
 » bunal & à la mort." Voilà ces prêtres
 qu'on proscrit comme réfractaires ! & *ab*
uno disce omnes.

Le second paragraphe regarde un homme bien différent du curé Bourbon. C'est un second Cartouche, surnommé le *Petit-Diable*, qui, enfermé dans la même prison que l'auteur, lui fait part du projet qu'il a d'écrire un jour ses mémoires.

» Le politique d'aujourd'hui y trouve-
 » roit en action les principes de son gou-
 » vernement, & verroit que je fus un ex-
 » cellent citoyen. En effet, que nous pres-
 » crit-on ? l'égalité ; je l'établis : la division
 » des grandes fortunes ? je l'opere. Que les
 » riches doivent partager leur superflu ? c'est
 » une vérité dont je m'efforce de les con-
 » vaincre. Qu'ils doivent être traités révo-
 » lutionnairement ? je ne fais autre chose.
 » Que les hommes éclairés sont des enne-
 » mis & deviennent suspects ? ils me le sont
 » également & je suis la lumière & l'obser-
 » vation. Les meilleurs citoyens maintenant,
 » les plus honorés, les seuls qui comman-
 » dent sont ceux qui ne sachant rien, peit-
 » vent à peine signer leur nom. Sortis un
 » instant de l'insolence par le pillage, ils
 » y rentreront bientôt par l'insouciance &

» le désordre. Ils jurent, ils dilapident, ils
 » arrêtent, ils proscrivent. Ce gouvernement
 » paroît fait pour des pirates, des fibis-
 » tiers, pour mes compagnons & pour moi.
 » ... On m'a arrêté aux portes de cette ville,
 » parce qu'on m'a trouvé porteur de vingt
 » louis. Cet or a disparu, & je ne suis pas
 » si fol que de le réclamer. Comme un bon
 » frere, je pense qu'il est juste que d'autres
 » en profitent. J'ai fouillé, on m'a fouillé;
 » j'ai pris, on m'a pris: tout est égal dans
 » la vie; & je le répète, le plus heureux
 » comme le plus sage, est celui qui voit
 » tous les événemens predeterminés, qui n'a
 » ni la goutte, ni la pierre, qui chante &
 » qui fait l'amour." Quelques jours après
 » cette conversation, le Petit-Diable présenta
 » une pétition, fut interrogé & élargi."

Après la lecture de ces deux morceaux,
 qui vous montrent l'ame & le talent de l'au-
 teur, vous ne serez point, sans doute, éton-
 née que je combatte son projet de passer
 sa vie loin des affaires & dans la retraite, à
 l'imitation de ce philosophe de l'antiquité,
 qui avoit pour maxime de cacher sa vie,
 & que je lui aie adressé la réponse suivante:

Ami ! les yeux baignés de larmes,
 J'ai lu ton Tableau des prisons;

Ma bouche a redit tes chansons,
Mon cœur a senti tes allarmes,
Lorsque tes bourreaux patentés
Te jugeant au milieu des armes,
Par Collot au meurtre excités,
De carnage les mains rougies
Et prêts à te percer le flanc,
Dans leurs sanguinaires orgies,
Faisoient leurs débauches de sang.
A ces morts à jamais célèbres,
Avec toi, j'ai fait le ferment
De rendre les honneurs funèbres.
Mais le sort de leur monument,
Détruit par la horde sauvage
Dont Rob spierre étoit l'appui,
Ne t'apprend-il pas que le sage
Loin de ne vivre que pour lui,
Au bien public se sa r fie?
Ce n'est point enco e a jourd'hui
Le moment de ca her ta vie.
Quand ton navire sur les flots
Est tourmenté par la tempête,
Si tu n'aidois aux m. telots,
Tu ne pourrois sauver ta tête.
Lorsqu'Atticus dans s s jardins
Ma io t la serpe & la lyre,
Il n'étoit point de Jacobins
Do t il p t cra'n re le dél're,
Et les directeurs d s Romains

Savoient faire aimer leur empire.
 Mais à l'aspect d'un monstre affreux,
 Lorsqu'Hippolyte dans Trezènes,
 De ses courriers fiers & fougueux
 Voit dans ses mains flotter les rênes,
 S'il pouvoit arrêter leurs pas,
 Ami ! crois-tu que Theramène
 Laisseroit le char sur l'arène
 Voler à ses yeux en éclats ?
 Landine ! imite son exemple,
 Ose encor prétendre aux faisceaux,
 Et quand la gloire ouvre son temple,
 Vole à des triomphes nouveaux !

Je suis respectueusement,

V. T. h. & t. O. S.

J. L. MALLET.

*Séance de la Société d'Emulation patriotique
 de Neuchâtel, tenue le 12 Avril 1797.*

LA Société d'émulation Patriotique, après un nouvel examen des divers Memoires qu'elle a reçu sur la culture de la vigne, a cru devoir adjuger une médaille d'or, du poids de douze ducats, à celui qui portoit
 pour

pour épigraphe : *Quid memorandum æque Baccheta munera tulerunt*, & qui traite des obstacles au perfectionnement de cette culture dans notre pays, & des moyens d'écartier ces obstacles. L'ouverture du billet qui accompagnoit ce Mémoire, a fait connoître qu'il a pour Auteur M. l'Avocat-Général de GUY.

La Société n'a pas trouvé que les Mémoires sur la plantation & la taille de la vigne répondissent d'une manière pleinement satisfaisante à la question proposée. En conséquence, elle renvoie encore à l'année prochaine l'adjudication du prix, consistant en une médaille d'or du poids de vingt ducats; & elle espère de recevoir de nouveaux mémoires dans cet intervalle. Comme elle a trouvé d'excellens détails pratiques dans celui qui a pour devise : *On retranche tout sarment qui ne porte point de fruit*, &c., elle invite spécialement l'Auteur à lui en adresser une nouvelle rédaction, dans laquelle ses idées soient exposées avec plus de précision & sur-tout plus de clarté.

Sa Maïesté, notre gracieux Souverain, toujours occupée du bien de ses peuples, ayant témoigné le desir de voir se former dans ce pays une chambre d'assurance par

les incendies , & Mrs. du Conseil d'Etat ayant requis la Société d'Emulation patriotique de lui presenter des vues sur cet objet, celle-ci a jugé ne pouvoir mieux répondre aux intentions bienfaisantes de Sa Majesté & à l'attente du Gouvernement, qu'en proposant pour sujet d'un prix, qui sera une médaille d'or, du poids de vingt ducats, les questions suivantes :

1°. *Quels avantages pourroit-on se promettre de l'établissement d'une chambre ou compagnie d'assurance pour les incendies ?*

2°. *Quels obstacles rencontreroit un pareil établissement, soit dans la localité & la maniere de bâtir, soit dans les droits de police attribués aux Communautés ; & quels seroient les moyens de lever ces obstacles ?*

3°. *En admettant la possibilité de cet établissement, conviendrait-il mieux qu'il fût formé par une Société particulière, ou par la réunion des propriétaires de chaque district, ou enfin par les Communautés ; & quel seroit le plan le plus propre à en assurer les bons effets dans ce pays ?*

Comme la Société est informée qu'on a fait à Berne, sur le même objet, un travail qui doit être, à plusieurs égards, applicable à ce pays, elle invite ceux qui voudront occuper des questions qu'elle propose, à se procurer la connoissance de ce travail, afin de

profiter des vues utiles qu'il peut contenir.

Ce dernier prix, ainsi que celui sur la taille & la plantation de la vigne, sont indépendans de ceux que la Société a déjà annoncés dans son programme du 6 Janvier de cette année. Les Mémoires sur ces deux nouveaux sujets devront être envoyés avant le 1^{er}. Février 1798, à l'adresse de M. le Ministre MEURON, secrétaire de la Société.

Cette Société a terminé sa séance par la nomination d'un membre, en remplacement de Mr. Henri de Sandoz, seigneur de Travers, décédé le 13 Janvier dernier.

Ce sera en nous attachant scrupuleusement à la vérité, dans le court éloge que nous allons placer ici de cet homme vraiment estimable, que nous lui donnerons encore après sa mort, un témoignage de notre respect pour la vertu dont il fit le plus de cas pendant sa vie.

Mr. de Sandoz joignoit, à des connoissances très-étendues sur la Théologie & sur diverses branches de la Philosophie & des Mathématiques, toutes les qualités propres à leur donner du lustre & à en relever le prix. Consacré dans sa jeunesse au St. Ministère, il fut forcé, par sa santé, d'en abandonner bientôt après les fonctions publiques; mais il n'en continua pas moins à cul-

river toutes les sciences qui pouvoient servir à l'instruction & au bonheur de ses concitoyens. Il eut l'occasion d'en faire l'usage le plus utile, lorsqu'on établit un nouveau plan d'éducation publique à Neuchâtel. Il fut, dès son institution, membre de la commission nommée par le Magistrat pour diriger ce nouvel établissement; &, comme si la Providence eût voulu que la dernière action de sa vie fût marquée du même sceau dont toutes les autres l'avoient été, c'est en remplissant les fonctions de membre de cette Commission, qu'il eut une foiblesse, dont les suites l'ont conduit en peu d'heures au tombeau, d'une manière aussi douce & aussi tranquille, que sa vie avoit été pure & innocente.

Il étoit facile de présumer, que dans l'établissement d'une nouvelle Société, qui devoit s'occuper de tout ce qui pouvoit avoir quelque rapport au bien public, un homme d'un si rare mérite ne seroit pas oublié. Aussi, du moment que la bienfaisance de S. M. notre auguste Souverain, nous eut mis en état de former cet établissement, tous les vœux y appellèrent Mr. de Sandoz, & l'on a constamment eu lieu de se féliciter de ce choix. Il a été remplacé par Mr. le Ministre Dupasquier, chapelain du Roi.

M E M O I R E

Sur la fondation de Newbern, ville principale & capitale d'un département de la Caroline Septentrionale. Manuscrit du fondateur, Mr. Christophe de Graffenried, Baillif d'Yverdon, Landgrave de la Caroline & Baron de Bernberg, écrit par lui-même en 1714.

CE manuscrit, original & de la main de l'Auteur, nous a été fourni par un descendant de Mr. de Graffenried; son objet étant très-intéressant, puisqu'il s'agit de l'établissement & de la fondation d'une ville aujourd'hui assez considérable, (*) notre envie ferait de donner le Mémoire dans son entier,

(*) Nous avons été surpris de ne trouver la ville de Newbern indiquée sur aucun dictionnaire Géographique; il n'en est de même fait aucune mention dans les ouvrages de Robertson & de Raynal sur les colonies Angloises; cependant il est connu que Newbern est une des principales villes de la Caroline Septentrionale, & assez considérable pour que les Etats de la Province aient pris la résolution de lui donner le nom de *Cultivator*. *Ann. de la Caroline* T. 3.

mais il est écrit d'une manière si décousue, il contient tant de longueurs inutiles & peu importantes pour le lecteur, que nous sommes obligés, non sans peine, d'en extraire ce qu'il contient d'historique, de curieux & d'intéressant.

Les détails qui concernent particulièrement Mr. de Graffenried, étant trop succincts dans sa Préface, nous les avons demandés à sa famille; & c'est sur ce qui a été fourni, que nous donnons la notice suivante.

Christophe de Graffenried, fils d'Antoine, Seigneur de Worb, de Wikentswil & Trimstein, nâquit en 1661 : son éducation fut très-soignée; il termina ses études à Leyde & il se rendit à Londres en 1680; il y fut agréé comme membre de la société des Sciences; introduit chez le général Monck, ensuite Duc d'Albermale; il devint son ami intime & vécut chez lui. Mr. de Graffenried raconte dans sa Préface, que ce Seigneur ayant été nommé Vice-Roi de la Jamaïque, il eut la plus grande envie de le suivre dans ce pays-là, mais que son pere le rappella auprès de lui. Il devint membre du Conseil-Souverain en 1691 & Baillif d'Yverdon en 1702. Il eut onze enfans de sa femme Regina Tschanner, quatre fils & sept filles, dont deux s'établirent dans les familles Doxat & d'Henne-

zel. Mr. de Graffenried dit encore, que le Bailliage d'Yverdon aiant très-peu racommodé sa fortune, à cause de diverses circonstances, & particulièrement à cause des troubles de Neuchâtel, il tourna ses regards du côté de l'Amérique, dans l'intention de faire quelque entreprise utile, ce pays ayant toujours conservé un très-grand attrait pour lui : il remit ses affaires & sa famille à son pere, & partit l'année 1709. C'est ici que commencent ses mémoires. Il est mort dans sa terre de Worb en 1743, âgé de 82 ans. Son fils, qui l'avoit suivi en Amérique, s'y est établi, s'est marié trois fois, & a laissé quinze enfans de ses trois mariages, dont six fils reconnus dans son testament ; en sorte qu'aujourd'hui il existe en Amérique & à Newbern, un très-grand nombre d'individus de la famille de Graffenried.

Nous allons laisser parler Mr. de Graffenried lui même, autant que nous pourrons le suivre dans les marges, renvois & morceaux détachés de son manuscrit, dans lequel ce ne sont pas les choses les plus intéressantes qui sont les plus détaillées.

Afin de mieux soutenir une famille nombreuse, suivant mon caractère & ma qualité, je pris donc une forte résolution pour le voyage important que j'avois projeté, ce

que je fis avec d'autant plus de courage, que j'y fus fortement invité par diverses lettres de ces pays même, aussi bien que de Londres. J'hésitai long-tems si je communiquerois mon dessein à quelques amis ou parens ; mais prévoyant qu'ils m'en dissuaderoient, je n'en dis rien, pas même à mes plus proches, & je partis secrettement ; cependant, avant de quitter le pays, je m'arrêtai aux frontieres chez un ami, & fis une disposition de mes affaires, que je n'avois pu entierement regler avant mon départ, & l'envoiai à un de mes parens, en lui communiquant mon dessein. Le malheur voulut que ce paquet de papier fut intercepté ou perdu ; ne recevant aucune réponse, je partis, dans une ferme résolution de ne plus revenir.

Lorsque j'arrivai en Hollande, des personnes de considération m'auroient presque détourné de mon projet, en me faisant d'autres propositions. Ne les trouvant pas de mon goût, je continuai mon voiage en Angleterre, où je rencontraï d'abord mes amis ; il y eut des personnes de haute consideration & de distinction, qui m'encouragerent beaucoup pour continuer mon dessein, avec promesse de me donner toute l'assistance possible.

Les Lords propriétaires de la Caroline (*) me firent des propositions & des conditions, accompagnées de privilèges si avantageux pour l'établissement d'une colonie, que j'en vins à la conclusion d'un traité avec eux.

Justement dans ce tems, plus de vingt mille ames vinrent d'Allemagne en Angleterre, sous le nom de Palatins, ce dont les habitans de Londres & des provinces voisines se trouverent embarrassés : on les distribua d'abord dans les trois Royaumes. Ces gens aiant ensuite été incommodes à cause de leur paresse & de la jalousie qu'ils exciterent chez les sujets pauvres, on prit la résolution de les envoyer en Amérique, le

(*) Charles II accorda, en 1663, la propriété de la Caroline Septentrionale aux Lords Berkley, Clarendon, Albermale, Craven, Ashley, & à Mrs. Carteret, Berkley & Colleton : & les departemens de cette Province portent les noms de ces propriétaires.

Dans le tems de son traité, Mr. de Graffenried fut naturalisé & reçu bourgeois de Londres, pour lui & ses descendans ; il lui fut donné de plus un d'armes de Landgrave de la Caroline, avec changement d'armoirie, & il partit avec des lettres de marque, pour établir une colonie dans ce pays-là. (*Notice de la famille.*)

gouvernement devant fournir de grandes sommes pour leur transport.

Dans cette conjoncture, ceux qui connoissoient mon entreprise me conseillèrent de me prévaloir d'une circonstance aussi favorable. On me fit espérer, que non-seulement la Reine fourniroit aux fraix du transport, mais encore, qu'elle gratifieroit ces gens d'une assistance considérable; ce qui eut son effet; & la somme alla jusques à quatre mille livres sterlings. Le comité Roial promit de plus, de donner des terres le long de la riviere de Potomack, autant que nous en desirerions, avec de fortes recommandations pour le gouverneur de Virginie: tout ceci, avec les promesses avantageuses des Seigneurs propriétaires, donna beaucoup de force & de consistance à l'entreprise; & j'en espérai une issue aussi heureuse, que les commencemens m'en paroissoient favorables.

Je pris donc une peine inexprimable pour l'entretien & le transport de cette colonie. 1°. Je choisis pour sujets les jeunes gens les mieux portans & les plus laborieux, & de toutes sortes de métiers & vocations. 2°. Je fis une provision de toute espece d'ustensiles, & d'une quantité de vivres bien choisis. 3°. Je me procurai des vaisseaux bien équipés, & de bons intendans & surveillans,

pour avoir soin de tout & tenir ce monde en bon ordre & discipline ; & afin qu'on ne m'imputa aucune négligence ni défaut, je n'ai rien fait ni entrepris sans l'avis & les instructions du comité Roial.

Pour premiers directeurs de ce peuple , j'avois choisi trois personnes des principaux de la Caroline , qui par hazard se trouvoient alors à Londres , & qui avoient demeuré déjà plusieurs années dans la Caroline. L'un étoit le receveur-général , l'autre l'arpenteur général , & le troisieme un Juge de paix , qui tous trois ont paru pour cet effet devant le comité Roial , où ils ont reçu leurs instructions & ont été confirmés pour avoir la direction de ces peuples en mon absence , tant sur mer que sur terre. J'avois choisi encore d'entre ceux de la Colonie douze sous-directeurs des plus censés & capables , pour en avoir un soin plus particulier. Le tout fut ainsi arrangé , approuvé & confirmé par les Seigneurs du comité Roial & les Lords propriétaires.

Le jour avant le départ de cette colonie , je me transportai à Sgravefande avec M. Cœsar , Ministre de l'Église reformée Allemande , pour consoler & encourager ces peuples & leur souhaiter un heureux voiage.

(*) Je leur représentai, dans un petit discours, tout ce que je pouvais juger être

(*) Des que les établissemens des Européens en Amérique furent connus en Allemagne, il en sortit pour s'y rendre, une très-grande quantité d'hommes & de familles, particulièrement de la Westphalie, du Palatinat & de la Baviere; depuis lors il s'est fait une émigration continuelle de ces peuples : avant la guerre actuelle, ils se rendaient par familles & par bandes en Hollande, où des marchands d'hommes se chargeoient de les faire passer dans les plantations Américaines; les plus heureux passoient dans les colonies Américaines. Pourquoi ces peuples quittent-ils si aisement, au péril de leur vie & de leur existence, leurs familles, leurs habitudes? Est-ce une fuite de l'inquiétude humaine? Est-ce le gouvernement qui pèse trop sur eux? Est-ce l'espérance de soulager une pauvreté qui ne trouve plus de secours chez eux? Est-ce que l'espece humaine peuple trop, & au-delà de ce que la terre peut fournir à ses besoins? Cette inquiétude & cet excès de population ne se remarque qu'en Europe. Il y a encore tant de terres incultes dans cette partie du monde, qu'il n'est pas nécessaire d'en aller chercher si loin. Il n'y a point de terres que l'industrie humaine ne puisse rendre féconde avec les secours & les encouragemens des gouvernemens; c'est chez elles-mêmes que les nations pourroient faire des conquêtes.

bon & propre dans la conjoncture présente ; & Mr. le Ministre fit un sermon fort touchant à ce sujet. Pour moi , je ne pouvois les accompagner alors , à cause que j'attendois une petite colonie de Berne & quelques membres de ma société, avec lesquels j'étois bien aise de conférer sur cette entreprise importante, (*) Ainsi , après les avoir recommandés à la garde & protection Divine , je les fis partir, toutefois avec toutes les précautions prises à cause de la guerre ; pour ce sujet, j'avais obtenu du grand Amiral comte de Pembrock , la faveur qu'il ordonnât au chevalier Norris, vice-Amiral, d'accompagner avec son escadre, nos deux vaisseaux jusques à la hauteur du Portugal.

Le départ s'effectua au mois de Janvier 1710 ; il faisait alors un tems fort doux ; mais quand ils eurent passé le canal, il survint un si terrible orage & des vents si contraires , qu'ils demeurèrent treize semaines à passer la mer, ce qui fut cause que ces pauvres gens furent très-malades, à quoi con-

(*) Mr. de Graffenried n'ava't plus alors qu'un fils âgé de dix-huit ans , qui lui amena une centaine de Suisses du canton de Berne , & qui le suivit en Amerique. (*Notice de la famille.*)

tribua beaucoup la nourriture filée, à laquelle ils n'étoient pas accoutumés. Il en mourut plus de la moitié sur mer, & beaucoup moururent en arrivant, pour avoir trop bu d'eau douce & mangé trop de fruits crus, enforte que cette colonie fut délabrée avant qu'elle fut établie; & de plus, un des vaisseaux qui étoit pourvu des meilleurs effets & des colonistes les plus riches, eut le malheur d'être attaqué & pillé par un corsaire François, dans l'embouchure de la riviere de James, en présence d'un vaisseau de guerre Anglois, qui étant à l'ancre & en partie dématé, ne put venir au secours, & ce fut ici la premiere infortune.

Après que le reste de cette colonie se fut racommodé en Virginie, où elle avait été bien reçue, elle se mit en chemin pour la Caroline; il falloit faire vingt milles par terre pour y arriver, ce qui absorba beaucoup d'argent. On n'avoit pas osé se mettre en mer à cause des corsaires, & parce que les eaux étant basses dans les embouchures des rivieres de la Caroline, les gros vaisseaux n'auroient pu entrer.

La colonie étant arrivée dans le comté d'Albermale, sur la riviere de Chouan, elle s'arrêta auprès d'un riche habitant, le colonel Pollock, du conseil de Nord-Caroline;

qui en eut tout le soin possible, & la pourvut, pour de l'argent, de tout le nécessaire; il lui fournit de grosses chaloupes pour passer le Sound & pour entrer dans le comté de Bath, où les colonistes furent placés, par l'arpenteur général, sur une pointe de terre, entre les rivières de News & de Trent, appelée Chatouka, où fut faite ensuite la fondation de la petite ville de Newberne.

Ici commence la seconde infortune, par la mauvaise action de cet arpenteur-Général, qui au lieu de placer ces pauvres gens chacun sur sa plantation, afin de pouvoir déficher leur terrain, les logea sur son propre domaine, sur la côte du midi, auprès de la rivière de Trent, à l'endroit le plus chaud & le plus mal sain, au lieu qu'il aurait dû les placer au Nord sur la rivière de News, ce qui étoit d'autant plus malhonnete à cet arpenteur, que nous lui avions payé bien cher cette pointe de terre, de la contenance de mille arpens, sans savoir qu'il eut aucun droit ni titre sur cette partie, ni qu'elle fut encore habitée par des sauvages, lui nous l'ayant vendue comme terre franche & entièrement dépeuplée d'Indiens. C'est là que ces pauvres colonistes furent obligés de séjourner, jusques au mois de Septembre, dans une grande misère, ayant été dans

la nécessité de vendre tous leurs habits & autres effets, pour se procurer des vivres auprès des habitans voisins.

La suite à l'ordinaire prochain.

ANNONCE LITTÉRAIRE SUISSE.

Versuch eines Handesbuch der Schweitzer Staats Kunde, von Johann Caspar Fasi, Professor der Geschichte und Erde beschreibung in Zurich, 1796 :

Ou Essai d'un Manuel de Statistique Suisse, par M. Jean Caspar Fasi.

RICHE en matériaux, bien ordonné, bien écrit, cet essai annonce ce qu'on peut attendre des connoissances & des travaux de son Auteur. On y trouve des choses généralement peu connues, d'autres auxquelles la maniere de les présenter donne le charme de la nouveauté; & cet ouvrage est non-seulement une base excellente d'un livre classique, mais encore un Manuel Statistique à l'usage des gens instruits.

NECROLOGIE.

LA Prusse a perdu, le 13 Janvier 1797, Christine Elisabeth, veuve du grand Frederich,

rich, née Princesse de Brunswick Wolfenbutel, âgée de quatre-vingts ans. Son immortel époux a prouvé que le trône, loin d'exclure l'héroïsme & les sciences, en relève l'éclat. Son auguste veuve prouva qu'il n'est point non plus un obstacle à toutes les vertus morales & religieuses. L'histoire de sa vie est un éloge; & distinguée par ses vertus, elle s'acquit aussi un nom dans la république des lettrés, en s'occupant à traduire en François, les ouvrages des Spalding Sack, Sturm, Gellert, Hermes & de plusieurs autres bons auteurs Allemands ou Anglois.

L E S S O N G E S.

Air : Des portraits à la mode

EN imitant les volages Zéphirs,
Toujours porté sur l'aile des plaisirs,
Ne jamais voir d'obstacle à ses desirs :

C'est le songe de la jeunesse.

Tout en mourant, rêver à l'avenir,
Vouloir encor aimer, plaïre & jouïr;
Thésauriser, & planter & bâtir :

C'est le songe de la vieillesse.

Perdre le tems en beaux raisonnemens
Croire au réveil de nos honnêtes gens,
Rêver qu'on peut convertir les mechans-

C'est le songe de la folie.

Des voluptés suivre l'appât trompeur ;
En vains projets épuiser notre cœur ,
Chercher le vrai , n'attendre que l'erreur :

C'est là le songe de la vie.

Sur mille amans , sans amour , dominer ;
Leur tout promettre , & ne leur rien donner ;
Les tromper tous , & tous les gouverner :

C'est le songe d'une coquette.

De nos sifflets sauver tous les essais ,
Toujours voler de succès en succès ,
Jusqu'au sommet du Parnasse Français ;

C'est le songe d'un vrai poëte.

De sang & d'or constamment s'affouvir ,
De ses forfaits paisiblement jouir ,
Braver les Dieux trop lents à le punir :

C'est là le songe d'un despote.

Du bien d'autrui librement se saisir ;
Sans travailler , promptement s'enrichir ;
De nos habits lestement se couvrir :

C'est le songe d'un sans culotte.

Par ses exploits , étonner l'univers ;
Changer les champs , les cites en déserts ;
Et ne jamais éprouver de revers :

C'est là le songe de la gloire.

Mes chers amis , vivre toujours en paix ,
Rire de tout , manger chaud , boire frais ,
Faire , en dinant , d'assez jolis couplets :

Cet heureux songe est notre histoire.

Par C. SEGUR , ain^e

LE CHAT, LE BARBET, LE PINÇON.

F A B L E.

UN barbet, un chat, un pinçon
 Faisoient trio dans un ménage :
 Déjà les deux premiers vivoient dans la maison,
 Quand du sein des forêts, trahi par son ramage,
 L'autre fut arraché pour gémir en prison.
 On est timide en esclavage,
 On est injuste aussi par fois,
 Si Cerbere approchoit la cage
 Le captif étoit aux abois,
 Il croyoit voir un monstre & redoutoit sa rage,
 Tandis qu'il se laissoit prendre au patelinage
 De l'Attila du peuple Souriquois
 Et de la gent porte-plumage.
 Il fallut un événement
 Pour redresser ce jugement inique.
 Un jour pressé d'une ardeur famelique,
 Le maudit chat avoit subtilement
 Par le guichet insinué sa griffe,
 C'en étoit fait du malheureux oiseau,
 Si le barbet dom-Quichotte nouveau,
 N'avoit fait lâcher prise au dévot apocryffe.
 Par leurs formes jamais ne jugez les humains,
 Sur ce point delicat s'abusent les plus fins.
 Une ecorce epineuse & dure
 Derobe souvent a nos yeux

Le plus beau don de la nature
 Un cœur sensible & généreux ;
 Tandis qu'ami de l'imposture ,
 Le méchant cache sa noirceur
 Sous la séduisante parure
 Et le voile de la candeur.

Par M. D. V.

E N I G M E.

TANDIS que je reçois l'encens de quelques sages,
 Ma cruelle ennemie enflamme tous les cœurs ;
 On vante froidement mes tranquilles douceurs ,
 Mais on est tout de feu pour louer ses ravages ;
 On m'adresse des vœux ; on lui rend des honneurs.
 Que de maux attachés à sa gloire barbare !
 Je viens enfin , je les répare ;
 Et je suis occupée à dresser des gibets
 Aux brigands qu'elle a faits.

*Explication de l'Enigme & de la Charade du
 No. précédent.*

LE mot de l'Enigme du No. précédent est *ser-
 ment* ; celui de la Charade est *tête*.



 T A B L E

Générale des pièces contenues dans les Numéros
1, 2, 3, 4, 5, 6.

N^o. 1.

<i>E</i> rmengilde & Bozon, ou les mystères du Donjon de Wuffens.	page 3
Littérature allemande.	24
Almanach de la révolution, pour l'année 1797.	33
Beaux Arts. Continuation de la lettre au Rédacteur du Journal de Lausanne.	39
Lettre sur un tableau exposé au Louvre, le 22 Brumaire.	48
Notice sur Carl Hachert, peintre.	53
Lettre au Rédacteur du Journal Littér. de Laus.	55
Etablissemens utiles, savans & littéraires.	58
Annonces de nouveautés littéraires. Anecdotes tirées de l'Histoire & des Chroniques suisses.	63
Epître à mon Ane.	65
Couplet sur l'hôtel de Richelieu, &c.	67
Logogriphe.	68
Charade Enigme.	ibid.
Explication du Logogriphe du N ^o . précédent.	ibid.
Errata pour le N ^o . de Decembre 1796.	ibid.

N^o. 2.

Suite des mystères du donjon de Wuffens.	page 69
Extrait d'une lettre adressée au Rédacteur du	

<i>Journal littéraire de Lausanne.</i>	118
<i>Lettre au Rédacteur du Journal littéraire de Lausanne.</i>	123
<i>Economie animale.</i>	125
<i>Beaux-Arts ; le triomphe de Paul Emile.</i>	133
<i>Gravures ; galerie des auteurs dramatiques &c.</i>	138
<i>Fragment d'un petit ouvrage manuscrit.</i>	139
<i>Littérature françoise. Notice.</i>	144
<i>Cyrus & Milto ou la république.</i>	150
<i>Annon e littéraire.</i>	156
<i>Journaux. L'accusateur public.</i>	158
<i>Journal littéraire.</i>	159
<i>Les arrhes rendues. Conte.</i>	160
<i>Apologue. L'origine de la gloire.</i>	163
<i>F igme.</i>	164
<i>Charade.</i>	ibid.
<i>Explication du Logogriphe.</i>	ibid.
<i>Errata pour Janvier , numéro 1.</i>	ibid.

N°. 3.

<i>Suite des mystères du Donjon de Wuffens.</i>	Pag. 165
<i>La prison du Luxembourg.</i>	186
<i>Vie de Zimmermann &c.</i>	193
<i>Economie animale.</i>	199
<i>Etrennes de n uvel-an , données à la jeunesse Zurichoise.</i>	205
<i>Morceaux tirés de l'allemand.</i>	211
<i>Précis de la séance de la Société d'émulation patriotique de N uschâtel.</i>	220
<i>Annon e littéraire.</i>	223
<i>Botanique.</i>	225
<i>Ane dote extraite d'un papier fran ois.</i>	226
<i>Les malheurs de la défiance.</i>	227

DES MATIERES. 453

<i>Eloge de Favart.</i>	231
<i>Enigme.</i>	234
<i>Logogriphie.</i>	236
<i>Charade.</i>	ibid.
<i>Explication de l'Enigme & de la Charade du</i> <i>N^o. précédent.</i>	ibid.

N^o. 4.

<i>L'Heureuse infidelite. Anecdote.</i>	pag. 237
<i>L'Escalade. Poème suivi d'un tableau de l'histoire</i> <i>de Geneve, &c.</i>	257
<i>Journaux. Le déjeuner, rédigé par une société</i> <i>de gens de lettres.</i>	263
<i>Art dramatique.</i>	274
<i>Littérature allemande.</i>	286
<i>Annonces d'ouvrages divers. Antiquités.</i>	293
<i>Lettre au Rédacteur du Journal Litt. de Lausf.</i>	298
<i>Les oui & les non.</i>	299
<i>Le laboureur & son fils. Fable.</i>	300
<i>Enigme.</i>	301
<i>Charade.</i>	302
<i>Explication de l'Enigme, du Logogriphie & de</i> <i>la Charade du N^o. précédent.</i>	ibid.

N^o. 5.

<i>L'heureuse infidélité. (Suite.)</i>	Page 303
<i>Notice sur la peste & son origine.</i>	332
<i>Notice sur les ouvrages en pierres de rapport</i> <i>qui se font à Florence.</i>	339
<i>Littérature allemande.</i>	348
<i>Matériaux pour la connoiss. de l'hist. de Russie.</i>	353
<i>Littérature françoise.</i>	357
<i>Art dramatique.</i>	361

<i>Nécrologie.</i>	369
<i>Note ou observations sur une maladie à laquelle sont sujets les veaux qui viennent de naitre.</i>	370
<i>Lettre adressée au Rédacteur du Journal Litté- raire de Lausanne.</i>	372
<i>Annonce envoyée au Rédacteur du Journal Lit- téraire, par un de ses abonnés de Paris.</i>	375
<i>La paresse.</i>	ibid.
<i>Les Nids.</i>	378
<i>L'Ecran du Roi. Conte.</i>	379
<i>Enigme.</i>	382
<i>Charade.</i>	ibid.
<i>Explication de l'Enigme & de la Charade du N°. précédent.</i>	ibid.

N°. 6.

<i>L'heureuse infidélité (suite).</i>	pag. 383
<i>Notice historique sur Jaques Paul, citoyen de Geneve.</i>	413
<i>Lettre au Rédacteur du Journal Littéraire.</i>	424
<i>Séance de la Société d'Emulation patriotique de Neuchatel.</i>	430
<i>Mémoire sur la fondation de Newberne, dans la Caroline.</i>	435
<i>Annonce littéraire Suisse.</i>	446
<i>Necrologie.</i>	ibid.
<i>Les songes.</i>	447
<i>Le Chat, le Bûchet & le Pinçon, fable.</i>	449
<i>Enigme.</i>	450
<i>Explication de l'Enigme & de la Charade du N°. précédent.</i>	ibid.

Fin de la Table générale des matières

